A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

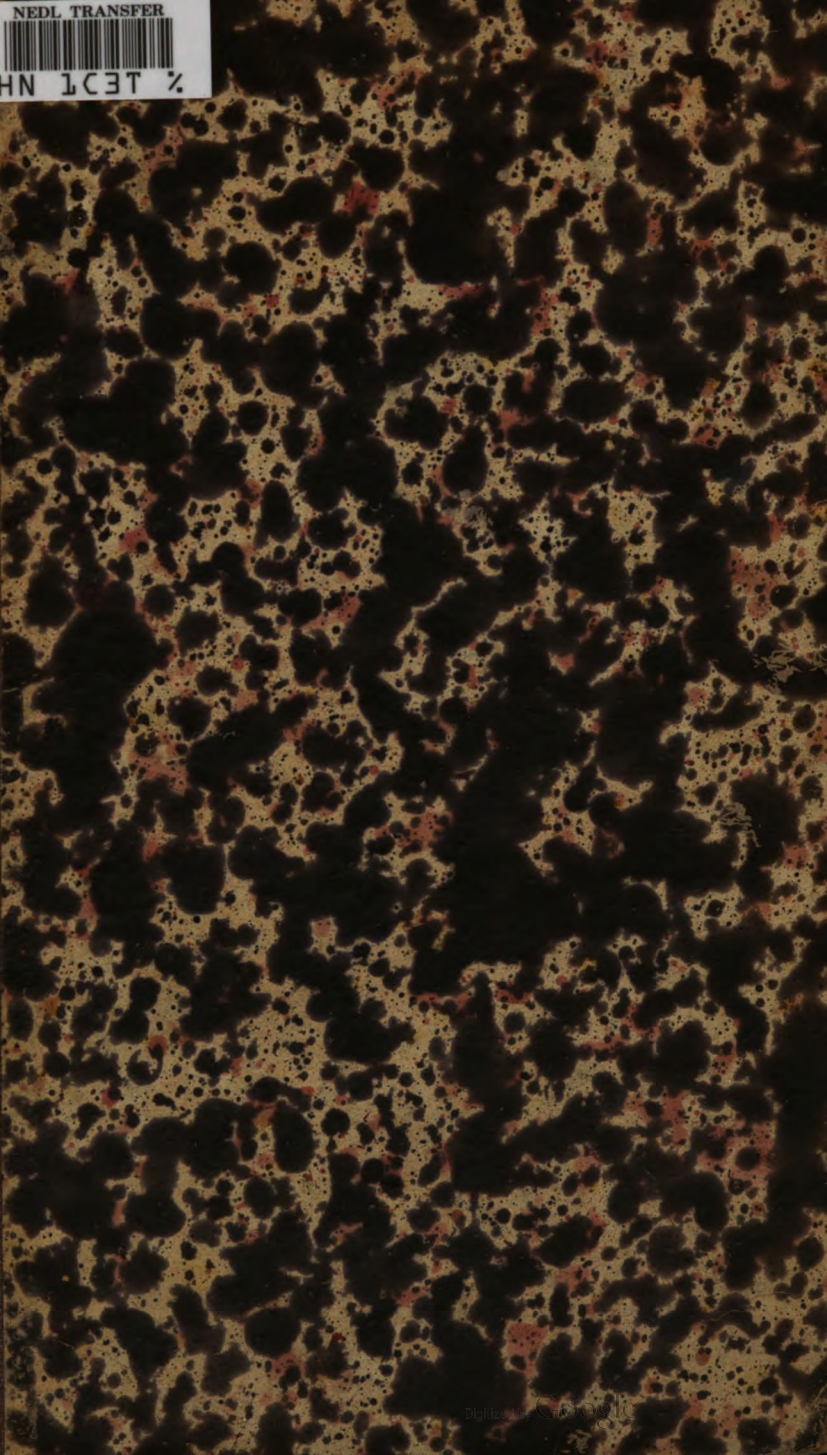
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

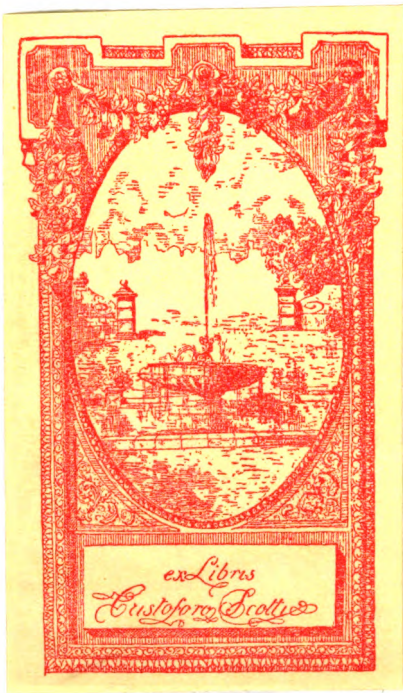
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 1C3T %





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SCÈNES D'ITALIE

ET

DE VENDÉE

Digitized by Google

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET C^e^, RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

J. CRÉTINEAU JOLY

SCÈNES D'ITALIE

ET

DE VENDÉE

PARIS

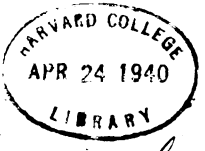
LIBRAIRIE NOUVELLE
45, boulevard des Italiens

VICTOR LECOU
10, rue du Bouloi

MDCCCLIII

Digitized by Google

KJ 891



Sheldon fund

Digitized by Google

LE

FILS D'UN PAIR DE FRANCE.

I

Dans la nuit du 5 au 6 juin 1832, nuit glorieuse et fatale, qui, par une étrange coïncidence, vit spontanément, sans accord préalable, la légitimité et la république attaquer chacun de son côté, chacun avec son drapeau, la dynastie et le gouvernement de Louis-Philippe, roi des Français, et les attaquer à la fois dans les landes de la Vendée et au milieu du cloître Saint-Merry, devenu une citadelle, il se rencontra aux portes d'un manoir délabré, à une lieue et demie de Clisson, quelques hommes armés que la pluie, le hasard ou un mouvement de stratégie mal combiné, réunissaient sur ce point.

Au nombre de ces volontaires, qui, à travers les ravins où les sinuosités du Bocage tressaillant encore à son vieux cri de guerre, marchaient, le pied leste, le cœur joyeux, l'arme au poing et la cocarde blanche en tête, on remarquait des paysans de différents âges, qui, pour toute conviction politique, n'avaient que l'exemple de leurs pères,

Digitized by Google

que l'ardeur de leur foi en Dieu, de leur foi en la monarchie ; des jeunes gens au cœur chaud, à l'esprit enthousiaste, et qui mettaient au service d'une royauté trois fois malheureuse, trois fois mutilée ou proscrite en moins de cinquante ans, leur bravoure inexpérimentée, mais réchauffée encore par la présence de la duchesse de Berry. Cette nouvelle Marguerite d'Anjou, avec son seul courage pour armée, désertait les palais de marbre de l'Italie et le vieil Holyrood de Marie Stuart pour venir tresser à son fils, orphelin par le crime, une couronne de genêts, en attendant que la Vendée lui reconquît celle de France.

Au milieu de ces soldats improvisés, on apercevait deux officiers de l'ancienne garde royale et un vieillard dont la croix de Saint-Louis décorait l'habit de grossière étoffe, un vieillard aussi actif, aussi entreprenant, aussi plein de hardiesse que tous ces jeunes gens arrivés là sans autre but que celui d'abriter leurs têtes proscrites sous un toit hospitalier.

La nuit se passa gaiement. Ils pouvaient mourir le lendemain.

Le lendemain, les vieilles ruines de la masure, que l'histoire appellera si solennellement le château de la Pénissière de la Cour, étaient cernées par des bataillons de soldats, par des gardes nationaux accourus de Clisson, de Gugan et de tous les environs.

Pour ces royalistes, qui avaient passé la nuit à deviser de batailles, et qui, la tête appuyée sur leurs fusils à deux coups ou sur leurs larges espingoles, avaient écouté les récits des grandes guerres, ce fut un heureux réveil que celui-là. L'ennemi était devant eux, derrière eux la fuite impossible. Il ne leur restait qu'à mourir. Leur parti fut bientôt pris.

La garnison improvisée se distribua les postes, se parta-

Digitized by Google

gea les munitions. Elle arrangea elle-même son plan de bataille; lorsque toutes les dispositions furent faites, elle attendit.

Le vieillard qui a suivi tous ces jeunes gens, qui a excité leur courage, qui, avec ses souvenirs d'un autre temps, a plus d'une fois fait bondir leurs cœurs, ce vieillard s'est placé dans l'embrasure d'une fenêtre longue et étroite.

De temps à autre, à travers les crevasses du contrevent fermé, son œil calme se porte sur les murs d'enceinte où les soldats de la ligne se rangent en bataille. Il les compte avec une tranquillité que leur nombre toujours croissant n'altère pas. Lorsqu'il a bien étudié leurs divers mouvements, il se retourne avec son air placide vers les jeunes gens dont il est entouré; puis il s'adresse à l'un d'eux, dont une élégante veste de chasse, dont quelques armes de prix, et, mieux que tout cela, une figure blanche et rose, trahissent la fortune et l'élévation.

— Allons, monsieur d'Asfeld, dit-il, je vous cède la place. Les anciens ont vu ce qu'ils voulaient voir. Aux jeunes à présent à dire ce qu'il faut faire.

M. d'Asfeld prend dans sa main, dont un gant plein de souplesse dessinait les gracieux contours, la main rude et calleuse du vieillard. Il la serre avec une amicale expression. Après avoir déposé près du mur le plus brillant fusil sorti des ateliers de Lepage, il tire de son gilet un riche lorgnon que supporte une chaîne d'or richement ciselée. Il parcourt lentement, comme avec réflexion, les rangs pressés des soldats qui accouraient enfumer le renard dans sa tanière.

— Tout examen fait, dit-il enfin en se retournant joyeusement vers ses compagnons d'armes, je crois, père Morineau, que nous allons assister à une fête dont les violons pourraient parfaitement rester à notre charge.

Digitized by Google

— Eh bien! tant mieux, jeune homme. C'est un beau début dans la vie qu'un pareil combat. Nous sommes ici sans ordres, ainsi que sans chefs, de véritables brebis du bon Dieu abandonnées par le pasteur à la dent des loups. L'instant est arrivé de se mesurer de près avec les soldats du roi Philippe. N'est-ce pas tout ce que vous étiez venu chercher dans la Vendée, monsieur le fils de pair de France?

A ce dernier mot, prononcé avec une intention sardonique qui n'échappe point à l'esprit du comte Léon d'Asfeld, le jeune homme ne peut garder le sang-froid parlementaire de rigueur. Ce dernier mot lui rappelait les leçons de politique transcendante que lui fit si souvent subir, depuis la révolution de 1830, le marquis d'Asfeld, son honorable père. Un tel souvenir en pareille compagnie était une satire, car ces leçons, dont le cœur du jeune comte s'est bien gardé de tirer quelque fruit, reçoivent là, sous le drapeau proscrit, une application contraire.

— Laissons le marquis d'Asfeld à la Chambre des pairs, réplique-t-il. Il est là à sa place; la mienne était ici. Je m'y suis rendu en toute hâte, sans réflexion. Monsieur Morineau, en combattant à vos côtés, je tâcherai de ne pas me montrer tout à fait indigne du patronage que vous m'avez si franchement accordé.

— Admirablement parlé! s'écrièrent les quelques auditeurs que le père Morineau réunit toujours autour de lui, car le père Morineau a vu les anciennes guerres, connu les premiers généraux de la Vendée, partagé leurs triomphes; il s'est associé à leurs glorieux revers. Le père Morineau, c'est l'Homère en prose de cette inconcevable épopée, le Tyrtée qui, avec ses récits et ses impressions, évoquait les enfants pour leur tracer le chemin sur lequel le sang de leurs pères avait coulé. C'est un de ces caractères en-

Digitized by Google

thousiastes qui ne transigent jamais avec la conscience du devoir, un de ces paysans à l'esprit inculte, à l'éducation première négligée, mais que le perpétuel frottement avec les hommes et les passions, mais que l'expérience acquise dans les troubles civils, ont rendus aptes à tout comprendre, prêts à tout oser, de force à tout dominer par l'ascendant de leur intelligence ou l'âpre franchise de leur vertu.

Né de pauvres laboureurs, laboureur lui-même, Morineau a suivi l'exemple de Cathelineau, de Forestier, de Joly, des Soyer, et de tant d'autres. Il s'est élevé, par les inspirations de son courage, au-dessus de ses frères. La guerre lui a appris ce que la solitude ne lui aurait jamais révélé.

Par la seule énergie de sa volonté, il était donc devenu un homme supérieur; mais alors les troubles civils s'apaisèrent. Le calme, amené par la lassitude, se fit jour dans les esprits, et le Premier Consul, par une sage politique de conciliation, sut tirer profit de ces dispositions pacifiques. Morineau, que les événements avaient poussé hors de sa chaumière, y rentra sans ambition comme sans arrière-pensée. Il y rentra, heureux d'avoir fait son devoir, et se promettant bien de le faire encore si les circonstances l'exigeaient.

Au dessus de ses amis et de ses voisins par l'intelligence, il s'y plaça bientôt encore par la fortune. Elle vint le trouver quand déjà il n'était plus jeune. Il avait plus de quarante ans lorsqu'une veuve des environs de Chollet, riche et encore belle, lui confia son bonheur en lui accordant sa main. C'était dans les derniers temps de l'Empire. De ce mariage, dont la mort, quelques années après, interrompit les félicités, deux enfants étaient nés, un fils et une fille.

A l'avénement de la Restauration, qu'il salua de ses

Digitized by Google

vœux et de son enthousiasme, Morineau pouvait réclamer le prix de ses services et du sang versé. Il ne demanda rien ; on l'oublia tout naturellement.

Un jour pourtant il se rencontra un ministre de la guerre qui voulut honorer tant de généreux sacrifices et un dévouement si désintéressé. La croix de Saint-Louis brilla sur la poitrine du vieux soldat des la Rochejaquelein et de Cathelineau. Une pension modique lui fut allouée plus tard. Le vieux soldat jura de s'en rendre toujours digne. Pour tenir son serment, en 1832, il avait couru sous le drapeau blanc. Avec lui, il amenait son fils, Louis Morineau, tout fier de faire ses premières armes à côté de son père.

A l'approbation qu'excitèrent dans les rangs les paroles que Léon d'Asfeld avait prononcées, le vieillard comprit qu'il devait une réparation au jeune homme, désertant les plaisirs du grand monde pour partager dans la Vendée la vie pleine de misères et de dangers que menaient les Chouans ; il s'avança donc vers lui avec un sourire de satisfaction.

— Oui, admirablement parlé! mes enfants, s'écrie-t-il, et M. le comte a droit à notre amitié. On ne choisit pas son père : est-ce sa faute à lui si la nature lui en a donné un qui ne sait adorer que le soleil levant, qui ne peut louer ses services qu'aux gouvernements debout?

Léon d'Asfeld baissa la tête et se tut, car cette conversation, dont pourtant il éprouvait quelque soulagement intérieur, lui faisait mal. Peu à peu il se rapprocha de la fenêtre, et, comme pour chasser une idée importune, après avoir longtemps examiné les différents mouvements des troupes qui s'agitent et manœuvrent loin de la portée du fusil :

— Père Morineau, dit-il, l'ennemi semble s'ébranler.

Digitized by Google

On dirait qu'il se dirige vers nous. La maison va sans doute être cernée de tous les côtés. Comment ferons-nous pour résister? et, dans votre mémoire si féconde en batailles de tout genre, trouveriez-vous bien une situation plus belle en périls, plus riche en gloire que celle-ci?

Morineau promena un œil impassible sur son interlocuteur, qui, impassible lui-même, détachait son gant parfumé, passait sa main blanche sur sa petite moustache blonde, et paraissait attendre avec impatience le mouvement de l'attaque, tout en prenant ses précautions de toilette pour ne pas manquer le premier coup de feu.

— Il y a longtemps, bien longtemps, reprit-il enfin, que je ne me suis rencontré à pareille fête. Mais j'en ai déjà vu une comme celle qu'on nous prépare. Dieu veuille, mes enfants, que nous nous en tirions avec autant d'honneur que ceux du château de Saint-Mesmin.

— Que s'est-il donc passé au château de Saint-Mesmin? réplique en souriant M. d'Asfeld.

— Ce que probablement vous allez voir ici, répond avec son sang-froid ordinaire le vieux Morineau.

Et, pressé de questions et entouré d'auditeurs, qui, dans ce silence solennel précurseur de la mort, voulaient apprendre à combattre comme avaient combattu leurs pères, le vieillard commença.

— Nos dispositions sont faites. Celles des soldats ne le sont pas encore. Nous avons du temps devant nous. Voici, mes gars, ce qui se passa au château de Saint-Mesmin en 1799.

C'était pendant la troisième guerre de la Vendée. Quelques jeunes gens de Cérisay et des environs s'étaient réunis pour attaquer un cantonnement. Les Bleus étaient dix contre un; ils nous repoussèrent, ils nous poursuivirent. Nous allions tomber entre leurs mains, lorsque par bon-

Digitized by Google

heur les ruines du château se présentèrent sur notre route.

Saint-Mesmin était une vieille habitation seigneuriale sur les rives de la Sèvre. Jadis elle avait été fortifiée; mais alors elle n'avait pas même l'apparence d'une maison bourgeoise avec des murs en état de tenir une heure contre l'ennemi. C'était, Dieu me pardonne! une première édition de ce manoir, dans lequel aujourd'hui nous sommes renfermés et assiégés. Nous avions des armes, des munitions et du courage, comme vous en montrez tous ici. Nous étions quarante, comme vous êtes ici. Savez-vous ce que nous fîmes?

Ici le narrateur s'arrête comme pour reprendre haleine ou donner à son récit plus de solennité. Les regards étaient tous tendus sur lui. Tous attendaient avec une impatiente curiosité ce qu'il allait ajouter, car tous sentaient qu'il y avait de l'héroïsme dans cette action évoquée à la veille d'un combat. Après avoir contemplé l'attitude silencieuse de ses auditeurs, Morineau reprit:

— Il n'y eut qu'une volonté dans nos cœurs, qu'un cri sur nos lèvres. Nous résolûmes tous de nous ensevelir sous les décombres du château, ou d'en sortir libres et vainqueurs.

Les Bleus arrivèrent; l'attaque commença, mais une de ces attaques furieuses où l'on ne prend point ses précautions, où l'on ne s'arrange pas pour perdre le moins de monde possible, où l'on ne fait pas de stratégie inutile, ainsi que, sous nos yeux, vous en voyez faire à l'heure qu'il est. Les Bleus se précipitèrent sur nos retranchements improvisés avec une audace que nous étions les premiers à admirer. Ils furent repoussés.

La résistance devint plus énergique que l'attaque. L'ennemi alors s'imagina que nous lui avions tendu un piége;

Digitized by Google

il crut que le château renfermait beaucoup plus de Vendéens que ceux, en assez petit nombre, du reste, qui l'avaient attaqué d'abord et conduit sous ses murs. Des renforts furent tirés de tous les cantonnements voisins : il en arriva de partout. Quand il y eut une armée de quatre ou cinq mille hommes au moins réunie devant le château, le siége recommença avec plus d'acharnement. Pendant soixante heures nous soutînmes l'assaut.

Enfants, ce sont trois beaux jours dans une vie d'homme, que ceux-là, trois beaux jours que, de toute mon âme, je prie le ciel de vous accorder!

Nous avions tué ou blessé beaucoup de soldats ; mais, sous le feu de nos armes, ils mouraient sans reculer d'un pas : ils mouraient avançant toujours à la charge. C'était un sublime spectacle, un spectacle pourtant qui devait avoir une prompte fin. La garnison manquait de poudre, manquait de balles, et, pendant ces trois jours, elle n'avait pas eu de vivres pour assouvir sa faim, pas même d'eau pour étancher sa soif.

Le feu s'était peu à peu ralenti. Quelques rares coups de fusil partant de temps à autre, comme un soupir d'une poitrine d'agonisant, révélaient notre détresse, mais ils la révélaient sans que personne encore eût osé en faire part à ses frères d'armes. Nous étions là, exténués, attendant la mort par l'inanition ou par le fer, mais l'attendant de pied ferme, ainsi qu'il convient à des hommes, lorsque les officiers républicains, qui avaient enfin pu compter leurs pertes, et qui croyaient peut-être que ce repos momentané cachait une nouvelle attaque, firent proposer à la garnison une capitulation honorable.

Nous mîmes à profit cette salutaire erreur ; la capitulation fut signée ; elle portait que la garnison entière sortirait avec les honneurs de la guerre et se retirerait en toute

Digitized by Google

liberté. Mais, avant d'accepter leurs conditions, nous avions eu soin de prévenir les Bleus que ce traité, fait dans le silence de la nuit, sans autres témoins que les combattants, serait immédiatement connu de toute la Vendée, et que la Vendée vengerait ses enfants si la capitulation proposée par les Bleus, acceptée par les Royalistes, était violée. Les Bleus jurèrent de l'observer religieusement; c'est une justice qu'il faut leur rendre : ils tinrent parole.

La porte s'ouvrit. Jugez de leur stupéfaction, lorsqu'ils virent sortir du château ces quarante jeunes paysans, noirs de poudre, harassés de faim, tombant d'insomnie, mais fiers et triomphants encore de la lutte qu'ils venaient de soutenir! Plusieurs étaient blessés (je l'avais été moi-même), blessés tous à la tête ou à la poitrine, blessés par devant, comme vous pensez bien. Les Bleus s'étonnèrent de notre courage. Nous traversâmes leurs rangs en recueillant partout sur notre passage des témoignages non suspects d'admiration. Ils nous comptaient avec effroi, quelques-uns même s'approchaient de nous en signe d'amitié : ils pressaient nos mains sanglantes. D'autres nous demandaient combien nous avions perdu d'hommes pendant ces trois jours, et nous répondions :

— Nous sommes entrés quarante dans le château, nous en sortons quarante.

Et les soldats, émus, nous regardaient passer, et ils répétaient dans leurs rangs :

— Tant mieux !

— Mais, si la capitulation eût été violée, quel moyen, mon père, aviez-vous pour en instruire la Vendée? s'écrie Louis Morineau.

— Il y avait une femme parmi nous. En ce temps-là, on ne leur faisait plus la guerre, on ne les massacrait pas.

Digitized by Google

Cette femme s'était chargé du papier qui contenait les conditions du traité ; elle l'eût fait connaître à nos amis : notre mort aurait été vengée.

— Il ne s'en trouve pas ici, reprend d'Asfeld. Pour ressusciter vos trois jours du château de Saint-Mesmin, il ne nous manque qu'elle. Pourquoi mademoiselle Antoinette n'a-t-elle pas voulu nous procurer cette dernière similitude avec nos devanciers?

— Eh ! nous n'en avons pas besoin, les gars ! interrompit le vieux Morineau ; car vous ferez mieux, j'espère, que mes contemporains. En 1799, c'était la fin d'une guerre ; aujourd'hui, c'est le commencement d'une autre. Pour surpasser ceux qui ne sont plus, il faut donc payer davantage de sa personne.

— C'est bien dit ! répètent les paysans, dont le siége du château de Saint-Mesmin a doublé le courage. A nous maintenant, père Morineau, à vous prouver que nous ne dégénérons point.

Et le feu commença.

Ce fut une sanglante et belle journée que celle-là, une journée où esprit de parti, où calamités de guerre civile mis de côté, il se fit des prodiges de valeur tels, que Plutarque n'en aurait jamais autant demandés pour diviniser les combattants. Pendant que la République, plus heureuse, agonisait sous la mitraille, expirait en présence de l'armée réunie pour la vaincre, et qu'elle agonisait, qu'elle expirait, en tournant son dernier regard sur des princes et des maréchaux de France, qui mettaient l'épée à la main, là-bas, à la mère heure, dans un coin ignoré des vallons de la Vendée, un drame plus terrible se jouait.

Sans autres témoins que les balles dont ils étaient frappés, sans autres regards pour admirer ou plaindre leur incompréhensible audace que des regards ennemis, les quel-

Digitized by Google

ques assiégés dans la Pénissière avaient jeté leur vie sur le plus incertain des enjeux.

Presque inconnus les uns aux autres, arrivés là de plusieurs points à la fois, comme poussés par une destinée providentielle, ils n'ont eu ni le temps, ni peut-être la science de se retrancher ou de se pourvoir de munitions. Cernés de tous les côtés dans des murs s'ébranlant sous l'effort des balles, ils prennent à la hâte les dispositions que l'instinct leur suggère. Ils essuient le feu continuel de l'ennemi, et à leur tour ils font feu.

Ils font feu comme si le plomb et la poudre ne devaient jamais leur manquer, comme si, au bout de ces héroïques Thermopyles, il n'y avait pas une mort assurée, mort terrible qu'ils portaient à des compatriotes et qu'ils ne pouvaient recevoir que d'eux. En face de ces poitrines françaises, on n'apercevait pour ennemis que des Français. Sous ces décharges se précipitant avec une rapidité sanglante, au milieu de cet enthousiasme dont les détonations ne parvenaient pas à étouffer la grande voix, les soldats, à qui chaque heure, à qui chaque instant fournit de nouvelles forces, comprennent enfin que, pour vaincre de pareils hommes, il faut faire d'immenses sacrifices.

Ils s'avancent, l'arme au bras, sous cette tempête de plomb que chaque fenêtre vomit, sous cette pluie dévorante de balles qui s'échappe à tout moment de chaque pierre de la muraille. Des matières enflammées sont jetées sur les toits découverts. Les assiégés, laissant cet incendie à la garde de Dieu, continuent leur affreuse lutte, comme si cet incendie ne devait point les atteindre. De nouveaux renforts arrivent encore aux soldats : on se rue sur les portes ; les sapeurs les enfoncent à coups de hache ; ils sont bientôt maîtres du rez-de-chaussée. Il ne se présente pas un Vendéen dans cette étroite enceinte, mais tout à coup

Digitized by Google

une fusillade à bout portant est dirigée sur les soldats.

Les Vendéens ont pressenti le plan de l'ennemi, et, pour le déjouer, ils se sont réfugiés au premier étage. Là, à travers les entre-deux des poutres, ils frayent un passage à leur œil, une petite place au canon de leurs espingoles, et, debout, ils tirent sans cesse sur les audacieux qui ont pénétré dans le château.

Ce qui avait été fait pour la partie supérieure de la maison est ordonné pour le rez-de-chaussée. Des torches allumées et des fascines de bois sec sont apportées. La Vendée a l'incendie au-dessus de sa tête et sous ses pieds; l'incendie que propage la colère, l'incendie qu'alimente le désespoir. Et la Vendée, aveuglée par la fumée, menacée par le fer et par le feu, combat toujours comme en rase campagne.

La place pourtant n'était pas tenable. Personne ne songeait à demander ou à offrir une honorable capitulation; personne ne reculait devant la nécessité de mourir, car il y avait une grande pensée de martyre ou d'expiation dans toutes ces âmes. Il fallut cependant écouter la voix de la raison. Un suprême et triste parti est adopté. Les assiégés sentirent la nécessité de se séparer; il fut décidé que les uns tenteraient une sortie, que les autres resteraient dans ces ruines enflammées pour occuper les soldats.

Ce plan inexécutable réussit au delà même de leurs espérances.

Le père Morineau avait vu, sous ses yeux, ressusciter le combat de Saint-Mesmin. Il y avait pris une large part, et en abandonnant son fils qui, avec sept autres jeunes gens, se dévouait pour le salut de tous :

— Nous nous reverrons, mon enfant, lui dit-il, le ciel ne permettra pas, j'espère, que tant de courage périsse dans sa fleur.

Digitized by Google

Et s'appuyant sur Léon d'Asfeld, que le hasard faisait sortir avec lui :

— Allons, monsieur le comte, reprend-il, vous avez aujourd'hui dignement gagné vos éperons. Voici le chemin qu'il faut nous ouvrir pour échapper à la mort. Feu encore une fois, et nous sommes sauvés.

La prédiction du vieillard s'accomplit. Les soldats de la Pénissière, par un de ces désespoirs qui est une sublimité de courage, firent, devant ces bataillons qui les pressaient de tous côtés, une retraite dont Xénophon aurait été jaloux. Comme au temps de M. Henri et de Cathelineau, les gars *s'égaillèrent*, puis, rentrés dans la simplicité habituelle de leur vie d'ouvriers ou de laboureurs, ils attendirent de ce hardi coup de main la gloire ou les fers.

II

Trente jours ont passé sur ce combat de géants dont il nous coûte de taire encore les noms glorieux, car ces noms appartiennent à l'histoire (1). Plus heureux peut-être que ceux des combattants de Saint-Mesmin, ils n'y seront pas oubliés, et dans une chaumière écartée, dont les patrouilles qui sillonnent le pays paraissent ignorer jusqu'à l'existence, un homme, dont les traits amaigris révèlent de longues douleurs, repose sous la protection de l'hospitalité vendéenne.

Debout près d'une des colonnes du lit noircies par le temps et à moitié cachée par les épais rideaux de serge

(1) Ils sont tous cités dans l'*Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau Joly.

Digitized by Google

verte qui enveloppent la couche, une jeune fille au front pâle, au visage resplendissant d'une beauté inconnue dans les salons de Paris, mais dont les traits sont fatigués par les veilles, épie dans une visible inquiétude chaque mouvement du malade. Elle suit de son grand œil noir les douloureuses sensations dont ce premier sommeil est le témoin. Lorsqu'elle est parvenue à rassurer sa vigilance, la voilà qui de garde-malade passe, sans tradition, au rôle de sentinelle avancée.

Doucement, doucement, comme une femme élégante qui marcherait sur de soyeux tapis, elle abandonne le lit, elle s'avance vers la lucarne grossièrement sculptée qui sert de fenêtre à cette chambre : elle jette un rapide coup d'œil sur la campagne, où tout est calme, où l'on n'entend que le bruit monotone du vent se perdant dans le feuillage.

Ce silence sauveur rend à son visage une expression de sérénité. Elle sourit presque à cette suave tranquillité dont son malade a ressenti les bienfaisants effets. Après avoir longtemps prêté l'oreille aux soupirs étouffés qui s'échappent à travers les rideaux du lit, la jeune fille agite un mouchoir et fait un signal. Elle pousse un léger cri, comme une mère qui appellerait son enfant. A ce signal, et surtout à ce cri, un vieillard, blotti derrière un massif de jeunes chênes, se lève. Il s'avance vers la chaumière. Il gravit avec peine le rude escalier qui conduit à cette chambre. Arrivé au dernier échelon :

— Eh bien! Antoinette, dit-il à voix basse et en pressant la jeune fille sur son cœur, comment va aujourd'hui ce pauvre M. d'Asfeld?

— Mieux, mon père, beaucoup mieux. Il dort à présent, et le médecin répond de sa vie.

— Dieu en soit loué au nom de la France! car c'est un généreux enfant de plus dont la patrie a droit de se

Digitized by Google

glorifier. Ses blessures sont donc en voie de guérison?

— Oui, mon père. La balle qu'il a reçue dans la poitrine n'a attaqué, dit le docteur, aucun des organes de la vie. Les coups de sabre dont il a été criblé ne sont en comparaison que de légères égratignures.

— Tu appelles cela des égratignures, enfant? Je les ai vu appliquer au sortir de la Pénissière. Les soldats exaspérés frappaient dur. Si M. le comte d'Asfeld survit à une aussi terrible journée, c'est à tes soins qu'il le devra, ma fille.

— Et vous, mon père, ne vous comptez-vous pour rien dans la reconnaissance de M. Léon? n'est-ce pas vous qui, lui faisant un rempart de votre corps et de votre vieille expérience dans les armes, l'avez préservé d'une mort affreuse? N'est-ce pas vous qui l'avez arraché à tous les périls et qui, malgré lui, avez su l'enlever à force de bras aux soldats s'acharnant sur son cadavre?

— J'ai fait ce qui est toujours dû à un compagnon d'armes. Je me suis exposé à sa place; car, quand bien même le vieux Morineau serait tombé sur le champ de bataille, qu'aurait perdu à cette mort le parti pour lequel nous combattions tous deux, avec une position et un âge si différents? En révolution, ce sont les vieillards qui doivent se sacrifier à la place des jeunes gens. L'avenir est à eux; il ne nous reste, à nous, qu'à attendre une mort que notre vieux courage ne peut pas toujours rendre glorieuse.

— Et votre dévouement pour M. Léon a été, mon père, digne de votre réputation de bonté.

— Mais je n'ai pas malheureusement succombé dans la lutte. Qui peut prévoir maintenant à quel supplice ou à quels dangers je suis réservé? Tiens, pauvre Antoinette, il y a dans mon cœur d'affreux pressentiments. Je ne sais quelle voix intérieure me dit qu'après l'anéantissement de

Digitized by Google

toutes nos espérances politiques, nous aurons encore à souffrir d'autres désastres : le plus prochain de tous, c'est celui qui menace ton frère.

— Mon frère? dites-vous. Aurait-il été pris? est-il tombé entre les mains des soldats de la ligne?

— Il y a trois jours que Louis a été arrêté, on l'a conduit à Chollet; de là sans doute il sera dirigé sur Nantes ou sur Bourbon. Dieu seul connaît le sort qui désormais lui est destiné.

Et le père Morineau cachait entre ses mains sa tête vénérable; de grosses larmes coulaient sur ses joues. La jeune fille pleura elle aussi longtemps et en silence. A un mouvement du malade, elle essuya avec rapidité les larmes qui tombaient de ses yeux.

— Mon père, reprend-elle, M. Léon se réveille. Cachons-lui notre douleur : elle lui ferait plus de mal qu'à nous.

Le père et la fille se rapprochent à pas mesurés du lit où repose d'Asfeld. Lorsque le blessé se voit, à son réveil, entouré de ceux qu'il appelait à si juste titre ses meilleurs amis, il leur tend une main affaiblie par de longues souffrances; et, d'une voix éteinte, il dit :

— Je suis guéri ou peu s'en faut; mais vous, M. Morineau, pourquoi vous exposer ainsi? La police doit avoir des ordres pour s'emparer de votre personne, et, comme ce pauvre Louis, si compromis à cause de nous tous, vous devriez chercher une retraite plus sûre.

— Mon père connaît parfaitement, ajoute la jeune fille, les détours et les issues de cette partie du Bocage. Il est donc en complète sûreté au milieu de ces bois où il n'y a point de traîtres. Mais vous, monsieur Léon, vous ne devriez vous occuper que de votre santé. Le médecin vous a défendu de parler, vous n'êtes pas encore assez fort pour dédaigner ses ordonnances.

Digitized by Google

A cette voix qui, par une abnégation de toutes les heures, a su prendre sur le malade un salutaire empire, Léon d'Asfeld se tait avec la docilité d'un enfant; mais ses yeux, que la reconnaissance animait d'un autre éclat plus vif que celui de la fièvre, témoignaient de ses sentiments et de son affection. Ce regard, la seule récompense de tant de sacrifices et de veilles, est pour Antoinette un bienfait et un encouragement.

Elle sourit au blessé, tout en essayant de lui cacher ses douleurs; et, d'un geste plein d'abandon, lui intimant l'ordre de garder le silence, elle prend son père à part. Tous deux, dans l'amertume de leurs pensées, cherchent les moyens d'arracher Louis Morineau à la honte d'un jugement.

— Mon frère, disait Antoinette, n'est coupable aux yeux du gouvernement que d'avoir pris les armes contre son principe. C'est un fait de guerre civile comme ceux dont, à la même époque, Paris a été le théâtre. Il ne peut encourir que la même condamnation dont sont frappés par des jurys les accusés du cloître Saint-Merry. L'état de siége a déjà été levé pour Paris; on ne peut sans justice le laisser plus longtemps en Vendée; et cette condamnation, dans les idées reçues par la révolution, n'a rien de flétrissant, rien qui puisse déshonorer.

— Louis n'est pas seulement prévenu d'insurrection : on l'accuse d'avoir assassiné un gendarme, de l'avoir tué lorsque ce gendarme ne se défendait pas, n'attaquait pas. On trouve des témoins qui en déposent. C'est l'horreur de cet épouvantable avenir qui me tue.

— De quel gendarme parlez-vous donc? s'écrie Antoinette.

— Est-ce que l'on peut au juste savoir les accusations dont on nous charge? Il y a des preuves, dit-on, contre

Digitized by Google

Louis. Fausses ou vraies, en seront-elles moins dignes de foi pour des ennemis jugeant plutôt avec leurs passions qu'avec leur conscience?

— Mais, au nom du ciel, mon père, quel meurtre veut-on faire peser sur mon pauvre frère?

— Il s'agit, je crois, de ce gendarme dont tu as si souvent repoussé la tendresse, et qui, un jour, fut trouvé mort dans la campagne.

A ce mot, Antoinette se redresse de toute sa hauteur. Elle s'approche de M. Morineau avec précaution, et elle murmure à voix basse :

— Ce n'est pas Louis qui a frappé le gendarme Schultz, dont les persécutions et l'amour s'acharnaient sur moi. Louis n'était pas même sur les lieux lors de cet événement, dont M. Léon et moi seule connaissons tous les détails.

— Que dis-tu? reprend M. Morineau, dont un rayon de joie illuminait le visage.

— La vérité, mon bon père. Ne vous rappelez-vous pas qu'un jour, afin de mieux cacher M. Léon, arrivé depuis peu de Paris, vous me donnâtes l'ordre de le conduire dans une maison moins exposée que la nôtre aux visites domiciliaires. Pour écarter tout soupçon, je partis seule avec lui. Eh bien! sur la route nous aperçûmes ce Schultz qui s'avançait vers nous. Je n'eus que le temps de dire à M. d'Asfeld de se jeter derrière les genêts, et je continuai à marcher, espérant tromper ainsi la vigilance ou la folle passion du gendarme. Il vint à moi : le lieu, le temps, l'heure, la solitude, tout lui paraissait propice : il m'attaqua. Je ne poussai d'abord aucun cri. Je pouvais compromettre la vie de M. Léon; mais, pressée par les ardentes provocations de cet homme, je sentis que je n'étais pas de force à lui résister. Alors la peur l'emporta dans mon âme sur toute

Digitized by Google

autre considération. J'appelai à mon aide, M. d'Asfeld accourut. Un combat s'engage. Après une lutte affreuse, Schultz, blessé à mort, tombe pour ne plus se relever. Mais, en mourant, il voulut encore porter la désolation dans notre famille. Aux personnes attirées par le bruit, il raconta que Louis était son meurtrier; Schultz ne connaissait point M. d'Asfeld : il ne put donc pas prononcer ou compromettre son nom.

Nous espérions tous alors en un soulèvement prochain. Nous comptions sur une victoire. Afin de préserver mon frère d'une accusation qui ne pouvait l'atteindre, puisque déjà il faisait partie des bandes, il aurait fallu dénoncer celui qui s'était sacrifié si généreusement pour votre fille. Je n'eus pas ce courage; j'attendis les événements, tout en recommandant à M. Léon la discrétion la plus absolue. Schultz, à son dernier soupir, n'avait point parlé de moi, car ma présence sur le lieu du combat, car ses obsessions que tous nos voisins connaissaient, auraient légitimé sa mort, ou du moins donné à ses révélations un cachet qu'il n'osait pas leur laisser. Il accusa mon frère; il l'accusa de l'avoir lâchement assassiné. Maintenant, mon père, que voulez-vous que je fasse? qu'ordonnez-vous?

Le vieillard hoche la tête en signe d'indécision. Après avoir longtemps réfléchi sur ce récit, fait en présence, presque à l'oreille du malade, et dont chaque parole est une condamnation pour Léon d'Asfeld, et un acquittement pour Louis Morineau :

— Perdre l'un pour ne pas sauver l'autre, dit le père, c'est une triste alternative. J'ai besoin de prendre conseil d'hommes plus éclairés que moi, besoin surtout de connaître là-dessus les intentions de Louis. Ma fille, il faut donc garder le silence sur cette catastrophe, et attendre notre salut de la Providence, qui peut-être ne nous aban-

Digitized by Google

donnera pas à une aussi cruelle anxiété. Aussi longtemps que tu le pourras, cache au comte d'Asfeld un malheur dont il n'est pas cause. Qu'il se guérisse d'abord, nous verrons ensuite.

La nuit était déjà sombre; le vieillard embrassa sa fille, vint, dans un muet adieu, presser la main du blessé qui n'avait rien pu entendre de cette conversation, où cependant s'agitaient pour lui les plus graves questions, des questions de vie où de mort, et il disparut.

Restée seule avec Léon, la jeune fille, aidée des habitants de la chaumière, prépare en silence la potion que le docteur a ordonnée. Elle prend toutes les précautions nécessaires, afin que le malade passe, sans être inquiété par les colonnes mobiles, une nuit dont elle sait qu'il a si grand besoin, et après avoir veillé avec une tendresse de mère sur tous les préparatifs :

— Monsieur Léon, dit-elle de son accent le plus doux, de sa voix la plus persuasive, vous pouvez dormir sans crainte.

— Et vous, Antoinette, quand donc prendrez-vous quelque repos? continue faiblement M. d'Asfeld.

— Que cela ne vous tourmente guère, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de sommeil; d'ailleurs, lorsque vous reposerez, n'ai-je pas tout le temps moi-même de réparer mes forces? Allons, bonne nuit et du calme. Le médecin affirme qu'il ne faut plus que cela pour entrer en pleine convalescence.

Et Léon d'Asfeld, à ces paroles qui tombaient sur son cœur comme une mystérieuse consolation, saisissait la main tremblante d'Antoinette. Il la portait à ses lèvres altérées avec un mouvement de bonheur qui n'échappa point à la jeune fille, et pressant longtemps sur sa bouche cette main qui lui était abandonnée avec une reconnaissante pudeur :

Digitized by Google

— Bonne Antoinette, répétait-il, c'est à vous que je devrai la vie.

La nuit fut tranquille. Le malade dormit longtemps, la jeune fille pas du tout. La captivité de son frère, les dangers que courait M. Morineau, plus que tout cela la terrible sentence qui menaçait Louis, ou qui, de Louis, pouvait, à une parole tombée de ses lèvres, s'arrêter sur la tête de M Léon, donnaient à ses pensées une gravité de tristesse, une éloquence de douleur peu faite pour appeler le sommeil.

Cette nuit, pour elle, se passa, comme tant d'autres, dans l'insomnie et dans les transes. Elle était inquiète du présent, plus inquiète encore de l'avenir ; mais lorsque la voix de Léon d'Asfeld se fit entendre, lorsque joyeux et reposé le comte lui dit avec une sérénité de force qui présageait une prompte convalescence :

— Antoinette, j'ai suivi vos ordres. J'ai dormi. Aussi voyez comme ma parole est moins brève ! comme je respire plus à l'aise ! Dans quelques jours, n'est-il pas vrai ? je serai hors de danger. Qu'il me sera doux alors de pouvoir, en toute sûreté de conscience, vous témoigner mon affectueuse gratitude !

— Nous verrons, monsieur Léon, reprend d'un air distrait la jeune fille.

— Vous verrez, dites-vous ! Est-ce que par hasard le médecin voudrait me retenir encore longtemps dans cette chaumière où, pour tout visage ami, je n'ai rencontré que votre jolie figure et les traits vénérables de M. Morineau ? Est-ce que ma blessure de la Pénissière ne serait pas cicatrisée ? Suis-je donc condamné par la Faculté à expier éternellement sur un lit du Bocage les balles et les coups de baïonnette dont il a plu aux culottes rouges de sillonner ma poitrine ?

Digitized by Google

A cette intempérance de paroles qui, pour M. d'Asfeld, était un soulagement et une lueur d'espoir, Antoinette ne répondait rien. Des larmes silencieuses tombaient une à une de ses paupières épuisées. Ces larmes dont elle cherchait à ignorer la source, Dieu seul devait en connaître toute l'amertume.

Étonné de la réserve inaccoutumée de la jeune fille qui, jusqu'à présent, a été si bonne, si prévenante pour lui, Léon se soulève sans bruit. Il se retourne vers mademoiselle Morineau. A son visage où se peint une tristesse sans compensation, devinant que les souffrances de ses amis ou les siennes propres ne sont pas arrivées à leur terme :

— Vous pleurez, Antoinette, s'écrie-t-il avec un accent plein de vérité, et moi, votre ami, je ne suis pas de moitié dans vos douleurs? Ah! ce n'est pas bien, mademoiselle, et j'attendais mieux de votre part.

— Aussi, continua-t-elle sans calculer toute la portée de ses paroles, pourquoi déjà faire des projets de départ? Pourquoi songer à nous abandonner, lorsque cela est impossible?

— Impossible! et pourquoi?

— Pourquoi, demandez-vous? Mais vous n'avez donc jamais prévu qu'après la défaite vous seriez proscrit, contumax, que sais-je moi? sous le coup de l'état de siége ou sous la verge de la justice. Vous ne calculez donc pas que, libre aujourd'hui, vous pouvez demain vous réveiller dans les fers?

— Mais votre père, mais votre frère, mais tous nos amis ont-ils donc subi les chances d'une insurrection vaincue?

— Mon père a eu jusqu'ici le bonheur d'échapper aux poursuites dont il est l'objet.

Digitized by Google

Et elle se tut à ces paroles, ne satisfaisant qu'à demi les impatientes inquiétudes du malade.

— Mais Louis, qu'est-il devenu? Vous ne m'en parlez point, et vous êtes triste. Antoinette, je suis fort à présent. Vous savez l'intérêt que je suis heureux de porter à tout ce qui vous est cher. Il faut donc que vous m'appreniez le sort de votre frère.

La jeune fille lança à la dérobée sur d'Asfeld un regard brûlant, mais en s'efforçant de contenir son émotion, elle ajoute :

— Louis n'a pas eu autant de bonheur que vous. Il est tombé au pouvoir des soldats. Prisonnier aujourd'hui, il attend ce que la justice décidera.

— Louis n'est coupable que d'avoir pris partie contre le gouvernement, que de l'avoir combattu avec des armes honorables.

— Sans doute, monsieur Léon, mon frère n'a à se reprocher qu'un noble dévouement à sa cause, reprit la jeune fille qui cachait au fond de ses pensées la plus cruelle de toutes les accusations ; mais ce dévouement dont vous-même avez eu votre large part, il faut l'expier dans les fers ou ailleurs, puisqu'il n'a abouti qu'à la perte de nos espérances.

— L'expier dans les fers ou ailleurs? Qu'entendez-vous par ces mots?

— Au moment où je vous parle, monsieur Léon, la malheureuse Vendée n'a pas besoin de s'adresser cette question. Avant la guerre, on l'a poussée par des excès à courir aux armes ou à se venger par d'autres excès; on s'est fait un jeu de la liberté de ses enfants, de la vie de ses citoyens. L'arbitraire a été la suprême loi. On eût dit qu'il entrait dans les calculs des révolutionnaires de contraindre ces malheureuses contrées à un appel à la force. Elles sont

Digitized by Google

vaincues aujourd'hui. Cela devait arriver, parce qu'il n'y a eu dans le mouvement ni intelligence de la position ni uniformité dans la volonté. Elles sont vaincues, et sur ce cadavre de la Vendée il s'abat maintenant des oiseaux de proie qui tirent parti de nos fautes, qui exploitent nos dissensions intérieures, et qui jouent avec l'honneur de nos soldats comme avec un hochet. L'échafaud politique a été brisé à Paris en faveur des insurgés des 5 et 6 juin, brisé sous l'ardente démonstration des partis. Les Républicains du cloître Saint-Merry sont des héros ou des frères égarés par de vertueuses utopies. A eux la pitié, à eux la clémence, à eux quelquefois l'admiration même des hommes qu'ils voulaient renverser. Pour nous, rien de tout cela. L'échafaud se dressera en Vendée, et les grands orateurs qui font de l'égalité devant la loi la base de leur opposition ou de leurs systèmes, ne trouveront sur leurs lèvres que des témoignages de bienveillance ou des remerciments à offrir à ceux qui, dans leurs mains, tiennent les destinées de la Vendée. On nous tuera avec le bourreau ou avec la calomnie, car nous, nous n'avons été, nous ne serons toujours que de pauvres Royalistes. Et, tenez, déjà les prisons regorgent. Les plus cruelles accusations pèsent sur les têtes les plus innocentes. Les suspects que les cachots ne gardent pas encore dans leurs ténèbres voient la ruine s'asseoir sur le seuil de leurs demeures. Les garnisaires ont reçu ordre de vendre le fruit de nos sueurs. Ils peuvent, en toute impunité, disposer de la fortune de nos ancêtres.

— Mais, s'écrie le comte d'Asfeld, ce que vous me dites là est impossible.

— Impossible ! monsieur Léon. Interrogez mon père? Demandez-lui ce que sont devenus ses bestiaux, ses instruments de labour et ses récoltes? Vous saurez après à quoi vous en tenir.

Digitized by Google

— Il est donc ruiné, proscrit? Et, lorsqu'il avait besoin de toutes les consolations de votre ingénieuse tendresse, pourquoi, mademoiselle, vous êtes-vous consacrée à protéger les jours d'un étranger? Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas abandonné?

— Est-ce à vous, monsieur Léon, à m'en faire un reproche?

— Un reproche, dites-vous? Mais, Antoinette, vous n'avez donc pas compris tout ce qu'il y avait pour moi de triste félicité dans ces questions que je vous adressais? Vous ne savez donc pas que ma vie entière ne pourra jamais m'acquitter de toutes les dettes que vous m'avez fait contracter?

La jeune fille sentit que le terrain devenait brûlant sous ses pas. Pour détourner un sujet de conversation dont sa candeur prévoyait toutes les difficultés ou les embarras :

— Maintenant, reprit-elle après un moment d'hésitation, êtes-vous toujours décidé à fuir cette retraite obscure mais tranquille, où mon père et Louis vous ont caché, lorsque tout semblait mort en vous, et où j'ai été placée par eux pour veiller comme une sœur sur une existence qui leur est si cher à tous deux?

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez; mais j'ai des devoirs à remplir. Mon père est omnipotent auprès de cette Royauté avec laquelle il a des engagements pris peut-être même avant son installation. Il faut d'abord arracher Louis à l'ignominie d'un jugement, mettre M. Morineau à l'abri des poursuites, vous rendre à tous le peu de fortune que les révolutions vous ont enlevé. C'est mon droit, aujourd'hui, mademoiselle; quoi qu'il puisse m'arriver, j'en userai, comme vous, vous avez usé du privilége de votre angélique bonté pour me rappeler à la vie.

Digitized by Google

A ces paroles qui remplissent son âme d'un bonheur inespéré, Antoinette, entraînée par un irrésistible mouvement de reconnaissance, saisit la main de d'Asfeld; elle la presse sur ses lèvres avec un mouvement passionné dont elle n'ose calculer la portée.

— Ah! ce que vous me dites là, monsieur Léon s'écrie-t-elle, vaut mille fois mieux pour mon cœur que toutes les promesses, que toutes les espérances.

Le comte, surpris de cet enthousiasme expansif, auquel la candeur jusqu'ici un peu sauvage d'Antoinette ne l'a guère accoutumé, la contemple longtemps dans un ravissement dont il est trop heureux pour se rendre compte. Il l'écoute, il la regarde; et, sans s'interroger lui-même sur un sentiment dont il lui coûterait peut-être trop d'approfondir la mystérieuse influence :

— Eh bien! puisque vous m'autorisez à agir en faveur de M. Morineau et de votre frère, il faut que je hâte mon départ, que je retourne à Paris, que je mette M. le marquis d'Asfeld, mon père, en demeure d'acquitter une partie de ma dette.

— Retourner à Paris, mais cela est impraticable, monsieur Léon. Vous êtes dans la position de l'un, demain vous pouvez vous trouver dans la même position que l'autre.

— Peu de personnes connaissent le secret de ma coopération à cette malheureuse insurrection. On me croit en voyage, à l'étranger, que sais-je? Puis, dans les bandes, mon nom n'a guère été prononcé; ma présence fut inaperçue, presque sans effet. Volontaire, j'ai combattu pour l'acquit de ma conscience. Que pourrais-je donc avoir à craindre personnellement?

— Tout, monsieur Léon, car la circonstance la plus indifférente peut devenir contre vous une grave accusation.

Digitized by Google

Vous êtes sans passe-port. Vous ne connaissez ni les localités ni les hommes. Il y a donc risque imminent à vous exposer ainsi ; et au nom de mon père, au nom de Louis prisonnier, je ne permettrai pas un départ qui vous compromettrait à coup sûr, sans apporter quelque changement à leur position.

— En ma qualité de malade, j'ai promis, Antoinette, de vous obéir ; mais je suis à peu près complétement rétabli. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'attendre le retour de M. Morineau ; alors, je m'en rapporterai, sur mon départ, à son expérience et à son amitié.

— A la bonne heure, ajoute Antoinette en souriant de plaisir. Vous êtes, enfin, raisonnable. Nous laisserons à mon père le droit de décider entre nous deux.

III

La convalescence fut rapide. Quelques semaines après cet entretien, M. le comte Léon d'Asfeld avait reconquis toutes les forces de la jeunesse. Chaque jour il attendait, avec une anxiété qui ne prenait guère la peine de se déguiser, l'arrivée de M. Morineau, dont jamais l'absence ne s'était autant prolongée ; et chaque jour, sous mille prétextes plus ou moins spécieux, cette arrivée était différée. D'Asfeld ne peut s'expliquer ces retards ; mais à Antoinette, jadis si pleine d'inquiètes sollicitudes lorsque son père n'arrivait pas au jour et à l'heure dits, à Antoinette tous ces retards paraissent chose fort naturelle.

La Vendée est en état de siége, et M. Morineau sous le coup d'une condamnation par contumace. « Son nom, répète-t-elle, est aussi connu des troupes que de la gen-

Digitized by Google

darmerie. Tous ont son signalement : la moindre imprudence peut le perdre. » Elle avoue même lui avoir plus d'une fois donné le conseil de prendre les plus minutieuses précautions. La noble fille disait vrai; mais ce qu'elle taisait à M. Léon, c'est que c'était pour lui seul qu'elle se privait du bonheur de voir son père!

Antoinette connaît l'aventureuse intrépidité du vieillard; elle sait que, consulté par Léon, M. Morineau ne se montrera pas éloigné de laisser faire à ce jeune homme ce qu'il appelle un coup de tête. Antoinette, là-dessus, ne partage point les idées de son père; surtout, elle ne veut pas exposer M. d'Asfeld aux chances d'un voyage aussi périlleux.

A-t-elle, pour persévérer dans son opinion, des motifs plus intimes, des raisons de cœur que, peut-être, elle ne s'est pas encore avoués à elle-même? est-elle attachée par un autre sentiment que celui d'une fraternelle amitié à ce jeune homme qui lui doit la vie, et auquel elle est redevable de l'honneur? Le lien qui l'attache à d'Asfeld, par les dangers qu'il a courus, et dont son frère, Louis, accepte, sans le savoir, la solidarité, a-t-il fait naître dans son âme une de ces passions dont le mystère qui les enveloppe est encore un attrait?

C'est un secret dont ce cœur si honnête n'a point cherché à sonder les douces ou cruelles conséquences. Antoinette se laissait guider plutôt par son instinct que par sa raison, et, fille des champs, n'ayant appris à connaître les passions que dans un cercle bien rétréci, qu'au milieu des pauvres paysans dont elle était environnée, elle ignore et redoute l'amour; car, souvent dans ses prédications du dimanche, le curé de son village en traçait de tristes, d'horribles tableaux.

M. Morineau, pourtant, lui a fait donner toute l'éducation que comporte sa fortune. La modique pension qu'il

Digitized by Google

recevait de la Royauté légitime avait été par lui consacrée à élever dignement son fils et sa fille. Ainsi que Louis, Antoinette a mis à profit les sacrifices de son père. A dix-huit ans, belle et vertueuse, elle s'est vue entraînée dans le tourbillon de la guerre civile; mais, simple et pleine d'énergie, elle a su, par sa charité envers toutes les opinions, se créer une influence à part, et que les partis opposés subissaient.

Pareille influence à laquelle la mort du gendarme qui avait longtemps poursuivi Antoinette de ses tendresses ne causa aucun préjudice, car cette mort, on l'a déjà vu, fut attribuée, même par Schultz, à une vengeance politique; pareille influence servit autant la cause des Bourbons que celle de l'humanité. La jeune fille les identifiait dans son esprit. Ce fut donc à cette ardeur de bienfaisance que le vieux Morineau s'adressa, lorsqu'il voulut, après le siége de la Pénissière, offrir un asile et une vigilante garde-malade au comte d'Asfeld, son jeune compagnon d'armes.

Le dévouement à la légitimité et au malheur aurait, sans doute, inspiré seul à mademoiselle Morineau la pensée de seconder généreusement son père dans une si louable entreprise; mais, entre Léon et Antoinette, il existait déjà une puissante attraction dont personne ne connaissait le charme douloureux. Il y avait du sang sur leurs mains, du sang de provocateur, il est vrai; néanmoins, cette rencontre, dont, par un contrat tacite, ils s'étaient bien gardés d'éventer les périls et la funeste issue, avait établi entre eux des rapports de reconnaissance et de bonne amitié que le blessé dut souvent bénir dans ses tristesses, ou au milieu de ses longues heures d'insomnie.

Toujours auprès de M. d'Asfeld, sans cesse prête à le soutenir dans ses souffrances ou à le consoler dans ses désespoirs, Antoinette lui a plus d'une fois ouvert les

Digitized by Google

trésors de sa franchise. Il a pu scruter ce cœur jusque dans ses plus mystérieux abîmes. Il en étudie, il en apprécie toutes les perfections, et comme elle, peut-être, se livrant sans arrière-pensée à la félicité présente, n'a-t-il jamais songé que cette solitude bien-aimée dans laquelle ils vivent tous deux n'est qu'une réunion momentanée dont la voix du monde doit rompre les enchantements?

A vingt ans, qui a calculé toutes les chances de la vie? Qui, une fois au moins, n'a pas cédé à ces entraînements irréfléchis que les hommes sans passions blâment avec sévérité, entraînements qui, après tout, deviennent souvent une source de bonheur?

Les choses étaient arrivées à ce point, et M. Morineau n'avait pas encore reparu, lorsqu'un jour un étranger descendit de cheval à la porte de la métairie. Sans plus de formalités et de discrétion, cet étranger demande avec un ton d'autorité cavalière un entretien particulier avec M. le comte Léon d'Asfeld. A ce nom qu'elle seule connaît à la ferme, — car l'hospitalité, en Vendée, surtout dans les troubles civils, s'exerce sans contrôle et sans visa préalable de passe-port, — Antoinette se prend à pâlir. Elle croit, la pauvre fille, que la trahison a surpris, a vendu son secret; et, tremblante, agitée :

— Ce nom, monsieur, répond-elle, nous est inconnu.

— Pas possible, la belle enfant, interrompt le voyageur d'un air dégagé, pas possible. Les renseignements que je me suis procurés ne permettent pas plus le doute que l'indécision. L'officier du cantonnement voisin, qui m'a servi de guide à travers ce maudit pays de loups et de Chouans, ne peut m'avoir trompé. Son intérêt me garantit sa scrupuleuse exactitude.

Il n'en fallait pas tant pour exciter les soupçons et la défiance. Antoinette crut qu'elle avait affaire à un de ces

Digitized by Google

hommes qui font de l'espionnage politique une branche productive de commerce. Elle reprit donc l'assurance que lui avaient donnée des périls presque de toutes les heures.

— Je vous le répète, monsieur, dit-elle, nous ne connaissons pas plus ici la personne que vous désignez que l'officier dont vous avez pris les conseils.

— Parbleu! c'est trop fort! s'écrie l'étranger, dont cette opiniâtreté paraissait vivement contrarier les intentions. J'arrive de Paris pour communiquer à M. Léon d'Asfeld des ordres très-pressants de son père. Je le sais ici et pas ailleurs; ici, où il a été soigné et guéri de certaines blessures reçues à la Pénissière; ici, où mademoiselle Antoinette Morineau a été sa jolie sœur de la charité, et il me serait défendu de le voir! Cela ne peut être.

Antoinette regardait avec des yeux éloquents de stupéfaction cet inconnu pour lequel il n'existe point de feinte possible, et qui, de sa parole stridente et moqueuse, semble se jouer de tous les obstacles apportés à son indiscrète curiosité.

— Ah! reprit-il en riant, je vous étonne, mademoiselle, car, n'est-il pas vrai, vous êtes mademoiselle Morineau, à qui j'ai l'honneur d'offrir mes respectueux hommages? Eh bien! à présent que vous savez qui je suis — et après tout, je n'ai pas l'air d'un traître, — puis-je espérer d'obtenir une audience de ce cher Léon?

Antoinette hésitait encore, lorsqu'un léger coup frappé sur le plancher de l'étage supérieur attire son attention. Elle lève la tête dans la direction d'où le coup s'est fait entendre, et, à travers les imperceptibles fentes du plancher, distinguant un signe convenu :

— M. d'Asfeld est ici, monsieur, il vous demande. Voici l'escalier qui conduit à sa chambre, vous pouvez monter.

Digitized by Google

— Un escalier ! murmurait entre ses dents le voyageur, qui gravissait en tâtonnant les rudes degrés, mais c'est une échelle dont le plus mauvais gâcheur du Limousin refuserait de se servir à Paris.

Tout en tâtonnant, tout en grommelant, il parvint au haut. Léon l'y attendait. Après les premiers embrassements :

— Ah çà, mon ami, dit l'inconnu, qui, sans plus de façons, se jetait sur l'antique fauteuil de serge bleue où Antoinette a si longtemps veillé le blessé de la Pénissière, parole d'honneur ! je suis tenté de croire que les rôles sont intervertis. Est-ce que par hasard, dans les armées catholiques et royales, ce serait aux jolies filles que l'on confierait la garde des jeunes gens? A ces conditions-là, je me ferais Chouan, sans aucun scrupule.

— C'est à leur dévouement en Vendée que l'on doit la vie; monsieur Ruffier, je vous prie de toujours vous en souvenir.

— Me priez-vous aussi, mon bon maître, de ne pas oublier le singulier boudoir et l'accoutrement encore plus singulier dans lequel je vous dépiste? Une veste de bure à la place de votre robe de chambre de cachemire ! un pantalon de droguet grossier, succédant au moelleux casimir de nos élégants ! un ignoble bonnet de coton sur cette tête que naguère les plus riches foulards de l'Inde se glorifiaient de couvrir ! votre pied si délicat nageant dans les immenses souliers ferrés à glace de quelques rustres, parbleu ! c'est tout à fait roman pastoral. Théocrite et feu le chevalier de Florian n'auraient pas mieux inventé pour quelque Amaryllis de l'ancien régime ou un Némorin de chouannerie !

— Vous avez le droit de raillerie, Ruffier, et je ne vous l'enlève point, car vous n'êtes pas fait pour me comprendre.

Digitized by Google

— Oh! cela est parfaitement vrai. Mais savez-vous que cette escapade d'étourneau politique, dont le dernier acte s'achève sur une pareille scène, pourrait bien prêter matière à plaisanterie aux amis qui vous attendent chaque soir dans la grande allée du bois? et ne pensez-vous pas qu'elle exciterait d'une délicieuse façon la verve des lions du Café de Paris, que les femmes et le champagne peuvent à peine consoler de votre absence? Nous sommes dans une époque où le ridicule tue plus sûrement que la balle la mieux ajustée. Je serais donc véritablement au désespoir si d'autres yeux que les miens vous eussent aperçu dans ce bizarre costume. Où diable, mon pauvre comte, avez-vous la tête? et quelle guerroyante manie vous a poussé dans une équipée pareille? Je gage qu'à part moi vous n'avez pas encore aperçu visage humain dans ces interminables landes, où l'on ne vous offre pour tout dédommagement à la solitude obligée que de la piquette du cru et du pain bis.

Les lèvres de M. Léon d'Asfeld expriment un dédain qui impose silence à son visiteur. Après l'avoir contemplé pendant quelques secondes avec une pitié mal contenue :

— Monsieur Ruffier, dit-il, je sais que vous êtes le confident de mon père, l'exécuteur discret de ses volontés. Je pouvais me soustraire à vos recherches; par respect pour le marquis d'Asfeld, je n'ai pas voulu plus longtemps laisser son envoyé dans l'indécision.

— Je n'en avais aucune, monsieur le comte, je puis l'attester sur l'honneur. Votre père est un homme de précaution et qui voit de loin. Lorsqu'il a désiré que je vinsse vers vous, en messager de paix,

« Ruffier, m'a-t-il dit, mon fils, vous ne l'ignorez point, a voulu chouanner pour l'honneur des bons principes. Il a combattu bravement, je ne lui en fais qu'un crime rela-

Digitized by Google

tif; mais, en sa qualité de vaincu, il peut être dénoncé, poursuivi, incarcéré, jugé, condamné même. Il y a des juges capables de tout! Il l'aurait mérité, car en tête de la charte nous avons proclamé l'égalité devant la loi. Par mes relations avec les hommes de ce pouvoir-ci, vous sentez bien que je n'en suis pas à ignorer le lieu où il se cache. Voici de l'argent et un passe-port pour vous, de l'argent et un passe-port pour lui; vous allez partir; vous irez tout droit jusqu'à Chollet; là vous trouverez de nouvelles instructions et un guide. Vous vous conformerez ponctuellement aux unes; vous suivrez l'autre. »

Je suis venu, j'ai vu, et, ainsi que César, je vaincrai lorsque vous aurez, monsieur le comte, pris, comme je n'en doute pas, le parti de l'obéissance.

— Sans trop de curiosité, monsieur Ruffier, pourrais-je savoir par quel moyen vous êtes arrivé à connaître la retraite que les événements m'ont offerte?

— Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, cher comte; votre noble père a plus d'une corde à son arc; il les a toutes tendues pour vous dépister. Vous voyez avec quelle sagacité ses plans ont été dressés. En fait de roueries politiques, c'est l'homme le plus habile de France. Chacun se plaît à en convenir, et Talleyrand lui-même dit à qui veut l'entendre qu'il ne se soucierait pas de toujours tenir l'enjeu du marquis d'Asfeld. Ce sont deux fins compères.

— Ce que dit le prince de Talleyrand m'importe fort peu, monsieur Ruffier. Je vous demande par quel hasard vous avez été mis sur mes traces. Avant de répondre au message dont vous êtes chargé, j'ai droit de vous adresser cette question, car elle importe au salut de plus d'un honnête homme compromis. On a été fidèle envers un étranger aux lois de l'hospitalité. N'est-il pas convenable que cet étran-

Digitized by Google

ger prenne pour autrui les précautions dont il a été l'objet?

— Ah çà, mais, à l'exemple de la jolie petite brune qui tout à l'heure me faisait subir un interrogatoire de juge d'instruction, me regarderiez-vous de taille à jouer le rôle du *Judas* de Béranger?

— Je vous connais d'ancienne date, monsieur, cela me suffit. J'attends donc de vous une explication préalable.

— Soit. Je n'ai pas reçu ordre de faire de mystère. Dans tous les cas, mon cher comte, vous pensez bien que pour vous je n'ai pas de secrets. Je vous le disais tout à l'heure. Votre père m'avait indiqué la ville de Chollet comme le centre de ses dernières opérations stratégiques à la découverte de son fils. Arrivé à Chollet, j'ai trouvé, poste restante, les instructions promises. Ces instructions, les voici :

« Celui que Ruffier va chercher en Vendée a été blessé à la Pénissière et déposé dans une ferme écartée, non loin du lieu de ce combat. Une jeune personne, nommée Antoinette Morineau, fille d'une espèce de mi-bourgeois, mi-paysan, vieux chevalier de Saint-Louis, compromis, ainsi que sa famille, dans les troubles de l'Ouest, a soigné le jeune homme en question. Pour savoir au juste où il pourra le rencontrer, Ruffier s'adressera de ma part à l'officier qui commande le cantonnement de Clisson; cet officier a reçu ordre de lui donner toutes les sûretés et toutes les indications nécessaires.

« Marquis d'Asfeld. »

Muni de ce papier, dont vous connaissez sans doute l'écriture et le paraphe, je me suis présenté au capitaine qui m'était désigné. A la première ouverture, cet excellent

Digitized by Google

homme s'est offert pour m'accompagner. Pendant le trajet, il m'a raconté avec quelle sollicitude de père il avait écarté les soupçons que sa troupe et les autorités faisaient planer sur la ferme où vous étiez caché. C'était un vieil obligé de M. le marquis. En le laissant à deux pas d'ici, je lui ai promis de sa part l'épaulette de chef de bataillon. Je ne me suis pas trop avancé, et, à l'heure qu'il est, je gagerais qu'il y a peut-être de cette même écriture-là une demande en ce sens sur le bureau du ministre de la guerre.

— Mais ce que vous me dites est incroyable, monsieur Ruffier! Si, comme tant d'autres, je n'ai pas été arrêté, c'est à la vigilance, à la discrétion de mes amis que je dois cette bonne fortune, et non pas à une de ces combinaisons machiavéliques comme celle dont vous venez de m'entretenir.

— Si cela arrange mieux monsieur le comte, je n'ai plus rien à dire, reprend le nouvel arrivé avec un sang-froid presque moqueur; mais, alors, expliquez-moi donc comment j'ai pu parvenir jusqu'à vous; car, en vérité, je commencerais à douter de moi-même?

— C'est bien, interrompt d'Asfeld d'un air contrarié; c'est très-bien! Qu'ordonne maintenant, qu'exige mon père?

— Rien, monsieur Léon, rien ou bien peu de chose. Votre père désire que vous continuiez pendant quelques mois encore le voyage que vous avez dû commencer à la date du 24 mai dernier. Depuis cette époque, à Paris, tout le monde vous suppose en Allemagne. M. d'Asfeld prétend qu'une course en Italie, une course réelle, bien entendu, serait plus utile à votre santé et à ses intérêts politiques que ce voyage en Allemagne accompli à vol d'oiseau sous le toit d'une chaumière de la Vendée. Voici de l'or, voilà des lettres de crédit, un passe-port en blanc pour Florence

Digitized by Google

parfaitement en règle, et auquel il ne manque qu'un signalement, que nous ajouterons lorsque vous en témoignerez le plus léger désir.

Le comte saisit le passe-port qui lui est offert, et, comme si une idée subite venait tout à coup donner un autre cours à ses pensées :

— Mon père est bien convaincu de l'empressement que je mets à accomplir ses vœux, qui, souvent, pour moi sont des ordres. Dites-lui, mon cher Ruffier, que je le remercie avec effusion de tout ce qu'il a fait pour moi; qu'il sache bien surtout que je tâcherai de m'en rendre digne.

— M. le marquis d'Asfeld a droit, je n'en doute pas, d'espérer quelque sacrifice de votre reconnaissance; mais il a peut-être aussi plus d'un droit de compter sur ma fidélité et mon exactitude. Faut-il vous taire plus longtemps que je me suis fortement engagé à vous arracher de ces lieux, où votre goût raffiné, où vos habitudes de luxe et d'homme de bonne compagnie ont dû avoir tant à souffrir? Par intérêt pour vous, je me suis prêté à tout ce qu'il exigeait de moi. Quand donc peut-il vous convenir de vous mettre en route?

En prononçant ces mots, Ruffier jetait à la dérobée son regard inquisiteur sur le jeune homme. Astucieux et défiant, il s'ingéniait à lire dans les traits de Léon l'impression que devait produire un ordre aussi abrupte. Léon savait son Ruffier sur le bout du doigt; il se contint et fut impénétrable.

— Je partirai, reprit-il sans affectation, demain ou après, à votre convenance enfin, monsieur.

— Votre père, espérant que vos préparatifs n'entraîneraient pas tant de délais, m'avait fait entendre qu'une heure tout au plus suffirait.

— Ce n'est pas praticable, réplique sèchement le jeune

Digitized by Google

homme. Je veux bien me laisser exiler, mais je ne consentirai jamais à une déportation.

— Et si un procureur du roi mal avisé se mettait en tête quelque beau scrupule de légalité, reprit Ruffier avec un sourire plein de malice, savez-vous, monsieur le comte, qu'un jury ne frapperait pas plus de main morte sur vous que sur un autre? Et ignorez-vous donc que, dans cette circonstance, toutes les ressources d'esprit de M. votre père pourraient bien rester à peu près stériles?

— Je le sais; aussi, vous sentez parfaitement que ce n'est pas ce but que je veux atteindre. Je demande vingt-quatre heures de répit; est-ce trop, avant d'abandonner, peut-être pour toujours, des lieux où l'on a tant souffert?

— Et où sans doute l'on fut si heureux! Vous n'achevez pas la phrase; c'est très-mal, mon cher!

— Je ne vous comprends pas, monsieur Ruffier!

— De la discrétion et du bonheur! Un cœur romanesque à l'arrivée, une élégie au départ, c'est beaucoup trop à la fois. En vérité, mon bon d'Asfeld, je ne vous croyais pas si prodigue.

Léon rougit comme un écolier surpris en faute, et avec une vivacité qui l'accusait aux yeux de Ruffier :

— Est-il besoin de vous dire que je ne cache ni mes sentiments ni mes opinions? J'avoue les uns avec autant de facilité que les autres. Mais si, sous ces paroles dont je ne veux pas encore saisir la perfide adresse, il se cachait quelque misérable calomnie contre la jeune fille dont la vertueuse bienfaisance m'a sauvé la vie, monsieur Ruffier, croyez-le bien, je ne pardonnerais pas même à mon père une lâcheté dont je le crois incapable.

Cela disant, d'Asfeld s'était approché de Ruffier. Son œil semblait le braver. On eût dit que sa main même s'apprêtait à le menacer. Ruffier comprit qu'avec des caractè-

Digitized by Google

res ainsi faits tout d'une pièce, ses plaisanteries à double entente ne pouvaient avoir cours. Afin de calmer l'irritation du jeune homme :

— Mais à qui, diable ! en avez-vous donc, très-cher? s'empresse-t-il de répondre, et qu'ai-je dit d'attentatoire à la vertu des jolies Vendéennes, qu'un fils de pair de France, chouannant pour leurs beaux yeux, aurait nonobstant dû apprivoiser?

— Était-ce bien là votre pensée tout entière? s'écrie Léon d'Asfeld.

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir en cette occasion?

— Le sais-je? réplique Léon. Mais caché ici sur la foi de l'hospitalité, mais n'ayant eu de rapport qu'avec mademoiselle Morineau, n'ai-je pas lieu de soupçonner que vos façons d'inquisiteur ont pu faire remonter votre corruption jusqu'à elle?

— Allons, cher maître, vous n'êtes pas raisonnable. Avant que vou seussiez déserté les plaisirs du monde parisien pour venir guerroyer dans l'Ouest, je vous répétais parfois : « Vous ne connaissez pas les hommes. » Faudra-t-il donc, en vous arrachant au sol de la Vendée, que je vous retourne mon refrain, et que je vous dise : « Vous ne connaissez pas les femmes. »

— Eh ! pourquoi donc me tiendriez-vous ce langage?

— Pourquoi? mais parce qu'en 1832, époque d'indifférence et d'égoïsme, siècle de bien-être matériel et de sophistes, à tant le discours ou la ligne, vous avez cherché à faire du don quichotisme en politique, et que maintenant, vaincu comme cela devait être, vous essayez de ressusciter le Scudéri en amour. L'un est tout aussi bien mort que l'autre ; ils sont enterrés sous la froideur de nos calculs, sous le scepticisme de notre raison. Que vous reviendra-t-il de ces deux exhumations chevaleresques?

Digitized by Google

— Mais vous ne croyez donc ni à l'honneur en matière politique, ni à la charité chrétienne?

— Je crois, monsieur le comte, à l'intérêt personnel : c'est l'honneur et la religion de presque tous : je serais désolé de faire exception à la règle commune.

— Vous êtes un misérable, Ruffier, et je suis encore à me demander comment mon père a pu vous accorder une part dans sa confiance.

— Ah! c'est que le marquis d'Asfeld ne voit pas le monde à travers le prisme qu'il regrette si amèrement de trouver sans cesse sur vos yeux. M. votre père n'a jamais, lui, rompu de lances en faveur des gouvernements tombés. Je ne pense pas qu'il lui vienne en esprit la fantaisie d'en briser une en l'honneur des gardes-malades volontaires.

— Ruffier, retenez bien ceci, s'écrie d'Asfeld, rouge de colère : mademoiselle Morineau est digne de tous mes respects, digne surtout de ma reconnaissante admiration. Si, pendant les vingt-quatre heures que vous allez passer ici, un mot de votre bouche, un de ces mots à double sens, dont vous calculez si bien la cruelle initiative, pouvait souiller ses oreilles, l'un de nous ne sortirait pas vivant de cette demeure.

— Soit fait comme vous l'entendez, mon pudique ami : je ne sais rien refuser à qui s'exécute d'aussi bonne grâce, et, après une pareille injonction, je serais de force, je vous jure, à croire au patriotisme de l'opposition, au désintéressement de nos hommes d'État, et même à la vertu des petites Vendéennes.

Cette conversation devait, par sa durée, par son étrangeté même, intéresser la curiosité de la jeune fille; mais, discrète et pleine de réserve, elle s'était tenue à l'écart pour ne pas pénétrer des secrets qui ne devaient point lui

Digitized by Google

appartenir. Cependant, lorsque l'heure du repos fut arrivée pour son convalescent, mademoiselle Morineau, une jatte de lait frais à la main, se présente à la porte de la chambre. A sa vue, Léon s'élance vers elle, et, par un geste imperceptible, lui donnant à comprendre qu'il a besoin de l'entretenir en particulier :

— Merci, dit-il à voix haute, merci de tous vos bons soins. M. Ruffier, l'ami de mon père et qu'un heureux hasard a mis sur mes traces, vous prie de lui accorder l'hospitalité pour cette nuit. Aurez-vous, mademoiselle, un lit à mettre à sa disposition? Il doit avoir besoin de repos. Moi-même je sens qu'il me sera bientôt nécessaire. Adieu donc, mes amis.

IV

Précédé de la jeune fille, Ruffier sort de cette chambre. Lorsque, avec quelque peine encore, il a descendu l'échelle en forme d'escalier portatif, Antoinette, sans mot dire, le conduit dans une autre partie de la ferme qu'on avait préparée pour recevoir les soldats de passage, et, plus prompte que l'éclair, elle revient en toute hâte à la chaumière où Léon et les métayers l'attendaient.

— Mademoiselle, dit le jeune homme agité d'une fiévreuse impatience, le temps presse. Il faut que je voie votre père cette nuit même. Il le faut, car il y va de sa sûreté, et, peut-être, de l'honneur de ce pauvre Louis.

— Mon père est caché près de cette maison ; s'il est nécessaire de l'appeler, je vais le faire prévenir. Il viendra, monsieur Léon, car vous connaissez l'amitié qu'il vous porte.

Digitized by Google

— Eh bien! c'est à cette amitié que je veux m'adresser, et, quels que soient les motifs qui, pendant ces derniers jours, l'aient retenu loin de vous, loin de moi, il faut que ces motifs cessent à l'instant même.

— Et vous ne les soupçonnez pas, monsieur Léon? s'écrie mademoiselle Morineau, qu'embellissait encore un sourire, mystérieuse provocation.

— Vous êtes un ange, Antoinette, reprend d'Asfeld avec une émotion qu'il ne cherchait plus à contenir. Pour arrêter sur les lèvres de votre père des conseils dont vous saviez que j'aurais suivi l'impulsion, vous vous êtes privée du bonheur de l'embrasser. Je comprends tout, à l'heure qu'il est, et, si j'osais, chère Antoinette, je vous dirais...

— Taisez-vous, monsieur d'Asfeld, et laissez-moi deviner.

— Quand vous aurez deviné l'amour inaltérable et profond qu'un si noble courage, que tant de gracieuses vertus m'ont inspiré, lorsqu'à vos pieds, dans ce moment plus solennel que vous ne pensez peut-être, j'aurai juré de vous consacrer une existence que je dois à vos bons soins, qu'ordonnerez-vous, que déciderez-vous, mademoiselle?

— Vous êtes riche et je suis pauvre. On vous dit un grand seigneur, moi je ne serai toujours qu'une humble fille de la Vendée. Pour tout héritage, je n'ai à porter à un époux que le nom sans tache de mon père.

— Dans notre siècle, c'est quelque chose que cela, c'est une gloire qui vaut bien des fortunes, interrompt avec amertume le jeune d'Asfeld. Je connais des fils de pairs de France qui ne peuvent se glorifier d'un pareil blason!

Mademoiselle Morineau jugea qu'il ne fallait pas longtemps s'appesantir sur un semblable sujet, et, dans une ingénuité charmante d'embarras, essayant de dissiper l

Digitized by Google

sombre nuage dont un tel souvenir avait couvert le front de d'Asfeld.

— Après tout, dit-elle, si vous me devez la vie, monsieur Léon, moi je vous dois l'honneur. Croyez-vous qu'il n'y a pas compensation?

— Quitte pour quitte, j'y consens, Antoinette. Mais ces obligations mutuelles contractées dans de terribles circonstances ne nous en imposent-elles pas d'autres pour l'avenir? Après nous être dévoués l'un à l'autre, faudra-t-il rester étrangers à tous les bonheurs dont nous avons joui dans cette paisible solitude?

Ces mots retentirent douloureusement à l'âme de la jeune fille. Elle saisit la main de Léon, et, dans une agitation qui révèle tous les trésors de sa tendresse :

— Vous voulez donc m'abandonner? s'écrie-t-elle.

— Non, Antoinette, telle n'est pas, telle ne sera jamais mon intention. Je vous aime de toutes les puissances de mon âme. Vous seule pouvez assurer ma félicité; et si, comme ce cri du cœur me le fait espérer, vous m'aimez avec l'abandon de votre nature, je serai plus fier de cet amour que de tous les titres; plus heureux de vous offrir mon nom que de le vendre à une famille princière, ou de le mettre à l'encan de quelque juif enrichi dans l'usure.

A travers les douces larmes qui voilent ses beaux yeux noirs, Antoinette jette à Léon un sourire de remercîment et un regard d'actions de grâce; et, comme honteuse de ce tacite aveu arraché à son amour :

— Vous ne partirez plus, dit-elle.

— Que m'importent, dorénavant, les ordres de mon père et les conseils dont ce Ruffier est le cauteleux messager? Je reste où j'ai été heureux. N'est-ce pas près de vous, Antoinette?

Et la jeune fille rougit encore, car elle ne peut s'habi-

Digitized by Google

tuer tout d'un coup à tant de félicités à la fois. Après un moment de délicieux silence passé dans la contemplation de leur amour nouveau, Antoinette se lève. Son oreille exercée entend un cri qui ne peut la tromper :

— Voici mon père, dit-elle en se précipitant vers la porte. Monsieur Léon, demandez-lui si je vous aime.

Le vieillard pénètre dans la salle basse et enfumée où cet entretien a eu lieu, presque sous les regards des habitants de la ferme, occupés des divers soins du ménage. A son aspect, Léon d'Asfeld lui serre la main ; il le prend à part sans même lui laisser le temps d'embrasser Antoinette, toute radieuse de sa tendresse partagée, Antoinette, qui les suit pourtant de loin comme un ange dont les conseils sont des lois.

— Monsieur Morineau, dit le jeune homme, un lien plus sacré que tous ceux qui nous unissent déjà doit éterniser l'affection que j'ai vouée à votre famille. Ce lien m'attache pour la vie au sort d'Antoinette. Je l'honore et je l'aime. Tout à l'heure, quelques instants avant votre arrivée, un événement inattendu m'a forcé à interroger le cœur de votre fille. J'ai lu au fond de sa pensée. N'est-il pas vrai, chère Antoinette? et des calamités de la guerre civile, je puis, si vous y consentez, voir naître pour moi tout un avenir d'espérances?

— Cette demande, monsieur le comte, flatte sans doute bien vivement mon orgueil de père, mais...

— Pas d'objections, mon ami, réplique Léon, car, avant tout, j'ai une condition à vous imposer. Cette condition, il faut que vous l'acceptiez à l'instant même.

Antoinette et le vieillard restaient stupéfaits.

— Oh! ne vous étonnez pas de ces paroles, sans doute inintelligibles pour vous, continue d'Asfeld. Le bonheur ne m'a pas encore fait perdre la raison, mais il me donne

Digitized by Google

l'intelligence de notre situation. C'est à cette situation désespérée que, tout d'abord, il faut pourvoir. Un homme, très-avant dans les confidences de mon père, est arrivé ce soir. Par quelle intrigue a-t-on connu ma retraite? qui a conduit cet homme dans cette maison? qui lui a révélé votre nom, monsieur Morineau? celui de votre fille? Je l'ignore. Il est ici, protégé par je ne sais quelle mystérieuse influence. De la part de mon père, il m'a remis de l'or et ce papier de police, avec lequel il est si facile de passer la frontière. A l'heure qu'il est, cet homme dort sur la foi d'une promesse de départ que j'ai donnée pour gagner du temps. En la donnant, mon cher Morineau, je songeais à vous, à vous, plus compromis que moi; à vous qui, comme moi, n'avez pas près de l'oreille du pouvoir un protecteur assuré. Mon père, depuis deux mois, veille sur son fils comme un ange gardien. C'est à ses relations publiques ou occultes que j'ai dû le repos dont cette habitation a joui pendant la tourmente. Il voudra mener son œuvre à bonne fin, je le connais, et ne suis donc guère inquiet de l'avenir; mais pour vous, monsieur Morineau, c'est autre chose. Le marquis d'Asfeld vous est étranger. La police sait votre retraite. D'un moment à l'autre, elle peut vous faire partager les chaînes dont Louis est chargé. Afin d'éviter ce double malheur, il n'y a plus qu'un moyen à employer.

— Quel est-il? s'écrie Antoinette.

— Le voici, mes amis.

Et, s'asseyant à la petite table de travail où la jeune fille et lui ont passé tant de doux moments dans la contemplation muette de leur amour, il saisit une plume, développe le papier apporté par Ruffier, et, sans proférer un seul mot, il écrit avec rapidité l'âge et le signalement de M. Morineau. Il ne fait grâce d'aucune des formalités em-

Digitized by Google

pruntées à l'idiome banal des passe-ports, tout en cachant, pourtant, sous un nom de convention, le véritable du vieillard. Lorsqu'il a rempli le blanc et les vides laissés par la complaisance des bureaux du ministère :

— A présent, dit-il, il n'y a plus d'objections possibles. Vous allez partir cette nuit même, vieil ami, que bientôt je serai si glorieux d'appeler mon père. Demain, l'émissaire du marquis d'Asfeld pourrait devenir un obstacle, demain vous seriez peut-être arrêté. Qu'Antoinette reste ici sous la garde des honnêtes gens dont je n'oublierai jamais les services et l'amicale discrétion. Moi, accompagné de Ruffier, dont je me charge de surveiller tous les mouvements, je retourne à Paris, où mon père saura bien inventer quelque paratonnerre pour me mettre à l'abri des tempêtes. De là, Antoinette, je travaillerai à notre commun bonheur. Louis aussi sera l'objet de mes actives démarches. S'il est possible de faire quelque chose pour lui, croyez qu'il aura toujours en moi le plus sincère des amis, et, me permettez-vous de le dire, monsieur Morineau, le plus tendre des frères!

Le vieillard était tombé dans les bras du jeune homme. Il le pressait sur son cœur, mais des sanglots entrecoupés furent sa seule réponse. Antoinette s'avance à son tour. Elle est belle de toute la poésie que l'amour fait resplendir au front des femmes, plus belle encore du touchant sacrifice qu'elle inspire. Elle s'appuie sur le bras de son père, et, avec une éloquence dont elle puise tout le prestige dans son âme :

— Adieu, monsieur Léon, dit-elle. Mon père doit se rendre à vos vœux. Je le sens, il faut qu'il fuie; il va abandonner le pays. C'est à moi qu'il appartient d'adoucir la première amertume de ce cruel, mais nécessaire exil. Quand vous reverrai-je maintenant? Car je ne suis pas

Digitized by Google

ingrate, et, je l'avoue presque malgré moi, monsieur Léon, je vous aime.

— Merci, Antoinette, s'écrie d'Asfeld, merci ; cette bonne parole nous fiance pour l'éternité.

Quelques heures après cette entrevue, M. Morineau se jetait dans une voiture publique. Il partait pour l'Italie, et Ruffier, toujours en habits de voyage, paraissait devant le comte Léon d'Asfeld, tout joyeux encore d'une nuit si bien employée.

— Allons, très-cher, disait le messager du pair de France, je vous ai, j'espère, laissé le temps nécessaire de dire adieu aux landes de la Vendée. Puisque la beauté vous rend enfin à une amitié plus prévoyante que l'amour lui-même, je m'empare de vous et je vous enlève. Partons.

— Je vous attendais, monsieur Ruffier, et vous me trouvez prêt à vous suivre à Paris.

— Hein ! que dites-vous donc là ? s'écrie le confident du marquis, qui bondissait de surprise, mais ce n'est pas sur Paris que j'ai ordre de diriger votre course. Le passe-port n'est point visé pour cette destination...

— Vous m'y conduirez cependant tout de même. Avec vous, je n'ai pas besoin de papiers. Je suis en sûreté. N'êtes-vous pas affilié à toutes les polices du royaume ?

— Monsieur le comte !

— Ne vous emportez pas, très-cher. Et, si vous teniez tant à faire voyager le passe-port en Italie, rassurez-vous. Il est sur la route. Par lui, je vous ai mis de moitié dans une bonne action.

— Mais votre père, que va-t-il dire ?

— Seul exposé à sa colère, je saurai, monsieur Ruffier, détourner de votre tête l'orage que vous paraissez redouter ; mais si, dans le voyage, vous n'obéissez pas stricte-

Digitized by Google

ment à mes ordres, s'il vous prenait une fantaisie de trahison à l'encontre de l'homme que votre passe-port a miraculeusement sauvé, songez-y bien. Je suis homme à me venger. C'est à vous à pressentir si votre conduite m'en fournit les moyens!

Cette menace produisit l'effet que Léon en espérait, et, comme des ennemis qu'une nécessité de position réunit momentanément dans un même vœu, tous deux prirent la route de la ville la plus voisine.

Cachée derrière l'étroite lucarne où pendant si longtemps elle a veillé sur les jours et sur la liberté du jeune comte d'Asfeld, Antoinette les vit partir, l'âme déchirée de mille sentiments contraires. Lorsqu'ils eurent disparu à travers les hauts genêts du Bocage :

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux, veillez sur mon père et protégez M. Léon!

V

L'hôtel de M. le marquis d'Asfeld étincelait, ce soir-là, du feu des bougies et de l'éclat des candélabres. Il était paré comme une chapelle de madone; coquet avec toute l'élégante recherche d'un sanctuaire de jolie femme. Située au milieu d'une cour de marbre blanc, qu'ombragent de grands arbres, verts et touffus comme si l'atmosphère de Paris et son gaz délétère n'osaient empoisonner leur sève, cette délicieuse retraite a déjà appartenu à bien des maîtres.

Une danseuse l'improvisa sur ses économies diplomatiques ou financières. Toute brillante encore des arabesques

Digitized by Google

et des grâces de sa gothique architecture. elle passa de la danseuse à un agent de change.

L'agent de change, enrichi par une faillite savamment combinée, et ruiné par une société en commandite, la céda à un écrivain politique dont une place de conseiller d'État, arrivée à temps, a fait évanouir la prospérité d'opposition.

Un peintre qui voulait à tout prix se créer une existence se persuada l'avoir achetée au journaliste. De transaction en transaction, suivant les hasards du siècle ou les hauts et bas de la fortune publique, un jour elle tomba entre les mains du noble pair, épave dont tous les clercs de notaire avaient déjà liquidé la folle enchère.

Dans ses petits salons de la rue Pigale, que Wanloo et Boucher auraient regardés comme trop prétentieusement coquets pour abriter les gracieuses folies d'une courtisane de leur temps, le marquis d'Asfeld étale l'orgueil de sa pairie, hélas! viagère, et les sardoniques gravités d'une vieillesse consacrée à toutes les passions du pouvoir.

Homme habitué presque dès l'enfance à se laisser entraîner aux mouvements de son époque, si pleine de mobilité, il a changé, ainsi qu'elle, de mœurs et de quartier. Du faubourg Saint-Honoré, qu'il habitait pendant les gloires de l'Empire, alors qu'il rêvait la toge du sénateur, il s'est jeté à corps perdu, sous la Restauration, dans un des plus sombres hôtels de la rue Saint-Dominique.

Il s'était arrangé pour mourir là avec toute la dignité des patriciens de la vieille Rome, sur leurs chaises curules; mais Juillet le délivra de cette majesté d'emprunt peu faite à sa taille et qui n'allait guère à l'ambitieuse souplesse de son esprit. Juillet emporta le pair de France dans le tourbillon de ses idées. M. d'Asfeld avait toujours suivi la foule. Il ne voulut pas la laisser marcher sans être remorqué par elle.

Digitized by Google

De la rue Saint-Dominique, il s'abattit donc sur la rue Pigale. Le vieux pair de France crut que cette désertion à l'intérieur était encore un moyen indirect de conquérir quelque popularité, de se montrer amant de l'égalité et courtisan de la mode. C'était son rôle de toute la vie. Au seuil du tombeau, il se montra conséquent aux prémisses que cinquante ans auparavant il s'était posées comme le *nec plus ultrà* de ses colonnes d'Hercule.

A travers ces forêts de fleurs, ces bosquets d'orangers, semés avec profusion, et sur le marbre du péristyle, et autour de chaque rampe soyeuse du gracieux escalier, le marquis d'Asfeld essaye de forcer sa bouche à demi morte aux sourires obligés de l'amphitryon. C'est lui qui a reçu toute cette multitude d'invités, pêle-mêle de noms parlementaires, de femmes équivoques, d'artistes, de fabricants de nouvelles, d'existences douteuses, d'étrangers cosmopolites, d'inexplicables fortunes ou d'ambitions rivales, qui s'appelle l'élite du grand monde parisien; lui qui, soutenu sur les bras de deux valets, a eu des fleurs à prodiguer aux femmes, des sollicitations aux ministres, des compliments de condoléance tacite aux puissants de la veille, des promesses à ses clients, et, à tous, cet éternel sourire de satisfaction intime qui a vu passer tant de révolutions et qui a frappé de son stigmate moqueur tous les gouvernements dont il avait servi la fortune. Avec lui, la vieillesse n'est jamais entrée en ligne de compte.

Toujours jeune pour l'intrigue, toujours ardent pour le plaisir, toujours prêt à sacrifier son opinion de la veille aux ambitions du lendemain, il n'a pas consenti à laisser à d'autres le soin de flatter ses hôtes par une recherche de bon goût, ou de les tromper par une caresse. Lorsque ses salons regorgèrent de ce tohu-bohu de célébrités contemporaines, pour la plupart champignons poussés dans les

Digitized by Google

boues révolutionnaires, le marquis d'Asfeld s'applaudit de l'éclat que sa fête va jeter dans le monde. Il en escompte les bénéfices, il en suppute les profits diplomatiques, et tout bas il s'avoue que c'est un coup de parti qu'il vient de jouer à ses adversaires ou à ses amis.

Il était encore dans la première ivresse de son triomphe à huis clos, recevant avec une modestie de chancelier les flatteries des uns, les félicitations des autres, quand un billet rapidement tracé au crayon lui est remis de la part de Ruffier. Le vieux d'Asfeld le parcourt d'un air distrait tout en prêtant une oreille attentive au spirituel gazouillement de quelques femmes à la mode. Sans se déranger du divan sur lequel il cherche à endormir les douleurs rhumatismales que, malgré la Faculté, il n'a jamais acceptées comme la goutte :

— Joseph, dit-il à voix basse au laquais qui, après lui avoir remis le billet, attendait un ordre, lorsque mon fils aura changé de vêtements, vous l'annoncerez.

Et il reprit la conversation au point où il l'avait laissée, il la reprit sans émotion ainsi que sans plaisir. Il la continua sur le même ton.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que Joseph, d'une voix retentissante, faisait vibrer à la porte des salons le nom de M. le comte Léon d'Asfeld. A cette annonce dont personne ne soupçonne l'imprévu, le vieux pair de France se soulève péniblement. Il s'avance de quelques pas vers son fils qui lui tend les bras, et le pressant sur sa poitrine avec une amicale étreinte :

— Silence! dit-il, et laissez-moi faire.

A ces mots, il se retourne plus vivement que son médecin ne l'aurait prescrit. Il s'appuie sur le bras du jeune homme, et marche droit à un groupe où l'on discutait avec l'urbanité avocassière qui règne dans les couloirs de la

Digitized by Google

chambre élective. De son ton le plus indifféremment affectueux, s'adressant au président du conseil des ministres, entouré de ses collègues, que les membres de l'opposition continuaient à harceler même à ce raout politique :

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence le comte d'Asfeld, mon fils, de retour de ses voyages en Allemagne, et qui arrive à l'instant même, pour donner un attrait de plus à ma fête.

Le jeune homme fut entouré, caressé par tous les convives. Avec une facilité d'entrain qui surprit jusqu'à l'imperturbable sang-froid de son père, il répondit à toutes les demandes, se prêta à toutes les questions, déjoua même, à force de prudence ou de mémoire, les insidieuses indiscrétions de ceux qui, sous des dehors de banale curiosité, cherchaient à embarrasser le prétendu touriste. Après l'avoir montré avec orgueil à toutes les notabilités auxquelles il jugeait utile de faire presque juridiquement constater le retour officiel de son fils, et sa prise de possession :

— Allons, dit M. le marquis d'Asfeld, il ne faut abuser ni de la jeunesse, ni de la complaisance prises au débotté. Léon, vous pouvez vous retirer. Quelques heures de sommeil vaudront mieux pour réparer vos fatigues que quatre ou cinq contredanses.

Le lendemain, il était à peine jour dans l'appartement du vieux marquis, que déjà Ruffier en sortait.

Une heure après, Léon d'Asfeld se rendait aux ordres de son père. Il ne le trouva ni courroucé, ni indigné. Sa figure n'exprimait aucun sentiment d'affection, mais elle ne trahissait aussi aucune pensée de mécontentement. M. d'Asfeld était en face de son fils, tel qu'il posait dans le monde, froid et poli, toujours cachant sous une triple cuirasse de scepticisme calculé toute l'énergie de ses passions intérieures.

Digitized by Google

A force d'adroites perfidies et d'habiles trahisons, elles avaient fait de lui un type de Lauzun politique ou de Richelieu constitutionnel. On remarquait sur ses lèvres ce sourire permanent qui n'a de nom en aucune langue et qu'on peut aussi bien prendre pour une affectation de dédain que pour un témoignage de bienveillance. Lorsque, arrivé jusqu'à l'immense chauffeuse dans laquelle son père était blotti comme une momie égyptienne ensevelie dans la soie de ses bandelettes, Léon s'approcha pour déposer un respectueux baiser sur la main osseuse et ridée du vieillard :

— Après une aussi longue absence, dit ce dernier sans donner à ses paroles une inflexion de tendresse ou de mécontentement, c'est dans les bras d'un père qu'un bon fils doit se jeter.

— Vous me pardonnez donc, mon père, d'avoir transgressé vos ordres ! Je suis doublement heureux, et...

— Vous savez, Léon, quel scrupule de discrétion j'ai toujours mis dans mes rapports avec vous. Je vous ai laissé une liberté d'action et de paroles dont vous auriez pu abuser, et, vous imaginant de mettre follement vos principes en hostilité directe avec les miens, vous avez cherché à élever autel contre autel, vous avez pris pour divinité une idole tombée. On vous a vu afficher des sentiments en dehors la loi. Vous êtes resté carliste, alors que nos intérêts s'y opposaient.

— Mon père ! s'écrie le jeune homme.

— Oui, monsieur, vous vous êtes déclaré l'ennemi de ce gouvernement, et ce n'est pas logique. Ce gouvernement a du bon, il existe.

— Mais je me suis conformé de point en point aux principes de mon éducation ; elle a été toute royaliste. C'est d'après vos ordres que l'on m'a nourri dans l'amour de nos Rois ; c'est d'après vos ordres que j'ai appris à véné-

Digitized by Google

rer la légitimité comme la source de tout bien social et le fondement éternel des États.

— A qui le dites-vous? N'étiez-vous pas un enfant de la Restauration? ne fallait-il pas vous élever dans les idées alors dominantes?

— Elles convenaient à mon cœur. Elles allaient à mon esprit. Le vent des révolutions n'a pu les emporter avec le trône des Bourbons.

— L'absolu dans les idées a perdu plus d'un gouvernement. Il peut compromettre bien des fortunes. Je regrette, mon fils, que vous ne professiez pas des opinions moins arrêtées sur les changements successifs dont ce pays est le théâtre. C'est un tort que la réflexion peut seule atténuer. Elle viendra comme toute chose, en son temps.

— Je vous jure, mon père...

— Pourquoi jurer quand un serment ne rapporte rien? J'ai promis fidélité à vingt pouvoirs, qui, l'un après l'autre, sont tombés. Fallait-il donc me laisser entraîner dans leur chute? Je ne l'ai pas fait. A la Chambre des pairs et dans le monde politique, on sait estimer de pareils caractères. On y tient compte de sacrifices d'affection personnelle dont l'homme d'État ne doit jamais parler.

— Sur ce chapitre, nous ne partageons pas la même manière de voir.

— Je le sais, monsieur, et vous m'en avez donné plus d'une preuve. Aussi, lorsque, en 1830, on revenait aux gloires de l'Empire, lorsqu'on panthéonisait tout ce qui, de près ou de loin, avait approché le grand homme, ai-je remarqué avec une véritable répugnance que vous persistiez à ne pas vouloir ajouter à votre nom de baptême les deux premières syllabes qui constataient votre origine presque impériale.

— Mais c'est vous qui, de mon prénom de Napoléon,

Digitized by Google

les avez retranchées quand je n'étais encore qu'un enfant.

— Ce que vous dites a quelque apparence de réalité. Quand de Napoléon je sus arranger pour la circonstance le nom de Léon, la France entrait dans une voie réactionnaire contre le système du prisonnier de l'île d'Elbe; il eût été imprudent de se poser en hostilité aussi flagrante avec l'émigration. Ce que je fis alors avait son côté politique; ce que je vous conseillais en 1830 avait aussi le sien.

— Mais c'était diamétralement opposé à vos précédents, mais je répugnais à servir ainsi de jouet aux passions populaires.

— Qu'importe, si cela conduit où l'on doit atteindre? En révolution, la ligne droite n'a jamais été la plus directe.

— Cela peut être, pécuniairement parlant, mais je n'en dévierai jamais.

— Oh! jamais! C'est un mot, mon cher ami, qui n'a pas de sens en politique; avec l'âge, vous l'apprendrez.

— J'aimerais mieux la mort du champ de bataille ou de l'échafaud qu'une semblable expérience, corrompant tout ce qu'il y a de généreux dans les cœurs.

— Oui, la mort du champ de bataille ou de l'échafaud! c'est cela, répond avec amertume le pair de France. Votre parti a toujours su mourir; il ne saura jamais gouverner. Il n'a d'énergie et d'unité qu'au moment où le bourreau met la main sur lui.

— Et, dans l'affaissement de tous les principes d'ordre, dans la désorganisation sociale que vous indiquez si admirablement du doigt, n'est-ce pas quelque chose encore, mon père, que cette vieille foi dans le martyre se réveillant au premier tocsin?

— Sans doute, mais ce n'est pas avec cela que l'on régénère la société et que l'on raffermit les trônes. Au mois

Digitized by Google

de mai de cette année 1832, il a plu à l'ardeur de votre jeunesse de courir les chances d'une insurrection condamnée par les hommes de l'art avant même d'avoir pris vie. J'avais pressenti vos courageuses et inutiles inspirations; je n'ai rien fait pour les comprimer : il n'entra jamais dans mes principes de m'opposer à une volonté bien arrêtée. D'ailleurs, il faut laisser aux jeunes gens la latitude de faire parfois d'honorables folies. Vous avez été vaincu dans cette lutte; je ne vous en fais pas un crime; mais, après la défaite, une pensée, que je veux croire digne de votre nom, vous a poussé à la désobéissance. Vous auriez pu me compromettre et vous n'avez pas craint d'enfreindre mes ordres. Ceci est mal.

— Mon père, je vous assure...

— Ne m'interrompez pas, monsieur. J'accorde dans mon cabinet, ainsi qu'à la Chambre haute, toute liberté possible de discussion. Que pouvez-vous avoir à répondre à mes observations, qui, je vous le répète, ne sont pas des reproches? car, dans ma famille comme en politique, j'accepte toujours les faits accomplis. Je prends les choses au point où je les trouve, sauf à les faire tourner à mon avantage. Mes ordres étaient formels. Dites-moi avec toute franchise qui a pu vous porter à les mépriser?

— Je dois la vie à un homme qui, au péril de ses jours, m'a arraché mourant des ruines enflammées de la Pénissière. Cet homme, après une aussi courageuse action, a osé, pour moi étranger, perpétuer un premier bienfait. Recueilli par lui, j'ai été préservé par lui des incessantes poursuites dont, comme tous mes complices, je ne pouvais manquer d'être l'objet. Blessé et souffrant autant des peines de l'esprit que des douleurs du corps, j'ai rencontré dans la famille de cet homme une généreuse pitié. Il était proscrit ainsi que moi. Pour l'arracher aux dangers dont

Digitized by Google

il était menacé sur le sol natal, je l'ai forcé d'accepter le passe-port que votre indulgente prévoyance me faisait adresser.

— Très-bien! interrompt M. d'Asfeld; après?

— Comptant sur votre intervention, je suis donc venu vers vous; car, mon père, j'avais hâte de vous revoir, hâte surtout de vous donner l'explication de ma désobéissance.

— Elle vous honore, Léon, et il ne m'en coûte pas de l'accepter avec orgueil. Mais ces services pour lesquels vous montrez une si vive reconnaissance avaient peut-être besoin d'un salaire plus à la portée des bonnes gens qui vous les ont rendus. Vous aviez de l'or; j'espère, mon fils, que vous n'aurez pas été ingrat?

— Payer avec quelque argent une action si désintéressée, c'eût été affliger le cœur de M. Morineau. Je soupçonnais ses besoins et n'ai pas osé les soulager.

— C'est ainsi pourtant, monsieur, que, dans le monde, on se dégage des chaînes d'une reconnaissance qu'il est dur parfois d'acquitter avec d'autres sentiments. Vous ne l'avez pas fait. Je souhaite qu'un jour vous n'ayez pas à vous en repentir. Maintenant, quels sont vos projets pour l'avenir?

— Vivre auprès de vous, entourer de mon respectueux amour votre belle et puissante vieillesse, puiser dans vos conseils l'expérience dont vous avez fait ample moisson, tel serait, mon père, le plus ardent de mes vœux.

— Roman que tout cela, pauvre jeune homme, pur roman! vous dis-je. Il y a trois mois votre esprit se nourrissait d'autres chimères. Vous vous jetiez en insensé à la traverse des révolutions.

— Mais l'honneur m'en faisait un devoir.

— En révolution, ce sont là deux grands mots dont, pour colorer ses fautes, tout le monde abuse.

Digitized by Google

— Mais la famille des Bourbons nous avait comblés, mon père. Les mains pleines de bienfaits, fallait-il rester sourd à l'appel du bienfaiteur?

— Certainement non, mon fils. Les d'Asfeld, dans l'histoire, ne passent ni pour des ingrats, ni pour des conspirateurs. Et, si de méchants propos, quelques calomnies de journal, ont essayé de jeter sur notre blason la barre d'une ingratitude ou d'une félonie, souvent plus habiles que toutes les fidélités aveugles, votre sang a bien lavé cette tache. Mais que voulez-vous? Je suis vieux. Dans ma longue carrière, j'ai tant vu périr de gouvernements, suivi de loin le convoi de tant de Royautés ou de Républiques, que je me suis condamné à n'en jamais porter le deuil. C'eût été priver mon pays de services que je crois encore plus utiles à sa grandeur que toutes les chevaleresques démonstrations. Ce système m'a jusqu'à présent assez passablement réussi. Je ne pense pas que vous soyez tenté de rendre au vôtre le même hommage.

C'était sans acrimonie, sans récrimination, que le vieillard s'exprimait ainsi. Sous cette parole, dont chaque syllabe semblait passée à l'alambic de l'égoïsme, le cœur de Léon bondissait d'une indignation contenue; il ne pouvait plus maîtriser l'amertume de ses pensées.

— Mon père, dit-il, vous cherchez à vous calomnier vous-même.

— Le mot est bien trouvé, reprit le vieillard, qui s'efforçait de donner à son œil terne et mort une douceur dont il n'avait guère l'habitude. Mais, par malheur, ce ne sont pas les mots qui font les affaires : ces messieurs de la Chambre basse commencent déjà à s'en apercevoir. Il n'y a de bon sur cette terre que le pouvoir. Le pouvoir absout de tous les crimes : j'allais dire de toutes les fautes. Aujourd'hui, pour s'y cramponner, il faut avoir beaucoup de

Digitized by Google

tête et peu de cœur, dans l'acception romanesque que vous donnez à cette locution. C'est un principe dont je n'ai jamais dévié depuis la Constituante, et je ne m'en plains pas.

— Ainsi, mon père, d'après vous l'insurrection de la Vendée elle-même est une faute?

— Vous le voyez bien, enfant, puisque vous n'avez pas réussi. Néanmoins cette faute, que je ne juge que par ses conséquences, peut avoir pour nous de salutaires résultats : elle nous pose dans les deux camps. Par moi, vous avez ici le droit de tout attendre; par vous, l'exil peut tout m'accorder. Il faut, mon fils, qu'il y ait toujours un d'Asfeld au pied du trône. Le vôtre est à Prague; le mien ne change pas de place : il reste toujours aux Tuileries.

— Puisque votre indulgence en politique calcule avec tant d'habileté, me sera-t-il permis, mon père, de recommander à votre influence sur les hommes de ce gouvernement le plus cher et le plus malheureux de mes amis? Vous avez eu des éloges pour notre entreprise.

— Je n'ai pas dit cela, monsieur, bien au contraire! s'écrie le vieillard arraché tout à coup à son imperturbable optimisme. Vous avez été vaincus, c'est un tort que je ne pardonne jamais.

— Mais, mon père, Louis Morineau est dans les fers. Une accusation capitale pèse sur sa tête; vous seul pouvez....

— Que puis-je, monsieur? Suspendre le cours de la loi? enlever aux tribunaux saisis une affaire d'insurrection? Mais vous-êtes fou, Léon !

— Sans doute il vous est impossible, j'en conviens, de couvrir ostensiblement du manteau de votre protection l'infortuné pour lequel j'implore vos bontés; pourtant vous avez mille moyens secrets de lui être utile. C'est vous qui,

Digitized by Google

à votre école, avez formé la plupart des hommes marquants qui sont aux affaires : ils vous doivent quelque reconnaissance.

— Enfant! fit avec un geste de moqueuse pitié le vieillard.

— Et vous voudrez, n'est-il pas vrai, mon père? reprit Léon sans se préoccuper de l'exclamation paternelle, vous voudrez justifier la confiance que je viens de vous témoigner.

Le comte d'Asfeld prit sur son bureau une riche tabatière d'or au chiffre de Louis XVIII, dont il avait été l'ami et l'un des plus discrets confidents. Il en contempla avec une minutieuse attention tous les détails. Puis, aspirant lentement et les yeux fermés la poudre de Porto-Ricco que renfermait cette boîte :

— Je ne crois pas impossible de tenter quelque chose en faveur de votre protégé, dit-il avec une accentuation qui lui était particulière. J'ai besoin de renseignements précis : le ministère de la justice ne me les refusera sans doute pas. Nous verrons ensuite.

— Ah! mon père, s'écrie Léon, cette bonne parole est pour moi la plus heureuse des espérances.

— Vous m'étonnez, comte; et, quels que soient les services qui vous aient été rendus, la chaleur de votre amitié, qui les paye au centuple, me porterait à croire que la reconnaissance n'est pas le seul sentiment dont vous soyez animé pour cette famille des Morineau.

— Eh bien! puisque vous m'interrogez, je vais vous ouvrir tout mon cœur.

— Je n'ai jamais été aussi exigeant, et, vous devez le sentir, Léon, il est de certaines confidences que l'oreille d'un père ne doit pas entendre. Je ne vous interroge point; je ne veux même pas soupçonner de secrets. Ainsi que les

Digitized by Google

vieillards, les jeunes gens doivent avoir les leurs. Vous me parliez donc, reprit-il avec son indifférence ordinaire, d'un Louis Morineau?

— Oui, mon père.

— Ce Louis Morineau est entre les mains de la justice, et vous désirez qu'en sa faveur je mette à votre disposition le crédit que les événements m'ont conservé.

— Oui, mon père.

— Je l'essayerai pour vous; mais il est bien entendu qu'à charge de revanche vous ferez aussi quelque chose pour moi.

— Parlez, mon père; je jure ici de vous obéir avec toute la soumission d'un bon fils.

— Oui, je le sais, vous avez, Léon, de précieuses qualités. Je rends justice à l'excellence de votre cœur, et c'est parce que je vous connais que je chercherai à être agréable aux Morineau. Bientôt, sans doute, je vous ferai connaître mes intentions. En attendant, livrez-vous aux plaisirs de votre âge, dont vous avez été si longtemps sevré. Revoyez vos amis, fréquentez les théâtres, l'Opéra surtout. Faites-vous honneur de votre nom, de votre fortune; mais soyez impénétrable sur le chapitre de la Pénissière. Il faut que vous reveniez d'Allemagne, même pour le ministère. Entendez-vous?

Léon sourit à ces conseils, dont le but caché n'échappait point à sa sagacité, et, la main étendue vers M. le marquis d'Asfeld en signe de réconciliation d'un côté, d'hommage respectueux de l'autre:

— Je compte, mon père, sur votre bonne parole, dit-il.

— Et vous n'avez pas tort, je l'affirme. Je vous promets tout ce qui dépendra de moi en pareille circonstance.

C'était plus qu'il n'en fallait pour rassurer Antoinette sur le sort de son frère; car Léon sait que le mar-

Digitized by Google

quis d'Asfeld n'aventure jamais son crédit en pure perte.

« Il m'a promis, se disait-il en regagnant son petit appartement, de faire tout ce qui dépendrait de lui. C'est beaucoup, et la liberté de Louis Morineau est au moins au bout de cet engagement. Mais quelles conditions veut-il mettre à un service que l'honneur et l'amour m'imposent? je l'ignore. N'importe, sauvons d'abord le frère d'Antoinette. Mon père et moi nous pourrons après faire de la diplomatie en partie double. »

Sur ce plan de conspiration, le jeune homme rentra dans sa chambre. Ruffier y était déjà installé depuis quelques moments.

— Eh bien! très-bon ami, qu'a dit le noble pair de votre échauffourée? Comment sa profonde tactique a-t-elle pris vos explications?

— Aussi merveilleusement que possible. Je connais mon père, monsieur Ruffier; sous l'écorce de ses finesses répréhensibles peut-être, il cache une âme généreuse: il est parfois susceptible d'attendrissement.

— Cela dépend, ajoute Ruffier avec un geste de grotesque bonhomie calqué sur celui du marquis; cela dépend. M. d'Asfeld ne fait rien pour rien.

— Mais, Ruffier, mettriez-vous en doute sa bienvaillante tendresse pour moi?

— Je m'en garderais parbleu bien! Il vous aime comme un homme qui ne l'a jamais compromis, et, s'il y aperçoit son intérêt, il vous servira.

— Qu'entendez-vous, monsieur, par ces calculs?

— Mon Dieu! rien, ou très-peu de chose, après tout. Le marquis, auquel j'ai déjà eu l'honneur de faire part avant vous du résultat de mon voyage en Vendée, le marquis n'a pas, il est vrai, témoigné de courroux du mauvais tour que vous m'avez joué. Cette substitution si adroitement

Digitized by Google

exécutée l'a même, je crois, fait sourire. Un père est toujours père, mais il n'est pas homme à abandonner aussi facilement la partie, et peut-être a-t-il formé certains projets.

— Vous les connaissez, Ruffier, et vous avez reçu ordre de me faire les premières ouvertures.

— Puisque, diable d'homme que vous êtes, on ne peut rien vous cacher, je ne vois pas pourquoi je vous ferais mystère d'un plan pour l'exécution duquel il ne manque plus que votre assentiment.

— Mais pourquoi le marquis juge-t-il donc à propos de m'entretenir de ce projet par ambassadeur?

— Ce que votre père déteste le plus au monde, ce sont les confidences de famille, avec les tracasseries qu'elles amènent à leur suite. Il veut dans son intérieur goûter la paix qu'il serait désespéré de rencontrer au dehors. Il lui faut chez lui le calme des patriarches, et, dans l'État, les divisions des Frères ennemis. Sur cette idée, qui a bien son bon côté, il s'est arrangé une double existence. Tout lui réussit à souhait dans le monde; c'est le vieillard gâté des salons diplomatiques. Voudriez-vous troubler, par une résistance coupable, les derniers jours d'une vie aussi complète?

— Du trouble, de la résistance? Ah çà! mais savez-vous bien que je ne comprends pas un mot à ce préambule oratoire?

— C'est de bon augure, mon cher comte, pour les communications que je suis chargé de vous faire. Votre père vous aime, et, tandis que vous guerroyiez là-bas en l'honneur de la royauté proscrite, il s'est arrangé ici pour vous préparer le plus riche et le plus beau de tous les mariages.

Léon pâlit d'effroi; mais aussitôt, comprenant que son effroi ou sa colère ne peut aboutir à rien, il reprend sur

Digitized by Google

lui-même l'empire que ces projets lui ont fait perdre. D'un ton qu'il cherche à rendre indifférent ou léger :

— Quelle est la beauté sur laquelle mon père a jeté les yeux? Est-ce quelque grande héritière de comptoir, une Rébecca de la rue Laffitte, ou une demoiselle de l'état-major de la garde nationale?

— Le marquis d'Asfeld sait mieux que nous deux ce qu'il faut à l'héritier de son nom. Vous êtes attaché à la dynastie exilée; vous venez de lui donner des gages d'une candeur dont tout le parti doit vous savoir gré. M. d'Asfeld, en vous unissant à la famille du duc de Vallière, a cru exaucer ainsi le plus cher de vos vœux.

— Mais le duc de Vallière est un pair de France démissionnaire! Mais son opposition au gouvernement actuel est si tranchée, que je ne puis concevoir...

— A carliste, carliste et demi! Voilà toute la politique de votre père. Il y a longtemps que, dans son for intérieur, il caressait l'idée d'un aussi sortable mariage, longtemps qu'il avait lu au fond de votre pensée. Faut-il tout dire? Ce voyage en Italie, dont vous avez si brusquement changé la destination, eh bien! c'était un moyen de réunion combiné dans la sagesse de M. d'Asfeld, car la famille de M. le duc de Vallière s'est retirée à Florence, à la suite des derniers événements. Vous connaissez la charmante fille du duc. Il fut une époque où même vous auriez été heureux d'aspirer à sa main. Le temps est venu de réaliser pour vous un bonheur dont, plus d'une fois peut-être, vous avez rêvé les enivrements.

— Et M. le duc de Vallière a-t-il été sondé sur cette union? y adhère-t-il?

— En douter, cher comte, ce serait faire injure à la prévoyance de votre père. La demande a été faite; je suis même autorisé à vous annoncer qu'elle est agréée.

Digitized by Google

— Ainsi, sans mon consentement, on a disposé de mon cœur, on a enchaîné ma liberté?

— Vous appelez cela enchaîner? En vérité, les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'une exagération ridiculement démocratique! Quoi! vous ne voulez pas qu'un père veille avec l'autorité de son expérience sur l'avenir de ses enfants! il vous faut des passions de mélodrame, des vertus d'opéra ou de sournoises pudeurs de village? Avec cela, soutenez donc un grand nom et, aristocrate de naissance, essayez de faire respecter la noblesse!

— Depuis quand monsieur Ruffier a-t-il trouvé dans la défroque de mon père le sermon dont je viens de subir l'exorde?

— Depuis le jour, monsieur le comte, où je vous ai surpris, Hercule de la fashion parisienne, filant de pudiques amours aux pieds d'une Omphale de chouannerie.

— Ce que vous dites là est un infâme mensonge, et, si votre incessant besoin de faire le mal vous avait poussé à entretenir mon père de semblables soupçons, monsieur Ruffier, croyez-le bien, vous me trouveriez entre lui et vous. Alors peut-être à mon tour pourrais-je lui révéler des choses qui ne seraient pas toutes à votre avantage.

— Vous avez sur moi quinte et quatorze, j'en conviens, très-cher. Vous êtes en position de me perdre, mais vous ne le ferez pas, car vous avez bon cœur, reprit à voix basse M. Ruffier.

— Oui, j'ai bon cœur quelquefois, continue Léon, mais cela n'ira jamais jusqu'à me laisser trahir sans tirer vengeance de la trahison.

— Vous trahir, monsieur le comte! mais ce serait une infamie que je ne me pardonnerais jamais.

— Et ne vous êtes-vous point pardonné déjà plus d'une peccadille semblable? Lorsque, sous la Restauration, mon

Digitized by Google

père était ministre, n'avez-vous pas trafiqué de sa confiance, mis à l'enchère tous les emplois? et, si j'y étais contraint, ne pourrais-je pas, monsieur Ruffier, placer sous les yeux de votre protecteur certaines pièces à l'appui de mes accusations?

— Quand je serais perdu dans son esprit, qu'y gagneriez-vous?

— Et si je n'épousais point mademoiselle de Vallière, qu'est-ce que cela vous ferait?

— Les situations ne sont pas les mêmes. Vous avez mon secret et j'ai le vôtre. Mais votre secret peut s'évanouir devant une union ardemment désirée par M. d'Asfeld. Le mien reste toujours comme un fer chaud dont vous pouvez me marquer au front.

— Il faut donc que, bon gré, mal gré, vous entriez dans mes intérêts.

— Mais, monsieur le comte, c'est une conspiration que vous me proposez là!

— Qu'importe, si, après la lutte, je vous rends les pièces dont votre fortune dépend?

— Cette petite brigande de la Vendée vous a donc ensorcelé? dit Ruffier d'un ton câlin.

— Je l'aime, et un jour elle sera la comtesse d'Asfeld ; mais il faut que mon père soit amené par vous à une modification dans ses idées conjugales à mon égard. Vous connaissez le défaut de sa cuirasse. Vous devinez où il faut frapper juste pour l'atteindre. Vous frapperez. Faites-lui comprendre tout ce que vous voudrez. Dites-lui bien que vous n'avez pas encore cru devoir m'entretenir de ses projets de mariage. Inventez des motifs concluants pour écarter l'instant de cette communication que je regarde comme non avenue. Empêchez-le surtout de m'en parler lui-même. Il me serait trop pénible de résister à ses vœux, et que Dieu

Digitized by Google

vous protége, monsieur Ruffier, car à votre habileté dans cette négociation est attaché votre avenir!

Ruffier déguisa sous un sourire d'intelligence l'horrible grimace que pourtant la contraction de ses lèvres ne put dissimuler qu'à moitié.

C'était un de ces hommes sans vices saillants, sans vertus tranchées, comme notre époque en a tant produit; espèce de bravo politique, ne frappant plus les convictions avec le poignard, mais se créant une misérable volupté de les étouffer sous le scepticisme de leurs égoïstes doctrines. Ruffier avait, comme son patron, mis le pied dans tous les camps. Il appartenait de droit à tous les partis vainqueurs. C'était toujours la première voix qui entonnait le *Te Deum*, le premier triomphateur qui balayait la voie du Capitole. Mais, à l'exemple de M. d'Asfeld, il savait se faire payer les services qu'il ne rendait pas; car Ruffier, — et c'est le trait le plus distinctif de son caractère, — Ruffier était tout à la fois avide et prodigue. Pour avoir de l'or à dépenser, cet homme aurait vendu la France. Serviable du reste quand ses intérêts ne se trouvaient pas en jeu; excellent convive; galant même au profit de son patron, lorsque le marquis d'Asfeld prenait fantaisie de chasser sur ses terres; religieux ou impie selon la circonstance; au demeurant, du bois de ceux qu'on peut impunément marquer de la croix d'honneur ou qui, entre une orgie et une spéculation, soit politique, soit mercantile, rêvent un siége au palais législatif.

L'ultimatum de Léon contrariait bien un peu ses projets, mais Ruffier, par l'instinct même de sa nature, aimait l'intrigue. Il n'était donc peut-être pas fâché de renouveler l'exemple des Scapins de la vieille comédie, et de trahir la confiance du père au profit des amours du fils. Cela variait ses plaisirs, et offrait une chance de plus à ses

Digitized by Google

besogneuses prodigalités. Ruffier se traça le rôle qu'il devait jouer ; et, lorsqu'il pénétra dans le cabinet où le vieux pair de France élaborait à tête reposée sa prochaine improvisation :

— Vous voyez, dit M. d'Asfeld, laissant tomber la plume de ses doigts, l'archevêque de Grenade qui prépare une de ses dernières homélies.

— Et vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, avec quelle difficulté on pourrait en France trouver pour vous un Gil Blas.

— Vous êtes un flatteur, mon cher Ruffier ; je vous pardonne pourtant en faveur de votre vieille affection. Eh bien ! vous avez visité notre enfant prodigue? A-t-il accepté avec gratitude?

— Pouvez-vous faire à votre fils l'injure d'un pareil doute?

— Que diable voulez-vous, mon cher? il y a tant d'inconséquences dans la tête des jeunes gens de ce temps-ci ! Il germe de partout, des écoles publiques ainsi que de la tribune, un tas de doctrines tellement subversives de tout principe d'autorité, que l'on ne sait en réalité plus à quoi s'en prendre.

— Je puis du moins attester à monsieur le marquis que son fils est dans les meilleures dispositions.

— Cet excellent Léon ! je le reconnais bien là. C'est donc sans peine qu'il a accueilli la communication dont je vous avais chargé?

— Monsieur le marquis, dit Ruffier, armé d'une de ces imperturbables assurances dont, dans sa carrière politique, le vieillard lui fournissait de si précieux modèles, pensez-vous que le mariage de votre fils avec mademoiselle de Vallière soit vu de bon œil au château?

— Je n'ai pas de motifs pour croire le contraire.

Digitized by Google

— Cette première objection levée, ne craignez-vous pas, vous, si scrupuleux sur vos alliances, qu'une union diamétralement en dehors de vos principes actuels, et surtout de vos affections politiques, ne nuise à la popularité que vous avez conquise?

— Je n'y avais pas songé; mais, après tout, le soin de ma popularité n'empêche pas les d'Asfeld d'être au nombre des plus antiques races, des plus vieux gentilshommes de ce beau royaume de France. En mariant mon fils avec mademoiselle de Vallière, c'est encore au principe d'égalité que je rends hommage. N'unis-je pas une grande famille à une autre grande famille?

— C'est parfaitement raisonné, répliqua Ruffier décontenancé, mais le peuple a des flatteurs. Croyez-vous qu'il serait bien difficile à quelques journaux ennemis de vous accuser de tendances ou de souvenirs aristocratiques?

— Ne suis-je pas, mon cher, au-dessus de pareilles attaques?

— A cela, il n'y a sans doute aucune réponse plausible; mais vous avez été ministre de la Restauration.

— Je le serai encore de la Révolution quand une combinaison solidement établie m'offrira quelque sécurité.

— J'apprécie mieux que personne votre attachement aux intérêts du pays et l'abnégation de vos vues personnelles, monsieur le marquis. Néanmoins, tout le monde là-dessus ne partage peut-être pas mes opinions consciencieuses. Tout le monde ne vous rend pas la justice que vous méritez, et, si j'osais soumettre les doutes de mon esprit aux lumières du vôtre, je vous dirais...

Ici Ruffier s'arrête comme retenu par le respect qu'il professe pour la sagacité du noble pair; et, attendant un ordre de silence ou un geste d'approbation, il regarde fixement son interlocuteur. Le marquis saisit ce mouve-

Digitized by Google

ment à l'adresse de sa vanité, puis d'un ton qu'il cherche à rendre encourageant :

— Continuez, Ruffier, j'écoute.

Ruffier obéit.

— Je vous dirais donc, avec pleine franchise, que vous avez des ennemis, envieux de votre supériorité, jaloux d'une puissance que vous devez plutôt à vos talents qu'à votre noblesse; des ennemis qui, dans la haine de leurs cœurs, ont gardé le souvenir de la Pénissière comme une arme dont on peut vous frapper à une heure convenue. Cette heure-là sonnera le jour même où vous signerez le contrat de M. Léon et de mademoiselle de Vallière.

— Ce que vous prétendez là a son côté vrai, fit le marquis; mais, pour un mariage magnifique, ne peut-on point braver quelques morsures de moucherons s'arrêtant à l'épiderme?

— Elles iront au cœur, monsieur le marquis, car les serpents de l'envie en dirigeront le venin.

— Mais, mon ami, vous exagérez tout. Vous voyez aujourd'hui le monde bien en laid, et, si j'ajoutais foi à vos prédictions, savez-vous que je différerais cette alliance?

— Ce serait prudent, très-politique même, et je laisse à votre haute raison le soin d'y réfléchir.

— Avec ces idées-là, avez-vous fait part à mon fils du projet en question?

— Je m'en suis bien gardé.

— Vous avez sagement agi, Ruffier, je vous en remercie. Je songerai à tout ceci; et, comme il n'y a point péril en la demeure, comme d'un autre côté j'ai la parole de Vallière, qui m'a laissé maître de l'époque où nous réaliserions nos vœux, je puis donc, en sûreté de conscience, étudier le terrain. Mais, Ruffier, si, pendant ce retard, le jeune homme se laissait emporter par sa passion de village?

Digitized by Google

— Ah! monsieur le marquis, quelle opinion avez-vous donc de votre fils?

— Une trop juste peut-être. Dieu m'a puni; il lui a donné un caractère des temps anciens. Il y a de la chevalerie dans cette tête, de la passion dans cette âme; il se précipiterait au milieu des dangers pour une femme vertueuse et belle, avec l'abnégation dont il a fait preuve dans la malheureuse affaire de la Vendée. Qui sait si la petite Morineau ne réunit pas à ses yeux toutes les qualités qu'il exige?

— Permettez-moi de vous le dire, monsieur le marquis, votre infaillibilité ordinaire est en défaut. La jeune Antoinette a été pour le comte un amour presque de garnison. Nos belles dames de Paris lui feront perdre aisément le souvenir de ces tendresses de passage.

— Je le souhaite. J'ai promis de m'occuper activement de l'affaire d'un sieur Louis Morineau, dont mon fils a fait son frère d'armes; ce qui, après tout, n'entraîne point contrainte matrimoniale. Passez de ma part dans les bureaux de la justice, et demandez où en est cette procédure. Je veux là-dessus donner entière satisfaction au comte. C'est un moyen de le lier par la reconnaissance. Il est bon, il comprendra quel intérêt m'a poussé. J'aurai une arme à opposer à ses désirs d'enfant. Lorsque le moment de disposer de sa foi arrivera, j'espère que ce ne sera pas de lui que surgiront les obstacles.

Et Rufﬁer sortait plein de joie du cabinet de M. d'Asfeld. Il avait ajourné l'orage.

Peu de semaines ont suffi pour amener tant de péripéties dans ce drame intime, qui, d'une chaumière vendéenne où ne s'agitaient que des questions d'honneur, où ne se débattaient que des intérêts nobles, est tout à coup tombé dans l'hôtel d'un pair de France.

Digitized by Google

Là le calcul a succédé au désintéressement ; là on ne se présente plus sur le terrain à face découverte, à armes égales, à cœur ouvert. La ruse dans les moyens a remplacé la franchise dans les actes ; l'intrigue a dressé toutes ses batteries pour monter à l'assaut ; elle a miné la place, isolé la défense : pourtant l'astre du marquis d'Asfeld pâlit devant l'heureuse étoile de son fils.

La loyauté de Léon, que le contact avec tant de ressorts secrets de corruption aurait pu facilement dénaturer, est sortie pure des embûches qu'on lui tendait ; mais, paladin calculateur, — car il a bien fallu, bon gré, mal gré, s'imprégner de ces habiletés auxquelles son éducation le contraignait à se frotter, — Léon ne s'est servi des leçons de son père que pour rectifier le machiavélisme du vieillard.

Dans cette atmosphère de mystérieuses combinaisons, que l'honneur sanctionne rarement, mais que les mœurs actuelles, avec le laisser-aller de leur perfidie, justifient peut-être, Léon a cru de bonne guerre de saisir pour sa défense les armes que l'on dirigeait contre lui. Il a été diplomate, parce qu'une loyauté maladroite alors l'eût perdu sans profit. Il joue la partie de ce fin renard des révolutions, il tient les cartes, et, fils de son père, il n'est pas homme à les laisser piper.

Tandis que, dans cet hôtel de la rue Pigale, une intrigue en partie double s'ourdissait si savamment pour ou contre la famille Morineau, il y avait des douleurs à la ferme, des douleurs au fond des cachots, des douleurs encore sur la terre d'exil.

Le départ de M. Léon d'Asfeld a été pour la ferme le signal de persécutions. Les garnisaires ont respecté cette demeure tant qu'un ordre venu d'en haut leur enjoignit le respect ; mais il fallait passer le niveau de l'exaction légale sur elle comme sur les autres.

Digitized by Google

Le lendemain, on y installa des soldats; le lendemain, Antoinette se vit forcée d'invoquer ailleurs un abri. La pauvre enfant avait plus d'une inquiétude dans l'âme, plus d'un sujet de tristesse dans le cœur. Elle était seule pour tenir tête à des misères de toute sorte, seule pour soutenir son frère dans la lutte qui allait s'engager devant le jury, seule pour consoler M. Morineau, dont les monuments et les souvenirs de la vieille Italie ne pouvaient distraire la pensée ou affaiblir l'amour du sol natal; plus seule encore pour souffrir des tourments que chaque lettre de Léon venait raviver.

Pourtant elle eut du courage contre toutes ses douleurs, de l'énergie contre ses larmes, de l'espérance contre les lents désespoirs de la prison ou de l'exil. Une infortune ordinaire dans les troubles civils l'avaient montrée résignée; la mesure que comblaient les calamités la révéla forte et persévérante.

Elle vint s'établir à Bourbon, où Louis Morineau attendait les prochaines assises. Là, prodiguant à son frère toutes les consolations d'une âme aimante, elle chercha, par de douces paroles, à raffermir ce courage ébranlé. Elle lui rendit la conscience de sa force; elle lui apprit à se roidir contre la calomnie. Antoinette vit les juges; elle essaya de leur prouver que son frère n'avait jamais pu commettre le meurtre dont on fait contre lui le principal chef d'accusation. Elle parla avec une éloquence du cœur si persuasive ou si entraînante, qu'elle vainquit presque, à force de conviction, les convictions opposées des magistrats, et qu'elle réduisit au silence l'ardeur des passions politiques s'acharnant sur ce jeune homme. Mais, lorsque, après tant de patientes humiliations, tant de prières déposées aux pieds des hommes auxquels la vie de son frère appartenait plutôt par droit de conquête que par droit de

Digitized by Google

justice, mademoiselle Morineau eût compris que, dans la banalité de leurs promesses, ou dans le froid accueil de leurs sourires d'emprunt, il n'y avait aucun espoir à fonder, aucune chance favorable à attendre, elle prit un suprême parti. Placée entre deux alternatives également cruelles, il ne lui restait qu'à dénoncer son amant ou à laisser périr son frère sur un échafaud ; elle ne balança pas.

Un jour, tristement assise dans le cachot de Louis, elle écoutait ce dernier lire avec une stupeur d'inquiétude qu'elle ne pouvait partager l'acte d'accusation que le parquet lui avait fait signifier. Cet acte contenait tous les détails relatifs à l'assassinat du gendarme Schultz. Le parquet démontrait, comme un parquet démontre, en matière politique surtout, la culpabilité de Louis Morineau, ressortant, avec une évidence palpable pour la justice, des révélations de la victime, du témoignage des personnes présentes sur les lieux, principalement des *fâcheux* antécédents de Louis, réfractaire pris les armes à la main.

Devant toutes ces allégations accumulées avec un art perfide, et groupées comme autant de preuves emportant conviction, le prisonnier hors de lui s'écrie :

— Je leur livre bien ma tête, mais mon honneur, jamais. J'ai combattu ce gouvernement en soldat vendéen, mais je n'ai point lâchement assassiné.

— Qui le sait mieux que moi, pauvre frère? interrompt Antoinette.

— Et cependant on m'accuse. Demain, on va me juger. Comment pouvoir établir la preuve de mon innocence?

Antoinette est sombre et agitée. Un tremblement convulsif crispe ses lèvres, il donne à ses traits habituellement si doux quelque chose de fatal. Elle paraît elle-même sous le poids d'un remords ou d'une cruelle anxiété. Ce combat entre la nature et l'amour ne dura pas longtemps.

Digitized by Google

Elle se recueille dans son courage, et, sans se préoccuper de ses affections ou de ses terreurs, cédant à une équité dont elle comprend toute la douleur :

— Comment, demandes-tu? je vais te l'apprendre, moi, car dans mon cœur il existe un secret qui peut te sauver.

A ces mots, Louis tressaille, il saisit dans une étreinte passionnée la main de sa sœur.

— Parle donc! s'écrie-t-il, parle, bonne Antoinette. J'ai besoin de savoir que, du moins, je ne suis pas coupable à tes yeux.

— Tu ne l'as jamais été, mon ami, et la preuve de ton innocence, la voici.

Sans détour, sans réticence, elle raconte le triste drame qui se passa lorsqu'elle fut surprise par le gendarme Schultz, au moment où elle servait de guide à Léon d'Asfeld. Devant son frère, que ces explications font frémir de joie, elle ne cache ni la rencontre, ni le combat à armes égales, ni les funestes conséquences qui en résultèrent. Ignorant le parti auquel l'accusé s'arrêterait, et refusant de mettre la vie de son frère en enjeu de son amour, Antoinette n'oublie qu'une chose. Sa bouche se condamne au silence sur la mutuelle tendresse que Léon d'Asfeld et elle se sont vouée. Lorsque tout a été révélé au prisonnier :

— Il y a une heure, mon frère, tu étais innocent devant Dieu; dans une heure, tu peux le devenir aux yeux des hommes. Mon témoignage ne suffirait peut-être point pour infirmer l'accusation. Celui de M. Léon ne te manquera pas.

— M. Léon, dis-tu?

Et sur ses joues amaigries il roulait de grosses larmes. Louis cache sa tête entre ses deux mains comme pour dérober, même à sa sœur, les angoisses dont il est accablé.

Digitized by Google

Sans prononcer une parole, il prend le dossier qui lui a été communiqué : lentement et d'un ton encore plus solennel, il en continue la lecture. Quand elle est achevée, Louis se soulève sur le lit de paille où il est étendu ; il porte vers sa sœur un regard tout à la fois de contentement et de résignation.

— Il n'y a jamais eu, dit-il, de dénonciateurs dans notre famille ; je ne veux pas que ce rôle, le plus odieux de tous, commence à moi. Mon père, nos amis, apprendront la vérité de ta bouche : c'est tout ce qu'il m'en faut. Et puis, en étudiant à fond ce papier, je me trouve chargé de tant d'autres accusations aussi mensongères et dont la réfutation ne dépend ni de toi, ni de M. d'Asfeld, que je ne pourrai éviter une condamnation. En m'initiant à des circonstances qui m'absolvent à tes yeux, tu as soulagé mon cœur d'un poids bien lourd ; mais le sacrifice est fait : il ne faut pas, ma sœur, que M. Léon le partage.

En face de cette sublimité de sentiments si naïfs et si spontanés, Antoinette ne put contenir ses transports.

— Ah ! mon frère, s'écrie-t-elle, ce que tu fais est si beau, que je t'admire de toutes les puissances de mon âme. Mais M. Léon ne permettra pas...

— Le comte d'Asfeld doit ignorer tout ceci. Il a forcé mon père à prendre sa place, mon pauvre père poursuivi, et que les horreurs d'une prison auraient tué. N'a-t-il pas droit à quelque reconnaissance de la part d'un fils? Aux dépens de ses jours il t'a conservé l'honneur ; il a mis son existence entre ma sœur et un monstre : c'est à moi, à moi, ton frère, à mettre ma tête entre lui et le bourreau.

— Cela ne sera pas, répond Antoinette ; cela ne peut être : il faut que M. Léon sache...

— Que je vais être condamné pour lui ! interrompt le prisonnier avec un accent plein de dignité. Mais, ma sœur,

Digitized by Google

s'il est loyal, comme j'en ai la conviction, ce serait le forcer à s'accuser ou à payer notre sacrifice. Il est accouru parmi nous, comptant sur le vieil honneur de la Vendée. Il faut lui apprendre qu'il ne s'est pas trompé; il faut surtout qu'il ne se repente jamais d'avoir combattu sous notre drapeau.

Antoinette attendrie regardait son frère avec exaltation; elle l'admira longtemps dans un silence de contemplation plus éloquent que toutes les paroles; et tout d'un coup :

— Louis, dit-elle, pour t'arracher à la mort j'ai peut-être un droit que tu ne connais pas encore. M. Léon m'aime, il est mon fiancé. Notre père m'a permis de l'aimer; avant son départ pour l'exil, notre père nous a unis devant Dieu. Eh bien! t'ouvrirai-je tout mon cœur? il m'en coûterait de n'avoir point appris à celui qui doit me donner son nom...

— Pas un mot de plus sur ce sujet, ma sœur; sois heureuse avec M. d'Asfeld, ce sera ici-bas le plus cher de mes vœux; là-haut, la plus douce des récompenses. Mais de ton amour pour lui, de ton amitié pour moi, j'exige un serment; tu vas le faire à l'instant, ou demain, devant la justice des hommes, je m'accuse moi-même. Jure donc que M. d'Asfeld ne connaîtra jamais par toi le secret qui doit mourir entre nous deux.

Subjuguée par cet enthousiasme dont son âme est si bien faite pour admirer le généreux élan, Antoinette promet de se soumettre aux volontés de son frère. Lorsque ce serment est prononcé :

— Maintenant, pauvre sœur, dit Louis, retire-toi, j'ai besoin de recueillement et ne veux te voir qu'après le jugement.

Le jour des assises arriva. Cette fraction du peuple qui, par ses excès, déshonore un titre dont nous devons tous

Digitized by Google

être fiers, suivit l'exemple de la populace de Nantes et de tant d'autres villes de l'Ouest. Elle ne voulut pas laisser tout à faire au parquet, au jury et aux magistrats. Elle réclama sa part dans l'accusation. Pendant les débats elle vociféra son cri de : « Mort au Chouan ! » avec une soif de sang qui aurait désolé la patience d'un martyr. Sous ces malédictions d'une foule aveugle dont alors les hommes du pouvoir flattaient l'instinct de cruauté, Louis resta simple et digne.

Il ne prononça qu'une parole ; cette parole fut sublime.

Le président de la cour d'assises lui demandait :

— Accusé, étiez-vous à la Pénissière?

Par un mouvement plus rapide que la pensée, l'accusé se lève de son banc ; il se redresse avec fierté et répond :

— Je m'en ferai toujours honneur, monsieur le président.

Cette parole, que dans un autre siècle, qu'avec des passions moins stupidement féroces, une assemblée de Français eût couverte d'applaudissements, cette parole expira sous les cris de : « Mort au Chouan ! » alors la dernière raison du patriotisme libéral.

Louis Morineau fut atteint et convaincu d'avoir porté les armes contre le pouvoir établi, d'avoir provoqué à la rébellion et au renversement du trône fondé en juillet, et surtout d'être l'auteur du crime commis sur la personne du gendarme Schultz. Le guet-apens, la préméditation, rien n'était oublié.

Louis Morineau n'avait pas poignardé son père.

Ses enfants n'étaient point tombés sous ses coups.

Il n'avait jamais songé à empoisonner sa mère.

Le jury, en considération de tant de faits aggravants, se garda bien d'admettre les circonstances atténuantes. Il réserva pour meilleure occasion sa pitié légale.

Digitized by Google

A peine cette sentence est-elle prononcée qu'un horrible cri de joie retentit autour de l'infortuné. Populace et magistrats se félicitent du triomphe que la *nation* vient de remporter. Une femme seule, dans cette horrible cohue, n'avait pas faim de la chair de royaliste : sous ses longs voiles de deuil elle pleurait. Ce que la révolution appelle dérisoirement son peuple accueillit cette douleur avec des pierres. Antoinette fut blessée.

Rentrée dans l'humble demeure où elle avait reçu asile, elle eut pourtant assez de force pour adresser à M. le comte d'Asfeld la lettre suivante :

« Mon frère vient d'être condamné à mort; je tombe à vos pieds, monsieur Léon, arrachez sa tête au bourreau. C'est un devoir sacré pour vous.

« ANTOINETTE MORINEAU. »

Léon lut ces quelques lignes qui retentissaient si cruellement dans son cœur. Deux secondes après, il était dans le cabinet de son père.

VI

M. le marquis d'Asfeld, sur l'esprit duquel Ruffier exerce une assez puissante influence par les flatteries de bon goût dont il sait l'entourer, et surtout par la connaissance approfondie du caractère de ce vieillard, infidèle amant de la popularité, M. le marquis d'Asfeld a suivi les inspirations de son confident. Ruffier, tenu en échec par Léon, a toujours eu les plus plausibles motifs pour différer une ouverture qui aurait compromis ses intérêts.

Digitized by Google

Avec des armes dont lui seul peut apprécier la portée, il a combattu les impatiences du marquis, ajourné ses projets de mariage sur Léon. Il est même, à force de subtilités, parvenu à si bien tromper son patron, que M. d'Asfeld commence à comprendre que ce mariage si désiré avec la fille du duc de Vallière doit exciter contre lui une réaction dont ses plans politiques auraient à souffrir. Ruffier touchait la corde sensible, celle de l'égoïsme, la seule qui vibrât au cœur du vieillard. Le langage du confident fit taire les appétits ambitieux, les savantes combinaisons du pair de France. De délai en délai, il l'amène jusqu'au jour où Léon a connaissance de la sentence de Louis Morineau.

— Mon père, dit le jeune homme, encore tout tremblant d'émotion, le pauvre Louis, votre protégé, vient d'être condamné à mort.

— A mort! dit le marquis, dont un léger frisson d'étonnement ride le front; à mort pour délit politique! mais c'est une révolution que vous m'annoncez là; c'est donner gain de cause aux partis vaincus, c'est leur créer des martyrs. Ils n'en ont pas besoin.

— Vous allez donc, mon père, intercéder pour lui?

— Non pas pour lui seul, monsieur, mais pour nous tous, qui, sans le vouloir souvent, mettons la main dans les révoltes aujourd'hui heureuses, souvent condamnées le lendemain. Ce jugement ne sera pas exécuté; ce serait ouvrir un champ trop vaste à la cruauté triomphante.

— Merci, mon père, de votre bonne intervention.

— Vous le savez, reprend le marquis, après quelques moments d'un silence qui le dispensait de répondre à l'affectueuse reconnaissance de son fils; je n'ai jamais rien refusé à vos demandes. Je suis encore prêt à m'employer pour ce malheureux. Votre douleur me touche, mais cette douleur, quelque naturelle qu'elle soit du reste, ne doit

Digitized by Google

jamais conduire à l'oubli des devoirs, à celui, plus grave encore, des convenances sociales. Je ne mets pas de condition à la bienveillance que vous sollicitez en faveur de Louis Morineau. Ce serait un marché. De fils à père, je n'en conçois pas. Le jugement qui frappe votre protégé est une monstruosité; mais, Léon, dans ces circonstances que nous n'avons faites ni l'un ni l'autre, vous sentez que la sœur d'un condamné à mort ne peut jamais être l'épouse d'un honnête homme.

— Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas, mon père.

— Tant mieux, Léon, tant mieux, réplique avec son sourire narquois le vieux pair de France Ceci est un trait d'intelligence et de caractère que je ne désavouerais pas.

En achevant ces mots, il demande Ruffier et ses chevaux; il parcourt d'un œil rapide les lettres éparses sur sa table de travail, chiffonne les journaux qu'il a reçus le matin; puis, à la voix pleine de câlinerie de Ruffier, qui vient lui offrir le bras, comme une Antigone de contrebande donnée à ce clairvoyant Œdipe de la pairie :

— Je vais chez le ministre. Pendant ce temps, mon fils, réfléchissez mûrement à ce que vous devez à votre nom et à mon honneur.

Léon s'incline en témoignage de respectueuse obéissance, et, lorsque M. d'Asfeld sortait de son cabinet pour monter en voiture :

— Ruffier, dit-il, il y a réellement du bon dans ce cœur de jeune homme. Son escapade de Vendée, que nous avons tant maudite, lui a improvisé une maturité que je n'attendais pas sitôt de son don quichotisme. La guerre civile forme les jeunes gens. Elle développe vite leur raison. Après tout, ce n'est peut-être pas pour moi une mauvaise affaire qu'il aura faite là.

Digitized by Google

— Je le crois comme vous, monsieur le marquis, reprend Ruffier, qui sait à quoi s'en tenir. Maintenant, pensez-vous encore que M. Léon puisse devenir l'époux de mademoiselle Morineau?

— Allons donc! est-ce que jamais j'ai sérieusement eu cette crainte? Le ministre n'a rien à me refuser. C'est un homme qui me doit tant! J'enlève ce matin une promesse de commutation de peine, et, en échange de cette grâce, j'offre à mon fils le plus brillant des partis. Tout bien calculé, Ruffier, je veux en finir. Vallière m'a écrit. Il réclame la parole donnée. Par le retour du courrier, il faut qu'il l'ait.

Ruffier se tut. Les événements le débordaient. Il crut donc ne pouvoir mieux faire que de laisser au hasard, cette providence de l'intrigue, le soin d'amener une nouvelle péripétie.

A peine annoncé chez le ministre dirigeant, M. le marquis d'Asfeld est introduit. Devant ce vieillard si froidement poli et qui, d'un imperceptible geste d'amitié protectrice, salue le haut fonctionnaire, celui-ci se lève avec empressement; il tend sa main plébéienne à la main aristocratique du noble pair. Après l'avoir doucement installé sur une large causeuse :

— A quelle circonstance fortunée dois-je donc, monsieur le marquis, l'honneur d'une visite si matinale? dit le ministre avec une obséquiosité qu'il s'efforce en vain de rendre gracieuse.

— A très-peu de chose, mon cher. D'abord, au plaisir de vous voir ici, dans l'éclat de votre fortune inespérée; ensuite, à un conseil dont j'ai besoin.

— Vous, monsieur le marquis! mais c'est le monde renversé.

— N'est-ce pas? Mais, puisque les choses sont ainsi, il

Digitized by Google

faut bien s'y conformer. Vous n'ignorez pas que je dispose à la chambre basse d'un petit escadron volant dont les votes me sont acquis. Une loi de la plus haute importance pour vous...

— Pour le pays, monsieur le marquis, interrompt en riant le ministre.

— C'est ce que je voulais dire, mon cher. Cette loi n'a en perspective qu'une majorité douteuse, et vous-même...

— Je crains de voir mon portefeuille enseveli sous l'urne du scrutin, c'est parfaitement vrai.

— Eh bien ! à propos de tout cela, je venais bonnement, simplement vous consulter. Quelle direction pensez-vous que je vais donner à mes hommes-liges du Palais-Bourbon? quel mot d'ordre croyez-vous que je fais entendre à mes indépendants de la presse?

— Je ne me suis jamais interrogé sur ce point. Il m'a semblé si naturel de vous voir nous appuyer de votre active expérience.

— Vous êtes dans une complète erreur. Votre cabinet chancelle. Je passe donc à l'opposition avec armes et bagages.

— Et vos députés aussi! s'écrie le ministre.

— Avec armes et bagages, comprenez-vous?

Le fonctionnaire assis au banc de douleur fit un soubresaut d'étonnement.

— Mais une pareille tactique, dans notre position désespérée, serait presque une trahison parlementaire.

— C'est un jeu, que vous voulez dire? J'accepte l'amendement.

— Mais si vous exécutez ce plan de désertion, nous sommes perdus ; il ne nous reste plus qu'à nous démettre.

— Pauvre ami, vous tenez donc bien au portefeuille?

Digitized by Google

— Pour moi personnellement, vous devez bien savoir que je suis sans ambition; mais on a celle d'être utile à son pays, de le grandir aux yeux de l'étranger, de le rendre prospère et digne de notre belle révolution. Ce désir, monsieur le marquis, ne le partagez-vous point?

— Sans aucun doute. Tout le monde n'en est-il pas là? Mais il y a si longtemps que vous êtes aux affaires, que d'autres peuvent bien envier...

— Six mois à peine, mon noble ami, six mois!

— Et ne comptez-vous cela pour rien? six mois! mais c'est une possession éternelle aux yeux de ceux qui convoitent vos places, et qui, pour faire leurs affaires, celles du pays s'entend, ne demandent pas un si long terme.

Le ministre prend tout à coup un air moitié sérieux, moitié affligé. Il s'approche du vieillard, et, le contemplant avec une fixité devant laquelle M. d'Asfeld se garde bien de perdre quelque chose de l'impassibilité qui ne l'abandonne jamais:

—.Monsieur le marquis, ajoute-t-il, vous avez besoin de mes services? et, faut-il encore vous le répéter, je suis tout à vos ordres.

— C'est parler, cela. Vous entendez la raison, mon cher, et il serait désastreux de priver la France de votre bon appui. Sous le pli de ce papier, vous trouverez mes instructions. Je demande peu de chose pour le moment, très-peu de chose. Un secrétariat d'ambassade pour mon fils; et comme il serait honteux, impolitique même de représenter son pays dans une cour étrangère sans avoir préalablement à sa boutonnière un ruban quelconque, j'espère qu'avec sa nomination vous lui adresserez le brevet de la Légion d'honneur.

— Mais le comte d'Asfeld, votre fils, n'était-il pas à la Pénissière? n'a-t-il pas été l'un des tenants de la duchesse

Digitized by Google

de Berry? ne s'est-il pas horriblement compromis dans cette échauffourée?

— Eh bien! que signifie cela, et qu'en voulez-vous conclure?

— M. le comte d'Asfeld nous est signalé comme un ennemi dangereux, comme un légitimiste ardent et qui peut, par son courage aventureux, réveiller bien des passions assoupies.

— Raison de plus pour le gagner. Vous n'entendez donc rien à la politique?

— Mais la presse entière s'élèvera contre nous. Elle nous accusera de donner une prime d'encouragement à l'insurrection.

— N'avez-vous pas le *Moniteur* pour répondre? Vous nierez la présence de mon fils en Vendée. Je vous y autorise pleinement, monsieur le ministre.

— Mais, — et pardonnez-moi tous ces mais objectifs qui répugnent tant à la haute vénération que je professe pour vos vertus diplomatiques; — mais, êtes-vous assuré du consentement de votre fils?

— C'est mon affaire.

— Soit donc fait comme vous le désirez. Ce soir, je propose au conseil M. le comte d'Asfeld comme secrétaire d'ambassade pour...

— Pour Saint-Pétersbourg, ajoute lentement le marquis; il apprendra peut-être à l'empereur Nicolas à aimer notre belle révolution. C'est ce que je lui recommanderai avec le plus d'instance.

Le ministre sourit. Il tenait sa majorité.

— A propos, reprend le marquis qui s'est déjà soulevé de sa causeuse dans l'intention de se retirer, je me suis chargé d'une petite recommandation pour vous. C'est une affaire à laquelle je ne m'intéresse guère; mais enfin,

Digitized by Google

puisque l'occasion se présente, je vais vous en dire un mot. Après, vous en ferez, parbleu! à votre convenance gouvernementale.

Le ministre répondit par un signe d'attention.

— La cour d'assises de Bourbon-Vendée, je crois, vient de condamner à la peine capitale un chouan dont, si je ne me trompe, le nom est Morineau, Morisseau ou quelque chose d'approchant. Que voulez-vous faire de cette tête?

— Rien; laisser à la loi toute sa latitude.

— Je devine le reste. Cependant, ne craignez-vous pas, en relevant l'échafaud politique, de mettre les partis sur la trace du sang?

— Nous prenons nos précautions pour que jamais on ne vienne nous reprocher d'avoir puni les passions politiques de la peine qu'on inflige aux crimes privés.

— C'est un pas de plus fait vers la morale, interrompt sèchement le vieillard; et si, lorsque j'avais l'honneur, en 1820, d'être le ministre du roi de France, nous eussions inventé ce progrès dans les idées, savez-vous, mon cher, qu'aujourd'hui vous n'occuperiez pas ma place dans cet hôtel?

— Ah! monsieur le marquis.

— Vous conspiriez alors comme ce Morineau ou ce Morisseau — le nom m'échappe — a conspiré à son tour. Vous faisiez de la révolte dans vos ventes de Carbonari; vous cherchiez même, par les armes, que vous mettiez aux mains des aveugles ou des séides, à briser le trône qui était alors l'expression du vœu national.

— Monsieur le marquis, le gouvernement de la Restauration était imposé par l'étranger. Ce fut une honte de le supporter aussi longtemps, et il tomba aux acclamations de la France.

— Cela se dit toujours des gouvernements morts. C'est

Digitized by Google

le dixième à peu près dont j'entends faire la même oraison funèbre, toujours aux acclamations de la France. J'en ai pris mon parti; mais enfin, monsieur le ministre, je vous demande la tête de cet homme comme jadis on m'implorait pour préserver la vôtre. Voudrez-vous me laisser penser que notre glorieuse révolution, celle qui triomphe aujourd'hui, entendez bien, est moins humaine que la dynastie à jamais déchue?

— La Restauration fut l'opprobre du pays.

— Vous n'étiez pas ministre, alors; vous déjeuniez d'un pamphlet et dîniez d'une tirade patriotique contre le pouvoir. Je conçois parfaitement votre juste indignation. Mais je me suis engagé à sauver cette tête; mais il m'importe qu'elle ne roule pas sur un échafaud au même titre que jadis cela m'importait pour vous.

— Voilà qui est parlé, monsieur d'Asfeld. Je comprends de semblables arguments. Ils sont fondés. Votre protégé peut espérer, et, malgré l'énormité de son crime, je me charge de le recommander à la clémence royale.

— De quel crime parlez-vous donc?

— Louis Morineau a tué de sang-froid un gendarme nommé Schultz. C'est pour cela qu'il est condamné à mort. On a laissé de côté l'homme politique, et l'on n'a voulu voir que le féroce meurtrier. Ne le saviez-vous pas?

— Un guet-apens, un assassinat! Mais ce que vous m'apprenez là est affreux. Cependant j'en puis tirer parti. Je compte donc sur la grâce promise.

— Que ferons-nous après de cet homme? ajoute le ministre qui souriait.

Le marquis d'Asfeld contemple avec une préoccupation moqueuse le secrétaire d'État; et d'un ton qu'il essaye de rendre caressant :

— Mais vous avez l'exposition et les galères à perpé-

Digitized by Google

tuité. Ce n'est déjà pas si mal, je crois. Il vaut mieux flétrir les attentats politiques que les frapper de la mort des martyrs. Usez-en, mon très-cher. Je l'exige même comme une satisfaction donnée à la société.

— A la bonne heure, continue le ministre. Vous êtes enfin traitable. Je puis donc compter sur votre concours?

— Vous l'ai-je promis? reprend le pair de France d'un air de doute.

— La preuve de cette promesse que vous avez oubliée, se trouvera demain sur votre bureau.

— A demain donc, monsieur le ministre. Vous faites admirablement les choses; et, en vérité, il y a plaisir à s'entendre avec vous sur les grands intérêts du pays.

Le marquis d'Asfeld est heureux. Il a obtenu ce qu'il demande, et au delà; car il ne s'attendait pas à trouver le frère d'Antoinette si coupable. C'est une arme qu'il vient d'aiguiser contre son fils, et il se promet bien de l'employer. En sortant de l'appartement du ministre, il trouve Ruffier qui l'attendait.

— Passez dans les bureaux, lui dit-il. Vous prendrez pour moi l'acte d'accusation et le jugement de Morineau.

Ruffier obéit. Le lendemain le vieux marquis se faisait lire par son fils toutes les pièces de la procédure. Quand le jeune homme fut arrivé au récit de l'assassinat du gendarme Schultz, un souvenir confus frappe ses esprits. Il interroge sa mémoire. Il compare les dates, le lieu de la scène. Bientôt la réalité le surprend dans toute son horreur. Il laisse tomber de ses mains le volumineux dossier et s'écrie :

— Mon père, il y a dans tout ceci un mystère d'iniquité et de sublime dévouement qui, pour moi, n'a plus besoin de preuves.

Digitized by Google

— Que voulez-vous dire? Expliquez-vous? reprend le marquis d'Asfeld.

— Ce que je veux dire? c'est que Louis Morineau n'est pas l'assassin du gendarme!

— Et sur quels documents basez-vous votre conviction, monsieur?

— Les documents, mon père, ils sont là, dans ma tête et dans mon cœur. C'est moi qui ai rencontré le gendarme Schultz, moi qui l'ai tué après une lutte terrible, et lorsqu'il voulait déshonorer mademoiselle Antoinette. Le lieu, les circonstances, le combat, tout m'est présent. Le noble Louis meurt à ma place. Je ne dois pas le souffrir, n'est-il pas vrai?

— Cela dépend, mon ami, continue le marquis d'Asfeld, toujours avec son uniformité de sang-froid.

— J'avais joué une partie d'honneur, répliqua Léon, je l'ai perdue. Je dois tenir l'enjeu.

— A quoi bon? cela empêchera-t-il Louis Morineau de l'avoir déjà payé? Laissez-moi agir.

Il écrit à la hâte quelques lignes, sonne ses gens, appelle Ruffier, et lorsqu'il le voit entrer :

— Vous allez, dit-il, toujours impassible, copier ces deux notes, porter la première à une feuille du soir, de l'opposition bien entendu. A quelque prix que ce soit, il faudra qu'elle soit insérée dans une heure. Le journal une fois publié, vous vous rendrez en toute hâte chez le ministre que j'ai vu aujourd'hui; vous lui remettrez cette seconde. Si demain matin elle n'est pas insérée textuellement au *Moniteur*, vous lui direz que sa loi ne passera point à la chambre des députés, c'est moi qui m'en fais fort.

Tandis que le vieillard a intimé ses ordres, Ruffier parcourt du coin de l'œil les deux papiers qui lui sont confiés. Il ne comprend rien à leur contenu, car c'est une accusa-

Digitized by Google

tion dans toutes les règles de la part de l'opposition, une réfutation de la part du gouvernement, et tout cela partant de la main d'un père pour retomber sur son enfant. Ruffier veut faire une objection.

— Mais allez donc, monsieur, continue le marquis à voix basse. Ne voyez-vous pas que dans tout ceci il s'agite des questions de vie ou de mort?

Et, étonné lui-même de cette vivacité fébrile dont il n'a jamais soupçonné le germe dans le cœur de son patron, Ruffier sortit. Le vieillard respira plus à l'aise.

— Nous sommes seuls enfin, dit-il à son fils, et les moments sont précieux. La presse de l'opposition va t'accuser ce soir d'avoir combattu au milieu des bandes qui ont dans l'Ouest arboré le drapeau blanc. Demain le ministère protestera dans le ***Moniteur*** que ces inculpations sont l'œuvre de la calomnie. Mais cette nuit, afin de donner un gage au gouvernement qui en ta faveur compromet sa véracité, tu partiras pour Saint-Pétersbourg en qualité de secrétaire de légation. La croix d'honneur t'est accordée en avancement d'hoirie.

— Il n'est plus temps, mon père : un devoir impérieux me reste à remplir. Je ne reculerai pas devant la nécessité. Il faut que Louis Morineau soit déclaré innocent. Pour obtenir cette satisfaction, le vrai, le seul coupable doit se présenter. C'est moi ; vous venez de m'apporter vous-même les pièces qui m'accusent. Ils ont condamné Louis comme meurtrier. Le gendarme est tombé sous mes coups. C'est à moi à assumer sur ma tête la responsabilité de cet acte.

— Vous êtes fou, monsieur, et, si j'en avais le temps, je vous le démontrerais. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Lorsque vous vous accuseriez, qu'en résulterait-il de favorable à ce jeune homme qui peut-être ne soupçonne pas encore le coupable?

Digitized by Google

— Mais sa sœur a été témoin du combat. Elle a vu tomber le gendarme.

— Et sa sœur vous aime, puisqu'elle ne vous a pas trahi! Elle laisse son frère à votre place. Cette jeune personne a senti l'importance de ses devoirs. Je lui sais gré de cette intelligence.

— Moi, mon père, je ne puis partager votre opinion. Antoinette m'accuserait de lâcheté.

— Non, vous dis-je, puisqu'elle vous aime.

Et, s'arrêtant à ces paroles que sa voix stridente faisait vibrer aux oreilles de Léon avec un de ces espoirs fatidiques auxquels on s'attache lorsque tout semble désespéré, le marquis soupire profondément sous l'émotion pénible que son visage trahit. Il sent l'imprudence qu'il y aurait à pousser son fils à une cruelle extrémité. Aussi bientôt change-t-il son plan d'attaque qui conduisait directement Léon à la cour d'assises ou à l'autel nuptial.

— Terminons là, reprit-il, un entretien qui me tuerait la longue. Mes forces s'épuisent. Pourtant j'ai besoin d'en conserver quelque peu, afin de mener à bien votre salut et mes intérêts. Écoutez-moi donc. Louis Morineau ne périra pas. J'ai la parole du ministre. Quant à présent, c'est l'essentiel. Nous verrons plus tard à obtenir autre chose, une commutation, une grâce, enfin ce que vous souhaiterez. Vous connaissez mon cœur; vous ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à satisfaire des vœux raisonnables.

— Quoi! mon père, vous seriez assez bon pour m'accorder...

— Ah! dans un pareil moment, pouvez-vous bien, Léon, mettre le couteau sur la gorge de votre père et venir lui imposer des conditions. Ce n'est pas d'un gentilhomme. J'attendais mieux de votre éducation.

Digitized by Google

Cette douceur expansive si complétement en dehors des habitudes sardoniques du vieillard, la promesse qu'il rejette dans l'ombre comme pour mieux faire ressortir le tableau, et l'engagement formel surtout d'arracher Louis à la mort et de le rendre à la liberté, mirent un peu d'ordre dans les idées du comte d'Asfeld.

— Eh bien! dit-il, je vous laisse le souverain arbitre de ma destinée, votre honneur comme le mien est engagé dans tout cet horrible drame. C'est à votre sagesse que je confie le soin de le terminer à notre gloire et au bonheur de ma vie.

— La concession que vous faites ici à votre père et la confiance que vous lui témoignez me sont trop chères pour que je n'en use pas avec toute la discrétion désirable. C'était, mon fils, ce qui pouvait arriver de plus heureux. Il ne faut pas que demain vous puissiez vous trouver en contact avec les hommes qui dans la presse vous accuseront, avec ceux qui vous défendront. Une chaise de poste sera prête dans une heure. Vous partirez pour la Russie. Je reste ici votre chargé d'affaires. A votre début, faites aussi bien celles de la France que moi, sur mon déclin, je vais arranger les vôtres. C'est tout ce que je puis vous souhaiter de plus avantageux.

Le père et le fils s'embrassèrent avec une effusion qu'ils n'avaient jamais connue, et, pendant cette même nuit, Léon prit la route de Saint-Pétersbourg. Mais, avant de s'éloigner de Paris, le jeune homme céda à une généreuse inspiration et il écrivit :

« Dans deux jours, ma bonne Antoinette, je serai hors de France. C'est pour mon père que je m'exile, et peut-être aussi pour vous. Il a obtenu la grâce de Louis. Louis ne mourra point sur un échafaud qui, je le sais aujour-

Digitized by Google

d'hui, devrait m'être destiné, car c'est moi qui ai tué le gendarme. En le taisant, vous avez été si noble, que je dois vous donner un gage authentique de ma culpabilité et de l'innocence de votre frère.

« Je vous connais si Vendéenne, chère Antoinette, que j'ai dans mon cœur la certitude que vous avez révélé à Louis cette triste histoire dans laquelle il est si malheureusement compromis. Louis, et j'ai beaucoup réfléchi à sa position et à son caractère, Louis n'a pas voulu accepter un acquittement qui lui serait venu par une dénonciation. De sa part, comme de la vôtre, une pareille générosité ne m'étonne point. Il a souffert, il va souffrir pour moi. Ce sont d'immenses devoirs qu'il m'impose. Antoinette, je les remplirai tous avec un de ces bonheurs que vous êtes si admirablement faite pour comprendre.

« Comte Léon d'Asfeld. »

Plusieurs mois s'étaient écoulés sur ces événements. Louis Morineau avait, il est vrai, vu commuer sa peine en exposition publique et en galères à perpétuité. La loi ne pouvait accorder que cela à M. d'Asfeld, et peut-être ne s'était-il, par un calcul plein d'une triste prévoyance, occupé que d'obtenir cela. Il vivait dans son égoïste indifférence, commençant déjà à oublier ces événements. Il en fut tiré par l'arrivée d'une jeune fille qui lui fait demander un entretien particulier.

Elle est introduite. Son front pâle, ses traits souffrants et son air pourtant plein de dignité et de pudeur, inspirent au vieillard un respect involontaire. Il se lève de son fauteuil pour enhardir une timidité que, du reste, il trouve si naturelle.

— Monsieur le marquis, dit la jeune fille, je suis made-

Digitized by Google

moiselle Antoinette Morineau, la sœur du malheureux que vous avez sauvé de l'échafaud. Je viens aujourd'hui vous supplier de l'arracher à la honte du bagne où il mourra, plus à plaindre encore, car il aura souffert plus longtemps.

— Il est dans mes vœux, dans ceux de mon fils surtout, mademoiselle, de faire pour votre frère tout ce qu'il sera possible d'entreprendre; mais il y a des lois, même cruelles ou injustes, qu'il faut respecter. Celle appliquée à M. votre frère est de ce nombre : nous seuls connaissons son innocence.

— Il la connaît aussi lui, monsieur le marquis, et c'est ce qui le tue.

— Il la connaît, dites-vous? Et comment donc? interrompt M. d'Asfeld.

— Ce serait une longue histoire à vous raconter, mais vous êtes trop heureux pour que je vous afflige de tous ces détails.

— Léon m'en a déjà appris une bonne partie. Je sais, mademoiselle, que c'est à vos soins que je suis redevable de la conservation de mon fils. Je n'ignore même pas que c'est encore à vous qu'il doit sa liberté, et moi peut-être les honneurs d'une carrière politique si hérissée de difficultés.

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, je n'ai qu'une très-faible part à réclamer dans cette reconnaissance qui va si droit à mon cœur. C'est Louis qui a tout fait, Louis qui, malgré moi, a tout assumé sur sa tête.

Le pair de France recule, emporté par un mouvement de surprise. Une vive émotion se peint sur ses traits, et il semble en proie à une inquiétude d'admiration qui paraît porter un coup funeste à son scepticisme.

— Que dites-vous là, mademoiselle? s'écrie-t-il.

— La vérité, monsieur. A la veille du jugement de mon

Digitized by Google

frère, j'ai cru devoir, par conscience et par amitié, apporter quelque consolation à tant de souffrances. Louis connaissait, à n'en pouvoir douter, le sort qui l'attendait. Il s'y était résigné, car, en Vendée, nous ne recueillons, nous, des révolutions que la mort ou la servitude. Mais il était accusé d'un crime qu'il ne pouvait avoir commis : cette accusation était sa douleur la plus amère. Je pris sur moi de lui révéler le nom de l'homme généreux qui avait exposé ses jours afin d'arracher mon honneur aux poursuites d'un soldat coupable. Louis apprit tout de ma bouche, et, heureux de savoir que sa sœur au moins croirait à son innocence, il ne voulut pas se faire délateur.

— Il ne le voulut pas? réplique avec une voix tonnante M. d'Asfeld; mais c'est impossible!

Et comprenant tout ce que ce doute sur ses lèvres peut avoir de flétrissant pour lui, de cruelle pour mademoiselle Morineau :

— Ou du moins, continue-t-il plus doucement, c'est si extraordinaire, si beau d'héroïsme, que cela ne se rencontre guère parmi les hommes.

— M. Léon connaît mieux que vous la Vendée et mon frère, car il a tout deviné, lui.

— Admirable nature! dit M. d'Asfeld, comme pour se faire pardonner par l'éloge de son fils l'affreux cri de doute que sa raison, toujours froide calculatrice, avait poussé.

Après un moment de silence, reprenant cette conversation :

— Votre frère, mademoiselle, est une noble créature. Je lui dois plus que la vie : je m'acquitterai dignement. Vous êtes ici chez vous : mon hôtel est à votre disposition. Suivez-moi; je vais présider moi-même à votre installation.

Digitized by Google

VII

A quelques jours de là, le marquis d'Asfeld se présentait aux Tuileries, afin de faire sa cour. Dans l'embrasure d'une croisée il aperçoit, assiégé par un flot de solliciteurs, le ministre avec lequel il s'est entendu pour punir Louis Morineau d'un meurtre commis par le comte son fils. Le marquis s'approche de ce groupe, où trône, la langue à la main en guise de sceptre, ce ministre, le plus intarissable discoureur, c'est-à-dire l'homme le plus parlementaire de notre époque constitutionnelle. Il l'arrache presque de vive force à l'admiration calculée des sous-préfets qui l'écoutent, et au silence approbatif des députés qui s'arrangent, sur ses dispositions en faveur de leurs arrondissements respectifs, une conviction que, demain, le scrutin traduira en loi.

— Monsieur le ministre, dit-il en le prenant par le bras, savez-vous que vos passions politiques vous ont fait commettre une épouvantable injustice?

A cette chaleur de parole qu'il n'a jamais rencontrée dans le vieux pair de France, le secrétaire d'État sourit. Il est en position de se passer du dédaigneux protectorat que lui inflige le marquis. Sa majorité lui est revenue. Après l'avoir regardé avec un étonnement mêlé de quelque malicieuse joie :

— Une injustice, monsieur le marquis? cela peut bien être. Ne faut-il pas toujours faire quelque chose? Mais j'espère que cette injustice ne blesse ni vos intérêts ni vos affections; je me la pardonne donc d'avance.

— Vous le prenez, monsieur, sur un ton bien léger.

Digitized by Google

— Faut-il donc se couvrir de pleureuses pour une erreur par-ci par-là échappée à l'inadvertance des bureaux?

— Mais si cette erreur entraînait la mort d'un innocent? Si elle le frappait dans son honneur ou dans sa liberté?

— Eh bien! qu'y pourrais-je faire? Est-ce que par hasard un malheureux ministre est plus fort que la loi?

— La loi! la loi! c'est le mot que l'on trouve toujours sur ses lèvres lorsqu'on veut couvrir une faute ou pallier une iniquité.

— Monsieur le marquis, je ne permettrai pas, s'écrie le ministre d'un ton sec et presque impérieux, que l'on traite avec si peu de ménagements le cabinet dont j'ai l'honneur de faire partie.

— Permettez ou ne permettez pas, mon cher, vous pensez bien que ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous. Une déplorable erreur a été commise, vous devez la réparer.

— Mais enfin de quoi est-il donc question? reprend le ministre impatienté.

— Vous avez jeté dans les bagnes un infortuné Vendéen qui n'était pas coupable.

— Ce n'est que cela? réplique avec un gros rire de satisfaction le ci-devant conspirateur révolutionnaire de 1820.

— Que cela, monsieur? mais prenez-vous pour rien l'innocence des gens?

— Je prends la justice pour ce qu'elle est : elle condamne, je fais exécuter ses jugements.

— Mais vous m'avez affirmé que le chouan Louis Morineau avait tué un gendarme.

— Le verdict du jury en fait foi.

— Le jury s'est trompé.

Digitized by Google

— Cela ne me regarde pas, c'est son affaire.

— Ainsi, vous refusez de croire à ma parole. Mon affirmation à vos yeux a peut-être moins de poids aujourd'hui qu'une sentence portée par de haineux préjugés et sous le coup d'une aveugle prévention.

— Aujourd'hui j'ai reconquis ma majorité; vous ne pouvez plus me forcer, le couteau parlementaire sur la gorge, à souscrire à toutes vos exigences. Je suis indépendant.

— Mais pour l'honneur du pays, vous devez, monsieur, toujours dépendre de l'équité.

— Sans doute; mais l'équité elle-même a des bornes, et si ce Louis Morineau n'a pas assassiné...

— Je vous le garantis sur la foi du serment.

— Quel intérêt, marquis, vous force donc à épouser si chaudement la défense d'un misérable Chouan?

— C'est un homme plein d'honneur et de délicatesse.

— Oui, quelque honnête criminel qui a voulu renverser ce que nous avons édifié avec tant de sacrifices; un de ces preux de village qui se forment un rempart de leurs genêts et une arme de leurs vieilles superstitions. Vous avez désiré que la peine de mort fût commuée pour lui en galères à perpétuité; il est au bagne, qu'il y reste.

— Quand je vous demandais cette commutation, je regardais encore Louis Morineau comme coupable. Il est innocent à mes yeux, il faut que vous m'accordiez sa grâce.

— Il faut, monsieur? Les ministres qui ont la majorité dans la chambre ne reçoivent pas d'ordre.

— Eh bien! s'ils veulent agir d'après leur propre impulsion, qu'ils soient donc équitables.

— Ils seront politiques, c'est ce que sans doute vous aviez intention de dire, n'est-il pas vrai, monsieur le marquis?

Digitized by Google

— Quand vous accordiez aux républicains condamnés pour les mêmes attentats grâce de la vie, grâce du bagne, était-ce de la justice ou de la camaraderie?

— L'une et l'autre, monsieur le marquis. Les républicains sont des hommes qui peuvent toujours nous servir, tantôt pour effrayer l'Europe, tantôt pour contenir le carlisme. Ils sortent de nos rangs : ils ont été nos maîtres ou nos disciples. Nous avons tous conspiré ensemble contre la monarchie à jamais déchue. Nous devons donc avoir quelque pitié pour des frères égarés.

— Mais que dira le pays de cette partialité dans la clémence?

— Laissez le pays dire ce qu'il voudra. Qu'est-ce que cela nous importe?

— Ah! monsieur, je ne vous croyais pas tant de dureté dans l'âme!

— Et moi, marquis, je ne vous aurais jamais soupçonné coupable d'une aussi tendre humanité.

Le feu de la colère commençait à monter au visage de M. d'Asfeld. Un éclat dans les circonstances actuelles aurait compromis le succès de sa demande. Il se contint donc, tout en se promettant bien de faire expier au ministre son inhabile outrecuidance; et d'un ton plus tranquille :

— Vous allez donc, continue-t-il, prendre d'efficaces mesures pour réparer l'erreur dans laquelle nous avons tous trempé.

— Si ce Louis Morineau n'est pas effectivement un assassin, comme homme, je déplore son malheur; mais, en qualité de ministre, je ne dois rien faire pour lui. Puis un Chouan de plus ou de moins au bagne, qu'est-ce que cela fait aux affaires? Ce sont des ennemis vaincus que l'on a jugés. C'est un odieux drapeau que l'on a abattu. Tous

Digitized by Google

ensemble, l'un portant l'autre, ils doivent être traînés sur la claie révolutionnaire.

— C'est ainsi, monsieur le ministre, que vous comprenez votre position et celle du pays dont l'administration vous est confiée. Je vous plains, je plains surtout la France; et, à partir de cette heure, je vous déclare la guerre.

— Marquis, vous êtes intraitable. Pourquoi ne voulez-vous donc pas nous tenir un peu compte des difficultés de notre situation?

— Je ne veux rien de vous; je ne demande rien à votre ministère, interrompt le vieux pair de France avec hauteur. Mes sollicitations iront frapper plus loin. Le Roi, monsieur, comprendra mieux sans doute que vous l'importance de mes vœux, et ce qu'il y a de bon et de politique dans ma démarche auprès de lui.

— Le Roi a les mains liées; il ne peut rien sans notre concours. Nous donnerions notre démission s'il était humain contre l'avis de son conseil.

— Nous verrons, mon cher, reprit M. d'Asfeld avec un sourire de défi, nous verrons.

Trois semaines après cet entretien, Louis Morineau tombait dans les bras de sa sœur: il était libre. M. d'Asfeld avait tenu parole, et il disait aux deux jeunes gens qui le remerciaient avec toute l'effusion de leur franchise native:

— La glace est rompue, mes enfants. Je me fais un bonheur de boire jusqu'à la lie le calice de la reconnaissance.

Puis, avec une galanterie pleine d'aménité:

— Je voudrais même, ajoute-t-il, ne pas être forcé de passer la coupe à mon heureux Léon.

Ces paroles allégoriques, dont Antoinette crut saisir la mystérieuse portée, firent bondir son cœur d'une espérance qu'elle avait longtemps nourrie dans les secrets de

Digitized by Google

son amour; mais le marquis d'Asfeld, si bon pour son frère et pour elle, était impénétrable.

Louis et elle vivaient dans son hôtel; ils s'asseyaient à sa table. Il les comblait d'attentions recherchées, d'égards affectueux, et souvent, faisant trêve à ses préoccupations politiques, il aimait à interroger mademoiselle Morineau, dont l'infortune avait achevé l'éducation. De son sourire chatoyant, il la suivait avec admiration; car à Antoinette, M. d'Asfeld le disait tout haut, il ne manquait qu'un titre et des richesses pour être l'une des femmes les plus distinguées des salons de Paris.

Ce titre, ces richesses qui manquaient à la jeune fille, lui échurent en partage.

M. d'Asfeld, un matin, se lève avec une douce pensée. Il a passé bien des nuits à coordonner dans sa tête fertile en expédients les ressorts qu'il peut faire jouer pour sortir de l'embarrassante position devant laquelle il se trouve acculé. Il s'est voué à toutes les combinaisons, il a pris à partie toutes les ressources. Sentant que tout lui échappe, et voyant qu'une démarche pleine de franchise est la seule voie ouverte pour se tirer du mauvais pas où peu à peu il s'est engagé presque malgré lui :

« Allons, se dit-il à lui-même, toutes les issues me sont fermées, il ne me reste plus qu'à m'exécuter de la meilleure volonté possible. Il faut que je meure sous mon inutile diplomatie avec la grâce des gladiateurs expirants sous la dent des lions. Je suis vaincu par les événements, mais j'accepte la défaite pour m'en faire un nouveau triomphe. Après tout, les Morineau ont du bon, et, dans un cas donné, on peut admirablement tirer parti de ce que la nécessité m'impose aujourd'hui. Mes batteries sont dressées, mes acteurs prêts. Il ne me reste plus qu'à profiter de l'occasion que j'ai préparée à l'insu de tous. »

Digitized by Google

Son plan de conduite arrêté, le vieux pair de France fait appeler Louis et Antoinette de meilleure heure qu'à l'ordinaire. D'un ton qui, en leur présence, cherchait toujours à perdre quelque peu de sa causticité naturelle, il s'explique ainsi :

— Mes enfants, vous avez tous deux beaucoup fait pour moi, que vous ne connaissiez pas; beaucoup plus encore pour Léon, que vous aimez comme il mérite d'être aimé. C'est à moi qu'il appartient d'acquitter tant de dettes. Mon bon Louis, vous aviez eu jusqu'ici la discrétion de ne pas solliciter mon intervention en faveur de M. Morineau. J'ai compris cette pudeur du silence qui rend doublement sacrées les chaînes dont vous fûtes chargé. M. Morineau est de retour cette nuit de son exil. Pour lui, contumax, j'ai obtenu que la police fermerait les yeux jusqu'à un acquittement honorable que nous préparerons à tête reposée. Il est là, dans mon salon : il vous attend.

A ce mot, les deux enfants de M. Morineau se précipitent vers la porte avec un cri de joie. Le vieillard arrête la jeune fille, et, la regardant avec bonté :

— Je vous dois, à vous aussi, ma belle garde-malade, un dédommagement. Ne courez point avec tant de vivacité serrer votre père dans vos bras. En voici un sous vos yeux, qui, le premier, brigue ce bonheur. Léon est dans le même salon que M. Morineau. Je les ai tous deux appelés pour une fête de famille. Fiancée du comte d'Asfeld, embrassez son père, qui aujourd'hui devient le vôtre.

Tous bientôt réunis dans un même sentiment se pressent autour du vieux pair de France.

— Allons, dit-il calme au milieu de toutes les effervescences de leur gratitude, c'est la vertu récompensée ici-bas. Voyons si elle me portera bonheur.

Quelques jours après, M. d'Asfeld était assis à la Cham-

Digitized by Google

bre des pairs, sur son banc toujours depuis vingt ans le plus voisin du banc ministériel.

— Eh bien! marquis, lui dit un de ses honorables collègues, vous mariez donc votre fils?

M. d'Asfeld incline la tête et fait un geste d'affirmation.

— Et avec qui? reprend le ministre auquel M. d'Asfeld a si énergiquement disputé la liberté de Louis.

— Avec mademoiselle Antoinette Morineau, fille de M. Morineau, chevalier de Saint-Louis, répondit-il froidement.

Le ministre recule de surprise.

— Mais ce que vous me dites là, monsieur le marquis, est une impossibilité morale. Les Morineau sont des Chouans. Il y en a même un, je crois, qui a été condamné à mort en 1832.

— En 1832, monsieur le ministre, on fut peut-être plus sévère qu'en 1820. On envoya au bagne les imitateurs de ceux qu'à cette dernière époque nous nous contentions d'amnistier en attendant qu'ils fussent ministres pour la punition de la France.

Un éclat de rire coupe court à la réponse du secrétaire d'État.

— Si les choses sont ainsi, ajoute un autre pair, c'est donc un mariage d'inclination?

— Non, messieurs, c'est une affaire de convenance, réplique gaiement M. d'Asfeld; et en sortant du Luxembourg :

— Ruffier, dit-il à son confident qui tenait cachées dans son portefeuille les pièces à l'appui de ses petites intrigues illicites, comme le plus agréable présent de noces que pût lui offrir Léon d'Asfeld, à partir de cette heure-ci, je passe à l'opposition. Il faut que ce ministère

Digitized by Google

tombe. C'est une vengeance que je me réserve, une heure de plaisir que je veux procurer à cette pauvre France.

Ruffier saisit la balle au bond, et, comme un écolier auquel on permet de briser les jouets dont il est fatigué, il réplique :

— Ce sera nationalement célébrer notre grand mariage de demain ; mais, pour donner le mot d'ordre à vos servants de l'autre chambre et à nos amis du journalisme, dans quelle opposition vous rangez-vous?

— Dans la plus avancée pour quelque temps : j'ai le bonheur roturier de mon fils et les Morineau à me faire pardonner. Je sais ce qu'on pense, au Luxembourg, de cette union ; qu'en dit-on, Ruffier, dans votre monde, à vous?

— Que désirez-vous qu'on en dise, monsieur le marquis? je dresserai l'opinion publique sur celle que vous m'aurez faite.

— Eh bien! répandez adroitement dans le juste-milieu que c'est une fusion dont moi, gentilhomme de vieille souche, avec une position assez belle, je crois, je tente de donner l'exemple. Au parti démocratique, persuadez que mon fils a désiré, ainsi que moi, rendre hommage à l'égalité des conditions sociales. Faites entendre aux légitimistes pur sang qu'il m'a été doux d'honorer le grand caractère des Vendéens, et que, peut-être, la famille royale exilée n'est pas étrangère à cette alliance. Nous aurons ainsi des prôneurs dans tous les camps ; surtout, n'oubliez jamais de proclamer que c'est ma volonté seule qui a décidé et mené à bien tout cela.

— Qui en est plus convaincu que moi, monsieur le marquis? et mieux que moi, qui peut attester...

— Je sais, Ruffier, à quoi m'en tenir, sur ce chapitre. Brisons là-dessus, car je n'aime pas les récriminations.

Digitized by Google

Je vais écrire au duc de Vallière pour lui donner une explication convenable, et demain je serai tout au bonheur de la famille.

Le marquis avait dit vrai : le lendemain, Antoinette Morineau était madame la comtesse Léon d'Asfeld.

Au sortir de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, où la cérémonie religieuse avait été célébrée, le marquis s'approche du vieux Morineau et de Louis, dont les traits resplendissaient de joie. Il engage ses deux bras sous le bras complaisant des deux Vendéens. Après s'être félicité avec eux d'une alliance qu'il regardait toujours comme une dette de reconnaissance et une expiation volontaire :

— Vous me forcez tous, continue-t-il, à croire à la vertu. A mon âge et avec l'expérience que, malheureusement, j'ai des hommes et des choses, c'est un triste aveu à faire, n'est-ce pas, mes amis? La vertu! Je commence à y croire un peu tard. Mais, dans la Vendée, comme à Paris, vous deviez faire exception à la règle commune. Cette pensée est une consolation pour mon amour-propre.

— Cette pensée, monsieur le marquis, est une erreur, reprend le père Morineau. Je vous en aurais bientôt convaincu, si j'osais vous initier à l'histoire de la plupart de ceux qui, comme mon fils et moi, ont à gémir de la captivité et de l'exil.

— Quoi! vous affirmeriez, monsieur Morineau, que votre dévouement a trouvé des imitateurs en Vendée? Vous êtes certain qu'il y a dans les bagnes des condamnés politiques aussi innocents que ce brave Louis? vous croyez qu'on trouverait en exil des cœurs aussi désintéressés que le vôtre?

— J'en jure sur l'honneur, monsieur le marquis.

— Eh bien! tant pis pour la France, mes amis; car, lorsqu'un pays est arrivé à cette confusion dans les idées

Digitized by Google

et dans les principes; lorsqu'au nom d'une monarchie nouvelle on frappe les défenseurs de l'ancienne monarchie qui pourraient, un jour ou l'autre, tout accepter de la main du temps, c'est un malheur pour les peuples, un plus grand malheur encore pour les dynasties. Je le déplore avec amertume.

— Mais, ajoute M. Morineau, qui donc aurait le pouvoir et la volonté de briser les chaînes de nos frères et de rendre à la patrie des enfants qui ne peuvent que l'honorer?

A cette question dont il saisit toute la portée, le marquis d'Asfeld répond :

— Ceux-là seulement qui, sur le sol de France si péniblement travaillé par les principes révolutionnaires, ont intérêt à conserver ou à faire naître des royalistes. Pour ceux-là, il n'y a plus qu'à faire grâce. La justice a eu son cours, et ce droit de grâce est un devoir qu'ils doivent s'estimer heureux de remplir, car les vents et les flots sont changeants.

Digitized by Google

LA SEMAINE SAINTE A ROME.

Voir Rome à travers son monde de palais, l'admirer dans ses gigantesques monuments, la contempler dans ses ruines immortelles, s'asseoir sous le sublime péristyle de son Panthéon qu'Agrippa dédia à tous les dieux; après avoir salué la basilique de Saint-Pierre, demander au Forum, au Capitole, au Colysée, dont les membres épars, comme ceux du poëte, parlent si haut à l'imagination, leur demander un souvenir de gloire, d'éloquence ou de martyre; avec les chrétiens prier sur les lieux mêmes où moururent crucifiés les apôtres Pierre et Paul, ou s'humilier avec les artistes devant les Raphaël et les Michel-Ange, dont le temps a respecté les chefs-d'œuvre; parcourir la ville sanctifiée par l'histoire et par la foi, jeter un regard plein d'enthousiasme sur ces marbres qui parlent au cœur, sur ces toiles qui, à force de vérité, saisissent l'âme; se laisser mollement bercer, soit au murmure incessant des fontaines, soit à la légère brise qui, le soir, vient, toujours fidèle, rafraîchir cette atmosphère embrasée; du haut de

Digitized by Google

la colonne Antonine découvrir la vieille capitale du monde chrétien, la suivre depuis son berceau jusqu'au jour où Auguste y entra triomphant et empereur; s'arrêter à la maison pauvre et nue du premier Brutus comme aux Thermes de Caracalla; assis sur le Monte-Mario, ombragé de pins toujours verts, commencer sa course historique à Ponte-Mole, où se noya l'usurpateur Maxence, quand le Labarum apparut à Constantin et lui annonça qu'il vaincrait par la croix; puis, se laissant aller au caprice du Tibre, qui roule, comme au temps d'Horace, ses eaux toujours jaunâtres; fixer son regard étonné sur ces quatre cents dômes de riches églises formant la couronne et l'apanage de la grande, de la première de toutes les églises de saint Pierre; avec la piété ou avec la science étudier tout ce que la cité contient de saint ou de savant, depuis les Catacombes, d'où chaque homme s'élançait chrétien, où chaque cadavre revenait martyr, jusqu'aux statues dispersées du Forum, de la colonne Trajane et des temples consacrés aux trois cent mille dieux que Varron comptait dans la Rome païenne; pâlir de bonheur ou tressaillir de foi quand votre pied curieux interroge un marbre antique, un torse mutilé, ou quand vos mains, humblement émues, pressent avec vénération quelques ossements de ces morts que la religion immortalise; visiter Rome en tout sens, la prendre sous ses différents aspects, la contempler lorsque son soleil l'inonde de magiques lumières, ou lorsque la nuit la couvre de ses ombres rafraîchissantes; la voir ainsi, cette Rome qui, depuis près de trois mille ans, occupe et remplit le monde du bruit de son histoire, du fracas de ses conquêtes, est bien beau, est bien doux, est bien consolant, mais ce n'est pas assez.

Alors vous pouvez, il est vrai, reprendre votre bâton de pèlerin, traverser les Alpes ou les mers, et, vous achemi-

Digitized by Google

nant vers le lieu de votre naissance, emporter encore un souvenir de toutes les merveilles qui frappent les regards, saisissent l'intelligence et soumettent l'imagination. Plus tard, vous aurez à raconter au coin de votre foyer, à vos enfants, à vos amis, les grands spectacles qui vous ont ébloui. Vous avez vu Rome telle que la plupart des voyageurs indifférents la contemplent, mais ce qu'il y a de plus magnifique vous est échappé, ce que tous les hommes de piété, d'instruction ou de poésie devraient venir méditer, vous est passé sous les yeux comme un souvenir confus auquel il ne vous a pas été donné de vous arrêter, et vous ne connaissez pas Rome, puisque vous ne l'avez pas encore vue dans la pompe de ses fêtes catholiques.

Il serait impossible, en effet, à l'esprit humain, de trouver dans les traditions des peuples, dans les mystères des cultes inventés par les imaginations poétiques de l'Orient, ou par les superstitieuses rêveries du Nord, des cérémonies plus touchantes ou plus sublimes que celles offertes à la piété chrétienne par cette grande semaine qu'au siége du catholicisme les Romains appellent, avec tant d'amour, *la Santa*.

Dans ces jours solennels où tout prie, depuis le Sauveur qui est la victime, jusqu'à la terre qui ne se voile plus de ténèbres ; depuis Jérusalem jusqu'à Rome, et de Rome à la plus modeste des églises catholiques, tout l'univers, la tête courbée dans la poussière, s'humilie au pied de cette croix qui l'a racheté, de ce calvaire où le sang fume encore et d'où jaillit la vie éternelle. Mais, pour voir la mystérieuse semaine dans toutes les magnificences de son culte, pour s'enivrer de cette foi qui réjouit l'âme, il faut venir à la ville pontificale lorsque le dimanche des Rameaux ouvre la période des souffrances divines.

Alors, ne croyez pas que ce soit pour Rome que le prophète Jérémie a soupiré cette poétique lamentation où les

Digitized by Google

voies de Sion pleurent parce qu'on n'accourt plus à ses solennités. Si Jérémie était l'heureux témoin de ces empressements annuels, s'il assistait à ces quatre jours d'agonie où l'Église épuise le calice de toutes les amertumes, il ne s'écrierait plus, comme au temps de sa douleur :

« Comment cette cité pleine de peuple est-elle assise au milieu du désert? La maîtresse des nations est devenue veuve; la reine des provinces est soumise au tribut, et, de tous ceux qui lui étaient chers, il ne se présente personne pour la consoler. »

Aujourd'hui, les temps sont changés, et, qu'on le doive à un attrait de dévotion ou quelquefois même de curiosité, toujours est-il que, de toutes les parties du monde, la foule se précipite vers Rome pour prendre part aux tristesses de la mort du Christ, aux joies reconnaissantes de la Pâque.

Le mercredi de la Santa a paru ; déjà le peuple encombre les triples rangs des colonnades de Saint-Pierre. Les princes et les pauvres, les artistes et les ignorants, les Anglais hérétiques et les familles catholiques, les Russes et les pèlerins qui, du haut des montagnes ou du fond des vallées, sont venus chercher l'espoir et baiser les pieds de celui qui évangélise la paix, tous sont là, confondus par un premier bienfait de la religion; tous attendent que les portes de la chapelle sixtine s'ouvrent à leur impatience.

Elles ont roulé sur leurs gonds d'airain. La foule frémissante se précipite dans l'enceinte. Les trois jours de mystère et de mort commencent.

Le pâle gardeur de buffles des marais pontins, le paysan, voisin du lac empoisonné de la Solfatarra, à demi couverts de peaux de chèvre ou de lambeaux de velours fané, se rencontrent face à face avec le riche voyageur ou la puissante dame que naguère ils suivaient de leur œil fauve dans la campagne romaine qu'environne la poésie du désert. Sur les dal-

Digitized by Google

les de cette chapelle, consacrée dans le Vatican à la splendeur des fêtes chrétiennes, il n'y a plus de rang : toutes les distances sont franchies, oubliées. On ne voit plus que des catholiques venant prier, puis le *Miserere* qui fait résonner les austères ou plaintifs versets de sa psalmodie explique et commente cette leçon d'égalité donnée par l'Église.

Là, quand la nuit tombe, quand le soleil pâlissant s'éloigne peu à peu de la fresque admirable où Michel-Ange peignait le Jugement dernier, et que Sigalon a léguée à la France, ainsi qu'un noble héritage, il vibre à vos oreilles comme un chant de mort ou de repentir, comme une de ces prières dont l'âme seule peut concevoir la touchante harmonie. Vous ne savez pas d'où partent ces accents dont la monotonie pleine de charmes a quelque chose de profondément religieux. Vous n'entendez que des voix qui, tantôt douces, tantôt formidables, portent dans vos cœurs la pénitence ou l'effroi. Lorsque, à chaque prophétique lamentation, les voix s'arrêtent, oppressées qu'elles doivent être, sous les émotions qu'elles produisent, un cierge de cire jaune s'éteint, ainsi que dans toutes les églises où l'on chante l'office des ténèbres. A la douteuse clarté que, dans l'obscurité, projettent les autres s'éteignant tour à tour, l'œil voit se dresser sur la muraille de l'autel les gigantesques fantômes que le génie de Michel-Ange précipite auprès de ce Dieu qui jugera les justices et qui scrutera Jérusalem jusque dans ses lumières. Il voit les tombeaux s'entrouvrir, les morts s'échapper de leurs sépulcres et tremblants de bonheur ou pâles d'effroi, assister à l'éternelle séparation des bons et des méchants.

Dans ce moment où la stupeur et l'admiration frappent les esprits les plus vulgaires, les intelligences les plus rebelles à comprendre ce qui est beau, tout le monde ici ne doit-il pas rentrer dans sa conscience ? Tout le monde n'est-

Digitized by Google

il pas présent par la pensée à ce jugement que le hardi pinceau du Buonarotti cisela sur la pierre et grava pour les siècles sous les rudes et ardentes couleurs de sa palette?

Lorsque tous les versets du *Miserere* ont déroulé leurs plaintifs accords, le pape, du milieu de la nuit qui l'environne, se lève dans ses habits de deuil. Sa main, qui bénit toujours, s'étend sur la foule, et, alors cette foule qui avait du repentir dans le cœur, de l'admiration ou des larmes dans les yeux, s'éloigne, méditant le mystère auquel elle a été préparée. A chaque détour de rue, presque à chaque maison, elle s'arrête. Partout ne se rencontre-t-il pas une madone? partout des chrétiens ne sont-ils pas à ses pieds? car il n'est pas une voix qui, de près ou de loin, ne s'unisse aux Pifferari de la montagne, une voix qui n'éclate en répétant ce refrain populaire :

E viva Maria!
Maria viva!
E viva Maria!
E chi la creo.

A ce chant si doux, on croirait que le peuple, venant d'assister à l'agonie du fils, veut, pour ainsi dire, consoler la mère dont l'âme va être si cruellement déchirée, dont les yeux seront noyés de tant de pleurs.

Mais, avant que tout fût consommé, le Christ avait voulu laisser un dernier gage de son amour pour les hommes. Il avait dit : « Ce pain est mon corps; ce vin est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. » Et l'Église, le jeudi saint, se pare de toutes ses pompes, s'enveloppe de tout son luxe, afin de rendre témoignage au sang rédempteur qui va couler. Le deuil, les accents funèbres, le tombeau, tout a disparu. C'est un glorieux prélude de la Pâque, une résurrection anticipée.

Digitized by Google

Aussi, dès le matin, la foule, en habits de fête, assiége-t-elle cette même chapelle Sixtine, où, la veille, selon les paroles d'Isaïe, elle a pleuré tout son cœur. L'encens fume autour de l'autel, ainsi qu'aux jours où l'Église salue de ses hymnes de bonheur la crèche de Bethléem; comme lorsqu'elle célèbre la venue de l'esprit créateur. Le pape est sur son trône. Il communie sous les deux espèces. Alors, sublime égalité de la primitive Église! les cardinaux, étincelants d'or, chargés de pourpre, s'avancent par rang d'ancienneté, deux à deux, comme de simples fidèles. Ils s'approchent du tabernacle, afin de rompre dans les mains du célébrant le pain de vie qu'à cette même heure Jésus-Christ offrit à ses disciples. De là, escorté de toute sa cour, le souverain pontife fend les flots de chrétiens agenouillés sur les dalles de marbre du Vatican; il va déposer processionnellement l'hostie sanctifiée en face du sépulcre préparé pour un Dieu dans la chapelle Pauline. Alors, se transportant au milieu d'une de ces immenses galeries où Raphaël prodigua les trésors de son génie, et que les arts couvrent de leurs chefs-d'œuvre ou de leurs plus précieux monuments, il s'approche de douze pauvres vieux prêtres tremblants sous le poids de l'âge. Ses mains, qui ont le terrible pouvoir de lier et de délier sur la terre ce qui sera lié ou délié dans le ciel, ses mains lavent les pieds de ces représentants des apôtres, car le vicaire ne doit reculer devant aucune des œuvres accomplies par le maître, car le prince et le roi, à l'image de Dieu dont il est l'interprète sur la terre, doit humilier son front couronné en présence de ces pauvres pour qui la religion a tant fait.

C'est vraiment à partir de cette heure que la Santa déploie la magnificence de ses afflictions. Dans ce peuple si impressionnable, si passionné, si amant du tumulte, ne cherchez plus ce qui compose sa vie habituelle. Le peuple

Digitized by Google

romain a disparu, avec ses mœurs faciles et ses chants inspirés ; il s'efface devant cette croix voilée ; il est triste de la tristesse de l'Église ; il pleure ainsi que pleuraient les saintes femmes au Calvaire. Lorsque arrivent les cérémonies, que la plus riche des langues serait inhabile à rendre ; lorsque, le vendredi, le silence de ses quatre cents cloches lui annonce que le Dieu par lequel il a été fait plus roi que jamais, expire sur le gibet où les vieux Romains n'attachaient que leurs esclaves coupables, lorsqu'il expire du supplice de la croix, de ce supplice dont Cicéron faisait contre Verrès la plus terrible des accusations, parce que Verrès avait ainsi fait mourir un citoyen, vous voyez le peuple s'identifier aux douleurs de l'Église. Au moment où les cardinaux, vieillards courbés sous le poids de leurs longues tuniques de deuil, se traînent à deux genoux pour adorer le crucifix, dont ils sont les premiers prêtres ; au moment où le patriarche de Jérusalem, entouré de ses évêques, vient, au nom de la Judée déicide, abaisser dans la poussière son front que souvent le sabre ottoman a sillonné des glorieuses cicatrices du martyre, le peuple, qui comprend, qui partage cette foi, assis autour des légères colonnes de marbre supportant la basilique, prie des yeux, il prie des lèvres, il prie du cœur.

Tout est chrétien en lui, et les augustes magnificences que la métropole du monde étale dans ce jour n'attirent plus que les regards distraits de quelques étrangers. Mais laissez, au milieu de Saint-Pierre, apparaître, suspendue au dôme qui semble s'ébranler, la croix lumineuse, symbole, pour lui, de la mort et de l'immortalité, oh ! alors, ce peuple enseveli naguère dans son silence frémit d'un saint plaisir. Cette croix (1) qui, à un signal donné, éclaire

(1) Depuis quelques années, l'illumination de la croix a été supprimée.

Digitized by Google

la vaste basilique comme une de ces magiques illuminations dont la coupole de Saint-Pierre et le château Saint-Ange sont le théâtre, cette croix révèle tout ce qu'il y a d'avenir dans le sépulcre que les Juifs ont scellé, et qu'ils gardent ainsi qu'une citadelle. Ses vives lumières se projettent sur les statues qui décorent les tombeaux des papes, dont le temple est entouré comme d'un précieux linceul, et, à l'aspect de cette glorieuse image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie, que les hommes sont petits! que leurs pensées d'ambition, que leurs rêves de félicité passagère tiennent peu de place!

Tout à coup, et au moment où le souverain pontife, à pied, suivi du sacré collége, se prosterne sous cette croix, l'hymne de toutes les douleurs, le chant de mort, ce ***Stabat mater dolorosa,*** la plus expressive élégie échappée de la bouche des hommes, et que Pergolèse a sanctifiée de sa musique chrétienne, retentit dans le temple.

Déjà pourtant la foule catholique ne verse plus de larmes. Suspendue entre la douleur et la joie, elle cherche à contenir les divers sentiments qui remplissent son âme; mais, dès le lendemain, lorsque le ***Gloria in excelsis Deo,*** échappé de la bouche du vicaire de Jésus-Christ, agite les cloches de la ville sainte et toutes celles de la chrétienté s'ébranlant à la même heure, lorsque le mystère accompli ne laisse plus ici-bas qu'une tombe vide et un Dieu sur l'autel, le Romain, à ce signal de résurrection, fait entendre ses chants de bonheur.

Le canon du château Saint-Ange mêle ses allégresses guerrières aux acclamations de la foule qui se presse dans les rues, qui s'ébat en indicibles témoignages de joie, qui applaudit des mains devant les feux de Pâques allumés sur chaque place, et en présence des innombrables fusées s'élevant et mourant dans les airs. Les madones, couvertes

Digitized by Google

de deuil depuis le mercredi, revêtent leurs costumes des jours heureux. On les entoure de bougies, on les charge d'ex-voto. Les boutiques elles-mêmes se parent de fleurs, elles sont ornées de lauriers; et, chose aussi morale qu'instructive, les Juifs, enfermés dans leur Ghetto, et qui portent encore gravé au front l'anathème fatal du déicide, les Juifs prennent part à l'allégresse commune. L'on semble, par les transports qu'ils sont obligés d'afficher, leur demander compte du sang que leurs pères versèrent sur le Golgotha.

C'est au milieu de ces pompes, aussi pleines de tristesse que de joie, de mystères touchants que de hautes leçons, que le jour de Pâques arrive. Pour nous, pauvre peuple désenchanté de toute croyance, qui ajoutons plus foi aux désolants sophismes du doute qu'aux lumières de l'Évangile, Pâques est un dimanche comme un autre, quand il en est encore un, un dimanche où l'on travaille le matin, où, le soir, on s'engouffre dans un théâtre. Pour les Romains, c'est autre chose.

Les Romains ressuscitent avec leur Dieu. Avec leur Dieu s'élançant du sépulcre, ils contemplent sur les murs crénelés du château Saint-Ange les vieilles aigles de la République auxquelles s'unissent les clefs de saint Pierre. La bannière de la liberté flotte aux murailles du mausolée de l'empereur Adrien, dont les Vandales firent une forteresse. Les sept basiliques étalent leurs plus riches ornements; et, à travers ses populations se pressant autour de la mère de toutes les Églises, regardez passer ces rois, ces cardinaux, ces ambassadeurs, ces princes par la naissance ou par le génie, qui vont prendre part à la fête universelle.

Il n'y a pas de ponts, pas de rues assez larges pour contenir la foule. Au moment où le peuple s'avance pour en-

Digitized by Google

tonner l'hymne de jubilation, toute cette foule s'arrête, dominée par un puissant instinct de vénération. Elle prie sur la place du Vatican, elle prie sur les escaliers de marbre conduisant au temple ; car, de ce jour de Pâques que le Seigneur a fait, elle n'ignore pas qu'une nouvelle ère date pour Rome et pour les nations qui languissaient assises à l'ombre de la mort.

Vous qui naguère avez vu la religion enveloppée de ses longs voiles de deuil, comme un fille qui pleure sa mère, approchez, si vous pouvez. L'immortelle inscription que Sixte-Quint grava au piédestal de l'obélisque élevé par Fontana, en face de la métropole du monde, a aujourd'hui réalisé ses glorieuses prédictions. Plus que jamais le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande dans cette enceinte.

Ce n'est plus, à l'heure qu'il est, le sombre aspect de la mort qui frappe les yeux. On ne rencontre plus ici de tabernacles ouverts et vides, comme si la main d'un nouveau Judas les avaient dépouillés ; plus de croix ensevelies sous les ombres épaisses du trépas ; plus de larmes reconnaissantes coulant sur un sépulcre. Une nuit a transformé les accents du désespoir en hymnes de bénédiction, et sur les parvis, ainsi qu'autour des mausolées où dorment de leur sommeil éternel les pontifes qui gouvernèrent le monde, le chrétien, heureux de sa foi, se prosterne dans le recueillement et la prière.

L'heure attendue sonne enfin. La messe du pape, la messe pascale va commencer. *Vider Napoli, poi mori,* s'écrient poétiquement les Napolitains dans l'extase où les plonge leur beau ciel, leur généreux soleil fécondant les campagnes, et cette Méditerranée qui caresse si amoureusement les murs de la ville du Vésuve.

J'ai vu Naples, et j'ai voulu vivre après ; mais, lorsque

Digitized by Google

le magnifique spectacle que la Basilique de Saint-Pierre déroule à l'œil surpris est venu frapper mes regards, après toutes les lugubres cérémonies dont j'avais été le témoin pendant la semaine sainte, je ne sais si ce n'eût point été avec bonheur que j'aurais suivi dans les cieux ces ineffables concerts, ces pompes religieuses dont l'Église s'entoure quand son chef, prêtre et roi, monte à l'autel. Plus d'un spectacle extraordinaire a charmé mes yeux. Une ravissante musique, musique de San-Carlo, de la Scala, de Tordinone et de la Fenice, a flatté mes oreilles. De plus imposantes cérémonies ont été offertes à ma curiosité. J'ai vu naître et mourir des rois, mais jamais mon cœur n'a été si ému qu'en contemplant le Pape, gravissant avec une douce majesté les escaliers de lapis-lazuli qui conduisent à l'autel, sous lequel repose le corps du premier apôtre.

Que de voyageurs de tous les temps et de tous les pays ont admiré la cathédrale du monde chrétien, Saint-Pierre, bâti sur les ruines mêmes du palais de Néron! Tous ont dit en mesurant ses triples rangs de colonnes, sa large place, ses immenses jets d'eau, son obélisque amené d'Égypte et jeté là, avec les cendres de César, couronnant son sommet comme un hommage rendu par l'histoire à la religion, tous ont dit sans doute : « C'est sublime! » Tous, en pénétrant dans ce sanctuaire où l'univers est appelé à prier, dans cette église qui a le dôme de Michel-Ange, les peintures de Raphaël, les sculptures des plus grands artistes, depuis le Bramante jusqu'à Canova, les marbres de Paros et le premier or arraché aux entrailles du Pérou, tous se sont écriés à la vue de tant de richesses qu'y entassèrent à profusion l'art et la piété : « Nous sommes bien ici; élevons trois tentes dans ce lieu. » Puis tous, ainsi que d'indifférents voyageurs, après avoir payé leur tribut d'enthousiasme, sont partis de Rome, fiers de pouvoir raconter

Digitized by Google

que leurs pieds avaient touché les dalles de marbre, les riches colonnes de Saint-Pierre et la majestueuse élégance de ses proportions.

J'en pourrais dire autant, mais je veux en parler mieux, car j'ai vu Saint-Pierre comme il mérite d'être vu, je l'ai contemplé de jour. Pendant ces nuits si belles, où les Italiens, enivrés de fraîcheur, errent par la ville, en modulant l'*aria di Bravura*, ou la barcarolle nouvelle, j'ai admiré les masses intelligentes de cet édifice. Mon œil s'est fixé pendant bien des années sur cette coupole dont l'harmonie a tant de grâce. Lorsque, environné de sa double puissance, escorté par des prêtres, par des prélats, par des évêques, par des cardinaux d'un côté et de l'autre par l'élite de sa garde noble, et par le sénat avec ses toges consulaires, le pape m'est apparu sur son trône d'or, traversant et bénissant cette foule prodigieuse, inclinée sous sa main, oh ! alors, je ne voyais plus que lui ; lui, n'était-il pas le maître, le prince, le grand, l'infaillible docteur ? lui, n'était-il pas l'Église ?

Quel beau jour pour les Romains qu'une messe pontificale ! La ville entière s'est parée pour cette solennité. Elle a pris ses habits de fête. Ses vieilles aigles, dont les serres recourbées couvrent encore les initiales sacramentelles de la République : S. P. Q. R (1), semblent agiter leurs ailes en signe de victoire. Le peuple, le sénat, dans la Basilique, tout se touche, tout est confondu, car cette messe qui va se célébrer avec une pompe si extraordinaire, n'est-elle pas un signe d'égalité ?

Celui que l'or, la pourpre et les diamants chargent de leur éclat est venu sans doute, quelques années auparavant, pauvre et isolé, demander un morceau de pain au

(1) Senatus populusque romanus.

Digitized by Google

Dieu dont il est aujourd'hui le représentant sur la terre, et peut-être dans cette multitude qui n'a plus de bras, qui n'a plus de jambes, qui n'a plus que des yeux et une bouche pour prier, se trouve-t-il un jeune enfant ou un simple moine que le ciel réserve pour l'élever, lui aussi, sur ce trône où le pape seul a le droit de célébrer les divins mystères !

Les pompes de l'Église ont quelque chose de si touchant, de si grave et de si imposant, que j'ai toujours été catholique par instinct. Enfant, j'aimais ces prières si douces et si lugubres qui président à notre naissance et à notre mort. Jeune homme, j'avais des larmes dans le cœur quand, au jour de la Pentecôte ou à l'ouverture de l'année scolaire, le *Veni Creator* retentissait à mes oreilles. Je nourrissais des idées d'ambition, des rêves de gloire ou de félicité, lorsque, du fond d'un temple agreste, un prêtre faisait vibrer le *Te Deum*, l'hymne des anges et du vainqueur. Qu'on juge des sentiments dont mon âme dut être remplie la première fois que, dans la grande Basilique, je vis le Père des croyants porté par les pénitenciers de Rome se placer sur son siége d'or, en face de l'autel resplendissant du feu de mille cierges ! Je ne distinguai ni les rois à genoux autour des quatre colonnes de porphyre qui semblent soutenir la coupole, ni leurs ambassadeurs imitant leur exemple, ni les sénateurs romains déployant la pourpre de leurs toges antiques, ni les cardinaux dont les chasubles uniformes étincellent sous le poids des diamants : mon œil ne s'arrêta que sur un homme.

Cet homme était le pape, un vieillard à la noble figure, aux beaux cheveux blancs et dont les lèvres murmuraient d'augustes prières.

Je n'entendis rien de la ravissante musique qui émeut le cœur comme un chant de mère, rien de ce qui se dit,

Digitized by Google

rien de ce qui se fit. Lorsque je fus quelque peu habitué à ce grandiose de cérémonies qui s'empare de toutes les facultés, alors il me fut possible de me rendre compte des sensations qui avaient, pour ainsi dire, absorbé mon intelligence. Alors je pus raisonner mon admiration, et voici ce que j'ai vu, ce que toute la magie du pinceau de Raphaël, ce que toute la poésie d'un Torquato Tasso ne pourraient exprimer.

Au moment où la croix d'or, portée par un prélat, et entourée de douze chandeliers d'or que d'autres prélats peuvent à peine contenir dans leurs mains, apparaît au milieu de cette foule qui tout à l'heure encore s'agitait comme les flots de la mer en courroux, un silence religieux s'empare de toutes les âmes, puis le chant catholique : ***Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam***, salue l'entrée du souverain Pontife. La tiare en tête, il va abaisser son front sur la pierre qui cache les ossements du chefs des apôtres. Il se relève bientôt, et lui qui priait un instant auparavant comme un pauvre pécheur, le voilà maintenant, prince de la terre, et notre seigneur le pape, qui reçoit les hommages des cardinaux, ses vénérables frères!

Cette adoration, prélude obligé de chaque messe pontificale, est sans contredit un des plus nobles spectacles offerts à la terre. Figurez-vous soixante vieillards, tous chargés d'années, de vertus ou de science, tous couverts de pourpre, tous se prosternant aux pieds de celui que, par élection, ils ont choisi pour maître, de celui que peut-être quelques-uns d'entre eux ont protégé, lorsque, moine ou clerc, dans la solitude que sa naissance ou sa pauvreté lui avait créée, il jetait les fondements de sa réputation. Parmi ces membres du Sacré Collége, on rencontre des fils de roi, des enfants d'empereur, des princes, des hommes

Digitized by Google

de haute lignée, dont le nom seul est une gloire. Ce sont ceux-là qui baisent avec une plus respectueuse vénération les pieds et l'anneau du Pontife, ceux-là qui s'humilient davantage, voulant ainsi, dans cette église où la croix est reine, se faire pardonner le hasard de la fortune ou le bonheur de la naissance. Après eux, arrivent le sénat romain, puis les princes chrétiens, les ambassadeurs de tous les pays. Lorsque cette adoration a épuisé tous les rangs, a confondu sur les marches du trône les fils du roi et les enfants du peuple, le Pape se lève, la tiare tombe de sa tête, et l'on ne voit plus qu'un prêtre en cheveux blancs.

La messe commence, toute la Chrétienté, représentée par des députations d'évêques ou de fidèles et unie d'intention, prie avec son chef.

Autour de l'autel privilégié que, dans cette fête, nul profane n'a le droit d'environner, il se trouve des cardinaux, des princes de la sainte Église romaine, et qui, humbles officiers, servent le célébrant. Il y a des prélats qui, dans leurs cathédrales, reçoivent, eux aussi, des hommages; mais qui, dans cette foule de dignitaires sacrés, confondus sous la mitre, s'estiment heureux d'offrir à leur pasteur le vin, l'eau, l'encens, que ses doigts ont bénis.

Les patriarches de l'Orient, avec leurs ornements sacerdotaux du temps des conciles, sont là à leur place dans la hiérarchie ecclésiastique, et leurs voix cassées avant l'âge par les persécutions ou les travaux de l'apostolat chantent dans cette harmonieuse langue qu'Homère a faite l'épître et l'évangile, dont les cardinaux diacres viennent de donner lecture en latin. Quand l'apôtre et le Christ ont parlé, l'homme, le chrétien, parle à son tour, et le *Credo*, symbole qui contient toute notre foi, qui lie le passé à l'avenir, s'élance d'une seule bouche et de cent mille cœurs.

Digitized by Google

Alors, de ces splendides sacristies construites par Pie VI et qui forment autant de palais où la peinture le dispute à la sculpture, sortent, portés par des prélats et soutenus sur de riches coussins de velours, les vases sacrés dont le Pape seul a le droit de se servir, les triples tiares qu'en mourant il lègue à son successeur comme un fardeau sur la terre, et peut-être dans le ciel, tous les trésors que l'Église possède, toutes les pierres précieuses dont la piété ou la magnificence des souverains l'a comblée. Le Pontife domine cette population chrétienne qui voudrait agrandir l'enceinte. Il est séparé de tous ceux qui le servaient, et, un genou en terre, il prononce les paroles mystiques, les paroles de vie qui changent le pain en Dieu, le vin en son sang. A ce moment, peut-il y avoir encore dans le temple des incrédules ou des impies? Il n'y a en réalité que des chrétiens, que des catholiques, car la religion, dans sa toute-puissance, avec toute la magie de ses souvenirs, saisit le cœur, et un silence universel atteste son empire sur les hommes.

Le mystère d'amour et de réconciliation est consommé. Les chants se font entendre de nouveau ; mais ces chants auxquels ne se mêle aucun instrument humain, ces chants ont emprunté quelque chose de surnaturel aux divines paroles que le consécrateur a prononcées. Ce n'est point une musique terrestre qui ébranle si doucement ces murs, témoins de tant de merveilles. Il y a une telle suavité dans ces accents, dans ces prières remplissant d'une sublime harmonie la vaste basilique, que l'âme s'élève avec elles, et que, dans ce moment, chacun portant ses regards sur cet autel et sur ce pontife, prie comme prierait une pauvre femme. Des larmes arrachées aux puissants de la terre tombent sur les magnifiques tentures dont les parvis sont couverts, et souvent, là, j'ai vu des Anglais au cœur froid,

Digitized by Google

à l'âme desséchée par les calculs de l'ambition ou par les jouissances de la vie, des hommes à la foi douteuse ou à la conscience plongée dans les ténèbres de l'erreur, s'écrier ainsi que les catholiques : « Nous sommes bien ici ! »

Le canon du château Saint-Ange, le bourdon retentissant de Saint-Pierre, annoncent que le Pape s'avance pour bénir la ville et l'univers. Alors tous ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans le temple, tous ceux à qui il n'a pas été donné d'y entrer, courent sur la grande place du Vatican qu'illumine un soleil d'Italie. Là, à côté de l'artiste qui, dans les belles figures des Romains, dans les poses gracieuses des femmes du peuple, cherche une inspiration et quête un sujet de tableau, comme Schnetz et Léopold Robert ont su en trouver, passe tout ce que Rome renferme de puissant, de riche, de savant. C'est un panorama plein de vie, déroulant à l'œil ravi les costumes de toutes les nations, les uniformes de toutes les cours, les habitants de toutes les contrées.

Il est midi, le canon gronde, les cloches des quatre cents églises de la ville des Césars agitent en rapides volées leur bruyant airain, et aussitôt que sur le balcon de Saint-Pierre on voit apparaître le trône du Pontife, ces mots de la foi chrétienne : *Il santo padre,* prononcés à voix basse, retentissent dans tous les rangs. Hommes et enfants, femmes et vieillards, tous courbent le front dans la poussière. Au milieu du plus religieux silence, le Souverain Pontife étend la main, il bénit la ville; il bénit l'Orient et l'Occident. Le monde entier a droit à ses bénédictions. D'augustes paroles, des paroles d'amour ou d'espérance, tombent de sa bouche. Le peuple se relève, la joie dans les yeux, la félicité dans l'âme, et avec cette langue italienne si riche d'harmonie :

« Viva ! viva ! » s'écrie-t-il, rendant à son Pontife par ce

Digitized by Google

vœu des hommes ce que la prière du prêtre vient de leur accorder.

Rome s'est environnée, pendant le carême, de sa douleur comme d'une ceinture. Le jour de Pâques, elle a reconquis sa joie délirante. Afin de lui en donner le signal, le soir, à la nuit tombante, la coupole de Saint-Pierre s'illumine par enchantement. Elle projette au loin sur la cité et sur les campagnes désertes ses mille feux de diverses couleurs qui la renferment dans un vaste réseau. Le mausolée d'Adrien, que le pont du Tibre défend, vomit dans le fleuve ses girandoles, lance dans les airs ses brillants soleils, ses magiques fusées se croisant, s'entrechoquant, se brisant avec éclat les unes contre les autres, et les Romains si amoureux de ces plaisirs nocturnes, et les étrangers qui les partagent, tous répandus dans les rues adjacentes ou sur les sept collines consacrées à de pieux monuments, tous, catholiques ou protestants, incrédules ou schismatiques, s'inclinent devant cette fête qui a pour témoins des représentants de l'univers entier.

Ainsi s'écoule tantôt dans les larmes de la piété, tantôt dans les ravissements du bonheur, cette semaine appelée à si bon droit la Santa, cette semaine, laissant tant de consolations au cœur de ceux qui assistent avec les yeux de la foi à toutes ses cérémonies, et tant de souvenirs de majesté religieuse dans l'âme des hommes qui n'y sont accourus que poussés par un sentiment de curiosité.

Digitized by Google

LES

LOUVETEAUX DE CARRIER.

Les derniers rayons d'un pâle soleil de décembre se projettent encore sur les flots que la Loire roule vers la mer et sur la ville de Nantes, que la Terreur soumet, que la Terreur domine, comme un esclave n'osant pas même relever sa tête humiliée sous le coup d'œil du maître qui l'a acheté. Il n'est que quatre heures du soir. Dans cette cité, que le commerce vivifia, dans ce port, que les vaisseaux des Antilles, que les navires de Bourbon saluèrent comme le centre de leurs opérations, l'on n'entend résonner que le bruit du tambour annonçant aux Nantais que, par ordre de Carrier, représentant du peuple, ils n'ont plus le droit de parcourir leurs rues, de visiter leurs amis, de s'occuper à l'extérieur de leur deuil et de leurs affaires. Le silence et la mort doivent seuls régner maintenant sur cette ville, dont la révolution, à force de crimes, a immortalisé chaque place, a dévoué chaque quartier à un deuil qui semble encore l'envelopper.

C'était le 20 décembre 1793. Cinq heures du soir sonnaient à l'horloge du Bouffay, et, selon leur habitude de

Digitized by Google

tous les jours, les volontaires de la compagnie de Marat escortaient dans les rues désertes un convoi de Vendéens, qu'ils étaient allés attendre au pont de Pirmil. Dans ce troupeau de martyrs destinés à compléter le nombre des victimes que Carrier avait demandées pour sa nuit, il se trouvait une pauvre jeune femme.

Elle avait été riche; on pouvait encore facilement s'en apercevoir aux lambeaux de vêtements que la main des *frères et amis* avait déchirés. Elle était belle; on l'aurait deviné aux impures provocations dont elle était l'objet. Pâle, les pieds en sang, le front couvert d'une sueur mortelle, la Vendéenne se traîne à la suite des autres prisonniers; car elle n'est pas seule avec ses souffrances.

Épouse, elle a recueilli le dernier soupir de son mari, tué à la bataille de Chollet, en combattant avec gloire près de Bonchamps et de d'Elbée, frappés de mort à ses côtés. Mère, il lui reste deux enfants, innocentes créatures que la fatigue, l'insomnie, le froid et la faim, rendent insensibles, même aux tristes caresses de leur mère.

L'un, qui n'a pas encore sept ans, se tient attaché à la robe de deuil de la veuve; l'autre, pauvre jeune fille, dont quatre printemps n'ont pas encore couronné le front, les bras collés au cou de sa mère et le corps soutenu par le havresac de toile que la Vendéenne porte sur son dos, sommeille la tête inclinée, ignorante de tous les maux qui lui sont réservés.

Précédé et suivi de la plèbe de sans-culottes pour laquelle le couvre-feu révolutionnaire ne sonne que lorsque les bateaux à soupape ou le couperet de l'exécuteur ont accompli leur mission de tous les jours, le cortége arrive à la prison commune. La veuve embrasse ses enfants. Après tant de tourments, elle allait enfin les voir goûter quelque repos.

Digitized by Google

Trois heures de silence, trois heures d'épouvantables angoisses, s'écoulèrent dans les premiers soins dus à ces deux orphelins. Une voix de geôlier se fit entendre. Le nom de la Vendéenne fut prononcé; on l'appelait, elle descendit. Une espèce de tribunal révolutionnaire se trouvait en permanence. Il jugea, c'est-à-dire il condamna. Il n'eut besoin ni de témoins ni d'avocats. Il ne s'occupa même pas de l'identité de l'accusée. Ne savait-il pas qu'elle venait du pays des Brigands, qu'elle était Royaliste et Chrétienne? Pour prononcer un arrêt de mort, il ne lui en fallait pas tant : un seul de ces titres suffisait.

En sortant du tribunal, la condamnée fut jetée dans le préau. Là, elle rencontra des complices qu'elle n'avait jamais vus, des coaccusés auxquels elle n'avait jamais adressé la parole, une foule immense qui attendait le funèbre convoi, afin de le poursuivre de ses malédictions, et vingt bourreaux officieux qui, en l'accolant, par un *mariage républicain*, à un autre coupable comme elle, chassèrent devant eux ces infortunés, avec moins de pitié qu'un boucher ne pousse, à l'aide de ses chiens, les moutons qu'il conduit à l'abattoir.

Elle marcha sans force, sans idée même, à travers cette multitude d'insensés, palpitants d'un affreux bonheur. Elle ne comprenait ni ce qui venait de se passer ni ce qui allait arriver. Mais, quand la Loire déroula à ses yeux, sous les torches qui accompagnaient le convoi, ces lugubres barques où, attachées deux à deux, étaient entassées les victimes, la pauvre femme se sentit mère. Le fleuve qui devenait son tombeau lui retraça ses devoirs. Des larmes coulèrent sur son visage, et des mots inarticulés, que les joies patriotiques semblaient vouloir étouffer, s'échappèrent de sa poitrine.

« Mon fils! disait-elle dans son égarement; ma Thérèse!

Digitized by Google

ne se trouvera-t-il pas ici un cœur de mère qui aura pitié de ma douleur?

La marée baissait; l'intensité du froid pouvait, en gelant la Loire, rendre impossible l'exécution; on activa les préparatifs. Une demi-heure après, le fleuve engloutissait le cadavre de la Vendéenne avec ceux des autres martyrs.

A la même heure, un élégant hôtel resplendissait, sur le boulevard de Nantes, du feu des bougies. Les chants de joie, les cris d'heureuse ivresse, s'échappaient de cette maison. Au milieu des ténèbres et de ce voile de deuil dont la ville est enveloppée, qui donc peut violer l'ordre intimé par Carrier, et jouer ainsi sa vie dans un banquet qui doit être celui des morts? Qui donc a osé s'enivrer de bonheur lorsque Carrier n'a pas donné le signal des transports, lorsqu'il n'a pas dit aux Nantais : « Chantez ce soir; si je le veux, cette heure sera pour vous la dernière! »

Aujourd'hui il y a dans cet hôtel une fête comme celle dont ses murs furent hier les témoins, une fête comme ils en verront une demain; car cet hôtel, bâti avec la fortune des suspects d'incivisme, avec les têtes des royalistes et des modérés, appartient à Louise-Angélique Caron, et Louise-Angélique Caron, la jeune femme aux blanches épaules, aux cheveux noirs, aux traits gracieux, à la bouche souriant de volupté, c'est la maîtresse du proconsul, celle qui a reçu la mission d'égayer le tigre, et de lui rendre moins longues les heures qui séparent une exécution d'une autre exécution.

Autour de cette table, chargée des vins les plus rares, des mets les plus exquis, on aperçoit tous les hommes dont l'histoire de Nantes gardera longtemps l'épouvantable souvenir.

C'est Goullin, le talon rouge révolutionnaire, sans-cu-

Digitized by Google

lotte amadis, faisant passer de ses bras dans ceux des bourreaux ou des noyeurs les femmes qu'il a flétries d'une caresse impure; c'est Lambertye, le proxénète impassible de l'échafaud; Grand-Maison, qui, assassin avant 1789, entérine ses lettres de grâce en assassinant civiquement; Chaux, le scandaleux banqueroutier, faisant liquider ses dettes par le rasoir national; Bachelier, le ci-devant notaire aux Régaires de Nantes, qui frappe de mort ses confrères, afin d'améliorer son étude. Voici Minée, l'évêque constitutionnel de la Loire-Inférieure; et plus loin, au milieu de ce bataillon de femmes, la honte de leur sexe, voilà Carrier promenant son œil fauve sur ce troupeau de courtisans que la débauche ou la soif du sang lui a donné; le voilà, avec sa taille élevée, mais un peu courbée, avec cet air commun et féroce qu'il affecte, avec ce geste tour à tour brusque et menaçant qui, plus d'une fois, fut un arrêt de mort. Son visage est basané, ses traits sont heurtés, et, sous sa noire et grasse chevelure, que couvre un bonnet rouge, il cache un front anguleux, où toutes les passions mauvaises semblent avoir tracé un douloureux sillon.

Il est sombre; les sourires de ces femmes ne l'arrachent point à sa taciturnité. Seulement, quelques grossières paroles, d'équivoques bons mots ou de hideux jurements, s'échappent de sa bouche. Son accent auvergnat les frappe toutes de stupeur, car toutes sentent que le tigre a soif, toutes tremblent d'être désignées pour assouvir son instinct sanguinaire.

C'était en effet un terrible homme que Carrier! Avocat à Aurillac, il avait vécu jusqu'à trente-cinq ans dans une atmosphère de chicane et de privations; il avait vécu seul, renfermant dans son âme les trésors de colère qu'y amassaient contre la société sa pauvreté et son amour effréné

Digitized by Google

des plaisirs. Un jour vint où il put faire expier aux autres les tortures qu'une monotone existence lui avait préparées. De ce jour, Carrier s'abandonne à l'impétuosité de ses passions, et, se mettant plutôt à la suite de Danton qu'à celle de Robespierre, ses confrères de barreau, il marche, à travers le sang, à la conquête de toutes les voluptés. Il n'y avait dans sa tête ni plan politique arrêté ni ces projets ambitieux qui germaient dans la fébrile imagination de quelques conventionnels. Carrier n'était point taillé d'après le modèle de ces géants, exposant leur vie sur l'enjeu des révolutions, et attendant du hasard un trône ou un échafaud. Il n'avait ni cette puissance de parole qui emportait les masses et les lançait aux frontières, ni cette sublimité d'enthousiasme qui, au milieu de tant de forfaits, saisit pourtant le cœur d'une admiration involontaire; il n'était cruel que par instinct. Le sang lui montait à la tête, sa vapeur l'enivrait; et, rassasié promptement de jouissances faciles, il en demandait à l'échafaud comme pour galvaniser ses sens.

Pendant cette nocturne orgie, et au moment où un des noyeurs accourait annoncer que l'expédition de la nuit avait parfaitement réussi, une femme du peuple, une ouvrière que le hasard conduisit sur le passage des noyés, demandait à parler au proconsul. Elle priait ses horribles gardes du corps avec tant d'énergie, sa voix dominait si bien et combattait avec tant d'éloquence l'obstination de leurs refus, que, frappé de ce bruit inusité, Carrier fait signe d'introduire la Nantaise.

On lui a dit souvent que le courage faisait impression sur cet homme, que parfois même il cédait à des prières ne décelant pas trop de crainte. Après avoir réuni toutes les forces de son âme, elle s'avance vers lui d'un pas assuré :

Digitized by Google

— Citoyen représentant, dit-elle quand elle lui eut fait sa révérence, je suis une bonne patriote; mon mari, qui est menuisier, combat en Vendée les infâmes suppôts de Pitt et Cobourg. Moi, pendant son absence, j'élève cinq enfants qui, plus tard, prendront sa place sous le drapeau, qui mourront, s'il le faut, pour la République une et indivisible. Je viens de la noyade; là, j'ai vu une mère qui pleurait, une femme comme moi qui, avant de mourir, recommandait à la pitié publique ses deux orphelins. C'était une brigande, car elle avait des mots choisis sur les lèvres; mais ses larmes m'ont attendrie. Je me suis dit: « Allons trouver le citoyen représentant, il nous accordera peut-être la vie de ces pauvres petits, » et me voilà.

Carrier avait écouté ces paroles d'un air distrait et moqueur. Tout à coup, et sans même jeter un regard à cette femme qui l'implorait :

— Lambertye, s'écrie-t-il d'une voix rude, quelle est cette brigande dont parle la citoyenne? et pourquoi, sans me consulter, a-t-elle été condamnée à la déportation verticale? Était-elle jolie?

— Comme un ange, citoyen représentant, s'écrie l'ouvrière.

— Il n'y a plus d'anges, murmure Carrier; le vieux Minée, ton apostat d'évêque, te le certifiera. Si je te faisais cette demande, c'était pour prouver à ces hommes-là qu'ils ne savent pas même exécuter mes ordres. J'aime beaucoup de pareils anges, moi, et je ne veux pas qu'on les noie sans mon autorisation. Passe pour celle-là; une autre fois je ne serais pas si facile. Tu dis donc, citoyenne, que ton cœur s'est ému de la douleur de cette brigande?

La femme du peuple contemplait sans effroi, comme sans jactance, le proconsul et ses hideux convives.

— Oui, répond-elle; à la vue de cette mère, j'ai senti

Digitized by Google

quelque chose là qui m'a poussée à faire une bonne action.

— Et tu désires m'y associer, n'est-ce pas? reprend Carrier. C'est une pensée qui vient à peu de monde; tu l'as eue : je ne veux pas que tu t'en repentes. Connais-tu le nom des louveteaux?

— Sans doute, réplique l'ouvrière; la brigande l'a prononcé devant moi.

— Tu en feras de bons républicains, n'est-il pas vrai?

— Je les élèverai comme les miens, je le promets à la nation.

— Le peuple français, par la voix d'un de ses représentants, te confie ces deux louveteaux; ils sont à toi. Si tu as du pain de reste à partager avec eux, tu es libre de les recueillir. Grand-Maison, va faire lever leur écrou et amène-les ici. C'est de ma main que je veux que tu les reçoives. En attendant, place-toi à mes côtés, comme une bonne citoyenne que tu es, et dîne, ce soir, avec les patriotes les plus épurés de la ville de Nantes.

L'ouvrière voulait mener à bonne fin sa charitable entreprise. Sans presque jeter un regard à son impudique entourage, elle s'assit entre Carrier et sa favorite.

Les deux orphelins, conduits par Grand-Maison, arrivèrent bientôt, encore épuisés de la fatigue du voyage, et les yeux appesantis par le sommeil auquel on venait de les arracher. Le représentant du peuple les prit sur ses genoux, les caressa comme une louve peut caresser de timides agneaux. En jouant avec les beaux cheveux blonds de la jeune Thérèse :

— Leur mère, dit-il, a bu à la grande tasse nationale; faites-les boire, eux, à l'éternité de la République!

Les enfants, qui frémissaient de peur, firent ce qu'on leur commandait. D'une voix qui cherchait à ne pas être trop tremblante, Charles osa prononcer le nom de sa mère

Digitized by Google

et demanda qu'il lui fût permis, à lui et à sa sœur, de la rejoindre au Bouffay.

— Votre mère, reprit Carrier, essayant d'adoucir son ton plein d'une farouche brusquerie, a entrepris un long voyage maritime. La citoyenne que voici, vous adopte. C'est elle que la nation charge de pourvoir à vos besoins; c'est elle qui vous apprendra à devenir de vertueux sans-culottes. Allons, vieux Minée, reprit-il avec un sourire de bienveillance, donne-leur ta bénédiction épiscopale, et que ces louveteaux aillent dormir d'un sommeil moins profond pourtant que celui de leur mère.

La Nantaise sortit palpitante d'effroi et de bonheur, entraînant avec rapidité les deux orphelins qu'elle arrachait à une mort inévitable. Quelques instants après, ces pauvres petits enfants, qui ne connaissaient pas encore l'étendue de la perte qu'ils venaient de faire, se virent installés au milieu d'une nouvelle famille. Entourés des soins grossièrement délicats de leur libératrice, ils vécurent là, dans une des vieilles et étroites rues du quartier des halles, de cette vie toute matérielle qui développe si promptement les organes, mangeant du pain lorsque les comités leur en accordaient, et perdant, peu à peu, dans les jeux de l'enfance, les heureux souvenirs de leur première fortune, les tristes pensées que la Loire offrait à leur cœur. La citoyenne était encore jeune, remplie de courage et de pitié. Pour élever les sept enfants que la nature et sa charité lui avaient donnés, elle travailla, comme sait travailler une femme du peuple. La Providence bénit sa maison.

Le mari, qui, sous la cocarde tricolore, combattait avec une républicaine ardeur les suppôts de Pitt et Cobourg, retourna dans ses foyers quand le traité de la Jaulnais fut signé entre Charette et les Conventionnels. En apprenant

Digitized by Google

ce que sa compagne avait fait, il l'embrassa avec effusion, il embrassa en même temps les louveteaux qu'elle avait arrachés aux noyades ou aux maladies délétères dont, à cette époque, les prisons de Nantes étaient assiégées; puis il dit :

— Femme, je t'approuve; à défaut de fortune, c'est un bon exemple à léguer à nos enfants. Ils resteront toujours pauvres, eux, toujours ouvriers comme nous; il n'en sera peut-être pas de même des autres. Il ne faut donc pas que nous ayons de reproches à nous adresser. Qu'ils reçoivent tous deux l'éducation que notre indigence nous permettra de leur donner.

Tous deux la reçurent en effet.

Quelques années s'écoulèrent ainsi. Sous la main de Bonaparte, la révolution s'humanisa, se transforma. De farouche conquérante, elle devint courtisan, et Charles de Puy..., qui atteignait sa dix-septième année, sentant bouillonner dans sa tête cet instinct de gloire militaire qui, alors, agitait toutes les âmes, Charles s'engagea comme simple soldat.

En lui serrant la main, au moment du départ, en mêlant ses larmes à celles de sa femme, l'ouvrier ne put que dire :

— Jeune homme, je suis votre père adoptif. Vous avez été riche, vous êtes noble. La carrière des armes peut vous rendre tout ce que vous avez perdu. Allez servir la patrie, et quelquefois songez aux pauvres ouvriers qui vous recueillirent dans vos malheurs. Votre sœur, ainsi que vous, fera toujours partie de la famille. Ma femme et moi nous veillerons sur elle, comme nous avons toujours veillé sur vous.

A ces mots, de nouvelles larmes s'échappent de ses yeux. Sa main, agitée par l'émotion, s'appuya sur la jeune

Digitized by Google

Thérèse qui pleurait auprès des cinq enfants de l'ouvrier, et mère, père, sœurs, jeunes gens, tous confondus dans un même sentiment d'amour, de piété et de reconnaissance, jurèrent de ne jamais oublier ce jour si solennel pour eux.

Charles partit. Son nom était beau. Il résonnait bien aux oreilles du nouvel Empereur, qui, réunissant, comme dans un faisceau, toutes les gloires autour de son trône, cherchait à rajeunir les vieux noms historiques, afin de donner un vernis d'antiquité aux illustrations nouvelles que la guerre tirait de l'obscurité. Charles de Puy... fut brave. Il avança en grade de champ de bataille en champ de bataille. Plus tard, l'Empereur lui donna une femme de sa main. L'Empereur voulut doter la fille du brigand mort dans les landes de la Vendée, la sœur d'un de ses soldats, et Thérèse de Puy... fut heureuse, moins heureuse peut-être que cette famille d'ouvriers au sein de laquelle elle avait trouvé une si généreuse hospitalité.

Napoléon tomba. Charles eut des regrets; mais il crut devoir à sa patrie le sacrifice d'une affection dont il s'honora toujours. Il resta donc sous le drapeau blanc que son père avait défendu jusqu'à la mort. 1830 le vit démissionnaire, mais les souvenirs des camps, mais les honneurs militaires, mais une belle fortune, composée des débris de celle que la Révolution lui avait ravie, et plus encore du patrimoine de la femme que l'Empereur lui avait choisie, ne firent jamais oublier au louveteau de Carrier ce qu'il devait à ses parents adoptifs.

La République les avait trouvés pauvres. Elle les laissa riches seulement de la bonne action qu'ils avaient faite, de la reconnaissance que Charles, Thérèse et leurs enfants s'honoraient de leur témoigner. L'ouvrier avait vieilli avec sa compagne. Leurs fils, leurs filles, élevés au milieu de

Digitized by Google

tant de vertus cachées, couronnaient de respect et d'amour les cheveux blancs du soldat républicain et de la citoyenne. Chaque année, quand revenait le fatal anniversaire : quand le 20 décembre ramenait dans toutes ces familles séparées aux yeux du monde par le rang, l'éducation et la fortune, ce jour de deuil, de larmes et de pieuse reconnaissance, alors Charles et Thérèse de Puy..., s'arrachant avec bonheur aux enivrements de la richesse ou aux séductions du plaisir, accouraient à Nantes pour célébrer, dans l'étroite demeure du vieux prolétaire, ce moment de cruelle mais douce mémoire qui leur ravit une mère et leur donna une nouvelle famille.

Il y avait sans doute bien des amertumes cachées dans ces épanchements annuels, car la Loire avec les funèbres images qu'évoquent ses rives, la Loire, était là sous le regard des orphelins, la Loire apportant toujours au cœur d'un fils, à l'oreille d'une fille, le dernier soupir d'une mère, sa dernière parole, qui fut pour eux un cri d'amour et de salut. Mais Charles, en pressant sur son sein la vieille ouvrière, mais Thérèse, en entourant de ses soins respectueux le soldat de la République, se complaisaient dans ces douleurs et dans ces joies de l'enfance que rien n'avait effacées de leur cœur.

Cinquante-neuf ans ont passé sur la France depuis cet anniversaire. Tous les ans, les deux louveteaux, qui doivent la vie à un élan de compassion de la Nantaise, à un caprice d'humanité de Carrier, sont revenus les mains pleines de bienfaits. Les révolutions se sont succédé. Des trônes ont été engloutis dans les tempêtes ; la France a changé de mœurs, de lois, de princes, de passions même. Il n'y a eu peut-être de constant, en cette mobile époque, que cette reconnaissance, que ces paroles prononcées par l'ouvrier lorsque, avec un pieux orgueil, Charles et Thé-

Digitized by Google

rèse étalent sous les yeux de leur famille adoptive les riches présents que chaque 20 décembre voit renouveler.

— Ah ! s'écrie-t-il, pourquoi ces dons? nous n'en avons pas besoin. Revenez l'année prochaine serrer encore une fois la main de votre père et embrasser ma pauvre vieille femme. Cela pour moi vaudra mieux que tous les trésors. De l'argent de vous, fi donc ! je croirais que vous voulez me payer.

Et, lorsqu'il a proféré ces paroles, qui, pour lui, ont quelque chose de sacramentel, il embrasse ceux qu'avec tant d'orgueil il nomme ses enfants. Il se fait raconter en détail leurs joies ou leurs peines. Il s'identifie avec les unes et les autres, puis, à l'heure du départ, la mère, le père et ces deux familles qui n'en font qu'une, tous pleurent comme au jour où Charles, brillant de jeunesse et d'espérance, s'élança dans la carrière militaire.

Le 20 décembre 1837, j'ai été témoin de cette scène digne des jours anciens, et qui peut-être s'est répétée à Nantes dans plus d'une famille d'artisans. Conduit par Charles et par Thérèse, dont une délicatesse peut-être trop scrupuleuse ne me permet pas d'indiquer le nom de famille, j'ai vu le volontaire de 1793, qui, dans son humble atelier, à côté de son fusil de munition, a déposé sa vieille cocarde tricolore, comme un muet symbole de ses opinions toujours vivaces au fond de son cœur. Je l'ai vu couvrant d'un regard d'amour les enfants de la pauvre Vendéenne. Mes oreilles ont entendu, de la bouche même de sa compagne, le récit de cette nuit d'épouvante et de glorieuse humanité ; mes yeux ont contemplé avec ravissement ce tableau que toutes les révolutions ne sauraient effacer de mon cœur. Convive tremblant d'émotion, je me suis assis au frugal banquet qui réunissait cette double famille. J'ai pris part à leur deuil, envié leur joie, et j'ai sollicité de ces

Digitized by Google

bonnes gens le droit de raconter tout haut et sans voiles ce mystère de dévouement.

Mon offre a été rejetée.

— Nous n'avons besoin, m'a répondu le vieux patriote, ni des louanges du monde ni de l'approbation des hommes. La reconnaissance de nos enfants nous suffit; et tenez, monsieur, vous l'avouerai-je? si le public entrait de moitié dans un secret qui nous est si doux, il faudrait en subir toutes les conséquences. On dit qu'à Paris il y a une Académie qui, tous les ans, décerne des prix de vertu. Elle serait peut-être tentée de m'appeler auprès d'elle avec ma vieille femme et de nous en accorder un. Et moi, tout républicain que je suis, je rougirais, monsieur, d'être couronné de la main d'un de ces grands politiques comme j'en vois tant, qui, monarchiens aujourd'hui, ont osé, à leur début, se faire les panégyristes des vertus et du sanglant patriotisme de Carrier.

Digitized by Google

L'ABBÉ ANDREAU.

M. l'abbé Andreau se trouvait, en 1836, curé de la paroisse des Montils, joli village à quelques lieues de Tours. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, peut-être moins difficile sur les qualités sacerdotales exigées dans un modeste desservant que les paroissiens eux-mêmes. L'abbé Andreau avait fait de bonnes études au séminaire de la ville archiépiscopale, et il aurait pu facilement, par la chaire ou par l'administration, s'avancer dans les honneurs ecclésiastiques,; mais une espèce de sauvagerie qu'il ne s'était jamais appliqué à vaincre, et plus que tout cela une rare inintelligence des hommes et des choses, jointe à une simplicité de mœurs presque proverbiale, l'avaient relégué depuis assez longtemps dans cette humble paroisse. Il y vivait heureux et tranquille, car tout lui venait à souhait, l'amour de son troupeau et l'estime de ses supérieurs.

Cinq ou six ans avant l'époque où commence ce récit, l'abbé Andreau perdit, coup sur coup, son père et sa mère. Pour tout héritage, ils ne laissaient à sa piété filiale qu'un nom respecté et une jeune sœur dont le pauvre prêtre restait

Digitized by Google

le seul appui dans ce monde. De ce devoir que la nature lui imposait, il sut se faire une consolation d'abord, un bonheur ensuite. La jeune Marie fut accueillie dans le presbytère avec toute la tendresse d'un bon frère. Lorsque l'abbé Andreau se fut assuré des dispositions de celle que les liens du sang et de la charité chrétienne lui rendaient doublement chère, il résolut de faire des économies jusque sur ses privations habituelles, afin de donner à sa sœur l'éducation dont elle annonçait que plus tard elle saurait tirer profit. Il la plaça dans un couvent de Tours, et s'imposa, pour l'y maintenir, tous les sacrifices.

Il jeûna même les dimanches. Il mit à la réforme le petit cheval dont jusqu'alors il s'était servi pour visiter ses malades ou les curés du voisinage. Dans le but de s'étourdir sur tant de sacrifices quotidiens, il se plongea dans les mystères de l'étude ; il se fit une vie de prières et de mortifications. Quand Marie eut achevé sa brillante éducation, le bon frère comprit qu'il restait encore quelque chose à faire à sa tendresse.

Il appela la jeune fille auprès de lui ; il confia à ses soins la surintendance de son ménage, et, après l'avoir admirée dans sa beauté, qui rappelait si admirablement les vierges de Raphaël, il ne voulut pas laisser son œuvre imparfaite. Il s'occupa de placer Marie en qualité de sous-maîtresse de pension : il lui chercha partout une maison où elle pût être aimée comme il l'aimait; mais, tout en la cherchant, l'abbé Andreau avait des remords.

Il lui en coûtait de se séparer si promptement de cette sœur dont le gai sourire savait si bien dérider l'austérité de son front. Marie, avec ses naïves caresses, avec sa reconnaissance si pleine de candeur, était devenue, pour le curé des Montils, un ange tutélaire dont il aimait la vigilance, dont il bénissait les soins affectueux. Marie, par le

Digitized by Google

charme de ses paroles, peut-être aussi par ce prestige qui, dans la solitude surtout, s'attache aux femmes, Marie avait fait naître dans le prêtre un besoin de conversation que jusqu'alors il n'avait jamais éprouvé. Elle l'arrachait à ses longues méditations pour l'entraîner avec elle sur les coteaux animés de la Loire, ou dans les frais vallons du Cher. Elle offrait un nouveau cours à ses idées, elle ravivait son imagination, et, par de sages conseils donnés avec une voix amie, elle savait inspirer à son frère des pensées de bonheur, des rêves de légitime ambition peut-être.

Enfin, en remplissant le vide de cette âme ardente que la solitude aurait promptement dévorée, la jeune fille s'était rendue nécessaire. Aussi, combattu entre le devoir de procurer une place à sa sœur et les tristes ennuis qu'une séparation lui faisait entrevoir, l'abbé Andreau hésitait-il toujours et remettait-il sans cesse au lendemain à prendre un parti.

Pour lui, le lendemain n'arrivait jamais.

Ce soir-là, il était plus joyeux, plus communicatif encore que de coutume. Il revenait de Tours, où, sans motifs plausibles, sans raisons bien déterminantes, il s'était décidé à ajourner un plan que, dans ses songes les plus beaux, il avait regardé comme le *nec plus ultra* de ses espérances pour Marie. Ce plan qu'il caressait avec elle dans les longues heures de la veillée, dont il l'entretenait le jour, en mettant en commun leurs chimères dorées, tout cela, espoir et réalité, s'est évanoui au moment de l'exécuter. L'abbé Andreau ne s'est pas senti le courage de dire un adieu de onze mois à sa jeune sœur; il a reculé devant cette séparation. Assis auprès de son large foyer, où brûlent quelques branches de bois mort, là, tout à côté de Marie, qui lui brode une aube pour les solennités, l'abbé Andreau épuise avec un embarras plein de réticences tous les

Digitized by Google

arguments que ses études de séminaire peuvent lui fournir. Il a pris une rude tâche, le bon frère ; il veut persuader à Marie que le projet formé ne convient ni à ses goûts ni à sa santé. Devant tous les *mais* de réfutation qu'elle objecte à sa logique peu démonstrative en cette occurrence, l'abbé Andreau, sur la sellette, se tire de tous les raisonnements par ce mot, qui revient toujours comme la dernière et suprême raison :

— Après tout, petite Marie, tu n'es pas ici plus malheureuse qu'ailleurs : où il y a pour un, on peut magnifiquement trouver pour deux. Tout bien calculé, je crois qu'il te serait plus avantageux de passer l'été à la campagne, où nous sommes si paisibles, où l'air est si pur, où la vie a tant de charmes, que d'aller t'ensevelir dans le labyrinthe sans issue d'une pension.

— Mais, mon frère, hier vous disiez...

— Oui, hier je disais peut-être qu'il valait mieux pour ton avenir te créer une position indépendante. Je le crois encore aujourd'hui ; mais aujourd'hui, vois-tu ? j'ai fait de nouvelles réflexions. Il t'en coûterait peut-être trop de laisser les Montils sans avoir vu épanouir les fleurs que tes mains ont plantées, sans avoir respiré les brises parfumées que le printemps nous apporte. Il faudrait te renfermer dans le sein d'une ville, te condamner si jeune et si frêle à l'étude et au silence, veiller le jour, travailler la nuit. Cela serait bien dur pour toi. L'hiver viendra vite. En l'attendant nous prendrons une détermination irrévocable.

Marie souriait en baissant sa jolie tête sur le métier de sa broderie, son instinct lui faisait deviner les saintes répugnances du prêtre pour une séparation qu'à elle aussi il était bien doux d'éloigner. Le sourire qu'elle lui dérobait, c'était encore de la reconnaissance, car la jeune fille ne pouvait guère se faire illusion. Il ne lui était pas possi-

Digitized by Google

ble d'ignorer les sacrifices que son frère s'imposait, afin de la garder dans ce presbytère dont elle était la reine, et que sa naïve coquetterie avait su parer avec une élégance empruntant tout son charme à la propreté.

— Ainsi, reprit l'abbé Andreau après un moment de silence, c'est convenu. Pendant l'été je m'occuperai de te découvrir une pension comme il te la faut, et jusqu'à l'hiver tu demeureras ici.

— Oui, mon frère, c'est arrêté. Maintenant ne parlons plus de projet de départ.

— Soit ! interrompt par une exclamation de bonheur le curé de Montils, je ne demande pas mieux, et, puisque tu restes avec moi, je vais t'apprendre une grande nouvelle.

— Quoi donc?

— Curieuse ! fit le prêtre avec un petit geste d'amicale menace.

— Curieuse, oh ! pas le moins du monde, répliqua Marie ; et si cette grande nouvelle ne vous intéresse pas personnellement, je vous assure bien, mon frère, qu'elle m'importe fort peu.

— Elle m'intéresse ainsi que toute la paroisse, car elle peut nous apporter l'abondance ou la pauvreté. Il s'agit du château qui, ce matin, a été acheté par un nouveau propriétaire.

— Et ce propriétaire, quel est-il ?

— Encore un Anglais. C'est une fatalité qui semble s'attacher à toutes les campagnes des bords de la Loire. On dirait que la Touraine est, pour ces insulaires, un pays conquis dans lequel ils viennent se reposer aux rayons de notre doux soleil, un Eldorado où ils abritent leur ennui et dont ils se passent de l'un à l'autre les frais ombrages, comme un héritage de famille. Celui qui nous laisse était

Digitized by Google

podagre et misanthrope, ne vivant que pour lui et pour ses chiens. Quel sera le caractère de son successeur? C'est ce que nous ignorons encore.

— Et à la ville, vous n'avez pu recueillir aucun renseignement?

— Les renseignements qu'on donne à Tours sur les Anglais sont toujours les mêmes. On dit : C'est un milord ! Il est riche comme un Nabad, répètent les hommes d'affaires. Il a autant d'argent que Crésus, ajoutent les marchands. Puis, on croit n'avoir plus rien à vous apprendre. Cela suffit pour répondre de ses mœurs, de sa religion et de sa probité. Je n'en savais pas davantage sur celui qui nous laisse. Je n'ai rien entendu dire de plus positif sur celui qui nous arrive.

— Eh bien ! il faut attendre et espérer, mon frère. Nous ne pouvons guère tomber plus mal. Ce serait avoir la main trop malheureuse que de ne pas rencontrer un peu mieux.

Le prêtre fit un geste d'assentiment; et, après avoir contemplé dans un silence presque admiratif les doigts agiles de Marie se promenant sur la batiste attachée au métier.

— Je vais, dit-il, achever mon office et prendre quelque repos. Demain est un jour de fête. Il faudra prêcher, et j'ai besoin de quelque préparation.

A ces mots, il ouvrait son bréviaire. Au même instant, un grand bruit retentit dans sa cour ordinairement si paisible. Le prêtre se lève avec une inquiétude mal déguisée, il va se précipiter vers la porte, quand tout à coup un homme, éperonné comme un dragon partant pour la guerre, la casquette de voyage sur la tête, un fouet de postillon à la main, apparaît dans la chambre basse dont le frère et la sœur font tout à la fois leur salle à manger et

Digitized by Google

leur salon de réception. Cet homme a le verbe haut, le regard fier, le ton protecteur. Il s'avance avec une aisance qui serait presque déjà une impolitesse; et après avoir pressé la main du curé, tout surpris d'une aussi cavalière introduction :

— Monsieur le prêtre, dit-il avec un accent britannique qui ne permet plus de doute sur son origine, j'estime beaucoup le clergé gallican. En vous demandant l'hospitalité pour moi et mes gens, je vous donne une preuve de cette estime.

L'abbé Andreau incline la tête en signe de muette gratitude. Il offre à son étrange visiteur une place au foyer, et dit :

— Lorsqu'on invoque l'hospitalité d'une façon aussi courtoise, elle vous est acquise à l'avance.

— A merveille donc! reprend l'Anglais, qui, installé dans le fauteuil vernis du curé, avait ranimé le feu s'éteignant peu à peu; c'est parfait, et malgré sir Gordon, je pourrai, ce soir, trouver un gîte et un bon souper.

— Un gîte, oui, monsieur; mais un bon souper, non, car un curé de campagne est bien pauvre, et c'était aujourd'hui abstinence et jeûne.

— Oh! les Anglais sont gens de précaution; dans mes bagages, j'ai su prendre des réserves contre le peu de comfortabilité des villages de France, et surtout contre la perfidie de sir Gordon.

— Mais sir Gordon est le propriétaire actuel du château, vous le connaissez, sans doute, et je ne comprends pas...

— Ah! vous ne comprenez pas? Eh bien! j'ai acheté, ce matin, du vieux Gordon, la terre des Montils. Il devait me la livrer, telle qu'elle se comporte, vingt-quatre heures après l'acquisition; c'était dans l'acte, écrit de la main du notaire, signé des deux comparants. Je lui ai payé sur

Digitized by Google

table la somme fixée, deux cent mille francs, en bons billets de votre banque de France. Pressé de voir ma nouvelle acquisition, j'accours en hâte, et sir Gordon me fait fermer les portes de mon château, sous prétexte que les vingt-quatre heures de délai ne sont pas encore écoulées. Sans votre bonne hospitalité, voyez pourtant où j'en étais réduit!

— Ainsi donc, monsieur, c'est vous qui demain serez l'heureux possesseur de la terre des Montils, reprend le curé avec une affectueuse gravité.

— Mais je le suis bien dès ce soir, interrompit l'Anglais, car j'ai payé, et il faut être aussi peu gentleman que sir Gordon pour me refuser à présent ce que dans quelques heures il sera forcé de m'accorder. Quoi qu'il en soit, mes gens ont une écurie, moi j'ai un gîte et un excellent repas en perspective, dont je vous offre de grand cœur de prendre votre part. Il ne me reste plus qu'à tout faire disposer pour ne pas mourir de faim à la veille d'être seigneur châtelain d'une des plus belles propriétés de ces environs.

Sur un signe que fit l'étranger, plusieurs domestiques, venus à sa suite et campés, pendant cet entretien, dans la cuisine, dont déjà et presque de vive force ils s'étaient emparés comme d'une place conquise, déposent sur la table, ordinairement si légère et si frugale du pasteur, un succulent pâté, des volailles froides, et quelques bouteilles de Bordeaux.

A la vue de ce service improvisé, qui semble encore aiguiser son appétit :

— Vous voyez, mon cher hôte, dit l'insulaire en riant, que je connais mes saintes écritures, et que je sais assez bien appliquer la belle sentence : « L'homme ne vit pas seulement de pain. »

Digitized by Google

L'abbé Andreau, nous l'avons dit, était trop instruit pour être intolérant et fanatique. Aussi, à ces apprêts qui sentaient leur Anglais d'une lieue, n'eut-il qu'un sourire d'étonnement, peut-être même de pitié; et, sans relever ce qu'a d'irréligieusement hasardé la citation dont l'étranger a fait précéder le repas qu'il commence sous des auspices si éminemment gastronomiques :

— Votre religion, sans doute, monsieur, dit-il, vous autorise à violer les préceptes que nous, catholiques, nous ne devons pas transgresser? C'est aujourd'hui samedi.

— Et demain dimanche, curé. Pour peu que cela continue, nous n'aurons pas besoin d'almanach, dans ce village. Je sais par cœur vos scrupules, je les respecte comme vous, vous paraissez disposé à respecter les miens. Demain jour du Seigneur, vous verrez avec quelle rigidité je remplis mon devoir de bon ministre anglican.

— Ministre, dites-vous? Quoi! vous seriez?...

— Vous l'avez deviné, un humble aspirant au premier évêché vacant de la belle et puissante Église anglicane. Nous sommes presque confrères; à ce titre, vous me deviez encore une hospitalité, que, du reste, vous m'avez offerte de la meilleure grâce du monde.

Et le ministre anglican, tout en répondant aux questions du prêtre catholique, ou en l'accablant de ses interrogatoires, passait avec une effrayante rapidité du pâté de foie gras à la volaille du Mans. Son appétit était aussi insatiable que sa curiosité. L'abbé Andreau, craignant de l'interrompre dans ses fonctions qui, pour lui, semblaient être d'une si haute importance, se condamna pour quelques instants au silence; mais l'Anglais, dont l'estomac et la bouche pouvaient suffire à tout, ne s'arrangeait pas de cette discrétion. Il se retourna vivement vers le curé, et, d'un ton qui essayait de prendre l'allure dégagée d'un

Digitized by Google

frondeur de profession cherchant à faire effet sur un auditoire dont il a pressenti la bienveillance :

— Je gage, mon cher collègue en sacerdoce, que je mets la main sur la pensée qui, dans ce moment, tourmente votre imagination. Allons, un peu de franchise, même dans un prêtre, ne peut jamais compromettre, surtout en tête à tête. Je parie donc qu'à part vous deux, mademoiselle, qui a de si beaux yeux noirs, et vous, monsieur le curé, vous vous demandez comment il se fait qu'un ministre militant de l'Église anglicane achète un château dans les prairies de la Touraine?

— Il est certain, continue gravement M. Andreau, que le précepte de la résidence, aussi en vigueur dans vos lois ecclésiastiques que dans les mœurs du clergé romain, me paraît recevoir ici une assez vive atteinte, et je ne puis guère m'expliquer...

— J'en étais sûr, l'abbé; c'était votre pensée dominante, et j'aurais gagné mon pari. Dans votre papisme superstitieux, vous vous étonnez de tout, vous autres, prêtres de l'Église romaine. Nous, nous n'avons plus tous ces scrupules, qui font d'une vie sacerdotale une véritable existence de cénobite. Nous tirons avec usure les revenus de nos bénéfices, qui doivent servir à égayer notre passage sur cette terre, et nous laissons au bas clergé, à celui qui prie à notre place, la charge des âmes et quelques livres sterling pour ne pas tout à fait mourir de faim à la porte de nos riches prébendes.

— Mais, monsieur, est-ce bien là se conformer à la loi de l'Évangile?

— A la loi de l'Évangile? je ne sais trop, dit l'anglican en se versant avec délice un verre de porto ; mais à l'usage et aux convenances de la société, je l'affirme. Nous agissons tous ainsi de père en fils dans notre glorieuse Angle-

Digitized by Google

terre. Vous voyez si je suis homme à déroger aux exemples qui m'ont été légués.

— Je comprends ces usages, monsieur, mais je m'étonne que vos évêques les tolèrent.

— Ils ont fait comme nous, lorsqu'ils étaient jeunes. Quand je serai vieux et mitré, je tâcherai de n'être pas plus intolérant qu'eux.

— Mais le peuple que vous devez instruire?

— Eh bien! il a mes vicaires pour pasteurs, qu'il s'en arrange.

— Par conséquent, il vous est loisible de courir le monde aux dépens de votre église?

— Pourquoi donc, s'il vous plaît, me serais-je fait ministre? En Angleterre, les fils de bonne maison ont plusieurs carrières ouvertes à leur ambition. L'aîné est de droit à vingt ans, et par l'élection de quelque bourg pourri, membre inamovible de la chambre des communes, jusqu'au jour où, par ordre de succession, il est appelé à siéger à la chambre des lords. Les cadets, qui n'ont pas tant d'avantages accumulés sur leur tête, se jettent dans la marine, dans l'armée quelquefois, souvent dans le commerce, et même dans l'Église. La marine a ses fatigues, l'armée ses dangers, le commerce ses chances aventureuses; j'ai préféré l'Église comme un port plus assuré. Je me suis fait ministre, parce que lord Sainton, mon honoré père, qui alors était l'âme damnée du cabinet, pouvait m'obtenir de larges bénéfices. Quand ses vœux et les miens ont été remplis, mon père a fait volte-face; il est retourné à l'opposition jusqu'au jour où il se présentera pour moi un riche évêché et un plus riche mariage. Maintenant, je jouis honorablement de ma fortune ecclésiastique. J'ai visité l'Allemagne et l'Italie. Séduit par la réputation que mes compatriotes ont faite à ces riantes contrées, j'ai voulu

Digitized by Google

m'y construire une tente comme sur le Thabor, où Moïse se trouvait si bien. Dans quelques jours, je verrai si j'en puis dire autant.

Entraîné par cette intimité que la table communique si vite, le ministre anglican déroule à l'abbé Andreau et à sa sœur la vie voyageuse qu'il mène depuis qu'il a été investi, au nom de la religion, du droit d'évangéliser les chrétiens et du privilége plus saint peut-être encore de partager avec les pauvres les richesses que l'église mettait à la disposition de sa charité. Lorsqu'il a terminé ce tableau de courses et de plaisirs :

— A présent, dit-il, j'ai besoin de repos. L'âge vient; il faudra bientôt faire une fin, clore le roman de sa jeunesse pour entrer dans la réalité de son histoire. Comme transition à cet état de maturité, j'ai désiré faire une halte dans le monde. Sir Gordon s'est rencontré hier sur mon chemin; il m'a entretenu de son château, de ses grands arbres, de ses belles prairies, je me suis laissé tenter. Il voulait vendre, je l'ai pris au mot, et je le remercie presque de son étrange avarice, puisqu'il m'a permis, même avant mon installation, de porter un toast à l'hospitalité du clergé français et à la beauté que garde un presbytère de Touraine.

Quand il eut satisfait à ce devoir de politesse, le seul qui par lui n'avait jamais été peut-être mis en oubli :

— Maintenant, dit-il, mon cher hôte, nous nous connaissons à fond comme de vieux amis, vous pouvez donc compter sur le dévouement de William Bifeld. Il vous est acquis à vous et à cette belle enfant, dont pendant toute notre conversation les yeux n'ont pas abandonné la broderie.

— C'est ma sœur, monsieur, interrompt avec dignité le curé des Montils.

Digitized by Google

— Votre sœur ! mais je n'en ai jamais douté.

Puis, avec un sourire sardonique, il murmure dans sa pensée :

« Tant pis pour le pauvre curé; avec une brebis semblable, on pourrait bien se condamner au célibat du bon pasteur. »

William Bifeld était gai ; le bordeaux et les vins d'Espagne qui avaient arrosé son pâté de Strasbourg et sa poularde du Mans lui faisaient monter la joie au cœur et l'esprit à la tête. L'abbé Andreau s'aperçut de cette position peu canonique. Pour sauver aux chastes oreilles de Marie de fades adulations, que le rituel anglican n'aurait peut-être pas défendues :

— Allons, monsieur Bifeld, dit le prêtre, il est depuis longtemps l'heure du sommeil; votre lit est préparé. Je vous souhaite, dans l'humble et seule chambre que je puis mettre à votre service, une aussi bonne nuit que celle que vous aviez rêvée sous les tourelles de votre château.

Le lendemain William Bifeld avait fait son entrée dans le manoir seigneurial dont il s'était rendu acquéreur. Sir Gordon, en homme d'ordre, en vendeur plein de ponctualité, lui en avait laissé, à heure dite, l'entière disposition.

William Bifeld pouvait alors être âgé de trente-cinq à quarante ans. C'était un homme dans toute la force des passions, mais, sous un vernis d'excentricité étourdie, cachant leur violence ou se faisant une arme dangereuse de ce calme affecté qui est un besoin pour les Anglais. Sans vertus et sans vices bien saillants, il ne se distinguait parmi ses compatriotes cosmopolites que par une roideur dans le maintien qui passait, même chez eux, pour de l'exagération. Il possédait au suprême degré tous les défauts de son pays sans les compenser par les qualités qui ordinairement

Digitized by Google

en sont le passe-port. Ainsi, il était hautain et ne déployait que rarement cette banale générosité qui, en France, a attaché au nom d'Anglais le synonyme de prodigue. Sa physionomie, qui avait quelque chose d'âpre et de sournois, réflétait par intervalle des pensées de vague tristesse ou de remords mal étouffés; mais pour lire au fond de ce cœur dont il s'était fait une étude de cacher tous les bons ou mauvais mouvements, il fallait longtemps vivre avec lui. Bifeld n'accordait à personne cette faculté.

Riche des trésors de l'Église qu'il répandait à pleines mains, afin de satisfaire un caprice secret, mais dont en public il se montrait avare comme pour ne pas divulguer la source de sa fortune, le ministre anglican n'avait encore donné carrière qu'à ses défauts d'éducation. De ses voyages, entrepris par désœuvrement et poursuivis sans heureux résultats pour lui, il n'avait recueilli qu'un profond dégoût des hommes et cette étrange maladie de l'ennui qui, à une heure donnée, s'empare comme d'une proie de toute âme anglaise. Lorsqu'il se sentit atteint de ce mal, incurable souvent, William Bifeld tenta de le combattre en se jetant dans la solitude. Ce fut alors qu'il acheta la terre des Montils, alors qu'il voulut trôner sous le péristyle de son château; du reste homme de bonne compagnie, lorsqu'un repas trop succulent ne lui montait pas à la tête, dédaigneux ou réservé, communicatif ou taciturne, selon les inspirations du moment, le ministre pouvait passer partout pour un de ces gentlemen dont on avoue la connaissance, mais dont on craindrait de proclamer l'amitié.

A peine fut-il installé dans ce château, pour l'achat duquel il avait ostensiblement engagé ses revenus ecclésiastiques dans le comptoir d'un usurier britannique établi à Tours, que William se fit une étude et une distraction des plaisirs champêtres. Il prit en affection subite les soucis de

Digitized by Google

la propriété et les soins de l'agriculture. Il s'improvisa homme des champs, se condamnant à la retraite, s'isolant du monde et ne cherchant à vivre que de cette vie matérielle dont, disait-il souvent, il n'avait jamais su apprécier tous les charmes.

En dehors du presbytère, il n'y avait dans le village que des chaumières de laboureurs, que des tentes de pêcheurs. Le curé Andreau fut donc pour le ministre anglican une ressource d'abord, une habitude ensuite et plus tard un besoin. Le curé Andreau était simple. Il n'avait étudié les hommes qu'à travers ses gros livres de théologie. Il ne les avait vus que sous le prisme de sa candeur. Ce caractère anglais dont il ne pouvait définir les instincts, ces brusques variations qui occupaient si vivement son intelligence, ces alternatives de joie expansive ou de taciturnité dont il était l'impassible témoin, lui avaient peu à peu mis au cœur un sentiment d'affection pour William. Il aimait en lui tout ce qui, pour les autres, eût été un sujet de répulsion. Il entrait dans ses goûts, il s'inspirait de ses idées. Souvent même, dans l'ardeur de leurs controverses religieuses, le curé des Montils se laissait vaincre par la logique pleine de loquacité moqueuse de Bifeld, afin sans doute de l'amener, par l'amour même de la dispute, à une conversion dont, à part soi, le bon prêtre rêvait le triomphe.

Cet Anglais, au sourire si dédaigneux, s'était promptement apprivoisé pour le pauvre abbé. Il avait en sa faveur de ces attentions dont l'indigence surtout apprécie admirablement le mérite. Aux yeux de ses paroissiens, le prêtre grandissait de toute l'estime dont l'entourait le riche propriétaire. Le prêtre était placé par le ministre au même niveau que lui. Le ministre louait sa charité, exaltait son zèle, avait des éloges pour sa science; quelquefois même il lui offrait les moyens pécuniaires de courir au devant

Digitized by Google

d'un besoin, de consoler une infortune ou de réparer un désastre. Dans le cœur reconnaissant de M. Andreau, de pareils services rendus à son troupeau par son entremise de pasteur, ne s'effaçaient guère.

Des rapports de tous les jours eurent donc bientôt réuni deux caractères si disparates. Au contact de cette humilité sacerdotale, dont son égoïsme savait si bien, dans ses intérêts, exploiter le bénéfice, l'Anglais s'était peu à peu dépouillé de sa morgue native. Il était devenu le commensal obligé du presbytère. Il en faisait les honneurs et, pour régner par le souvenir de ses bienfaits, il y avait peu à peu introduit des habitudes de luxe que le curé se pardonnait dans la fraternelle pensée que ce luxe si étranger à ses goûts complaisait à Marie. Marie en effet s'était laissé gagner par ce bien-être matériel dont la source ne pouvait lui être suspecte. Elle en jouissait avec tout l'abandon de l'innocence. L'intimité de l'abbé Andreau et du ministre anglican lui semblait chose si naturelle que jamais il ne lui vint la pensée de se rendre compte des motifs secrets qui pouvaient diriger l'un et entraîner l'autre.

Heureuse de voir son frère plus heureux, unissant même sa voix à la sienne pour faire l'éloge du cœur et de l'esprit de William Bifeld, elle ne cherchait point à pénétrer plus avant dans des actes dont il lui était impossible de scruter les mystères. Elle se contentait du bonheur qui entrait dans la cure par toutes les portes. Ses idées n'allaient pas plus loin. Ses prévisions même ne pouvaient la conduire au delà, car le ministre anglican était pour elle comme pour son frère un ami dont la bienveillance ne se trouvait jamais en défaut. Bifeld n'affectait envers elle qu'une politesse pleine de respectueux dévouement. Il avait plutôt des conseils que des flatteries à lui adresser. Pour entretenir entre lui et la jeune fille cette fraternité

Digitized by Google

déjà établie entre lui et le curé, c'était à coup sûr le moyen le plus infaillible.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi dans une intimité qu'aucun nuage ne vint troubler. L'automne arriva, et un jour l'abbé Andreau, qui avait enfin pris une grande détermination, se crut obligé d'en faire part à sa sœur.

— Sans te communiquer les espérances que j'étais en droit de nourrir, dit-il, j'ai fait à ton insu, ma chère Marie, plus d'une active démarche. J'ai frappé à plus d'une porte. Maintenant que le succès est assuré, je puis bien t'annoncer le résultat des promesses que je te faisais au commencement du printemps. Tu es placée dans le meilleur pensionnat de Tours, placée à d'avantageuses conditions. Il ne dépend plus que de toi d'accepter ou de refuser ces conditions.

Surprise d'une résolution à laquelle elle est bien loin de s'attendre, Marie, qui ne sait qu'obéir aux volontés de son frère, se retourne vers lui avec vivacité, et lui saisissant la main en signe d'obéissance :

— Vous n'ignorez pas, reprend-elle, que tous vos vœux sont pour moi des ordres auxquels il me sera doux de me conformer.

— C'est un pénible sacrifice que je m'impose là, pauvre enfant, tu le sais aussi bien que moi, continue le prêtre d'un ton ému ; mais qui peut répondre de la vie ou de la mort? Moi disparu de cette terre, tu resterais dans le monde seule, sans asile, sans protecteur, sans état même pour gagner honorablement le pain qui devrait te faire vivre. Cette considération est plus puissante sur mon cœur que toute la félicité dont notre réunion était pour moi la source. J'ai senti qu'une séparation devenait nécessaire, j'ai engagé ta parole.

— Et vous avez sagement agi, mon frère. Je vous en

Digitized by Google

remercie du plus profond de mon âme. Je partirai lorsque vous le désirerez.

— Ce que tu dis là est d'une bonne fille, chère Marie ; ta résignation me fait encore regretter plus amèrement de ne pouvoir ni assurer ton présent ni préparer ton avenir. Indigents tous deux, il faut se condamner au travail. Tu comprends les exigences de notre position, tu t'y soumets sans murmure. C'est très-bien, cela, mon enfant.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille. Bifeld était là, écoutant d'un œil distrait cet entretien, auquel il semblait n'attacher aucun intérêt direct. Par désœuvrement il portait ses regards de l'un à l'autre, comme s'il eût voulu changer un sujet de conversation qui, pour lui, n'avait aucun charme. Afin de soutenir son courage, mis à une trop rude épreuve, l'abbé Andreau se leva de son fauteuil, s'approcha de l'Anglais, et, avec une indéfinissable expression de douleur :

— N'est-ce pas, monsieur William, que j'agis en frère prudent et en ami prévoyant ?

Interrogé d'une si étrange manière, William comprit aussitôt quel rôle lui était tracé. Sans laisser percer sur ses traits immobiles la pensée secrète qui le dominait :

— Je suis, mon cher curé, complétement de votre avis, répliqua-t-il avec un sang-froid qui, dans l'esprit du prêtre et de sa sœur, ne pouvait laisser aucun soupçon sur ses intentions. Lorsque la fortune ne nous a pas favorisés, il faut travailler pour mettre sa vertu à l'abri des tentatives que le monde présente. Si j'avais un conseil à vous donner, croyez bien que je vous entretiendrais tous deux dans la résolution que vous avez prise. Il m'en coûtera beaucoup à moi aussi de me séparer de vous, mademoiselle Marie; de vous dont les bons soins, dont les doux entretiens ont exercé tant d'influence sur l'amitié que j'ai vouée

Digitized by Google

à votre frère. Mais je comprends les nécessités et les craintes dont il est tourmenté, je les approuve, et si j'ai un regret, c'est de ne pouvoir trouver un moyen moins cruel de les apaiser.

La jeune fille tressaillit; néanmoins, contenant aussitôt ce mouvement involontaire qui pouvait trahir une espérance ou un rêve, elle sourit tristement, puis elle ajouta, comme pour faire oublier son impression première :

— A quand le départ, mon frère?

— A demain, Marie, si tu y consens.

— A demain, soit, reprit-elle avec une douloureuse inflexion de voix.

Et, cachant sa tête entre ses deux mains tremblantes, elle resta plongée dans ses réflexions. Le front de l'abbé Andreau, habituellement si serein, était ce soir-là sombre et découragé. Cette séparation, qu'il avait éloignée aussi longtemps que possible, qu'il avait combattue de toute la puissance de sa tendresse, mais dont l'urgence lui était chaque jour révélée plus indispensable, affligeait son cœur. Elle donnait à ses traits une teinte de tristesse qui n'échappa point à la clairvoyance de Bifeld.

— Vous avez tous deux, dit-il, besoin de recueillement et de solitude; je vous abandonne à vos douleurs. Ce soir, je reviendrai offrir à notre bonne Marie l'expression bien sincère de mes regrets et de mes vœux.

Pendant la soirée, un malade, qui habitait sur les confins de la paroisse des Montils, demanda les secours de l'Église. M. le curé fut appelé. Lorsque William se présenta au presbytère, il ne rencontra que la jeune fille, inquiète, désolée.

— Eh bien! Marie, dit-il avec cette affectueuse bonté dont, à l'égard de mademoiselle Andreau, il s'était fait une habitude, la réflexion a-t-elle enfin amené le calme dans

Digitized by Google

votre esprit? Comprenez-vous bien l'immensité du sacrifice que, pour votre bonheur, s'impose le meilleur des frères?

— Oui, continue-t-elle avec une de ces énergies qui tiennent encore plus du désespoir que de la résignation, oui, monsieur, je comprends la douleur de mon pauvre frère : c'est elle surtout qui me fait mal!

— Mais sa douleur est raisonnable, cependant, et le parti auquel il s'est arrêté ne vous sépare pas d'une façon tellement irrévocable qu'il ne vous soit plus possible de le revoir.

— Ah! ce n'est pas ce qu'il faut à mon frère. Vous le connaissez, monsieur Bifeld; vous n'ignorez pas combien son âme ardente a besoin de distractions.

— Sans doute; mais ne peut-il pas s'en créer? Il est instruit, il doit jouir auprès de ses supérieurs d'une réputation incontestable de prudence et de vertu. Pourquoi n'aurait-il pas l'ambition, après tout assez naturelle, de faire son chemin dans la carrière ecclésiastique?

— Mon frère dédaignerait de solliciter des faveurs qui, pour lui, seraient une justice. Il se plaît dans ce village, où les pauvres, c'est-à-dire tous ses paroissiens, le respectent et le chérissent. Il a pour vous une bien vive affection. Je ne vois donc aucun moyen de l'amener à demander son changement.

— Si j'étais convaincu, mademoiselle, que l'amitié dont votre frère m'honore pût entrer pour quelque chose dans le sacrifice de son avancement, je me croirais obligé de lui tenir compte d'une pareille preuve de dévouement, et, puisque le hasard nous permet de nous entretenir ici sans témoins, pensez-vous que votre frère accepterait sans répugnance un gage de l'affection que j'ai pour vous deux?

— Que voulez-vous dire, monsieur William? interrompit Marie, rouge d'émotion.

Digitized by Google

— C'est un conseil que je demande à votre sollicitude fraternelle, réplique l'Anglais, et rien de plus; entendez-vous, mon enfant? Vous avez le malheur d'être tous deux sans fortune. A ce premier malheur, l'abbé en ajoute un autre : il redoute pour vous les incertitudes de l'avenir. Eh bien! si un homme qui vous estime l'un et l'autre vous assurait cet avenir qui inquiète tant la vigilante tendresse de votre frère, si cet homme vous disait aujourd'hui : Marie, j'ai plus de fortune qu'il ne m'en faut pour être heureux. Voulez-vous, au nom de votre frère, et en votre nom aussi, accepter une faible part de mes richesses? Que répondriez-vous?

— Ah! s'écrie la jeune fille, fondant en larmes, à cet homme dont vous parlez, je vouerais une reconnaissance éternelle. Je l'aimerais comme un bienfaiteur et à l'égal d'un père.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, William Bifeld s'était peu à peu rapproché de Marie; il l'admirait dans toute l'exaltation de sa beauté; et, les yeux étincelants de plaisir :

— Un bienfaiteur et un père! Oui, mademoiselle, je serai tout cela. Pourquoi ne m'est-il pas permis d'être encore pour vous quelque chose de plus cher?

Mademoiselle Andreau recule de surprise. Elle jette un regard indécis sur le ministre : on dirait qu'elle attend dans une anxiété de bonheur ou d'effroi l'explication de ces derniers mots qui peuvent confirmer ou anéantir ses espérances. Bifeld avait l'air profondément ému. Il s'avance vers elle, et, lui saisissant la main avec une expression passionnée :

— Vous m'avez compris, chère Marie, continue-t-il après un long silence; vous savez enfin que je vous aime!

— Vous m'aimez! s'écrie-t-elle. Mais ce que vous me dites là est impossible!

Digitized by Google

— Impossible! Et pourquoi? Vous ne vous êtes donc jamais admirée?

— Mais je suis pauvre, et vous êtes riche.

— Qu'importe, Marie, si mon amour comble la distance?

— Mais, répond-elle en baissant les yeux et en rougissant, nous ne professons pas le même culte; il y a entre nous des abîmes infranchissables.

— Et si, d'un sourire de bienveillance, vous m'autorisez à les franchir, qu'aurez-vous à répondre?

— Rien! ajoute la jeune fille en couvrant son front de ses deux mains.

— Ainsi donc, chère enfant, vous n'auriez pas d'aversion pour moi si tous ces obstacles étaient levés? vous m'aimeriez peut-être?

Marie fit un geste qui était un assentiment, William n'en tint aucun compte, et il poursuivit :

— Ou du moins, vous vous efforceriez, par reconnaissance, d'arriver jusque-là.

— Ah! monsieur, répondit la jeune fille.

— Vous m'aimeriez donc pour moi, réplique avec un chaleureux entraînement M. Bifeld ; pour moi, que tant de félicités rendraient si fortuné? Marie, savez-vous bien que c'est un engagement solennel que nous prenons ici, un vœu que nous prononçons, et qu'il y aurait de la cruauté à se jouer d'un amour dont j'ai si longtemps contenu dans mon âme la brûlante énergie?

Sous de telles paroles, dont ses oreilles n'ont encore jamais savouré la douceur, mademoiselle Andreau tremble et pâlit, car ces paroles vont jusqu'à son cœur, et elles y trouvent un écho. Elle calme cependant peu à peu la trop vive émotion qui l'agite ; elle jette un regard de confiance et d'amour sur cet homme dont l'abbé Andreau a fait son

Digitized by Google

ami, et dont si souvent, en sa présence à elle, il a honoré le caractère et les vertus.

— Vous m'aimez, monsieur William, ajoute-t-elle; je puis donc espérer de ne jamais abandonner mon frère!

— Ce vœu est aussi le mien, pourquoi craindriez-vous que j'y mette obstacle?

— Et mon frère consentira sans doute au projet que vous avez formé, à ce projet qui, dans le village, nous assure un bonheur éternel.

— Je le pense, je l'espère; mais vous n'ignorez pas, Marie, que l'abbé Andreau a des ménagements à garder. J'en ai aussi, moi. Pour vous obtenir, je veux bien briser toutes les entraves, mais encore faut-il le faire avec mesure.

Marie écoutait avec une immobilité dénotant déjà une conviction toute faite. William Bifeld n'eut pas de peine à s'apercevoir que la jeune fille s'en remettait en pleine sécurité à son honneur et à son expérience; mais ne voulant pas déjà tirer profit de l'ascendant qu'il avait conquis :

— Et remarquez bien, continua-t-il, qu'il vaut beaucoup mieux ensevelir notre amour dans un silence momentané que le divulguer, lorsqu'il peut encore se présenter des difficultés à vaincre. Il faut que j'écrive, il faudra même que je me rende à Londres; si votre frère connaissait nos projets d'avance, peut-être chercherait-il à les contrecarrer.

— Oh! monsieur William, que vous appréciez mal ce bon Andreau!

— Il est prêtre, mon enfant, il se croit de rigoureux devoirs à accomplir. Je le sais assez consciencieux pour être persuadé qu'à tort ou à raison il les accomplirait aux dépens même de votre avenir et du sien.

— Que faire donc?

Digitized by Google

— Suivre en tout les conseils que ma tendresse vous suggérera ; avoir en moi la confiance que j'ai en vous ; être impénétrable comme toujours et partout ; nous aimer dans le mystère, comme plus tard je serais fier de vous chérir à la face du monde ; et croire à mes paroles et mes avis plutôt qu'à l'apparence ou à des soupçons mal fondés. Ainsi nous nous préparerons cette vie de félicité dont vous m'avez fait entrevoir l'aurore.

— Mais le départ de demain, interrompit Marie, comment le concilier avec cette position ?

— Votre départ est impossible, ne le sentez-vous pas ?

— Alors, que dire à mon frère ?

— Pleurez, enfant, pleurez, s'écrie en souriant William Bifeld. Les larmes d'une jolie femme, c'est une éloquence à laquelle ne peuvent résister les convictions les plus inébranlables. Votre frère ne peut tarder à rentrer ; portez le premier coup à sa tendresse, moi je me charge de sa raison.

— Mais c'est tromper son indulgente bonté pour moi !

— Sans doute, mais n'est-ce pas par le chemin de l'erreur que l'on arrive à la félicité ? Bientôt votre frère vous remerciera d'avoir fait son bonheur et le nôtre, en lui cachant ce qu'aujourd'hui il y aurait crime à lui révéler. Adieu, Marie, reprit-il en déposant sur sa main frémissante un respectueux baiser, adieu, je vous laisse le champ libre. Attaquez le curé par sa tendresse pour vous : le premier pas fait, je vous viendrai en aide.

La sagacité de William ne fut point en défaut. Le curé des Montils trouva Marie en pleurs. Ces pleurs, dont il connaissait l'origine et dont lui-même, pendant toute la journée, avait épuisé la douloureuse amertume, ébranlèrent une résolution qu'il ne prenait qu'à contre-cœur. Il cherchait à consoler, à soutenir Marie, lorsque Bifeld se présenta.

Digitized by Google

Son front est calme, sa démarche assurée, sa parole aussi accentuée qu'à l'ordinaire. Il tend aussi froidement la main au curé qu'il la tendait la veille, il s'assied à la même place. Sans daigner s'apercevoir de l'émotion qu'il a fait naître dans ces deux cœurs :

— Eh bien ! dit-il, c'est donc toujours pour demain le jour des adieux?

— Entre hommes, cela devrait être, interrompt l'abbé Andreau, qui, sous une apparence de colère, essaye de cacher la joie que ce changement inespéré lui cause; mais Dieu propose et la femme dispose.

— Comment donc? fit Bifeld avec un étonnement admirablement simulé.

— Oui; cela vous étonne, n'est-il pas vrai, monsieur William? Au fait, il faut convenir qu'il y a de quoi; ce matin, ma sœur était décidée à partir; ce soir, elle a changé de plan : elle reste.

— Ah ! mon frère, s'écrie mademoiselle Andreau, le ton avec lequel vous dites cela est bien cruel, et je ne m'attendais pas à être expulsée d'une maison où vous m'aviez accueillie avec une si fraternelle charité.

— Expulsée ! dis-tu? reprend l'abbé qui pâlissait. Expulsée ! Mais c'est une calomnie infâme ! et c'est moi, moi, entends-tu? qui ne veux plus, qui ne voudrai jamais une séparation entre nous.

A peine ces mots sont-ils prononcés que la jeune fille est dans les bras de son frère, et qu'avec les plus tendres paroles de reconnaissance elle le remercie de cette volonté contre laquelle elle promet bien de ne jamais protester. Témoin impassible de cette scène d'intérieur dont il a disposé tous les fils, William s'approche enfin du curé.

— A ce qu'il me semble, mademoiselle Marie nous reste, mon bon abbé? Eh bien ! tant mieux; car je crois que

Digitized by Google

chacun, de son côté, faisait un sacrifice au-dessus de ses forces. Maintenant, que le nuage est passé sur nos têtes sans avoir laissé éclater la foudre, causons comme de vieux amis, et abandonnons à la Providence le soin de notre avenir.

C'était l'avis le plus sage. Le curé, heureux d'un dénoûment que, dans l'intérêt de sa sœur, il lui avait trop coûté de provoquer sciemment, fut plus gai, plus expansif que d'habitude. William demeura le même; mais, pendant toute cette soirée, Marie, agitée par tant de pensées contraires, par des espérances si flatteuses et par des pressentiments dont elle n'osait écouter la voix, Marie se condamna à un silence que, tout naturellement, l'abbé Andreau mit sur le compte de sa propre dureté.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi dans les épanchements d'une amitié que la crainte d'une séparation avait encore rendue plus chère. L'abbé Andreau reprit peu à peu ses études favorites, ses goûts champêtres, que les idées d'absence avaient fait négliger. Il se remit à ses travaux avec une insouciante gaieté. Il fut encore plus charitable que par le passé, plus doux, plus patient envers ses paroissiens, car il le disait avec une sublime naïveté :

— Ne faut-il pas que le troupeau entre de moitié dans les joies du pasteur?

Son imagination avait fait de beaux rêves pour le printemps et pour l'été, beaux rêves emportés avec les feuilles jaunies du jardin curial. Maintenant, auprès de sa sœur qui ne doit plus l'abandonner, le bon curé s'arrange un hiver selon les caprices de sa fraternelle tendresse. Mais, Marie, dont le cœur s'est laissé entraîner aux décevantes illusions d'un premier amour; Marie, sans expérience et sans guide, obligée de cacher à son frère le secret d'une passion qu'elle partage, Marie n'est plus cette jeune fille

Digitized by Google

confiante et ingénue, qui, avec lui, ne sait pas avoir de mystère, et qui jouit, dans un si délicieux abandon, de la monotonie de cette existence patriarcale. Marie a rêvé d'autres félicités. Elle a entrevu un autre monde, donné un corps à toutes les ambitieuses chimères dont un cœur de jeune fille est souvent tourmenté, et, pleine de langueur ou d'expansion, triste ou joyeuse, elle renferme dans son âme les sentiments opposés qui l'assiégent.

C'est sur le visage de William Bifeld qu'elle compose son visage, sur ses impressions qu'elle modèle ses impressions, dans ses yeux qu'elle va chercher une règle de conduite ou la parole qu'elle doit prononcer. William a pris tout ascendant sur cette nature dont aucune passion n'a encore altéré la prude sauvagerie. Avec son air froid et contenu, le ministre anglican domine de toute sa maturité l'incandescence d'un amour qui se trahit par tous les gestes, qui se lit sur son front et dans ses yeux. A cette communication intime de deux cœurs, le curé des Montils n'a rien compris et ne peut rien comprendre. C'est par les livres seuls qu'il connaît les passions. Il ne sait ni comment elles se développent, ni comment elles s'entretiennent. Dans ces rapports de tous les jours et de toutes les heures, il ne voit, le bon prêtre qu'il est, qu'un témoignage de sainte amitié. Il s'arrête là, donnant à sa sœur une latitude de liberté dont il n'a jamais soupçonné qu'elle pût abuser.

Deux mois ont passé sur cette situation. L'amour de Marie a grandi de tous les sacrifices qu'elle s'est imposés, de tout le mystère dont elle a enveloppé sa passion. Bifeld n'a encore été pour elle qu'un homme plein de respectueux égards, qu'un ami dont elle a su apprécier, par expérience, la généreuse tendresse. L'hiver est arrivé. Les réunions au presbytère sont devenues plus intimes.

Digitized by Google

William y passe toutes les soirées. Il y a pris ses habitudes. Le curé, par des obsessions pleines de franchise, a été le premier à exiger cette espèce de communauté. Elle existe dans toute sa plénitude, et il s'en félicitait comme d'une bonne fortune, lorsqu'un devoir impérieux l'appela au chef-lieu métropolitain où il devait rester plusieurs jours. Il partit, abandonnant sa sœur à la garde de William Bifeld.

Le soir même de ce départ, le ministre anglican se trouve auprès de mademoiselle Andreau. Son front est triste. Il y a dans son maintien si compassé quelque chose de fatal, un désespoir qu'il n'avoue pas, mais qu'il laisse à tous ses mouvements le droit d'interpréter. Marie n'a pas de peine à deviner cette agitation intérieure, et, dans un premier mouvement d'émotion :

— Monsieur William, dit-elle, qu'avez-vous?

— Dans trois jours, il faut que je parte pour Londres.

Un cri de douloureux effroi fut la seule réponse de la jeune fille. Bifeld comprend qu'il lui importe de frapper un coup encore plus fort; et, continuant :

— Ma famille a, pendant ma longue absence, arrangé pour moi un mariage dont dépend une grande partie de mon avenir. Elle a même, sans me consulter, engagé ma parole.

— Et vous m'abandonnez, monsieur William?

— Qui vous a dit cela, enfant que vous êtes?

— Mais vous retournez en Angleterre...

— On peut en revenir, ma chère, interrompt William.

— Mais ce mariage? reprend Marie en baissant les yeux.

— Eh bien! ce mariage, voyez-vous un moyen pour que je m'y oppose avec succès?

La tête affaissée sur son sein, la jeune fille était plongée dans d'amères réflexions. Bifeld saisit une main qu'elle

Digitized by Google

semblait lui abandonner. Après l'avoir couverte de baisers :

— Marie, reprit-il comme faisant un effort sur lui-même pour rompre ce silence, votre tête et votre cœur sont à la peine pour découvrir une voie de salut à notre amour, et vous cherchez en vain.

— Oui, murmure mademoiselle Andreau d'une voix entrecoupée.

— Eh bien! moi qui suis plus aguerri que vous contre le malheur, moi qui avais prévu cet instant propice ou fatal, selon votre décision, j'ai un moyen à vous offrir, un seul, Marie.

— Quel est-il, monsieur Villiam? et si, sans déshonneur, je puis l'accepter, croyez d'avance...

— Le déshonneur, dites-vous? mais il serait pour nous deux; mais ne le partagerais-je pas avec vous, puisque ce serait pour nous unir à jamais que je vous l'aurais apporté? Rassurez-vous pourtant. Il ne s'agit ici ni d'exposer votre vertu ni de compromettre votre réputation. Je veux seulement savoir si vous m'aimez avec cette ardeur que vous m'avez inspirée, si en ma faveur vous oseriez regarder en face un des mille dangers que je serais fier d'affronter pour vous. Il faut que vous me disiez là, comme devant Dieu, que rien ne vous coûtera pour être à moi. Alors je partirai, l'âme moins triste. Je reviendrai, le cœur encore plus digne de votre courage.

— S'il ne faut que cela, afin de calmer vos craintes ou de dissiper vos soupçons, pourquoi donc me le demandez-vous? Ne me connaissez-vous pas depuis longtemps! Ne vous ai-je pas dit...

Bifeld était à ses genoux. Il l'entourait de ses bras, il la pressait sur son cœur, et dans un mouvement dont il ne peut contenir la passion :

— Assez, Marie, assez, s'écrie-t-il, tu m'aimes comme

Digitized by Google

je voulais être aimé. Je n'ai plus rien à demander à l'ambition, plus rien à attendre de la fortune. Soyons heureux.

Et s'emparant presque de vive force de cette jeune fille, dont de semblables paroles ont troublé l'âme, l'esprit et les sens, il ne lui laisse qu'un remords tardif et une honte qu'elle n'avait pas cherchée. Marie pleurait.

— Vous m'avez perdue, monsieur, dit-elle. Je n'ai plus qu'à mourir.

— Je t'ai sauvée, Marie, sauvée avec notre bonheur que le ciel même ne pourrait plus nous ravir. Que je parte, ou que je reste, tu es à moi comme je t'appartiens. Je me suis donné comme je t'ai reçu. C'est l'union de deux âmes que nous venons de contracter. Cette union, la loi la ratifiera bientôt.

Sous son voile de larmes, Marie, à ces douces paroles, lève timidement les yeux sur William, et d'un ton où il règne même dans le reproche encore plus d'amour que de colère :

— Ce que vous dites là est-il bien sincère, monsieur William?

— Pouvez-vous en douter, Marie, lorsque pour vous attacher à mon sort d'une manière irrévocable, j'ai cédé à un entraînement que je bénirai toute ma vie?

— Eh bien! je vous pardonne ma honte. Je l'ensevelirai dans les plus secrets replis de mon âme. Mon frère lui-même ne connaîtra jamais l'amertume de mes remords; mais faites-moi serment de revenir, jurez-moi, à moi, pauvre fille déshonorée, que vous aurez pitié de ma faiblesse et de mon égarement. Cette promesse sera pour moi une consolation et un gage d'espérance.

— Je jure sur l'honneur, devant Dieu qui nous voit, devant Dieu qui nous entend, que pour moi vous serez la femme la plus respectée et la plus aimée. Je jure de reve-

Digitized by Google

nir ici, près de vous, cimenter cette union et de revenir avant un mois, car une plus longue absence serait la mort. Maintenant, Marie, auras-tu foi dans la parole de ton époux?

— Toujours, William, toujours.

C'est dans cet enivrement dont elle ne calcule plus les amertumes ou les désespoirs qu'elle attend le retour de son frère.

L'abbé Andreau arrive. A ses yeux, rien ne paraît changé au presbytère. Sa sœur est aussi gaie, aussi aimante, Bifeld aussi confiant. Le ministre fait part au prêtre de son projet de voyage...

— Ainsi va la vie, dit philosophiquement l'abbé Andreau. Les uns arrivent, les autres s'éloignent. C'est toujours l'échelle de Jacob qu'il faut descendre, qu'il faut monter. Vous partez, monsieur William; puisse votre retour ne pas se faire trop attendre; car, sans vous, le presbytère sera bien désert!

Bifeld jeta un regard d'intelligence sur la jeune fille.

— Je laisse ici, dit-il, ce que j'ai de plus cher au monde, un bien que ne pourraient payer toutes les richesses de la terre. C'est le bonheur, mon ami, le bonheur que j'ai longtemps cherché dans les vanités de l'ambition ou dans les plaisirs du monde. Jugez si j'ai hâte de venir vous le redemander.

Marie saisissait bien ce que ce langage détourné avait d'encourageant et de direct; mais trompé par des paroles dont le sens naturel était pour lui un livre fermé, le curé n'y vit qu'un compliment à l'adresse de son amitié.

— Allons, dit-il, puisque le voyage est indispensable, partez donc vite et revenez encore plus promptement.

Le lendemain, William Bifeld avait abandonné le château des Montils. Ce fut pour Marie un jour de deuil, car,

Digitized by Google

seule, en présence de son frère, elle n'osait ni lui adresser la parole, ni fixer un regard incertain sur sa figure si pleine d'honnêteté. Elle redoutait des soupçons que l'âme candide du saint prêtre n'avait jamais eu l'idée de concevoir. Elle s'inquiétait d'une parole, elle se tourmentait d'un geste, elle tremblait devant un silence dont elle se faisait une accusation. Mais une lettre de Paris à l'adresse du curé fit renaître quelque tranquillité dans son âme. Cette lettre, dont chaque mot retentissait si doucement au cœur de Marie, exprimait des sentiments si vrais, une affection si pure et si désintéressée, qu'après l'avoir lue à haute voix, le prêtre ne put s'empêcher de s'écrier :

— Je n'aurais jamais cru pouvoir aimer un Anglais comme j'aime ce bon M. Bifeld !

Le dimanche suivant, au sortir de la messe paroissiale, il y avait foule sous le porche et sur la place de l'église. Une chaise de poste arrive. La grille de fer du château s'ouvre devant elle. Au même instant, le bruit se répand que la terre des Montils, vendue par M. Bifeld pendant son séjour de quelques heures à Paris, appartient aujourd'hui à la personne qui vient s'y installer. L'abbé Andreau allait se mettre à table avec sa sœur. Quelques paysans accourent lui apporter cette nouvelle.

— C'est une insigne fausseté, répond-il. M. Bifeld m'écrivait, il n'y a pas encore quarante-huit heures, et il ne faisait aucune allusion à ce projet. Il me parlait même de son prochain retour.

Un nouvel interlocuteur se présente dans la salle basse du pasteur.

— Il y a quarante-huit heures, cela pouvait être, monsieur le curé, mais M. Bifeld ne calculait pas bien. De nouveaux arrangements sont survenus dans sa position. On l'a décidé, je crois, à se marier en Angleterre. Afin de donner

Digitized by Google

toute satisfaction à sa famille, qui le voyait à regret éterniser son séjour sur le continent, M. Bifeld a pris le parti de me céder une propriété que je convoitais depuis longtemps. Elle est à moi, et je viens, monsieur le curé, vous demander un peu de cette bonne amitié dont il m'a vanté plus d'une fois la cordiale délicatesse.

Marie a tout entendu. Chaque mot a été pour son cœur un coup de poignard, chaque syllabe de cette froide allocution est tombée sur sa conscience comme un remords. Sous le poids de tant de honte, accablée par des pensées si contraires, elle est parvenue à comprimer le cri de douleur que sa poitrine a tant besoin de faire entendre. Là, en présence de tous ces aveux qui troublent sa raison, qui brûlent sa tête, elle est restée froide, presque insensible, car elle a compris qu'il y avait un autre honneur que le sien à mettre à l'abri des calomnies du village. Pâle comme la mort dont elle porte le germe dans son sein, elle s'asseoit à la table, où déjà le nouveau propriétaire a pris place.

Quand le presbytère fut rendu à son calme habituel, Marie, qui en a fait les honneurs, se présente dans la chambre de son frère. De grosses larmes coulent de ses yeux. Ses traits sont abattus; sa bouche est livide. Elle court à la rencontre du curé, se précipite à ses pieds; et, dans une exaltation de douleur dont il ne peut d'abord saisir la cause :

— Mon frère, s'écrie-t-elle, pardonnez-moi ou tuez-moi, car j'ai péché contre le ciel et contre vous!

Inquiet, troublé, l'abbé Andreau cherche à lui adresser une question.

— Mon frère, répond-elle, il n'est plus temps de m'interroger, plus temps de me donner des conseils. Ah! ne voyez-vous pas que je suis déshonorée!

— Déshonorée! ici, sous mon toit, ce n'est pas possible.

Digitized by Google

Les sanglots de Marie et son fatal récit plongent l'abbé Andreau dans un anéantissement presque stupide. Cet homme qui a vu tant de douleurs, qui s'est si souvent assis au chevet des mourants, mais dont l'âme n'a jamais été froissée que par le spectacle des souffrances d'autrui, n'a pas même, pour se relever de son abattement, le courage d'un enfant. Il pleure sans avoir sur ses lèvres de frère une parole de consolation à adresser à sa sœur, sans trouver dans sa conscience de prêtre une malédiction ou une espérance à offrir à cet ange déchu. Il n'a plus de force, plus de volonté. A le voir, la tête affaissée sur sa poitrine, et pleurant en silence près de cette jeune fille qui pleure à ses pieds, on dirait que toute intelligence lui a été ravie, et que de cette organisation naguère si énergique, il ne reste plus que des larmes.

Cette affreuse situation dura longtemps. Enfin, agitant sa tête avec un pénible effort, ainsi qu'un homme que l'on arracherait aux terreurs d'un rêve plein de fièvre, il prend Marie dans ses bras tremblants, il la presse sur sa poitrine haletante, et sans jeter un regard de courroux ou de pitié :

— Tu es bien à plaindre, ma sœur, mais ma cruelle confiance en ce misérable a pu égarer ta faiblesse. Aux yeux de Dieu, qui m'avait donné ta vertu en garde, je suis peut-être plus coupable que toi.

— Oh ! mon frère, interrompit la pauvre fille qui joignait les mains devant ce prêtre, dont la douleur altérait la placidité habituelle ; oh ! mon frère, accusez-moi toute seule ; c'est moi seule qui me suis perdue.

Le curé avait pardonné à ce repentir dont l'expression était si touchante, le curé avait réconcilié avec le ciel cette âme qui n'avait péché que par amour, mais il restait au frère un immense devoir à remplir. L'abbé Andreau en eut la conscience.

Digitized by Google

— Marie, dit-il avec une expression déchirante, la douleur et le désespoir sont entrés dans cette demeure. Je n'ai plus le droit de t'accuser puisque tu te répens; mais j'en ai un autre aussi sacré à faire valoir. Je dois appeler sur la tête de ton séducteur toutes les punitions du ciel, toutes les vengeances des lois humaines. A partir de cette heure, je ne suis plus le prêtre des Montils : je suis frère. Cet homme m'appartient par le seul fait de son crime. C'est à cet homme que je vais aller.

Toujours interdite, toujours sanglotant, mademoiselle Andreau ne répondit rien. Elle passa la nuit dans les angoisses du remords. Au jour naissant, une lettre déposée sur la table de l'appartement lui révéla que son frère était, cette nuit même, parti pour l'Angleterre. En annonçant ce voyage, l'abbé Andreau ajoutait qu'afin de détourner les soupçons, il prenait la précaution, à son passage à Tours, de prévenir ses supérieurs ecclésiastiques qu'une affaire indispensable l'appelait à Paris.

Ce fut un long et triste pélerinage que celui-là. Le curé des Montils n'avait jamais songé à faire des réserves ou des économies. Avec la modicité de ses revenus, il ne pouvait guère en réaliser, car la pauvreté était à sa porte, sous la chaumière de ses paroissiens, ainsi que dans son presbytère avec sa charité pour tout contre-poids. Par une philosophie véritablement chrétienne, insouciant ou dédaigneux des biens de ce monde, l'abbé Andreau ne s'est jamais préoccupé de ses intérêts matériels, de cette espèce de bien-être dont l'esprit du monde prête si cruellement l'intelligence aux curés de campagne. Il a peu reçu et beaucoup donné. Mais en partant pour ce douloureux voyage, dont il ne peut prévoir les accidents, ou calculer les résultats, l'abbé Andreau n'a pas voulu laisser sans ressource aucune la pauvre Marie, n'ayant plus que lui pour vengeur. Il a

Digitized by Google

donc fait deux parts de son petit pécule; et, sans s'arrêter aux misères qui l'attendent sur les grands chemins, aux privations de toute nature auxquelles il s'expose, il a déserté ce village des Montils où son existence s'écoulait si riante entre la prière, l'étude et l'amitié. Il marche vite et longtemps, car il a hâte de se trorver face à face avec le séducteur de Marie. Les souffrances qui doivent naître de cette interminable course à pied à travers les routes boueuses ou glacées de la France, rien ne l'effraye, rien ne peut intimider son courage. Il va, comme si une puissance surnaturelle renouvelait ses forces, comme si, dans chaque fatigue, il rencontrait un nouvel attrait. Il marche ainsi jusqu'à Calais, de temps à autre demandant quelques heures d'hospitalité aux presbytères voisins de la route, plus souvent encore cachant dans une ferme isolée ses désespoirs de frère.

Il est enfin à Londres, à Londres dont il ne connaît ni le langage, ni les mœurs; ses modiques ressources sont épuisées. Il ne lui reste plus que son énergie. Le curé des Montils qui, à Paris, a obtenu une lettre de recommandation pour un hospice catholique de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, laissé dans le quartier le plus pauvre de la ville par l'émigration française, se décide à aller frapper à la porte de la charité publique.

C'était une humble maison où vivaient seules, dans les recueillements de la piété et de la bienfaisance, trois vieilles femmes auxquelles la révolution avait fait oublier leur patrie. Elles ont rendu aux émigrés et aux prisonniers des pontons anglais tous les soins qui étaient dans leur cœur. Au delà du détroit, dans la Cité marchande par excellence, ces saintes filles sont parvenues à faire respecter l'ardeur d'un amour pour le prochain que le protestantisme n'a jamais voulu imiter. Leur nom s'est popula-

Digitized by Google

risé dans le quartier, car sous le toit dont elles font un asile à toutes les douleurs, sans exception de culte ou de patrie, elles recueillent avec le même empressement le compatriote et l'étranger, le catholique et l'homme qui a jeté sa foi au vent du doute pour marcher dans les voies de l'erreur.

L'abbé Andreau fut accueilli par elles comme un saint prêtre qu'il était. Le lendemain de son arrivée, il se présentait à l'hôtel de lord Sainton, le père de William Bifeld. Lord Sainton passait une partie de l'hiver dans son château du Northumberland. C'est un second voyage à entreprendre. Le frère de Marie ne recule pas plus devant celui-là que devant le premier.

Il arrive en face d'une de ces magnifiques habitations que les sanglantes réformes d'Henri VIII ont arrachées à l'Église pour en faire la proie des courtisans qui apostasiaient le culte de leurs pères dans le but d'agrandir leur fortune. Il s'adresse à un laquais tout chamarré d'or. Celui-ci daigne à peine jeter sur son costume souillé de boue un regard de pitié.

— Lord Sainton, dit ce laquais, va dans quelques instants traverser cette cour. Il vous parlera peut-être si vous vous trouvez sur son chemin. Attendez.

Le prêtre attendit pendant plus d'une heure, sous le froid et sous le brouillard. Il attendit, dévorant toutes ces humiliations et se faisant une arme de son inépuisable patience. Enfin, lord Sainton parut escorté d'une meute de piqueurs.

C'était un vieillard encore robuste, aux formes tranchantes, au sourire méprisant, et à cette arrogance de gentilhomme anglais qui, le fouet de chasse à la main, se croit sur ses terres l'égal de Dieu dans le ciel. Il s'entretenait de vénerie ou de politique, du dernier loup qu'il avait

Digitized by Google

forcé ou de l'opposition qu'il voulait briser sous un vote ministériel.

A l'aspect de ce bruyant cortége de valets et de familiers qui entoure le vieux lord, l'abbé Andreau sent son courage chanceler. Il n'a ni la force ni la volonté de faire un pas. Et cependant c'est avec un indicible sentiment de bonheur qu'au milieu de tous ces hommes il n'aperçoit pas William Bifeld. Lord Sainton passe devant lui. Après avoir promené sur toute sa personne un froid regard de dédain :

— Quel est, dit-il à voix haute, ce mendiant que l'on a laissé pénétrer dans la cour d'honneur?

L'abbé Andreau, au geste et à l'accentuation du vieillard, comprend qu'il est question de lui. Il s'avance avec timidité, il baisse les yeux comme un coupable amené devant ses juges.

— J'arrive de France, monsieur, reprit-il, pour une affaire de la plus grande importance, et qui concerne M. William Bifeld.

— Mon fils n'est pas ici. Il s'occupe de son prochain mariage, il met ordre à ses revenus gaspillés par des voyages. En avancement d'hoirie, il court après le premier évêché vacant.

— A défaut de M. Bifeld, me serait-il permis, milord, de vous faire part des graves motifs qui ont pu me décider à laisser la paroisse que j'administre?

— Vous êtes prêtre catholique, monsieur. Dans la vieille Angleterre, les papistes, malgré O'Connell, ne passent qu'après nos chiens. C'est l'heure de leur repas. Quand je les aurai vus tout à mon aise, je pourrai vous accorder un moment d'entretien, quoique je n'aime que très-peu à me mêler des affaires de mon fils.

Sans plus faire attention à l'étranger qui est devant lui dans l'attitude du respect et d'une souffrance contenue,

Digitized by Google

lord Sainton poursuit son chemin. Plus de vingt minutes après cette entrevue, un valet de pied venait chercher l'abbé Andreau, resté à la même place dans une effrayante immobilité. On lui fait traverser de somptueux appartements. Lorsqu'il est introduit dans le cabinet de lord Sainton :

— Vous avez, dit ce dernier, témoigné le désir de me parler en particulier. Que puis-je faire pour vous ?

L'abbé Andreau n'est pas habitué à cette morgue de grand seigneur, à ce luxe dont ses yeux ont été éblouis. Il tremble, il balbutie devant ce vieillard, qui ne consent à un entretien que pour se débarrasser de lui plus promptement et d'un ton plein de réserve :

— Milord, dit-il, ce n'est que dans le cœur d'un père que je dois verser le secret dont je porte avec moi toute la douleur. Je n'ai qu'une sœur, milord, une sœur que j'aime par-dessus tout. M. William Bifeld est venu habiter le château des Montils. Il s'est fait mon ami, mon commensal. J'ai cru à son honneur et à sa probité. Mais un jour il m'a fallu perdre toutes ces illusions. Votre fils avait trompé ma sœur, abusé de son inexpérience.

— Il en est bien capable, le gaillard ! s'écrie en ricanant lord Sainton.

— Mais il l'avait trompée en lui faisant des promesses qu'un honnête homme ne doit jamais violer.

— Il a eu tort en cela, reprend du même ton de persiflage le noble Anglais, véritablement tort. Pour se faire aimer des femmes, les Sainton n'ont pas besoin d'avoir recours à ces perfidies que l'usage autorise, mais que moi, chef de famille, je réprouve comme indignes de notre vieille réputation de galanterie.

L'attitude du curé des Montils est toujours suppliante. Sous cette parole stridente et moqueuse, dont il ne saisit

Digitized by Google

pas encore toute la sarcastique amertume, l'abbé Andreau ne se laisse point décourager. On lui a dit, il a lui-même répété si souvent que la prière triomphait des obstacles les plus insurmontables, qu'elle pouvait même opérer des prodiges et vaincre l'enfer, qu'il se condamne à prier encore.

— Milord, reprend-il avec une douceur dont il cherche à faire passer la résignation, même dans son accent, votre fils a violé les saintes lois de l'hospitalité, il a séduit une enfant. Vous qui êtes père, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas autoriser de pareils scandales. Ils tuent l'esprit de famille, ils apprennent aux autres hommes à se jouer de la morale comme d'un hochet d'enfant. Un jour, ces mêmes scandales peuvent retomber sur vos cheveux blancs.

— Si c'est pour me faire un sermon que vous avez traversé les mers, je vous plains, monsieur l'abbé, car je suis un Anglais de la vieille roche, et je n'aime que les prédicateurs de mon pays.

— Je croyais pourtant, milord, que le langage dont je m'étais servi était compris de tous les peuples, était à la portée de tous les hommes. Je ne viens point ici en convertisseur ou en apôtre. C'est un frère qui met son désespoir à vos pieds, un chrétien qui vous supplie d'être juste.

— Juste, monsieur? Comment l'entendez-vous?

— M. Bifeld est prêtre, mais vos lois ecclésiastiques lui permettent le mariage.

— Et vous avez rêvé peut-être que William donnerait mon nom à une inconnue; que moi, moi lord Sainton, pair de la Grande-Bretagne, je consentirais à une union aussi disproportionnée, union qui ruinerait de fond en comble tous mes projets de fortune et d'avenir pour ma famille. Mais vous ne savez donc pas que William a été par

Digitized by Google

moi rappelé du continent pour épouser la fille unique de l'évêque d'Exeter? Vous ignorez donc qu'en faveur de ce mariage convenu entre les grands parents, le noble prélat est tenté de se démettre de son siége et d'une partie des bénéfices qui y sont attachés, que c'est pour mon fils qu'il s'impose tous ces sacrifices, et qu'afin de soutenir dignement son rang dans le monde, William accède à mes vœux?

— Vous êtes un père plein de prévoyance, milord. Vos enfants doivent bénir, au moins sur la terre, les calculs de votre tendresse. Si M. Bifeld n'eût point apporté le deuil et l'opprobre sous l'humble toit d'un curé de campagne, je ne trouverais rien à opposer à des arrangements dont Dieu seul a le droit d'exiger compte; mais ma sœur a été trompée. Ici-bas, elle n'a pour protecteur que moi, moi, humble prêtre, qui n'ai à opposer à vos refus que les prières et le spectacle de ma désolation. Je ne suis homme que pour sentir les affronts. Je n'ai pas le droit d'en tirer vengeance. Refuserez-vous encore à une malheureuse enfant la justice qu'elle ne devrait pas en vain solliciter d'un père et d'un homme d'honneur?

— Vous êtes fou, monsieur!

— Fou! milord, parce que j'en appelle à votre probité; mais c'est un mot affreux que vous venez de prononcer là! mais c'est une condamnation contre ma sœur ou un arrêt de mort contre votre fils; car, à la fin, ma patience se lasse, et je puis briser les chaînes dont je me suis laissé garrotter. Ah! vous croyez que, riche des biens de ce monde, acquis dans le sang, ou dérobés par la spoliation et le martyre, il sera toujours permis à vos corruptions de mordre la société au cœur. Vous espérez que les hommes, souvent victimes de vos déportements, vous abandonneront l'honneur de leurs familles, comme les prêtres catholiques

Digitized by Google

laissaient à vos ancêtres les terres que leurs sueurs avaient fécondées. Il n'y a pas que des Irlandais dans le monde, milord. Vous et votre race de gentilshommes anglais, vous avez pu mettre le pied sur la gorge de l'Irlande catholique et la pressurer jusqu'à sa dernière goutte de sang; cette malheureuse terre souffre par vous et pour vous. Ses trop longues souffrances, endurées avec une longanimité qui aurait dû attendrir les bourreaux, vous ont donné une prééminence dans l'iniquité que vous étalez avec un stupide orgueil. Vous vous partagez ses dépouilles, et, non contents de vous être fait de ce pays un sérail pour vos plaisirs, une armée contre vos ennemis, une mine d'or pour les besoins de votre luxe, vous pensez qu'il vous sera loisible d'étendre sur le continent vos affreuses conquêtes. Vous vous êtes trompé, milord.

Tant que le prêtre a parlé, le vieillard, le sourire aux lèvres, le dédain au front, a contemplé d'un œil impassible cette colère qui débordait. Tout à coup, l'arrêtant avec un geste impérieux :

— Je me suis trompé, monsieur le prêtre, dit-il. Je le veux bien pour mon propre compte; mais, du moins, j'espère que vous n'en pourrez pas dire autant de William.

— Joindre l'ironie à l'opprobre. C'est trop, beaucoup trop! s'écrie l'abbé Andreau; et, si je n'avais pitié de vos cheveux blancs que vous me forcez à maudire, j'aurais déjà frappé du même coup sur votre visage le père coupable et l'homme impudent.

A ces mots, lord Sainton s'est vivement approché d'un des deux cordons de soie suspendus à la large cheminée de marbre de son cabinet. Il sonne. Un laquais se présente. Lord Sainton regarde avec une colère mal déguisée le prêtre qui suppliait tout à l'heure à ses genoux, et d'un ton qu'il cherche à rendre calme :

Digitized by Google

— John, dit-il, reconduisez monsieur jusqu'à la porte du château, et donnez des ordres pour que, dorénavant, elle ne s'ouvre jamais devant lui. Nous avons nos pauvres ici. Les mendiants de France n'ont donc que faire dans nos comtés.

Entraîné par le laquais dont le bras l'a brutalement saisi, l'abbé Andreau se retire, le désespoir dans l'âme. La démarche dont il espérait de si favorables résultats tourne contre lui. Ses prières ont été vaines, ses menaces sans effet. Il ne lui reste plus qu'à tenter les hasards d'une entrevue avec William Bifeld, ou qu'à attendre de la Providence un secours inespéré. Il revint à Londres, où, lui avait-on assuré, se trouvait alors le ministre anglican. Il y revint triste et malade; il sentait l'impuissance de ses efforts; d'avance, il se condamnait lui-même à un échec dont, cependant, il croyait de son devoir d'affronter les chances.

Il était depuis quelques heures retiré dans la mansarde où l'avaient recueilli les trois sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, faisant de la charité anonyme dans cette immense cité où l'agio règne en souverain, lorsqu'une de ces religieuses se présente à lui.

— Mon père, lui dit-elle, quelques jours après votre départ pour le Northumberland, un homme, étranger à ce pays, a été rencontré près de notre maison. Il était dangereusement blessé. Nous n'avons pas encore su à quelle cause il fallait attribuer ce meurtre que les constables ont regardé comme un assassinat prémédité. Ce malheureux, dont l'état de souffrance empire à chaque instant, n'a pu encore recouvrer l'usage de la parole; mais tout nous porte à croire qu'il est catholique ainsi que nous; car, dans ses vêtements, une de nos sœurs a trouvé un chapelet, et à sa poitrine est suspendu un scapulaire. Cet

Digitized by Google

homme peut expirer d'un moment à l'autre. Croyez-vous qu'il ne serait pas bien à vous de lui offrir les dernières consolations de l'Église?

L'abbé Andreau se lève avec précipitation du siége sur lequel il est placé.

— Je suis à vos ordres, ma sœur, dit-il.

Quelques secondes après, il était en face du moribond.

A la vue d'un prêtre, ce dernier se réveille comme en sursaut. Ses yeux brillent d'un éclat inaccoutumé, et sa bouche, contractée par la souffrance, laisse échapper quelques cris inarticulés dont le ciel seul peut apprécier les intentions. L'abbé Andreau qui, au chevet d'un mourant, a déposé toutes ses préoccupations pour veiller sur cette âme chrétienne s'élançant dans l'éternité, entoure le blessé des consolations que la foi laisse aux malades. Il lui parle du ciel et de la Providence, de la justice et des peines qui s'attachent à l'impénitence. Auprès de cet homme qu'il n'a jamais connu, le prêtre retrouve toutes les effusions de son évangélique charité. Il console, il encourage. Sa parole pleine d'affectueuse miséricorde cherche à rendre moins amer le cruel et suprême instant. Lorsque, à force d'exhortations jetées dans ce cœur qui ne bat plus que comprimé par la mort, il est parvenu à faire renaître une apparence de paix :

— Allons, mon fils, dit-il, si vous le pouvez, confessez vos fautes, car pour vous le moment de paraître devant Dieu est proche.

Le moribond baisse la tête en signe de résignation. Ses deux mains pressent dans une convulsive étreinte les mains tremblantes de l'abbé Andreau. D'une voix entrecoupée par la râle de l'agonie, il essaye de déposer dans l'oreille du prêtre les secrets de sa vie. Lorsqu'il a rempli ce consolant et pénible devoir :

Digitized by Google

— Mon père, dit-il avec un violent effort, ce n'est plus au prêtre que je m'adresse, mais à l'homme. Ce n'est plus un secret que je confie à Dieu et à vous. Les révélations que je dois vous faire et qui m'ont condamné à mourir ne sont point destinées à rester ensevelies dans l'ombre d'un confessionnal. Vous serez mon vengeur et celui de la société, car j'étais venu à Londres pour divulguer un grand forfait. Le coupable ajoute mon sang à celui de sa première victime. Dieu vous a suscité pour le punir. Voici, mon père, des papiers qui vous apprendront tout ce que vous devez savoir. Après les avoir lus, vous jugerez mieux que moi ce qu'il vous restera à entreprendre.

En prononçant ces mots d'une voix qui allait toujours en s'affaiblissant, le blessé remet à l'abbé Andreau un élégant portefeuille. Ses lèvres s'agitent comme pour murmurer encore une prière, et il expire.

Le curé des Montils, que n'a jamais effrayé le spectacle des misères humaines, passe la nuit auprès du lit où gît le cadavre. Il prie d'abord; mais bientôt, songeant à la mission que lui a imposée le dernier vœu de cet inconnu mort dans ses bras, il ouvre le portefeuille, et d'un œil distrait il se met à parcourir les papiers qui y sont renfermés.

C'était une lugubre histoire que celle dont ces papiers retraçaient les détails; une histoire sanglante, et qu'en peu de mots nous croyons devoir retracer.

Le chrétien dont l'abbé Andreau venait de fermer les yeux était né dans les Alpes. Vers l'année 1834, il descendit de ses montagnes pour tenir une auberge aux portes de Suze. Peu de temps après son installation dans cette hôtellerie, deux Anglais y arrivèrent en poste. Le lendemain matin, ils se dirigèrent vers la montagne, sous le prétexte de se livrer au plaisir de la chasse au chamois. De ces deux Anglais, que les liens de la plus étroite amitié pa-

Digitized by Google

raissaient unir, un seul revint après quelques heures d'absence. Il demanda des chevaux en toute hâte, il partit de même, annonçant que son ami avait été forcé par la fatigue de l'attendre au plus prochain relais. Personne n'avait de motifs plausibles pour mettre en doute l'exactitude d'un récit aussi naturel. On laissa donc le voyageur s'éloigner.

Au retour du postillon qui l'avait conduit, on apprit que le second étranger ne s'était pas trouvé au rendez-vous, et que son ami n'avait témoigné ni inquiétude, ni embarras. Il était même parti, ajoutait le postillon, sans vouloir prendre de plus amples informations. Ce récit éveilla quelques soupçons dans l'âme honnête du maître de l'auberge. Il ne voulut pourtant les communiquer à personne ; mais, le jour même, il commença des recherches. Il savait à peu près la direction qu'avaient dû prendre les deux chasseurs, car tous deux ignoraient les localités. Il suit les chemins battus, il marche, sondant de l'œil tous les précipices, cherchant dans les fourrés, interrogeant de la voix les plus mystérieux abîmes. Du forfait dont il a le soupçon, rien ne transpire, rien, pas même la plus légère des traces. Il arrive enfin à la cime d'un roc escarpé, où quelques vestiges de pas humains se découvrent encore sur la neige. La curiosité, même d'un Anglais, n'a pu seule conduire au pic de cet abîme. Il gravit jusqu'au sommet; ses yeux exercés plongent dans l'immensité, son instinct de probité ne l'a pas trompé. Un homme est là, sans vie, accroché à quelque saillie de rocher ou retenu par les plantes sauvages qui croissent autour.

La mission de l'honnête aubergiste n'est pas encore remplie; il a constaté l'assassinat, il lui reste à en acquérir la preuve. Le voilà, qui, avec sa vieille expérience de montagnard, descend hardiment dans le précipice dont, à tête reposée, il a mesuré les dangers et la profondeur. Il ar-

Digitized by Google

rive près du cadavre. Ses épaules sont encore chargées du fusil de chasse qu'il avait pris à Suze, mais la tête et les membres sont brisés sous la violence d'une chute qui n'a rien de volontaire. Il fouille les vêtements du mort, il s'empare des papiers renfermés dans son portefeuille, il prend la montre et les divers objets que ces vêtements contiennent; et, sans se rendre encore un compte bien exact des moyens à employer pour livrer à la justice l'auteur d'un pareil attentat, il rentre en sa demeure. Là, dans le silence de la nuit, il étudie les papiers dont la mort l'a fait dépositaire.

Ces papiers étaient presque tous écrits en langue anglaise. A force de travail, il en déchiffrait le sens; mais la plupart ne donnaient aucun indice sur la personne tombée victime, ni sur l'auteur du guet-apens. Seulement, dans un secret du portefeuille, il se rencontrait deux portraits d'hommes; les traits ne laissaient aucun doute sur l'identité de l'assassin et de la personne assassinée.

Quels étaient les motifs qui avaient pu déterminer ce meurtre? Rien ne tendait à établir des présomptions assez fondées pour baser une certitude. On ignorait s'il fallait l'attribuer à la vengeance, à la haine ou à la cupidité.

Avec des indices aussi peu concluants, l'aubergiste de Suze fit, auprès des autorités et des magistrats de la ville, les démarches nécessaires. Le crime était patent, mais personne n'était là pour en activer la vengeance. La loi demeura inactive et muette; le temps fit même à la longue perdre de vue cet attentat. L'hôtelier seul ne l'oublia pas. Comme pour en graver plus sûrement le souvenir dans son esprit, il écrivit tous ces détails et les signa de son nom : Carlo Maca. A toutes ces révélations il avait ajouté une carte de visite trouvée dans le portefeuille et portant pour suscription le même nom qui se lisait à l'adresse de toutes

Digitized by Google

les lettres : c'était celui de sir David Deacon, que lui, Carlo Maca, soupçonnait être le malheureux jeté dans un précipice des Alpes.

L'abbé Andreau lit cette histoire presque sans intérêt : n'en a-t-il pas à suivre une plus poignante et qui lui est plus personnelle? Il va donc remettre tous ces papiers dans le portefeuille et les oublier peut-être à son tour, comme les magistrats de Suze, lorsque, en faisant un mouvement pour le fermer, il fait jouer un ressort caché et découvre les deux portraits que Carlo Maca mentionnait dans son récit. Il regarde avec étonnement d'abord, il tremble ensuite d'effroi ou de bonheur. Tout à coup, essayant de reprendre sur lui-même l'empire que ces objets d'art semblent lui avoir fait perdre, il les contemple avec plus d'attention. Ses yeux, sa mémoire, son ancienne amitié, ses désirs de vengeance, tout lui est fidèle; rien n'égare sa raison. Dans les traits de la personne que Carlo Maca accuse, il reconnaît William Bifeld.

L'aubergiste des Alpes a dit en expirant qu'il avait été frappé par l'homme qu'il venait dénoncer. Il connaissait donc son nom? Cet homme savait donc que Carlo Maca ne voulait pas laisser l'impunité au forfait? Comment tout cela s'est-il déroulé? C'est le secret de la Providence et de la mort, un secret que toutes les combinaisons de l'intelligence ne peuvent pénétrer, et devant lequel s'abîme la puissance de volonté de l'abbé Andreau. Perdu dans un labyrinthe sans issue, il ne sait à quel parti s'arrêter. La nuit entière se passe dans ces angoisses d'incertitude. Enfin, au jour levant, il fait juridiquement constater la mort de Carlo Maca, et il sort de l'hospice sans but précis, sans détermination prise. Il marche longtemps dans les rues de Londres, au hasard, tâchant d'arranger dans sa tête, brûlante de fièvre, quelque moyen pour arriver jusqu'à Wil-

Digitized by Google

liam Bifeld. En traversant le West-End, un nom inscrit au-dessus de la porte d'un hôtel frappe ses regards : Hôtel de l'évêque d'Exeter, lit-il en lettres d'or se détachant sur une plaque de marbre noir.

« L'évêque d'Exeter! s'écrie-t-il frappé d'une soudaine illumination. Lord Sainton m'a dit que William Bifeld devait épouser sa fille ; on doit ici savoir la demeure de cet homme. Entrons! »

Le curé des Montils a obtenu le renseignement qu'il demande. Le voilà à la porte du ministre anglican. William disait adieu à sa vie de garçon ; William, en compagnie de quelques jeunes membres de la Chambre des communes et d'une demi-douzaine d'aspirants, comme lui, à de riches bénéfices, ou à des mariages qui conduisent directement à l'épiscopat, noyait dans les vins de France et d'Espagne ses souvenirs de jeune homme et l'ardeur mal éteinte de ses passions. Au nom de l'abbé Andreau jeté dans les épanchements de cette orgie, William se lève de table en chancelant, et avec un sourire de vanité satisfaite :

— Quand je vous confessais tout à l'heure les gracieux péchés auxquels il faut renoncer, vous m'accusiez, n'est-il pas vrai, mes amis, de fatuité ou d'ivresse? Eh bien! pour vous convaincre, le ciel amène ici, sous vos yeux, le frère de ma dernière colombe, le protecteur de la malheureuse dont moi, le révérend châtelain des Montils, j'ai su captiver le cœur. C'est à une Église rivale que j'ai pris ma plus récente passion. Vous voyez si j'ai des droits à un nouveau bénéfice et si l'Église anglicane doit me voter par acclamation des remercîments.

Tous les convives se sont levés, car cette surprise, qui ne fait pas partie du programme de leurs plaisirs, a pour eux quelque chose d'irritant et de provocateur. Tant bien que mal ils se tiennent debout, attendant dans un impa-

Digitized by Google

tient silence le dénoûment de cette scène imprévue. L'abbé Andreau entre d'un pas solennel, et, pénétrant au milieu de tous ces hommes sur lesquels la vieille aristocratie anglaise fonde l'éternité de sa puissance sur la terre, il ne daigne même pas s'apercevoir de l'injurieuse curiosité dont il est l'objet.

— William Bifeld, dit-il avec un accent qui fit frissonner les auditeurs, vous ne m'attendiez pas, sans doute, pour réveiller la gaieté assoupie de vos débauches; me voici pourtant, et, à ma suite, je traîne un convive sur lequel vous aviez encore moins droit de compter.

— Sa sœur est là, interrompt Bifeld. Bravo, curé! c'est agir en bon confrère. Allons tous, messieurs, recevoir la belle Marie.

Un hourra de joie retentit dans cet appartement. Tous s'ébranlent; mais, impassible au milieu de ces cris, dont il ne comprend pas la moqueuse portée, le prêtre catholique s'approche du ministre anglican. De la main droite il pèse avec violence sur son épaule et de la gauche il lui présente la carte de visite trouvée par Carlo Maca dans le portefeuille de sir David Deacon.

— Lisez, ajoute-t-il d'un ton qui ne permet pas d'hésitation, lisez le nom de ce nouveau convive; après, si cela peut vous tenter, vous courrez lui faire accueil.

Bifeld avait lu, et il était tombé sans connaissance aux pieds du prêtre. On s'empresse autour de lui; des secours sont appelés, on prodigue tous les soins à l'amphitryon, mais les yeux des convives semblent s'interroger sur les causes probables d'un pareil événement. Tout à coup, de sa voix pleine de cruelle ironie, l'abbé Andreau reprend :

— A cette fête, messieurs, dont je faisais les honneurs, à défaut de ma malheureuse sœur, j'ai apporté la mort ou la honte. Ma présence ici a troublé vos plaisirs; M. Bifeld.

Digitized by Google

sans doute jugera à propos de vous prier de le laisser seul avec moi.

Bifeld, dont les yeux égarés, dont le front couvert d'une livide sueur, accusent de pénibles efforts, balbutie :

— Oui ! sortez.

Quand l'abbé Andreau est seul en présence de William, dans cette salle où l'orgie anglaise a étalé tous ses caprices ; devant cette table qui plie encore sous le parfum des mets et des vins conquis à prix d'or dans les deux hémisphères:

— Qu'a donc, dit-il, de si terrible pour vous cette évocation ? et quelle funeste influence attachez-vous à ce nom pour pâlir et trembler ainsi ?

William reste quelques secondes plongé dans un muet abattement.

— Sir David Deacon, répond-il enfin, a été le plus cher de mes amis ; je l'ai perdu d'une si déplorable manière que son nom seul me rappelle toute une lugubre histoire.

— C'était votre ami, monsieur Bifeld. Je ne m'étonne plus alors qu'il ait été assassiné.

— Que voulez-vous dire ? s'écrie l'Anglais bondissant sous cette parole.

— Je ne formule pas d'accusation. J'énonce un fait dont toutes les preuves sont entre mes mains.

— De quelles preuves parlez-vous ? je ne vous comprends pas.

— Il n'y a pas ici de jeune fille à séduire, d'ami à tromper. Avant d'aller le dénoncer à la justice, je puis donc dévoiler devant vous l'attentat qui a été commis dans les Alpes.

Bifeld a peu à peu dominé sa consternation ; Bifeld commence à sentir la portée de l'entretien dont il ne peut évi-

Digitized by Google

ter les dangers. Il cherche donc, dans son imagination fertile en expédients, les moyens qu'il pourra mettre en œuvre pour arracher du cœur de l'abbé Andreau un secret dont il n'ose se demander comment le frère de Marie est le fatal dépositaire. L'abbé Andreau suit d'un œil pénétrant toutes les oscillations de cette pensée; il interroge chaque mouvement de ce visage, qui pâlit tour à tour de crainte et rougit de remords, et où chaque muscle qui s'agite semble trahir son secret. Après qu'il a longuement et tout à son aise étudié l'attitude embarrassée de William :

— Vous êtes à peu près, continue-t-il, remis de l'émotion que mes paroles ont produite sur votre âme. Je puis maintenant m'adresser à un homme de sang-froid. Je dois l'accuser devant Dieu avant de faire retentir mon accusation devant le tribunal des hommes. Cette nuit, un étranger, aubergiste à la porte de Suze, expirait sur un lit d'hôpital ; il expirait frappé par une main invisible. Cet étranger était catholique : la Providence m'a conduit à son chevet; j'ai entendu sa confession.

— Et vous osez la révéler, vous prêtre, vous qui avez fait serment d'une éternelle discrétion!

— Grâce de ces beaux sentiments, qui ne m'apprendront pas mes devoirs, monsieur Bifeld, je les connais tous, je veux tous les remplir ; c'est pour cela que je suis venu vers vous. Cet étranger était un homme d'une admirable probité ; il ne connaissait personne à Londres. Je ne sais même depuis quel temps il s'y trouvait lorsqu'il a été assassiné. Il est mort emportant dans la tombe une partie de son secret, mais il m'a remis des papiers où sont consignés tous les détails d'un crime antérieur, d'un crime commis dans les solitudes des Alpes. C'est à moi, monsieur Bifeld, à moi, le frère de Marie Andreau, qu'a été confiée la vengeance de ce crime.

Digitized by Google

— Eh ! que m'importent à moi tous ces détails? reprend William d'un ton qu'il s'efforce de rendre brusque.

— Rien, jusqu'à présent; mais, dans la mort de sir David Deacon, il se présente des circonstances affreuses que les hommes voudront éclaircir. Vous étiez avec cet infortuné dans la même chaise de poste; avec lui vous avez gravi la montagne que, quelques heures après, vous descendiez seul. Vous êtes parti de Suze annonçant que la fatigue contraignait votre ami à attendre sa voiture au prochain relais; il ne s'y est pas trouvé, et vous, qui deviez compter sur sa parole, vous n'avez pas eu la sagacité de l'attendre, même inutilement.

— Qui vous a dit que j'étais sur les lieux? c'est une infâme calomnie; j'y donne le plus formel démenti.

— Ma sœur, monsieur, pourrait dire quelle confiance l'on doit ajouter à vos serments. Ne nous occupons donc point de si peu de chose; les instants sont trop précieux. Le forfait devait, selon toutes les probabilités humaines, rester enseveli dans le fond d'un précipice. Vous l'aviez espéré, Dieu ne l'a pas voulu ! il a mis dans le cœur d'un homme cette ardeur pour la justice qui ne se rencontrait point chez des magistrats indifférents au repos de la société. Cet homme est descendu sur le théâtre de l'attentat et en a recueilli les preuves.

— Montrez-les, monsieur ! s'écrie Bifeld.

— Elles ne sont pas encore toutes à ma disposition, mais la plus importante, c'est le portrait de sir David Deacon et de M. William Bifeld. Carlo Maca atteste par écrit et sur son honneur que l'un retrace les traits de la victime, l'autre ceux du meurtrier. Sir David Deacon est mort, M. William Bifeld survit : vous êtes donc l'assassin?

— Prêtre maudit, tu n'es qu'un imposteur!

— Vous savez le contraire, et votre fureur vous accuse

Digitized by Google

plus que mes accusations. J'ai vu lord Sainton, c'est un vieillard dont l'humanité est au niveau de votre délicatesse; j'ai fait retentir à ses oreilles ma douleur de frère; il n'a eu que du mépris pour mes larmes, que des outrages pour mes supplications; il m'a repoussé avec une insultante pitié, comme vous vous me repousseriez encore si la Providence ne m'avait offert les moyens de vous rendre opprobre pour opprobre. Vous me maudissez. Oh! tant mieux! c'est un témoignage de culpabilité, c'est un jugement que vous rendez contre vous-même. Maintenant, béni soit le ciel, qui n'a pas permis que ce vieillard fût humain, car, s'il l'eût été, j'aurais peut-être répugné à couvrir de boue et de sang sa tête blanchie au service de son orgueilleuse cupidité.

— Mais prêtre que tu es! qu'exiges-tu de moi?

— Rien, pas même l'accomplissement de la promesse que, pour séduire Marie, vous avez osé lui faire. Ma sœur, dont vos affreux principes ont égaré la raison, ma sœur a été faible ou coupable; il faut qu'elle s'arrête là.

— A défaut de cette satisfaction qui était dans mes vœux, mais dont vous repoussez les avantages, voulez-vous de l'or pour elle, de l'or pour vous?

— Avant de le faire tuer par vos assassins à gage, combien en avez-vous offert au pauvre Carlo Maca?

— Carlo Maca est mort; laissez-le dormir en paix dans la tombe. Vous, Andreau, vous êtes un homme qui avez de l'intelligence et de l'ambition. Je vous ai vu souffrir de la misère dans laquelle vous languissiez. Eh bien! quoique innocent de cette mauvaise action, dont il est impossible d'apporter contre moi une preuve, vous comprenez que je doive chercher à en étouffer jusqu'au plus léger soupçon. La moins probable des calomnies compromettrait mon avenir et celui de ma famille. Vous seul, dans ce monde,

Digitized by Google

avez été mis par le hasard sur les traces d'une accusation que je déplore, mais dont le juge seul est plus haut que nous. Voulez-vous être riche? vous le serez.

— Je veux rendre à Marie l'honneur que vous lui avez enlevé.

— L'honneur, dites-vous? mais c'est un mot de convention.

— Ici peut-être, soit, monsieur. Mais, dans une âme de prêtre, jamais.

— Prêtre! prêtre! répétait Bifeld exaspéré et parcourant à pas inégaux la vaste salle du banquet; mais enfin que ferez-vous?

— Au nom de la société, je vais demander justice. Sir David Deacon a des amis, une famille. Sa mort n'a point été le résultat d'un accident ou d'une colère sans motif. Vous ne commettez pas, vous, de forfaits inutiles. Sa famille, ses amis, viendront à mon aide. Ils vous accuseront avec moi, et peut-être de leurs investigations personnelles ressortira-t-il contre vous la plus accablante des culpabilités.

Cette menace fait reculer d'effroi William Bifeld.

— Vous ne ferez pas cela, s'écrie-t-il, ou, pour vous comme pour moi, c'est un arrêt de mort que vous prononcez!

— Mes précautions sont prises contre un assassinat, monsieur, et, si je ne rentrais pas ce soir dans la maison qui m'a donné asile, demain les papiers de Carlo Maca seraient déposés entre les mains de la justice. Demain on vous accuserait d'un nouvel attentat.

— Écoutez, Andreau, continue Bifeld, dont tant de précautions déjouent la prévoyance, nous avons été amis. Une erreur des sens dont je n'ai point calculé les conséquences, mais une erreur qui, dans mes idées à moi, qui, dans vos idées à vous, ne peut jamais être une faute impardonnable, vous a plongé dans le désespoir. Je me repens amère-

Digitized by Google

ment de ce qui a été fait. Si Marie était ici, je lui en demanderais pardon à deux genoux. Elle, si vertueuse et si bonne, ne peut approuver la vengeance que vous méditez. La religion même dont vous êtes l'un des plus dignes ministres vous la défend, car Dieu se l'est réservée, cette vengeance dont vous avez soif. Eh bien! en supposant que la mort de sir Deacon puisse être attribuée à une autre cause qu'au hasard, dites-moi, oseriez-vous, vous, prêtre dont la charité est le premier des devoirs, forcer votre bouche à devenir l'instrument de quelque horrible machination? Ne craindriez-vous pas de perdre un innocent et de réduire au désespoir toute une famille?

— Oui, ces considérations sont puissantes sur mon cœur, mais les faisiez-vous, monsieur, lorsque, vous insinuant peu à peu dans la confiante intimité d'un curé de village, vous abusiez de son amitié pour corrompre une jeune fille? Les lois sont sans force contre une pareille injure. Elles ne sévissent point pour en punir les auteurs. J'ai fait appel à la Providence, elle m'a répondu : « Le sang de sir Deacon lavera l'honneur de Marie. »

Le prêtre sortit à ces mots, laissant Bifeld à la place où ces foudroyantes paroles l'avaient cloué. Après quelques instants de réflexion, le ministre anglican sentit qu'il ne lui restait plus qu'une ressource pour parer à cet événement inattendu. Emporté par ses terreurs, il voulut du moins tenter cette dernière voie de salut. Il allait en toute hâte partir pour le Northumberland et confier à son père toute l'horreur de sa position, lorsqu'un messager de lord Sainton vint lui apprendre que ce dernier arrivait à l'instant même à Londres, appelé par le ministère, qui avait besoin de sa voix dans un bill dont son existence parlementaire dépendait. William s'empresse de se rendre à l'hôtel du vieux lord.

Digitized by Google

— Mon père, lui dit-il d'une voix fiévreuse, je suis perdu, votre nom est déshonoré.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? s'écrie le noble pair. L'évêque d'Exeter refuserait-il de vous accorder la main de sa fille? ou auriez-vous osé prêter la main à l'outrageante proposition dont une espèce de prêtre papiste est venu m'entretenir dans le Northumberland?

— Plût au ciel que j'eusse suivi cette impulsion et que, sans céder à des vues trop ambitieuses, je fusse resté en Touraine! Là-bas du moins je n'avais rien à redouter des malheurs qui vont fondre sur nous.

— Mais, au nom du ciel, William, de quels malheurs parlez-vous? d'où vient cet air égaré? qu'avez-vous? répondez.

— Que je réponde, milord, et que voulez-vous que je vous dise? Demain vous apprendrez que William Bifeld, votre fils, a, dans les Alpes, précipité au fond d'un abîme sir David Deacon, son ami. L'homme qui, à la face de l'Angleterre, publiera ces révélations, c'est l'abbé Andreau, le frère de cette jeune fille dont j'ai trompé la confiance.

— Mais ce sera un mensonge, n'est-ce pas? une calomnie que tu confondras, avant même d'être traduit devant le jury?

— Je n'en ai pas les moyens, je suis coupable.

— Coupable! et c'est à un père que tu oses faire de pareils aveux?

— Oui, je suis coupable, et j'ai beau lutter contre ma destinée, je sens qu'elle est plus forte même que ma volonté, jusqu'à présent si puissante. Vous connaissiez David et l'amitié qui nous unissait. Dans notre voyage en Italie, je fus pris au cœur de la passion du jeu. J'engageai ma fortune entière, que les plaisirs avaient déjà cruellement compromise, je perdis tout. David possédait une partie de

Digitized by Google

la sienne en portefeuille, car plus d'une fois il avait conçu la pensée de former un établissement sur le continent. La plus funeste des tentations traverse mon esprit : pour réparer le désastre de mes affaires, je sens qu'il me faut commettre un forfait. Sans me rendre encore bien compte de mes désirs naissants, je prends une fatale résolution. Après avoir décidé David à me suivre dans une excursion vers la Toscane et le Piémont, je l'entraîne un jour sur les Alpes. Là, tous deux en face de cette sauvage nature, nous faisions des rêves de bonheur ou d'avenir. Tout à coup je m'approche de lui, alors penché sur le cratère d'un abîme ; mon bras le pousse avec violence : il tombe ; j'étais riche.

— Vous n'êtes plus mon fils, monsieur, interrompt le père avec une sévérité pleine de désespoir.

— Oh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, milord, c'est de votre honneur, du mien et de celui de toute notre race. Écoutez-moi donc jusqu'au bout. Je revins à Suze, où mes malles se trouvaient confondues avec celles de Deacon, puis j'en partis, ne laissant là comme sur les Alpes aucune trace de mon passage. Jamais peut-être crime n'avait été aussi bien caché. Afin de détourner les soupçons, je jugeai à propos de murer ma vie, et de soustraire à tous les yeux la nouvelle fortune que le trépas de Deacon m'avait laissée. Je me retirai donc aux Montils, dont je payai une partie de la vente sur les revenus anticipés de mes bénéfices, que je fis escompter. Là, j'étais heureux, j'aurais pu l'être longtemps, lorsque votre cruelle tendresse est venue m'arracher à une félicité si tristement conquise. Il y a quelques jours, l'aubergiste chez lequel David et moi étions descendus à Suze est arrivé à Londres. Par une inexplicable fatalité, cet homme s'était donné mission de faire des recherches. Le hasard l'avait mis sur la piste de l'attentat. Il découvrit le cadavre de Deacon ; et sur ce cadavre des piè-

Digitized by Google

ces et deux portraits constatant l'identité de David et la mienne. A chaque Anglais qui s'arrêtait dans son hôtellerie, il montrait ces portraits, il demandait si quelques-uns d'entre eux connaissaient les modèles. Il s'en est rencontré qui ont mis mon nom au bas d'une de ces miniatures. Cet homme, poussé par je ne sais quel instinct, est venu ici dans le but sans doute de mettre à profit le secret qu'il avait pénétré. Un de mes amis, attaché au ministère, m'en a donné avis, car cet homme commençait déjà à révéler les détails du meurtre. J'ai donné ordre de le faire disparaître. Il est tombé sous le poignard de deux de mes gens. Je me croyais à l'abri de toute inquiétude; mais ce matin l'abbé Andreau s'est présenté chez moi.

— Qu'ont de commun, grand Dieu ! ce prêtre de France et cet aubergiste d'Italie ? reprend lord Sainton abattu.

— Les aveux de l'un ont conduit l'autre sur mes traces. Carlo Maca, en mourant, a déposé dans l'âme de l'abbé Andreau le forfait qui m'a rendu riche. Andreau veut se venger.

— Mais ce que vous m'apprenez là est affreux, savez-vous ?

— Je vous le disais, milord, et, avant de me perdre ou de me sauver, je voulais vous demander une grâce.

Le vieillard resta longtemps plongé dans ses réflexions. Des larmes, rares et brûlantes, sillonnaient ses joues ridées. Enfin, sortant par un rapide effort de volonté de cet état de stupeur :

— Quelle grâce aviez-vous à implorer? dit-il.

— L'abbé Andreau, continue William, est un homme dont le cœur est bon et généreux. J'en ai souvent fait l'expérience. Vous pouvez, mon père, par une démarche auprès de lui, étouffer le scandale qui rejaillirait sur votre nom et sur l'Église. Consentez-vous à la tenter ?

Digitized by Google

— Il n'y a pour nous que ce moyen de salut. Je m'y résigne, monsieur.

William Bifeld avait fait suivre l'abbé Andreau. Son adresse était connue. Lord Sainton put donc se présenter à l'hospice où le prêtre a été reçu.

Le vieillard s'est dépouillé de son orgueil. Il n'a plus cette insolence du geste, ce regard impérieux, cette parole hautaine, qui ont si justement froissé les susceptibilités du curé des Montils. Il est humble et consterné. Il s'avance d'un pas timide vers cet homme qui tient l'opprobre suspendu sur sa famille, et d'un ton plein de douleur :

— Monsieur l'abbé, dit-il, il y a des retours dans la vie qui ne doivent guère surprendre un ecclésiastique appelé, comme vous, à juger, du haut de votre conscience, les faiblesses et les préjugés de l'humanité. J'ai des torts graves à me reprocher à votre égard. Avant toute discussion, je dois vous prier d'agréer l'expression bien sincère de mes regrets.

L'abbé Andreau sourit tristement à cette humilité dont il n'a pas de peine à deviner la source, mais il se contente de répondre à ces excuses intéressées par un signe de tête que lord Sainton est heureux d'interpréter selon ses désirs.

— Maintenant, reprend ce dernier, j'ai une autre grâce à vous demander. C'est de m'écouter sans colère, de m'entendre de sang-froid, avec dignité, comme moi je ne vous ai pas entendu. Vous avez le droit d'être irrité contre nous, le droit plus cruel encore de nous perdre. En userez-vous, monsieur, dans toute sa rigueur ?

— M. Bifeld a-t-il tout raconté à son père? avoue-t-il son double crime?

— Oui, monsieur, interrompt le vieillard, dont la tête s'inclinait sous le poids de la honte.

Digitized by Google

— Ainsi la mort de sir David Deacon, celle de Carlo Maca, tout cela est son ouvrage?

— Oui, monsieur, répète lord Sainton avec une expression déchirante. Vous voyez que de vous seul dépend le salut de toute une famille.

— De votre fils dépendait le bonheur d'une enfant et la gloire d'un prêtre qui était devenu son ami. De coupables passions l'ont égaré. Il a détruit toutes ces félicités. Il a porté le deuil dans mon presbytère, souillé la vertu de ma sœur, et il l'a souillée sans pouvoir lui offrir une réparation, car je ne dois pas, pour racheter une faute, associer le sort de Marie au sort d'un meurtrier. Que désirez-vous donc de moi, milord ?

— Le silence, monsieur l'abbé, le silence de la confession.

— Ce que vous demandez n'est pas possible, milord ; vous supposez que j'ai été offensé par vous. A mon point de vue religieux, cette offense, dont je n'ai point gardé souvenir, serait un motif de plus pour me déterminer à souscrire à vos vœux ; mais, en dehors de la charité dont l'Évangile fait une loi, surtout aux ecclésiastiques, il y a des devoirs que la société nous impose. Ces devoirs, je dois les remplir dans toute leur rigidité, puisque j'en prêche aux autres la plus stricte observance.

— Ainsi, monsieur, reprend le pair de la Grande-Bretagne anéanti, afin d'obtenir une vengeance pour laquelle vous repoussez toute satisfaction humaine, vous ne reculez pas devant le désespoir d'un père?

— J'ai été à vos pieds, milord, et vous avez souri.

— Je tombe aux vôtres ; serez-vous aussi insensible que moi ?

— Non, milord. Dans la pénible situation où le ciel nous place tous deux, je saurai tenir compte des distances qui

Digitized by Google

nous séparent et des devoirs qui nous sont imposés. Vous êtes père, et mon cœur saigne à la pensée de jeter l'opprobre sur votre vieillesse; mais votre fils...

— Il ne l'est plus, monsieur.

— Il l'était encore il y a deux jours; il y a deux jours, j'élevais la voix pour supplier; ma raison se brisait contre votre orgueil. La Providence vous a tous mis à la discrétion d'un prêtre qui, sur la terre, n'a d'autre puissance que sa volonté de faire le bien. Rassurez-vous pourtant, milord ; si vos désirs, dont je conçois l'exigence, peuvent s'accorder avec les sentiments de justice qui sont dans mon âme, vos désirs seront pour moi une règle de conduite à laquelle je me soumettrai sans regret.

— Ah! ce que vous dites là me réconcilie avec l'humanité!

— Ce que j'avance là, je puis l'exécuter; mais il est une condition préalable que je dois vous imposer.

— Quelle qu'elle soit, je l'accepte.

— A demain donc, milord. Je me rendrai à votre hôtel pour vous faire connaître ma résolution suprême.

— Et pendant ce temps, n'est-il pas vrai, tout restera au fond de votre conscience comme un dépôt?

— Je vous le jure!

Lord Sainton sortit plus calme et moins tourmenté. A la vue de son fils, qui, dans une horrible anxiété, attendait le résultat de cette visite, le vieillard parla ainsi :

— Demain, l'abbé Andreau sera votre juge et l'arbitre de notre renommée. Priez Dieu que ce prêtre soit plus indulgent qu'un cœur de père; car, là, vous ne pouvez rencontrer que le mépris et l'horreur!

Le curé des Montils passa toute cette nuit abîmé dans les saintes ardeurs de l'oraison. Il demanda au ciel de jeter une vive lumière dans son âme combattue par tant de pen-

Digitized by Google

sées contraires. Il appela Dieu au secours de sa raison, quelquefois chancelante sous l'ivresse de la vengeance ; et, dans le même moment, se relevant sous l'inspiration de la piété, il s'arma de tout ce qu'il avait d'énergie, de foi ou de charité. La lutte fut longue et terrible ; car le frère et le chrétien, l'homme et le prêtre, étaient en présence, avec leurs vœux, avec leurs devoirs si opposés.

Le jour naissant le trouva encore à la même place ; mais sa résolution était prise. Il s'achemina vers l'hôtel de lord Sainton. A l'aspect de ce pâle visage, dont tant de combats intérieurs ont altéré la quiétude, le vieillard recule saisi d'effroi. Dans l'austérité du maintien, dans la sévérité même du regard, il croit lire une condamnation de mort anticipée. Il s'élance vers l'abbé Andreau, qui l'a salué avec toute la majesté d'un juge apportant un arrêt.

— Qu'avez-vous résolu, monsieur? s'écrie-t-il.

— Au nom de ma sœur, milord, je pardonne à votre fils. Au nom de ma religion, j'oublie des pensées de vengeance que la réflexion et la prière ont épurées. M. William Bifeld n'a rien à redouter que de ses remords. J'ensevelis dans mon âme les déplorables erreurs de sa vie.

Accablé sous le poids d'une générosité dont il ne peut encore s'expliquer les sublimes élans, lord Sainton tombe aux genoux du prêtre.

— Vous êtes, murmure-t-il à travers ses sanglots, un ange qui me sauvez du désespoir.

— Relevez-vous, milord, continue l'abbé Andreau avec la même dignité, relevez-vous. Vos bénédictions d'aujourd'hui ne sont pas plus méritées que vos dédains d'il y a trois jours. Il y a trois jours, j'étais frère, et je demandais à un chef de famille de rendre à une malheureuse enfant l'honneur qu'elle avait perdu. Votre vieux sang anglais se révoltait à cette idée de réparation qu'alors je regardais

Digitized by Google

comme une justice. Les événements ont été plus forts que ma volonté, plus cruels pour vous que votre cruauté même envers moi. Ils ont déroulé à mes yeux tout un passé de forfaits auxquels Marie ne peut jamais s'associer. Les larmes d'un père sont tombées sur mon cœur. Dieu alors m'a inspiré la pensée d'oublier et de pardonner en son nom.

— Ainsi, William est à l'abri de toutes poursuites?

— Oui, milord, je le laisse seul en face de sa conscience.

— Et comment les Sainton pourront-ils, monsieur, acquitter une dette que toute leur fortune...

— Les Sainton, milord, ont quelque chose de plus noble à faire. De l'argent ou des promesses jetés entre nous comme un pont de salut ou d'oubli ne sauraient convenir à notre position. M. William Bifeld, votre fils, reste chargé devant Dieu de tout le mal que ses passions ont consommé. Qu'il se repente sur cette terre, voilà la seule condition que je puisse mettre au silence que je m'impose. Que pour lui il n'y ait pas plus de dignités dans l'Église que dans le monde, qu'il soit puni par vous ; c'est toute la satisfaction que j'exige.

— Elle vous est acquise, monsieur, acquise à bien des titres, à toujours.

— Maintenant, il me reste un dernier devoir à accomplir : j'ai une sœur à consoler. Je retourne donc aux Montels prier et pleurer avec elle.

Cinq jours après cette entrevue, l'abbé Andreau se retrouve dans son modeste presbytère. Il embrasse Marie plutôt avec une charité de prêtre qu'avec un amour de frère ; et, sans vouloir, par un récit fidèle, renouveler des douleurs dont il découvrait la trace sur chaque trait de ce visage altéré par les souffrances, il continue la vie de privations et de sacrifices dont jusqu'alors il s'était fait une félicité de toutes les heures. Marie comprit cette généro-

Digitized by Google

sité du silence; elle se résigna. Mais lord Sainton ne se crut pas obligé à tant de vertu.

L'intérêt de sa famille, ses rêves d'orgueil et d'ambition, l'emportèrent sur ses serments. William Bifeld possède aujourd'hui les plus riches bénéfices de l'Irlande, et il a tout droit d'espérer que l'épiscopat anglican couronnera bientôt de ses pompes mondaines une vie dont un prêtre catholique garde dans son âme les terribles secrets.

Digitized by Google

VIRGILE MARRON.

La société populaire de Vincent-la-Montagne est assemblée dans l'église de Saint-Vincent, transformée en club, et tout ce que la ville de Nantes renferme de plus impur et de plus patriotiquement révolutionnaire s'y est donné rendez-vous. Le vieux Julien Minée, l'évêque constitutionnel de la Loire-Inférieure, se tient debout au milieu de la chaire évangélique devenue une tribune; il attend, il réclame le silence. Quand il l'a obtenu :

— Frères et amis, dit-il, vous tous qu'avant mon abjuration solennelle j'osais appeler chrétiens, et qui, comme moi, cependant, étiez de vrais sans-culottes, ne reconnaissant sur la terre et dans le ciel rien de plus vénéré, rien de plus saint que l'égalité, notre Dieu et notre roi, je viens aujourd'hui, dans ce temple de la superstition, d'où nous avons chassé un aveugle fanatisme et des prêtres menteurs, faire une motion qui trouvera de l'écho dans vos âmes républicaines. Quand j'avais le malheur d'être évêque, et celui plus affreux encore de vous vendre une croyance que je ne partageais pas, vous sembliez ajouter foi à mes paroles. Trou-

Digitized by Google

peau et pasteur, nous avons abjuré ensemble sur l'autel de la patrie des erreurs monstrueuses. Jésus-Christ n'est plus, pour vous comme pour moi, qu'un sans-culotte, le premier apôtre de la raison, le type le plus complet de notre régénération sociale. Citoyens, il nous reste une grande mission à accomplir, une sublime initiative à prendre; mon cœur me dit que vous ne reculerez pas devant ce nouveau devoir.

A ces paroles chatouillant si délicieusement l'orgueil d'égalité qui tourmentait toutes ces âmes républicaines, un long hourra d'applaudissements se fait entendre, les bonnets rouges des sectionnaires s'agitent en signe d'assentiment, et Minée continue :

— Virgile Marron, toi, notre ami, toi, notre frère, que des barbares ont acheté, vendu, couvert de chaînes, comme une bête de somme dévouée à toutes les fatigues et à tous les travaux, viens prendre place à mes côtés, et, des mains d'un peuple libre qui a condamné Dieu à ne plus exister, condamné le roi de France à mourir sur un échafaud, accepte la liberté dont tu es digne, et l'émancipation intellectuelle que tes vertus civiques ont conquise. Il n'y a plus de blancs, il n'y a plus de nègres; je ne vois ici que des citoyens. Virgile Marron partage avec eux les honneurs de la séance.

Et, tandis que le prêtre apostat achevait ces derniers mots, un nègre gravissait à pas précipités les quelques marches qui le séparaient de la tribune. Il s'élance vers Minée, puis, l'enveloppant de ses bras nus, le pressant sur sa poitrine découverte et haletante comme s'il eût voulu l'étouffer ou l'emporter au désert, il couvre de baisers le visage pâle et ridé de l'orateur ; il se retourne brusquement vers l'assemblée, qui hurle de joie :

— Vive la Révolution ! vive la liberté ! s'écrie-t-il.

Digitized by Google

Le même cri, répété par toutes les bouches, retentit dans l'enceinte du club.

— Oui, reprend Minée, chante la Révolution, célèbre la liberté, Virgile africain ; d'esclave elle te fait homme. Cette existence d'opprobre et de misère qui pesait sur toi comme un trop lourd fardeau se change en une vie de bonheur et de liberté. Frères et amis, ajoute-t-il, ce nègre, que vous voyez si fier de notre adoption, savez-vous bien tout ce qu'il a souffert depuis le jour de sa naissance? Contemplez ses membres robustes, regardez chaque pli de son large front, comptez sur sa poitrine les cicatrices de l'esclavage, les honteux stigmates de la tyrannie, et vous apprendrez ce que c'est que le despotisme. Avant d'appartenir à la Révolution qui le réclamait comme un de ses plus dignes enfants, Virgile a appartenu à vingt maîtres; mais, sous sa casaque d'esclave, mais, dans ses savanes que foulait audacieusement le pied d'un propriétaire étranger, Virgile a plus d'une fois tenté de conquérir les droits que la nation française lui accorde aujourd'hui. De morne en morne, de désert en désert, il a dérobé au fouet des impitoyables colons son corps, que leurs flétrissantes tortures menaçaient. Vendu comme une marchandise, livré pour quelques pièces d'or à des trafiquants de chair humaine, il s'est souvent révolté contre la persécution. On imposait à ses épaules de rudes travaux. Ses épaules en secouaient le joug ; et, pour le désigner dans les plantations, on a accolé à son nom une injurieuse épithète : il s'est appelé Marron. Aux colonies, marron signifie nègre qui veut être libre, homme qui brise les chaînes dont d'autres hommes l'ont chargé. Virgile a accepté ce titre avec reconnaissance, il attend de vous, frères et amis, que vous le lui confirmiez. Virgile Marron, le poëte de Mantoue, a chanté les rois et les tyrans : Virgile Marron, le nègre, son homonyme, nous ai-

Digitized by Google

dera à les faire disparaître de la surface de la terre. Ainsi que nous, citoyens, il s'est dépouillé de son collier de misère sur l'autel de la nature. Je l'ai converti à la liberté, comme vous vous m'avez converti au culte de la raison.

Minée descendit de la chaire au milieu des trépignements de joie de son auditoire ; et, s'appuyant sur le bras du nègre, il parcourut les rangs pressés des clubistes, leur présentant à tous le nouveau frère qu'il leur donnait, le nouveau citoyen dont il avait enrichi la nation. Lorsque Virgile eut fraternisé avec ces hommes libres qui, la veille peut-être, dans leurs comptoirs ou sur leurs navires en rade, avaient calculé, encaissé avec une heureuse avidité les trésors que la traite des noirs leur rapportait, ceux plus immenses encore qu'ils rêvaient d'une prochaine course aux côtes d'Afrique, il se retira accompagné de Minée, tout glorieux d'avoir enlevé d'assaut les honneurs de la séance pour le nègre dont il s'était fait le protecteur.

Ils arrivèrent ensemble sur la place du Pilori.

— Maintenant, dit Minée, retourne chez ton ancien maître. Dis-lui que la nation française t'a adopté comme son fils ; qu'aux yeux de la nature le nègre jouit des mêmes prérogatives que le créole ; et, si tu m'en crois, Virgile Marron, par principe d'égalité, commande à l'instant même dans la maison où tu as si longtemps obéi.

— J'essayerai, citoyen, reprend Virgile ; mais je tremble en présence de M. d'Aubray, qui fut toujours si bon pour le pauvre noir. Mais, en face de sa fille, j'ai honte de mon amour secret et de ma folle passion pour elle ; honte, comme si le fouet du contre-maître ensanglantait encore mes épaules.

— Il ne s'agit plus de trembler devant ceux qui t'ont acheté comme une denrée trouvée sur un marché, et qui

Digitized by Google

te considèrent encore comme un esclave, quand tu es plus libre et plus puissant qu'eux. Par amour pour la jeune créole, tu as traversé les mers, avili ta dignité d'homme en mettant jusqu'à ce jour, au service du père et de la fille, ta force et ton indépendance. Je t'ai révélé tes droits, dicté ton devoir, inspiré ta leçon ; maintenant, Virgile, il faut que tu sois heureux par reconnaissance. Tu as contracté une dette envers moi : le seul moyen de l'acquitter, c'est de demander en mariage mademoiselle Virginie d'Aubray, c'est de l'épouser, entends-tu? Pour consacrer cette union, moi, Minée, l'ex-évêque de Nantes, je crois que je retrouverais, s'il le fallait, dans quelque coin de ma sacristie, l'étole pastorale que la superstition catholique faisait étendre sur la tête des conjoints; je crois que, fasciné par le bonheur, je serais encore homme à dire la messe des fiançailles et à réunir dans un même amour le blanc et le noir, l'ébène et l'ivoire.

Virgile tressaillit.

— Maître, reprend-il, dans l'intérêt que vous me témoignez depuis quelques mois, dans les leçons que vous m'avez données, il y a un sentiment que les blancs ne pourraient peut-être pas encore définir, mais que les nègres comprennent, mais que les nègres saisissent, car ce sentiment est pour eux une seconde nature. Entre vous et M. d'Aubray il y a de la haine, vous avez soif de vengeance.

— Tu l'as dit, Virgile Marron, tu as mis le doigt sur la plaie de mon cœur. Cette plaie, c'est toi qui la cicatriseras. Je t'ai choisi parce que tu es noir, parce qu'aux yeux de l'humanité tu es une espèce d'être proscrit ou dégradé, parce qu'avant de mourir étouffé par les remords, je veux voir d'Aubray forcé de jeter dans tes bras de fer et à ta sauvage tendresse de nègre la fille de son amour. Qu'im-

Digitized by Google

porte à ton instinct de trente ans, à ta fougue de jeune homme, que deux vieillards se haïssent, et que l'un d'eux cherche à tirer vengeance des affronts qu'il reçut de l'autre? Que t'importent des rivalités d'amour d'il y a quarante ans, qui m'ont poussé, moi, à me faire prêtre, et à consumer ma vie dans la solitude ou dans le mensonge? Cet homme-là a été toujours plus fortuné que moi. Je l'ai vu riche, il est père. Il ne comptait pas sur une révolution pour empoisonner ses derniers jours de félicité, sur un nègre pour devenir l'époux de sa bien-aimée Virginie. La Révolution est arrivée, elle est là et sous ma main; toi, qui frémis de volupté, rien qu'au souvenir de la créole, tu es là, toi aussi, avec tes yeux étincelants, avec ta passion africaine, que tu satisferas à ton gré, quand j'aurai dit un mot.

— Et ce mot, dites-le donc à l'instant même, interrompt Virgile d'une voix sourde et terrible; dites-le, car j'ai dans mes veines du sang qui pourrait bien s'en passer; car en moi je possède une force qui, à la première résistance, déchirerait le père et me jetterait sur la fille comme une bête fauve se précipite sur sa proie.

— Cela peut venir avec le temps, interrompt Minée. Laissons-le faire : il est un grand maître. Ce que je désire de toi aujourd'hui, ce n'est pas de la violence, c'est de cet amour que tu ressents si profondément, que tu peins avec de si vives images. C'est cet amour dont tu brûlais en secret dans les savanes de Saint-Domingue, quand la jeune fille t'apparaissait comme un ange descendu d'en haut et te souriait de son plus doux sourire, lorsque, sur les eaux dormantes de vos lacs, tu l'emportais dans sa nacelle en lui chantant les airs si monotones et si doux que t'inspirait une passion dont le secret ne lui a jamais été révélé. Ce que je veux de toi, Virgile le nègre, c'est que tu lui dé-

Digitized by Google

clares ton amour, c'est que tu en fasses part à son père, que tu lui demandes de le consacrer devant la loi; et si tous deux s'obstinent à repousser tes désirs, qui peut-être sont pour eux une planche de salut, la seule qui leur reste, je dirai alors au citoyen Virgile, au noir que j'ai émancipé, à l'amant de Virginie dont j'ai servi la passion, ce qu'il doit faire. Seras-tu prêt à m'obéir?

Le marron darda longtemps sur le vieux renégat ses yeux qui lançaient des éclairs. Il pressa dans ses mains athlétiques la main décharnée de l'évêque constitutionnel:

— J'obéirai, murmure-t-il en serrant ses grosses lèvres noires contre ses dents blanches; j'obéirai à tout ce que vous m'ordonnerez. Je le jure sur la croix d'or que Virginie a reçue de sa mère mourante, et que, depuis ce jour de deuil pour l'habitation, elle a toujours portée.

— C'est bien. Je ne te demandais que cela. Te voici à la porte de ton maître. Parle-lui en égal. De ta bouche esclave qu'il entende sortir un langage auquel ses oreilles ne sont guère habituées. A lui et à sa fille raconte ce qui vient de se passer au club, parle de ton amour, de tes espérances; et s'ils résistent à tes vœux, viens trouver un ami qui ne t'abandonnera pas au jour du désespoir.

Virgile pénètre dans l'appartement de M. d'Aubray. C'était un vieillard dont l'atmosphère embrasée des colonies avait dévoré la vie, un homme sur le front jauni duquel on voyait que mille passions ardentes avaient passé en y laissant toutes une trace profonde, et qui, sur chaque ride de son visage, portait inscrits ses rêves d'ambition ou les tourments d'un autre âge. Auprès de lui, plein de caresses ou de menaces, se tenait un chien de Terre-Neuve, qui, avec son poil fauve et hérissé, semblait, comme un fils, veiller sur un père endormi se confiant à sa vigilance. A l'aspect de Virgile qui entre le regard fier, le front rayon-

Digitized by Google

nant, Tom se redresse de toute sa hauteur, agite sa queue, et, par un instinct de prévoyance ou de protection, veut se jeter à la rencontre du nègre.

— A bas, Tom! dit d'une voix fébrile le vieillard, qui paraît craindre, dans cette manifestation de haine contre le noir, d'indisposer l'esclave.

— A bas, Tom! répète Virgile en passant sa large main sur le dos du chien. Est-ce que nous ne reconnaissons plus les amis?

— Tom suit l'exemple des autres, ajoute M. d'Aubray, il oublie comme eux la reconnaissance et le devoir.

— Cette comparaison et ce regret ne s'adressent point à moi, n'est-il pas vrai, monsieur? car Virgile a toujours été fidèle, et il accourt en offrir une nouvelle preuve au maître qui, après l'avoir acheté, lui a rendu l'existence aussi légère qu'un nègre pouvait la désirer.

— Après? interrompt le vieux colon, où veut en venir l'esclave qui a osé solliciter au club un bill d'émancipation que je lui avais depuis longtemps accordé?

— Maître, continue tristement le noir, vous êtes injuste envers moi, et le malheur aigrit votre caractère. Je ne mérite pas vos reproches, je n'espère surtout jamais les mériter, car de vous dépend mon bonheur, ma vie, la vôtre peut-être, et celle d'une personne que vous avez bien des droits pour chérir, et que moi j'aime de toutes les puissances de l'amour que le ciel a mis dans mon âme.

— Je ne vous comprends pas, citoyen, réplique M. d'Aubray avec une intention pleine d'ironie.

— Je vais alors, maître, m'expliquer plus clairement. J'aime votre fille; et sans nier la distance et les préjugés qui nous séparent, sans même m'arrêter à les combattre, car le temps et la volonté me manquent, je dois vous dire que cette union, impossible il y a deux ans, peut se réaliser

Digitized by Google

aujourd'hui. Aujourd'hui vous êtes pauvre, persécuté, et moi je suis citoyen.

— Citoyen, soit, reprend le vieillard avec amertume; mais ce titre, qui nous fait égaux devant la loi, a-t-il la même prérogative devant la nature? doit-il forcer un père à sacrifier sa fille à l'homme de couleur dont quelques gourdes ont jadis acquitté la valeur et payé la tête?

Les lèvres et les narines du noir se gonflent d'une orgueilleuse fureur. Le sang colore ses yeux vitrés, et, dominant de tout son corps ce vieillard faible et sans défense :

— Monsieur d'Aubray, dit-il avec un accent d'indéfinissable colère, les blancs depuis de longs siècles disposent de la vie et de la liberté des noirs, de l'honneur de leurs femmes, de l'avenir de leurs enfants; mais ici, comme à Saint-Domingue, la Révolution marche vite. Qui sait où elle s'arrêtera? qui peut savoir si un jour elle ne donnera pas aux nègres la prépondérance que vous avez usurpée sur eux?

— Elle en est bien capable, mon pauvre Virgile, ajoute d'un ton de pitié le créole. Mais, quand cela serait, je ne me croirais pas encore condamné à jeter ma Virginie dans tes bras, et à t'appeler, toi Virgile Marron, du nom de mon fils.

— Le citoyen Minée, le Grégoire nantais, m'avait cependant assuré que les difficultés que vous élèveriez ne seraient pas insurmontables.

— Minée! dis-tu? ah! malheureux vieillard! père encore plus malheureux! qu'ai-je donc fait à Dieu? quel crime ai-je commis envers les hommes pour être ainsi déshonoré, et tomber sans appui entre les mains de mon plus cruel ennemi?

Et, se couvrant la tête de ses deux mains tremblantes,

Digitized by Google

M. d'Aubray se prit à pleurer, comme si ce nom seul prononcé devant lui évoquait un génie de malheur ou annonçait à ses derniers jours d'inexorables calamités. Il garda longtemps un silence que, par intervalle, brisaient seulement de douloureux sanglots. Ce silence ne fut interrompu que par le nègre, qui, dans une muette affliction, contemplait la tristesse de son maître. Il se rapproche de lui avec un sentiment de compassion et de respect; il prend sa main dans les siennes, la porte à ses lèvres, comme lorsque, dans d'autres jours et sous un autre ciel, il voulait lui témoigner sa reconnaissance et son dévouement. Puis, en couvrant de ses larmes cette main glacée :

— Pardon, maître, dit-il, je vous ai offensé, mais cette offense n'était pas dans les intentions du pauvre nègre. J'ai osé lever les yeux jusque sur votre fille; je l'aime comme peut-être n'aimera jamais un enfant de l'Afrique; mais cet amour, que j'ensevelissais dans mon cœur comme une criminelle pensée, a été développé, encouragé par ceux qui m'ont fait libre; cet amour qui, à votre suite, m'a fait déserter la cause de mes frères luttant aujourd'hui contre leurs possesseurs, un vieux prêtre l'a deviné. Pour se venger de vous, il m'a fait franchir les distances qui me séparaient de mademoiselle Virginie. Si cet homme l'eût pu, il aurait entrepris un miracle; vous le verriez essayer de changer la couleur de ma peau.

— Tu te trompes, nègre, ou tu cherches encore à me tromper. L'apostat Minée pourrait blanchir ta tête qu'il se garderait bien d'opérer le prodige. Ce n'est pas à un homme qu'il veut donner ma fille, c'est à un noir. La pauvre enfant est étrangère à cette haine qui s'acharne sur sa jeunesse. C'est moi qu'il poursuit en elle, moi son rival heureux, moi auquel il n'a jamais pardonné un affront que l'âge fait si facilement oublier. Il t'a rencontré

Digitized by Google

sous sa main, il t'a choisi comme un instrument; ton inconcevable délire achèvera peut-être son ouvrage.

Le nègre réfléchit longtemps. Enfin, s'arrachant à l'obsession de ses pensées :

— Que peut-il y avoir de commun entre vous, colon de Saint-Domingue, et ce prêtre, qui n'a jamais abandonné la France?

— Il y a quarante ans de cela, reprit M. d'Aubray avec un pénible effort, j'étais jeune et Minée aussi. Camarades d'enfance, nous étions plus tard devenus amis. Le hasard, un de ces malheurs peut-être qui pèsent sur la vie des hommes et qui la marquent d'un sceau funeste, mit dans son cœur une ardente passion pour la fille d'un armateur nantais. Il était pauvre. Il l'aima par entraînement, par calcul, par ambition. Il la demanda en mariage. Sa demande fut repoussée, et les parents de la jeune fille accueillirent le lendemain le projet que les miens avaient formé de réunir nos deux fortunes en unissant nos deux cœurs. Minée apprit avec la ville entière ce mariage, qui anéantissait toutes ses espérances. Après mille tentatives infructueuses pour l'empêcher, il se fit prêtre. De puissants intérêts m'appelèrent alors à Saint-Domingue. J'y fixai mon séjour; mais ma femme ne me rejoignit pas. Elle mourut empoisonnée à Nantes deux jours avant son départ, empoisonnée peut-être par cet homme que le sacerdoce n'avait pas guéri de son amour dédaigné. Tu as connu ma seconde femme, vu naître ma fille, partagé peut-être les terreurs que m'inspirait pour cette pauvre enfant la tourmente qui bat aujourd'hui nos colonies. J'ai essayé de la mettre à l'abri de l'orage. J'ai traversé les mers, n'emportant pour toute fortune que la tendresse de Virginie, le dévouement d'un esclave et la fidélité d'un chien. Voudras-tu, Virgile, attrister mes dernières années

Digitized by Google

et me laisser mourir avec la désolante pensée de ton ingratitude?

Le nègre se précipite aux genoux de M. d'Aubray, et l'étreignant dans ses bras :

— Je sens en moi la force, s'écrie-t-il, de me soumettre à vos ordres comme lorsque, esclave dans vos plantations, un mot de votre bouche faisait loi, condamnait où absolvait. Si mon amour est coupable à vos yeux, je l'étoufferai dans mon cœur. Celle qui en est le pur objet ne le connaîtra, ne le devinera jamais, je vous le jure. Mes yeux ne s'arrêteront sur elle qu'avec respect, mes lèvres ne murmureront son nom que comme on prononce celui de la Vierge, mais il me faut serment pour serment. Je dévoue ma vie à d'affreuses souffrances dont vous seul percerez le mystère; je serai encore votre esclave, le sien surtout; je veillerai sur elle avec toute la tendresse d'un père, avec toute la jalousie d'un amant; mais je ne veux jamais être séparé d'elle; mais je veux toujours respirer l'air qu'elle aura respiré, m'enivrer de sa parole si touchante, lui obéir avec plus d'empressement encore que je ne lui obéissais dans l'habitation. Et ce n'est pas un ordre que je vous adresse, le couteau sur la gorge, c'est une prière que je vous fais, maître; je vous supplie de laisser votre fille sous ma protection. Moi qu'ils ont émancipé aujourd'hui j'exerce quelque puissance sur ce troupeau de citoyens imbéciles, proclamant bien haut leur liberté, parce qu'ils tremblent tout bas pour leur vie. Ce matin, quand ils me saluaient de leurs enthousiastes acclamations, moi le nègre que le vieux Minée offrait à leur fraternité, n'ai-je pas vu parmi eux de ces visages qui venaient à la côte d'Afrique trafiquer du bois d'ébène? Dans le président de cette assemblée n'ai-je pas reconnu l'homme qui jadis m'a acheté et qui m'a revendu? Tenez, maître, leur liberté ne vaut pas

Digitized by Google

mes chaînes. Je reste esclave pour vous, esclave pour elle; mais, heureux ou malheureux, vous ne vous séparerez jamais de moi. A cette condition, je promets de ne jamais parler à votre fille d'un amour qui pour vous est une injure.

Le vieux colon sourit avec tristesse, et tendant la main à Virgile en signe d'assentiment :

— J'accepte ta parole, lui dit-il, tu peux compter sur la mienne; mais il faut que toujours ma fille ignore tes coupables transports, il faut surtout que tous tes efforts tendent à en triompher.

Quelques jours se passèrent ainsi dans une mutuelle défiance : le nègre contenant à chaque instant sa passion qui débordait, le créole l'épiant toujours du regard, suivant ses moindres gestes, étudiant jusqu'à son silence. Virginie seule, ignorant ce terrible aveu et le fatal engagement de son père, se livrait sans contrainte à sa vie langoureuse et insouciante des colonies. Elle caressait Tom, qui lui rappelait ses courses dans les prairies, ses chasses dans les grands bois, ses pêches sur les bords des lacs, où elle égarait le bonheur de ses journées si actives ou de ses nuits si pleines de poésie. Elle écoutait avec ravissement la voix de Virgile, qui, sous des images ardentes ou voluptueuses, lui retraçait le souvenir de ses fraîches savannes, de ce brûlant soleil que les tièdes chaleurs de l'atmosphère de France lui faisaient regretter avec une naïve amertume; elle se berçait des songes fortunés de son enfance, et se reportait chaque jour vers un passé dont elle n'avait connu que les charmes. Imprévoyante comme les créoles, mais, comme elles aussi, tendre et familière, elle aimait à s'entourer de Virgile et de Tom, les deux seuls êtres qui alors prenaient part à ses regrets, qui s'identifiaient à ses peines, qui les partageaient selon leurs instincts, et qui la consolaient des tristes réalités du présent, des sombres pensées de l'avenir.

Digitized by Google

Une nuit, le vieux colon, qui, depuis bien longtemps absorbé dans ses préoccupations, n'avait jamais passé le seuil de sa demeure, est réveillé en sursaut par un membre du comité révolutionnaire qui lui devait quelque reconnaissance pour des services antérieurs. Introduit dans sa chambre, contiguë à celle de la jeune fille, cet homme, sans préparation, sans préambule, annonce à M. d'Aubray que, dans la journée, il a été décrété d'accusation sur la plainte de Virgile Marron, et que dans la nuit même, qu'au lever du soleil au plus tard, il sera arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire. C'était dire assez qu'il serait condamné. M. d'Aubray n'avait pas besoin de plus amples explications. Il comprit que Minée avait reconquis son ascendant sur le nègre, qu'il l'avait fasciné, entraîné en exerçant sur lui une puissance dont il calculait aisément les effets. Sans même adresser d'inutiles questions à l'homme qui se dévouait pour sauver ses jours, il prit aussitôt ses précautions pour sortir de Nantes. Sa fille fut avertie. Le membre du comité révolutionnaire se chargea de surveiller Virgile enseveli dans un profond sommeil. Une heure après, M. d'Aubray et Virginie, accompagnés du fidèle Tom, cheminaient à pied sur la route de Paris, exposés à toutes les fatigues d'un voyage sans but, à toutes les misères préventives d'une liberté plus soupçonneuse que la tyrannie. Pour toute défense, ils ne possédaient qu'un petit poignard richement ciselé, dont, par une superstition de créole, Virginie ne s'était jamais séparée.

Au point du jour, Minée, dont le sinistre émissaire avait parfaitement rempli les intentions, s'asseyait au chevet de Virgile, et attendait impatiemment son réveil, qu'un breuvage narcotique administré par ses ordres avait retardé de plusieurs heures. Quand le nègre sortit de son assoupissement, il aperçut près de lui l'évêque constitu-

Digitized by Google

tionnel. Il tressaillit, comme à l'aspect d'un génie malfaisant, il le contempla d'un œil égaré, sans oser l'interroger sur l'étrangeté d'une visite si matinale.

— Ton sommeil a été profond, citoyen, lui dit l'apostat avec une ironie qui cherchait à prendre le ton de la pitié; plus profond que tu ne l'aurais désiré, sans doute. Mais la créole fait bien les choses, et, pour se délivrer de ta honteuse tendresse, la potion qu'elle t'a préparée ne lui laissait aucune crainte.

— Que voulez-vous dire? s'écrie Virgile, bondissant comme le lion que la flèche du sauvage a frappé.

— Je veux dire au nègre marron, qui n'a pas eu confiance en moi, que cette nuit il a été trahi par ses maîtres, qu'on s'est fait un jeu cruel de son amour et de son dévouement, que d'Aubray, que sa fille, dont il surveillait toutes les démarches, dont il épiait toutes les paroles, et sur la foi desquels il se reposait dans toute la sincérité de son aveugle passion, ont profité de la première issue qui leur a été offerte, pour l'abandonner pauvre et nu comme ils l'avaient acheté, mais plus malheureux encore, car ils l'ont abandonné en violant leurs promesses.

— Tu mens, prêtre, tu mens! répète le nègre, qui rugit de fureur, qui étouffe, sous de musculeuses étreintes, le vieux Minée pâlissant devant cette colère dont il commençait à redouter pour lui les terribles éclats; tu mens! te dis-je, et si les terreurs que tu m'inspires ne sont pas fondées; si, pour perdre M. d'Aubray ou désoler mon cœur, tu as cherché à soulever par la calomnie les tempêtes qu'il recèle, demande pardon à Dieu et aux hommes de tous les crimes dont tu t'es rendu coupable; bientôt il y aura un apostat de moins sur la terre.

A ces mots, Virgile saisit l'évêque constitutionnel par sa carmagnole; il l'entraîne avec lui, et d'un bond il s'é-

Digitized by Google

lance dans l'appartement de Virginie. L'appartement est désert. Tom lui-même, qui n'en sortait jamais, ne s'y trouve plus. Un sombre abattement succède à l'instant même aux transports de fureur qui viennent d'éclater. Il parcourt la chambre de M. d'Aubray, et, à chaque pas, rencontrant des traces d'une fuite précipitée, dans le désordre de chaque meuble, apercevant une odieuse trahison :

— Merci, prêtre, dit-il, après avoir repoussé son tentateur, merci de tes révélations; il ne me reste plus qu'à les récompenser dignement. C'est la mort de d'Aubray et celle de sa fille qu'il te faut, pour assouvir ta vengeance? C'est moi qui dois en être l'exécuteur. Eh bien! tu peux danser en espérance sur leurs cadavres, car, à partir de ce moment, je m'attache à leurs pas; je les suivrai jusque dans les déserts. Quand je les aurai atteints, sois sûr que je ne me laisserai point attendrir par des prières. Je serai sans pitié comme lui, sans pitié comme elle : ils mourront!

Et, comprimant dans son cœur, avec une douloureuse énergie, les sauvages émotions qui l'agitent :

— Tu dois savoir, prêtre, la route qu'ils ont prise? ajoute-t-il avec un horrible sang-froid.

— La seule libre, la seule qui ne soit pas occupée par les brigands de la Vendée, c'est celle de Paris. Tout porte à croire qu'ils l'ont suivie.

— Eh bien! adieu. Je le saurai bientôt.

— Mais tu ne peux partir ainsi, sans escorte, sans armes, sans mandat d'amener et sans...

— Quand le tigre se jette dans les forêts à la poursuite de ses victimes, a-t-il besoin d'armes et de mandat d'amener?... Il trouve tout cela dans sa colère, tout cela dans sa soif de sang. Je ne le chercherai pas plus loin que lui.

Il s'arrache, à ces mots, des faibles bras de Minée, qui

Digitized by Google

essaye de le retenir comme pour donner à sa fureur une intensité nouvelle. Il traverse seul le cours Saint-Pierre, le faubourg Saint-Clément; il marche longtemps sans idées fixes, sans plan arrêté de vengeance, dévorant l'espace. De ses yeux pleins d'un sombre désespoir, il parcourt chaque voyageur, et semble leur demander compte à tous de la fuite de M. d'Aubray et de la douleur qu'il éprouve.

Le père et la fille, à travers mille dangers, renaissants presque à chaque pas, étaient parvenus, sans exciter un soupçon, au pied de la colline d'où s'élance, dans sa majestueuse élégance, que reflètent les eaux de la Loire, la tour d'Oudon, avec ses dentelures, ses ogives du moyen âge et son harmonie architectonique. Là, ainsi qu'un grand lac des colonies, le fleuve déroule toutes ses magnificences, et serpentant avec orgueil autour des prairies qu'il féconde, des campagnes qu'il arrose, des hauts peupliers qu'il a vus grandir, on dirait qu'il suspend sa course rapide comme pour laisser à l'admiration ou à la reconnaissance le temps de s'épuiser.

A ce spectacle, qui lui rappelait les souvenirs d'enfance, les riants tableaux dont son imagination fut tant de fois enivrée dans les plantations de son père, la jeune créole se détache du bras fatigué de M. d'Aubray, elle promène un œil ravi sur cet horizon si beau, sur ce soleil qui se couche si pur et dont les derniers rayons colorent les coteaux voisins; et, plongée dans une rêverie sans fin :

— Mon père, dit-elle, il y a bien longtemps que nous n'avons pris de repos. La journée a été rude. Demandons au sommeil des forces nouvelles.

M. d'Aubray s'assit à côté de Virginie sans proférer une parole. Obsédé par les plus tristes pressentiments, tourmenté par les inquiétudes les plus légitimes, à chaque

Digitized by Google

instant il détournait la tête, prêtait l'oreille au moindre bruit, comme si, dans chaque brise agitant la surface des eaux ou caressant la feuille des arbres, il croyait entendre des pas précipités ou des voix d'hommes lui annonçant un arrêt de mort. La nature était cependant bien calme et son silence bien profond. Virginie fait remarquer à son père cette paix solennelle contrastant d'une si étrange manière avec leurs préoccupations. Pour l'arracher aux angoisses dont son cœur est agité :

— Mon père, ajoute-t-elle, voyez comme la campagne est riche et comme cette variété de tableaux doit rappeler à nos cœurs le souvenir de la patrie !

Le vieillard contemple d'un œil indifférent le paysage que le doigt de sa fille lui indique. Il secoue tristement la tête en flattant de la main le pauvre Tom, qui, couché aux pieds de sa maîtresse, suit tous ses mouvements et semble vouloir, à force d'instinct, pénétrer dans sa pensée :

— Oui, reprit-il, la nature est bien belle, mais les hommes ont encore plus de perfidies qu'elle n'a de beautés. Nous avons été chassés de Saint-Domingue par les nègres; les blancs nous proscrivent aujourd'hui, et c'est Virgile qui nous dénonce.

— Je ne suis encore qu'une enfant, mon père; néanmoins, si j'osais vous dire toute ma pensée, je ne crois pas Virgile coupable d'une pareille trahison. Il nous aimait tant; il était si respectueux pour vous, si bon pour moi. C'était Tom avec l'intelligence et la parole.

— C'était moins que cela, ma fille. Ce misérable esclave s'est livré à mon plus cruel ennemi. En échange des jongleries révolutionnaires dont ils ont enivré son orgueil, il leur a vendu son âme, et, pour nous abaisser à son niveau d'abjection, Minée a su lui persuader qu'il pouvait insolemment, au nom des droits de l'homme et de leur ridi-

Digitized by Google

cule égalité, lever un œil d'amour sur la fille de ses maîtres.

— Mon père! s'écrie la créole pâle de colère et bondissant d'indignation, mon père, un semblable affront ne m'a jamais été réservé.

— Si, ma fille, le noir t'aimait, et il a osé venir à moi, et il a osé me demander ta main.

— Horreur! et vous ne l'avez pas tué sur le coup?

— Sa mort aurait été le signal de la tienne. J'ai pensé que, dans cette perturbation de tous les esprits, l'amour insensé de Virgile pourrait t'être utile, te protéger contre les méchants. Confiant en mes précautions, en sa parole, je me suis résigné à le voir espérer en silence. Le marron s'est lassé de sa fidélité; la nuit dernière, il nous a dénoncés à son club.

— Tu en as menti, vieillard, s'écrie le nègre, qui vient de franchir avec la légèreté d'un jeune tigre l'épais buisson d'aubépine qui le séparait de M. d'Aubray et de sa fille, et derrière lequel il a suivi toute leur conversation, épié chaque geste, interrogé chaque regard.

A ces mots il se dresse devant eux, l'œil hagard, le front chargé de sueur et il reprend avec plus de force :

— Tu en as menti, te dis-je, et la preuve, la voilà!

Au même instant, il se précipite sur M. d'Aubray, il le saisit à la gorge. Un cri, un seul cri, se fait entendre. Le vieillard roule aux pieds de sa fille, étranglé dans les convulsives étreintes du nègre.

—A nous deux maintenant, la créole au langoureux sourire et à la pitié méprisante! à nous deux! La blanche est en face du noir, la maîtresse en présence de l'esclave, voyons qui l'emportera!

— Tom ici! ici Tom! murmure la jeune fille, dont les sanglots et la terreur étouffent la voix.

Digitized by Google

Le chien de Terre-Neuve fait un mouvement. Il allait fondre sur Virgile, et, près du corps de leur maître commun, engager avec lui une horrible lutte, quand l'homme de couleur se retourne avec rapidité, renverse Tom, passe une corde dans son collier de fer, l'entraîne de force sur ses pas, et l'attache, malgré sa résistance, à l'arbre le plus voisin.

— Tom, reprit-il avec une impassibilité que démentait l'altération de ses traits, Tom n'est pas plus à même de secourir sa maîtresse que le père de protéger sa fille. L'un est enchaîné, l'autre mort, et bien mort, n'est-il pas vrai? Allons, relevez-vous d'auprès de ce cadavre, et écoutez-moi.

— Que voulez-vous? balbutie à travers ses larmes la malheureuse enfant qui pressait sur son cœur, comme pour lui donner un reste de vie, la tête de son père froidissant déjà.

— Ce que je veux de vous? ce n'est pas de l'amour, mais de la haine.

— Elle vous est acquise, misérable!

— Je l'accepte, et pourtant, jeune fille que j'ai bercée dans mes bras, enfant que si souvent j'emportai dans les montagnes embaumées, ainsi qu'une mère emporterait son premier né, vierge de nos savanes souriant d'un sourire si ingénu au pauvre nègre, qui, pour un plaisir d'un moment, pour un caprice passager de la créole, se précipitait au fond de nos rivières ou dans l'immensité de nos solitudes; je t'aimais de toute l'ardeur de notre brûlant soleil, je t'aimais comme la terre embrasée aime l'eau du ciel, je te cherchais, comme toi, sous les nuits du tropique, tu cherchais la fraîcheur. Je t'adorais en silence ainsi qu'on adore Dieu, je me prosternais devant toi comme les anges se prosternent devant la mère du Christ, et cet amour

Digitized by Google

ignoré qui souvent m'a chassé des mornes où je me réfugiais pour être libre pendant quelques instants, cet amour que la Révolution a légitimé à mes yeux, toi, tu l'as méprisé. Là, tout à l'heure encore, quand le vieillard, avec sa parole moqueuse, t'entretenait de ma tendresse, je t'ai vue t'indigner. Ton pâle visage s'est couvert d'une subite rougeur et tu as désiré ma mort, et tu as dit à ce cadavre : « Pourquoi ne l'avez-vous pas tué ? » Cette parole a été pour lui une condamnation. Que réponds-tu, maintenant ?

— Vous me faites horreur.

— Eh bien ! tant mieux. Il y avait encore en moi un indéfinissable sentiment qui combattait la haine par l'amour. Je t'aimais de toute ta pauvreté, de tout ton abandon, de toute ta faiblesse peut-être. Tu ne me laisses que le droit de te haïr. J'en use. La blanche est sous les pieds du nègre. Comprimée dans ses serres, elle ne peut ni s'échapper de mes bras, ni invoquer un secours inutile ; regarde autour de toi. La nature est muette, comme lorsque, courbés sous d'ignobles travaux, mes frères et moi, nous lui adressions des prières qu'elle n'a jamais exaucées. Elle ne te répondra pas plus aujourd'hui que jadis elle ne répondait à nos cris de détresse. Ici, il ne se trouve pour nous deux qu'un homme et une femme, et le ciel au-dessus de nos têtes, le ciel où le vieux Minée dit qu'il n'y a rien, le ciel que la Convention a condamné à n'être qu'un désert. Puisque tu n'as pas daigné prendre Virgile Marron pour époux, il faut que tu l'acceptes pour amant. Ma force et ma volonté feront loi.

Virginie recule de quelques pas, comme un voyageur reculerait à l'aspect d'un serpent. Elle fixe ses yeux rayonnant de pudeur sur le visage contracté du nègre, et elle ajoute avec une solennelle lenteur :

— Entre nous et le ciel, il y a encore autre chose, ci-

Digitized by Google

toyen. De l'homme ou de la femme que tu voyais ici tout à l'heure, ce poignard peut faire un cadavre comme celui de mon père qui gît devant moi.

— Je suis maudit! s'écrie le noir d'une voix tonnante.

Tout à coup il franchit l'espace que Virginie a mis entre eux, il est prêt à lui saisir le bras quand, par un mouvement plus rapide que la pensée, elle se frappe au cœur et tombe aux pieds de Virgile, comme une fleur que déracine la tempête.

A genoux près de ce corps qui se débat encore dans les dernières convulsions de l'agonie, il contemple longtemps d'un regard plein de stupeur la femme qu'il a tant aimée; puis soudain se roidissant contre les remords, ou se laissant dominer par une sacrilége idée de crime :

— Morte ou vivante, s'écrie-t-il, tu m'appartiendras!

. . . . . .

Alors il s'approche de Tom, muet témoin de l'épouvantable scène. Avec le poignard de la jeune fille, il brise les liens qui l'attachaient à l'arbre et dit :

— Allons, suis-moi ; tu es libre à présent.

Avant d'obéir à cet ordre, le chien, qui paraissait comprendre toute la terreur du drame qu'il avait eu sous les yeux, flaira les deux corps étendus sur l'herbe l'un à côté de l'autre. Après avoir senti que toute vie était éteinte en eux, il suivit de loin, la tête basse, et comme à regret, le nègre qui se précipitait vers Nantes avec une inconcevable agilité.

Il y arriva tout d'un trait. L'évêque Minée l'attendait avec anxiété dans l'appartement même de Virginie. En l'apercevant les yeux égarés, le révolutionnaire recule d'effroi devant son œuvre. Ne devine-t-il pas en effet que sa vengeance est complète? que sa haine n'a plus d'aliment, et

Digitized by Google

qu'aux portes du tombeau il peut goûter le sanglant bonheur qu'il a rêvé pendant toute sa vie.

— Eh bien! Virgile Marron, s'empresse-t-il de dire avec un accent de feinte pitié, le maître trahissait-il la parole donnée à l'esclave? La colombe fuyait-elle l'épervier à tire-d'aile!

— Tu avais raison, prêtre; maintenant ils n'échapperont plus, l'un à ta colère, l'autre à mon amour! Ils sont morts tous deux.

— Morts! et comment?

— J'ai étranglé de mes mains le colon qui mentait. La jeune fille, qui repoussait mon amour comme une injure, s'est frappée au cœur de ce poignard. Elle voulait échapper à mes caresses. Je l'ai épousée dans les bras de la mort.

— Tu lui as donné le baptême de l'égalité! s'écrie Minée, qui frissonnait d'une incompréhensible félicité. Demain, frère et ami, les sans-culottes de Nantes glorifieront ton dévouement. Je vais tout préparer pour cette fête vraiment civique.

Le nègre reste seul. Emporté par le souvenir de son double forfait, par l'image toujours présente de cette chaste enfant qu'il a tuée, il parcourt à pas pressés sa chambre encore en désordre. Ses lèvres murmurent d'étranges paroles, et, de temps à autre, sur son visage altéré, roulent de grosses larmes. Bientôt, épuisé sous tant de poignantes émotions, il se jette sur le lit même auprès duquel si souvent il a contemplé Virginie pendant les heures de son léger sommeil. La fatigue ferma ses yeux. L'on n'entendit plus dans l'appartement que le râle de cette poitrine agitée, et, quelques minutes après, que le pied furtif de Tom, qui, caché dans un angle de la pièce, avait suivi tous les mouvements du nègre.

Le lendemain, quand, escorté des sans-culottes que les

Digitized by Google

crimes de Virgile intéressaient à sa personne, Minée vint le chercher pour lui décerner les honneurs d'une civique ovation, tous, en pénétrant dans la chambre où il avait passé la nuit, reculèrent d'effroi et poussèrent un même cri d'horreur.

Tom, le chien fidèle, avait vengé ses maîtres. Tom avait étouffé le noir dans son premier sommeil. Tom, avec ses dents aiguës, avait déchiré la gorge, meurtri les chairs et broyé les membres de Virgile. Les deux pattes de devant appuyées sur ce cadavre mutilé et pesant sur lui de tout le poids de l'inexorable justice qu'il avait accomplie, Tom, aussi immobile que sa proie, apparaissait comme un sacrificateur envoyé par le ciel pour venger un crime.

Minée, revenu de sa stupeur, ose le premier sourire à ce spectacle.

— Le chien, dit-il à ceux qui l'entouraient, nous épargne les frais de l'ovation. Du dogue ou du nègre, quel est celui qui a le mieux mérité de la patrie?

— Tous les deux, poursuit un sans-culotte, ont droit aux honneurs que nous décernons en son nom : tous les deux ont été bourreaux!

— Pardon, citoyens, réplique un autre; le chien a été juste : il faut qu'il meure.

— Qu'il meure donc, s'écrie Minée, puisque tel est le bon plaisir du peuple souverain.

Une balle tirée presque à bout portant étendit le pauvre Tom à côté du nègre.

Digitized by Google

YVES L'ARDENT.

Quand vous parcourez cette vieille et poétique Bretagne, dont le nom resplendit à chaque page de notre histoire, dont les enfants, sur les flots comme sur les champs de bataille, depuis Duguesclin, le grand connétable, jusqu'aux Duguay-Trouin, aux du Couëdic et à Latour-d'Auvergne, le premier grenadier de la République, ont si glorieusement versé leur sang pour la cause de France, un noble élan d'orgueil saisit votre cœur. A l'aspect des monuments druidiques semés çà et là dans ses landes incultes, jetés sur ses grèves ou au bord de ses chemins comme des souvenirs d'un autre âge que cette province seule conserve à travers toutes les dévastations dont elle fut le théâtre, l'imagination grandit, et la force de l'homme se révèle. Dans un pieux instinct de reconnaissance, vous humiliez votre front sur ces pierres froides et immobiles qui ont vu passer les siècles et qui, toujours là, quand les révolutions bouleversaient le sol, se dressent encore, comme pour apprendre à la terre que la Bretagne ne se courbe pas plus que ses masses de granit, sous le vent des passions déchaînées, ou au souffle des préjugés populaires.

Digitized by Google

Avec l'Océan qui baigne ses côtes ardues, qui bat ses flancs noirs et hérissés, et qui, dans les tempêtes, grondant autour de ses rivages, semble chaque jour rappeler à la vieille Armorique que cette sombre harmonie a brui sur son berceau et doit encore retentir sur sa tombe; avec ses sauvages aspects, ses sites mélancoliques et la puissance de ses souvenirs, qu'elle n'a jamais sacrifiés pour courir porter un encens adultère aux dieux des nouvelles idées, la Bretagne est encore ce qu'elle était aux temps primitifs, forte et grave, courageuse et fidèle. Le temps, les innovations, les changements d'empire, passent à sa surface comme l'écume de la mer au-dessus de ses rochers; mais, ainsi qu'eux, elle ne baisse point la tête. Elle reste, glorieuse de sa sublime ignorance, toujours fière de cacher sous son sayon rustique un cœur que n'ont pu corrompre les séductions ou les entraînements. Ce qu'elle était sous Clisson et au temps de la bonne reine Anne, elle l'est encore aujourd'hui. Elle n'a point changé de mœurs avec la révolution qui a tout changé, point trafiqué de son honneur, de sa probité de soldat, et l'histoire suivante, à laquelle, par égard pour une famille, nous n'attachons que les initiales d'un nom bien connu dans l'Ouest, confirme, mieux que toutes les paroles, la vérité de nos assertions.

Au fond d'un de ces souterrains creusés par les mains des Druides et jetés là comme une tente pour abriter les Bretons qui font leur bonheur de la guerre, non loin de l'Océan qui baigne des grèves immenses, plusieurs hommes, tous dans la force de l'âge, tous revêtus de l'ancien costume national, la ceinture chargée de pistolets; tous, les reins et la poitrine enveloppés dans d'épaisses peaux de chèvres, prient avec ferveur. Quelques fusils de munition, des carabines anglaises, déposés en faisceaux dans un

Digitized by Google

angle du rocher, reflètent sur leurs canons étincelants comme un pur argent, les pâles lueurs jetées, dans cette nuit profonde, par les deux pauvres cierges de cire jaune dont le plus modeste des autels est éclairé. Une croix grossièrement sculptée s'élève au-dessus de cet autel; et, en face de cette croix, les mains jointes, les yeux humblement baissés, apparaît un vieillard revêtu des ornements sacerdotaux. Ses longs cheveux blancs que la pluie a battus retombent en boucles inégales sur la chasuble d'étoffe noire dont son corps est couvert. Seul debout, dans ces nouvelles catacombes où des martyrs accoururent encore, ainsi qu'aux temps des persécutions de la primitive Église, chercher l'espérance et renouveler leur force, il change le pain en Dieu, le vin en sang; puis, tous ces paysans, que la foi fit soldats, qui, appuyés sur leurs sabres, ont prié avec toute la ferveur des proscrits, viennent, l'un après l'autre, quand l'office des morts est achevé, recevoir des mains du prêtre l'hostie, gage éternel de l'amour du Christ pour les hommes.

Le mystère consommé, un long silence s'établit. Tous plongés dans la profondeur de leurs méditations, plus séparés encore du monde par les pensées qui les dominent que par l'immense rocher dont ils sont abrités, tous se laissent aller aux inspirations de la piété. L'ecclésiastique a suivi leur exemple; mais bientôt, se redressant près de l'autel, il fait signe qu'il a quelques paroles à adresser à ce troupeau de martyrs dont il est le pasteur. Les têtes pleines de sauvage poésie de ces paysans bretons, se lèvent comme à un commandement de leur chef, et, immobiles, ils écoutent.

— Heureux, dit le prêtre, empruntant le texte de son homélie à l'Apocalypse de saint Jean, heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Dès à présent, ils se re-

Digitized by Google

poseront de leurs travaux, car leurs œuvres les accompagnent et les suivent.

Et, sur ces paroles, puisées à l'épître même de l'office des trépassés qu'il a célébré tout à l'heure, il rappelle aux chrétiens réunis autour de lui les dangers dont ils sont environnés, et les victimes qu'au milieu des luttes intestines chaque famille bretonne a fournies à l'échafaud ou aux balles républicaines. Il leur dit que le même sort les attend sans doute, mais que, comme leurs frères, ils doivent toujours être préparés à recevoir dans le ciel la couronne que le Seigneur destine à ceux qui meurent en lui. Appropriant son discours à la candide ignorance de ses auditeurs, il leur retrace, en termes énergiques, mais simples comme l'Évangile, leurs devoirs ainsi que leurs périls, les souffrances de toutes les heures et les récompenses éternelles qui les attendent. Quand son discours est achevé :

— Chrétiens, s'écrie-t-il, nous avons prié pour nos parents qui ne sont plus, pour ceux de nos frères que la Révolution a moissonnés avant l'âge; prions maintenant pour nous, car, comme un lion rugissant, la mort est peut-être là, cherchant la proie qu'elle doit dévorer.

A peine ces mots sont-ils prononcés, qu'un chouan, placé à l'extrémité du souterrain en sentinelle perdue, s'approche avec rapidité du groupe qui priait.

— Voici les Bleus! dit-il.

Et, saisissant un fusil et l'armant avec rapidité, il retourne à son poste.

— Yves l'Ardent, réplique du pied de l'autel une voix aussi brève qu'accentuée, ce que tu annonces est impossible. Les Républicains ont perdu notre trace.

— S'ils ont pu la perdre, monsieur Georges, ils peuvent bien la retrouver; depuis longtemps la bonne cause n'est pas heureuse.

Digitized by Google

D'un geste impérieux, Georges ordonne à ses compagnons de garder le plus profond silence. Il détache de sa ceinture rouge et blanche deux pistolets qui y sont suspendus, se précipite seul vers l'étroite issue du souterrain, et prête une oreille exercée. A travers les torrents de pluie et les vents furieux qui, mêlés au sourd murmure de l'Océan, semblaient rendre inutile tout effort d'attention, il distingue dans le lointain des pas d'hommes, il voit briller des armes.

— Tu avais raison, Yves l'Ardent, dit-il avec autant de calme que si lui et les siens n'avaient aucun danger à courir dans cette circonstance, parfaitement raison. Nous allons être cernés par des forces sans doute bien supérieures, et le sermon du recteur ne tardera pas à trouver son application. Dans quelques heures, d'autres pourront venir ici prier et dire sur nos cadavres : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! »

Et la mâle figure de Georges Cadoudal — car c'était le redoutable chef — ne trahissait aucune émotion. Les bras croisés sur sa large poitrine, le front haut, un dédaigneux sourire sur les lèvres, il attendait le combat qu'une semblable rencontre faisait présager, lorsque Yves, encouragé par les éloges qu'il a reçus, s'avance vers le général, et d'un ton de respectueuse familiarité :

— Monsieur Georges, dit-il, voulez-vous me permettre d'exprimer ma pensée?

— Parle, camarade.

— Eh bien! je pense, sauf les ordres contraires que vous croirez devoir nous donner, qu'un engagement dans cette position peut nous être funeste. Continuons les saintes prières commencées par le respectable M. Alano, et laissons passer les Bleus comme l'orage qui gronde au-dessus de nos têtes. Nous les retrouverons, général, en rase campa-

Digitized by Google

gne; alors nous pourrons, d'un seul coup, acquitter toutes nos dettes.

— Ce sera difficile, réplique Cadoudal, car ce n'est plus seulement aux Républicains qu'il nous faut avoir affaire. Je ne sais quel vent de trahison souffle autour de nous, mais depuis quelques jours tous nos plans sont éventés, tous nos projets sont connus de l'ennemi qui les prévient avec une inconcevable sagacité, et, si Dieu n'était pas pour nous, je serais tenté de dire qu'il a fait un pacte avec la République.

— Dieu, répond Yves, n'est pour rien dans tout ceci. Le respectable abbé Alano vous le certifiera mieux que moi; mais il y a des traîtres parmi nous. Une nuée de gentilshommes, inconnus dans nos camps, s'est abattue tout à coup à votre quartier général. Plus prodigues d'or que de leur sang, ils se jettent à la piste de toutes nos manœuvres, et, sur ma foi de Chouan, je ne suis pas éloigné de croire qu'ils épousent les intérêts de la République ou se mettent aux gages du petit général corse qui voulait si bien, monsieur Georges, à force de séductions, vous enlever aux royalistes de Bretagne.

Cadoudal réfléchit un moment.

— Le Premier Consul, ajoute-t-il ensuite, est un illustre capitaine, un profond politique qui a dans la tête toutes les idées monarchiques que nous avons dans le cœur, qui peut, s'il le veut, rétablir d'un seul coup en France la foi et la royauté. Je l'ai vu de bien près. Sous sa frêle apparence, cet homme cache un cœur grand comme le monde.

— Il vous a étudié de près, lui aussi, interrompit l'abbé Alano, venant enfin, après la prière, se mêler à la conversation. Vous lui avez parlé avec votre indépendance de Breton, avec votre courage de royaliste, et croyez-vous,

Digitized by Google

général, qu'il n'ait pas mesuré son plus redoutable ennemi, que surtout, ne pouvant l'acheter, il n'ait pas cherché à le faire tomber dans un piége habilement tendu?

— Bonaparte, monsieur le recteur, est incapable de corrompre quelques misérables pour les jeter sur un ennemi généreux. Si j'en avais eu la pensée, lorsque tous deux, dans son cabinet, nous nous entretenions des affaires de la France, sachez-le bien tous, ce cabinet serait devenu un tombeau pour l'un ou pour l'autre; je l'aurais attaqué là corps à corps. Je l'aurais forcé à tirer l'épée. La justice de Dieu eût décidé entre nous. Pareille pensée ne m'est pas venue, je l'avoue; mais Bonaparte n'est pas tout le gouvernement consulaire. Il a autour de lui des régicides et des prêtres apostats : Fouché, qui en lui seul résume ces deux titres, est homme à circonvenir toute la Bretagne, à faire sortir de chacun de ses villages un espion qui peut se présenter à nous, le sacré cœur de Jésus sur la poitrine, le chapelet à la main. L'expédition qui se consume sur nos têtes en stériles efforts, me fait pressentir une trahison ; où en chercher les auteurs?

— Je sais bien, général, que vous allez encore me reprocher, s'écrie l'Ardent, de calomnier ces gentilshommes qui, sans avoir combattu avec nous ou sous le drapeau blanc de la Vendée, se trouvent aujourd'hui dans nos rangs et veulent prendre dans les conseils une influence qui sera fatale. Mais ce reproche ne m'empêchera point de proclamer que si les Chouans sont trahis, que si votre vie est si souvent en danger, que si vous ne pouvez faire un pas sans être harcelé par une colonne mobile, c'est à ces nobles que vous le devez. Avant qu'ils eussent mis le pied sur notre territoire, l'ennemi ne savait que ce que les Chouans voulaient lui apprendre, et à chaque instant nous n'étions pas traqués comme nous le sommes encore dans ce moment.

Digitized by Google

— Que faire à cela? dit l'abbé Alano, interrogeant du regard la figure pleine de calme de Georges.

— Peu de chose, monsieur le recteur. Si les craintes de l'Ardent se trouvaient fondées, il ne resterait plus qu'à fusiller les traîtres sans jugement, sans sursis.

— Bien parlé, général, interrompt Yves l'Ardent. Je vais fondre quelques balles. Plaise au ciel qu'elles aillent à leur adresse!

Pendant cet entretien à voix basse où s'agitaient des questions de vie et de mort, à la même place où, peu d'instants auparavant, tous priaient dans une sainte communauté de pensées, les Bleus, parvenus sur la crête du rocher, en exploraient chaque fente, en sondaient chaque profondeur avec la baïonnette, pour mieux s'assurer que ses flancs ne recelaient aucun ennemi. S'apercevant enfin que leurs investigations étaient sans résultat:

— Allons, dit le chef, Georges nous échappe encore cette nuit, mais ce n'est que partie remise, je vous jure; nous avons, pour le surprendre, des moyens que toutes ses ruses ne peuvent déjouer.

En parlant ainsi, en indiquant aux soldats qui l'entourent quels moyens la République met à leur disposition, ils abandonnent l'aride plateau sur lequel ils ont si longtemps bivaqué. Le jour commençait à poindre; tous se faisant un bâton d'appui de leurs sabres et les portant devant eux comme pour assurer le terrain glissant sur lequel ils marchent, tous descendent à pas lents et passent les uns après les autres devant l'énorme pierre couverte de broussailles qui dérobe à tous les yeux l'entrée du souterrain. Le visage collé contre cette pierre, l'œil fixé sur les mouvements des Bleus, dont, à travers les ronces, il peut compter le nombre et recueillir chaque parole, Yves les entend se communiquer leur désappointement de la nuit et leurs espé-

Digitized by Google

rances futures. Enfin il se retourne avec une sombre vivacité vers le général :

— Monsieur Georges, dit-il en étouffant presque chacune de ses paroles afin de ne pas éveiller l'attention des Bleus qui tournaient encore le rocher, vous êtes vendu ; cette nuit vous deviez être livré. Le chef républicain le disait à ses officiers lorsqu'ils sont passés à trois pas de moi.

Georges sourit d'un air dédaigneux, et sans attacher plus d'importance à cette révélation :

— Tu les as comptés, combien sont-ils ?

— Cent cinquante, général. Vous n'en avez pas la moitié sous vos ordres, mais avec la grâce de Dieu on est bien fort, et, si M. Georges disait un mot, il ne serait peut-être pas très-difficile d'apprendre aux Républicains qu'ils jouent ici un vilain rôle.

— J'y pensais, continue Cadoudal avec un admirable sang-froid.

Sur un signe de sa main, tous les Chouans ont pris les armes, et, sans proférer une parole, ils attendent un nouvel ordre.

— Puisque les Révolutionnaires m'ont acheté, dis-tu, voyons, Yves l'Ardent, s'ils ont assez de plomb pour me payer !

Avec l'aide de quelques robustes paysans, ses mains athlétiques s'emparent du quartier de rocher qui ferme la large bouche du souterrain. Leurs premiers efforts l'ébranlent.

— La pierre va rouler sur les Républicains, dit Georges. Une fois sur le plateau, mes amis, joue, feu !

Au même instant la pierre roule, entraînant, broyant sous son poids tous ceux qu'elle atteint. Les balles sifflent et frappent par derrière les soldats, qui, saisis par une attaque aussi imprévue, n'ont ni le temps, ni le pouvoir, ni

Digitized by Google

le courage d'y répondre. Des cris horribles, des cris de mourants et de blessés, se mêlent au fracas produit par le rocher, dont chaque bond écrase un homme, et à la fusillade incessante qui, doublée par l'écho, retentit aux oreilles des soldats et les frappe de stupeur. La victoire ne coûta pas une goutte de sang aux Royalistes. Lorsque arrivés au pied de la montagne de granit, ils ne trouvèrent plus un ennemi sur pied :

— Yves l'Ardent, dit le général, compte les morts et laissons les fuyards porter à leur camp des nouvelles de Georges.

Le Chouan obéit.

— Soixante-dix cadavres, annonce-t-il après quelques minutes d'absence, resteront là pour apprendre aux Bleus à suivre nôtre piste. Leur chef est mort lui aussi, mais il n'a peut-être pas emporté dans l'autre monde le secret de sa course nocturne. Tenez, général, voici le seul papier qu'avait sur lui ce Républicain.

Cadoudal le parcourt d'un œil rapide. Pendant cette lecture, son front si ouvert, ses traits si pleins d'une brusque franchise, se couvrent d'un voile de tristesse, mais reprenant bientôt sur lui-même l'empire que cette lecture venait de lui faire perdre :

— Mes amis, s'écrie-t-il, l'Ardent avait raison : Fouché a parmi nous des émissaires. J'en ai la preuve entre les mains. Quels sont-ils? Dieu seul et la police le savent encore.

— Si vous le permettez, monsieur Georges, reprend Yves, il ne sera peut-être pas impossible de se mettre de moitié dans le secret ; car, tout pauvre paysan que je suis, j'en devine au moins déjà une grande partie.

Un mois s'est écoulé depuis cette nuit dont nous avons raconté tous les événements. Plus d'une fois, dans cet in-

Digitized by Google

tervalle, les Royalistes de Bretagne ont acquis la preuve que, ne pouvant les soumettre par la force des armes, on cherchait à les tuer par la trahison. Plus d'une fois ils ont surpris en flagrant délit de perfidie les émissaires de la police, et devant ces ennemis qui, la cocarde blanche sur le cœur, combattaient des Royalistes par d'occultes délations, ils n'ont pas plus reculé qu'en face des armées républicaines. Une loi, sévère sans doute, mais nécessaire dans les circonstances, atteignit les coupables. Selon les prévisions d'Yves l'Ardent, on en trouva parmi les gentilshommes. On n'en trouva même que dans leurs rangs !

Aucun d'eux, hâtons-nous de le dire, n'avait suivi l'exemple de cette noblesse vaillante et fidèle qui, sur les bords du Rhin, dans les bocages de la Vendée ou au milieu des landes de la vieille Bretagne, protesta, les armes à la main, contre les forfaits de la Révolution. Aucun d'eux n'avait teint de son sang le drapeau qu'à la frontière relevaient les Condé, le drapeau que glorifiaient dans l'Ouest des paysans comme Cathelineau, des gentilshommes comme les la Rochejaquelein et les Talmont. C'étaient quelques-unes de ces tristes exceptions dont, par bonheur, la nature est avare, de ces cœurs sans énergie, toujours destinés à ramper soit sous les splendides lambris des cours, quand le trône a un maître, soit au pied de l'échafaud ou dans la fange des rues lorsque tous les pouvoirs y sont tombés. Impuissants et avides, ils avaient mis au service de Fouché des noms dont cet homme-là eût été heureux de souiller l'éclat. Après les avoir gorgés d'or, le ministre de la police les lançait sur la Bretagne avec d'odieuses ou de sanglantes missions.

Ils y vinrent; mais bientôt la perspicacité bretonne découvrit leurs projets; bientôt plus d'un tomba victime d'une sage rigueur. Pour venger ces cadavres, pour arra-

Digitized by Google

cher leurs complices aux terreurs que de semblables représailles faisaient naître dans les consciences, le gouvernement prit publiquement en main la cause de ses espions titrés. Il frappa d'exorbitantes contributions les paroisses sur le territoire desquelles s'exerçait pareille justice Afin de n'exposer que lui seul, Georges Cadoudal ordonna à ses cantonnements d'épargner la vie de ces quelques misérables.

Cet ordre, ainsi que tous ceux que le général ordonnait, fut exécuté à la lettre. En le recevant, Yves l'Ardent se promit bien de ne le suivre que lorsque l'impossibilité de le transgresser lui serait démontrée.

C'était un pauvre paysan que, comme tant d'autres, la guerre civile avait surpris dans sa hutte de chaume, et qui, sous son large sayon de toile blanche, cachait un de ces cœurs dont la terre ignorera toujours les sublimes dévouements. Cédant aux inspirations de sa foi, Yves avait couru aux armes. Depuis sept ans, soldat volontaire, il se battait pour la religion et la monarchie, ne nourrissait qu'une ambition, ne formant qu'un vœu, conquérir le ciel par le martyre, ou rétablir par la force, sur son trône brisé, le roi dont, depuis leur grand du Guesclin, les Bretons ont si souvent défendu l'héritage. De toute l'histoire il ne savait que cela. Ses connaissances ne s'étendaient pas plus loin; encore devait-il cette instruction si bornée aux antiques légendes qu'enfant il entendit souvent chanter sur son berceau pendant les longues heures de la veillée. Cet homme, dont le cœur était si français, avait vécu bien des années sur les rivages de l'Océan, sans soupçonner qu'il pût y avoir dans sa patrie une autre langue que le Bas-Breton et des mœurs moins agrestes que les siennes. Mais au contact de tant de passions différentes s'agitant sous ses yeux, mais entraîné comme les autres et les

Digitized by Google

devançant presque toujours dans ces combats de toutes les heures qui succédaient d'une si terrible manière au calme de sa laborieuse jeunesse, Yves, que son courage avait fait surnommer l'*Ardent*, soumit son esprit brut et la tenacité de son caractère à des règles, à des études dont il sentait l'importance. Il apprit promptement à lire, car, sous prétexte que les livres corrompaient le cœur, ses parents ne lui avaient jamais donné les premiers éléments de l'instruction, dont, de père en fils, eux-mêmes s'étaient toujours très-facilement passés. Il alla plus avant. Son obstination bretonne ne tint pas contre la nécessité; mais ce fut plutôt à son intelligence qu'à sa volonté qu'il fallut s'en prendre, lorsque quelques paroles françaises s'égarèrent sur ses lèvres. Peu à peu cependant il devina la langue de son pays, il la lut, la parla avec facilité. A part cette ignorance qui, pour lui, était un trésor de science, qu'après la guerre il se promettait bien d'enfouir dans la même cachette que sa carabine anglaise, Yves ne le cédait à personne en bravoure et en loyauté. M. de la Bourdonnaye l'avait honoré de son estime. Il avait possédé la confiance du jeune et brillant Tinteniac, et maintenant c'est l'un des Chouans sur lesquels Georges a le plus de droit de compter.

Décidé qu'il est à punir de mort tous les espions attachés aux pas de Cadoudal, il concentre dans son âme les préoccupations qui l'assiégent, les inquiétudes qui le tourmentent. Sans chercher de confident, même parmi ses compagnons, il entoure le général de toutes les précautions que sa rustique prudence lui suggère. Il le suit en tous lieux, cherchant à lire dans chaque parole qui lui est adressée, dans chaque action dont il est l'objet, la pensée secrète qui a dirigé cette action ou inspiré cette parole. A force de persévérance, plus d'une fois il parvint à déjouer des plans perfides.

Digitized by Google

Les choses étaient arrivées à ce point, lorsque vers la fin de l'année 1801, M. le vicomte de B..., l'un des plus honorables noms de la vieille Bretagne, débarqua d'Angleterre sur les côtes du Morbihan. M. de B... apportait à Cadoudal des lettres autographes du comte d'Artois, et quelques sommes assez importantes envoyées par le prince. M. de B... raconte à Georges, entouré de son état-major de paysans, les dangers qu'il a courus dans la traversée, ceux qui l'attendaient au rivage, ses combats d'outre-Rhin, ses campagnes d'émigration; puis il termine en briguant l'honneur de combattre, pendant quelques jours, en qualité de volontaire, sous les yeux du seul chef que la révolution ait laissé debout dans les campagnes de l'Ouest. Ces offres sont acceptées avec cordialité. L'envoyé du comte d'Artois se trouve bientôt maître de tous les secrets dont dépendent le sort de l'armée et la vie de son général. Tous les officiers, par de respectueux égards, lui témoignèrent leur confiance. Yves l'Ardent lui-même ne fut pas le dernier à montrer au gentilhomme breton que, quoique égaux par le commandement, les chefs paysans ne voulaient jamais oublier la distance qui les séparait. Yves l'Ardent se prêta, comme les autres, aux séductions, aux manières affectueuses de M. de B.... Peu à peu, subjugué par l'ascendant que ce dernier exerçait sur lui, il se laissa imposer des missions qui souvent l'éloignaient du quartier général, dont auparavant il était presque devenu impossible de l'écarter. L'affabilité de l'émigré, quelque amicale qu'elle fût, son courage même, tout le dévouement qu'il étalait pour la cause royale n'auraient cependant guère pu produire seuls un changement si miraculeux; mais les parents d'Yves avaient été, pendant longues années, au service de la famille de M. de B.... Dans son enfance, le paysan de Bretagne avait appris à bénir un nom qui, sous

Digitized by Google

le pauvre toit de son père, n'était répété qu'avec un sentiment de profonde reconnaissance. Ce souvenir de jeunesse vers lequel l'Ardent était si heureux de remonter, fit plus sur son cœur que toutes les avances.

Cependant, depuis l'arrivée du vicomte, les affaires de la Chouannerie ne s'amélioraient guère. Chaque nuit amenait une surprise, chaque jour éclairait une défaite. Le camp était purgé d'espions. L'on n'entendait plus parler de traîtres; mais, comme si la fatalité eût présidé aux conseils de Georges, tous ses plans les mieux conçus échouaient au moment de l'exécution par les habiles manœuvres des Républicains, qui se trouvaient toujours en force supérieure sur tous les points où, la veille de l'attaque, il n'y avait que peu de ressources militaires. Ces échecs successifs ne s'adressèrent bientôt plus à Cadoudal seulement. Les chefs sous ses ordres en eurent leur part, et, dans une surprise nocturne secrètement tentée par Yves contre un cantonnement, dont le matin même il avait de ses yeux reconnu la faiblesse, Yves est entouré par un régiment tout entier, battu, blessé et mis en complète déroute.

Sur les quelques feuilles mortes qui, au milieu d'une lande, lui servaient de couche, l'Ardent est plongé dans l'incertitude de ses réflexions lorsque l'abbé Alano, qui venait lui apporter de pieuses consolations, se présente à ses regards.

— Vous me voyez vaincu et blessé, monsieur le recteur, dit-il d'une voix sourde; vaincu après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour battre l'ennemi.

— M. le vicomte de B..., reprend l'ecclésiastique, en avait eu le pressentiment à l'heure même où vous attaquiez les Républicains.

L'Ardent tressaillit; d'une main il rejette à ses pieds le manteau de grossière étoffe dont ses membres sont cou-

Digitized by Google

verts, et, de l'autre, essayant de se redresser jusqu'à l'oreille du bon prêtre qui s'asseoit près de lui :

— M. le vicomte de B... avait le pressentiment de ma défaite! et qui lui avait dit que j'allais tenter un coup de main?

— C'est une chose, mon frère, dont il ne m'a point entretenu; mais ce gentilhomme est si bien instruit de tout ce qui se passe, que, sans lui adresser d'indiscrètes questions, je m'en suis rapporté à sa parole.

— Et vous croyez, monsieur le recteur, qu'il ne vous mentait pas? Mais comment a-t-il su ce que je n'avais pas confié au général, ce que mes soldats eux-mêmes ignoraient? Dans tout ce qui se passe ici depuis quelques semaines, il y a des choses que je n'ose encore soupçonner; pourtant, nous sommes les victimes de quelque trahison. S'il ne se trouve plus d'espions parmi nous, il faut qu'il y en ait dans l'air, car jamais les Bleus n'ont été mieux instruits de tous nos plans. L'armée, notre général, surtout, courent d'incalculables dangers. Je les sens, je les prévois, et ne puis ni les conjurer ni même les deviner. Que fait M. Georges?

— Pour réparer l'échec que vous venez d'essuyer, le général s'est décidé à marcher sur les ennemis qui ne doivent plus s'attendre à une nouvelle attaque. Il espère les trouver dans l'ivresse de leur facile succès, et leur faire expier d'un seul coup tant de revers auxquels ses armes ne sont pas habituées. M. de B... lui a donné ce conseil. Cadoudal s'est empressé de l'adopter.

Yves l'Ardent ne répondit rien à cette confidence. Le front caché dans ses deux mains, il resta longtemps pensif et sombre. Comme si tout à coup un rayon de lumière eût traversé son intelligence, il se rapprocha du prêtre, et le serrant convulsivement entre ses bras :

Digitized by Google

— Il faut, monsieur le recteur, que vous délivriez mon âme de peine, que vous soulagiez ma conscience d'un poids qui l'obsède. J'ai là, sur le cœur, un soupçon que je n'ose pas même approfondir dans le secret de ma pensée; mais ce soupçon que je repousse comme un crime, est plus fort que toute ma raison. Promettez-moi d'aller à l'instant même trouver M. Georges, et par tout ce que vous pourrez lui dire de plus puissant sur son esprit, par la vie de son père, par l'intérêt de l'armée entière, par son salut éternel, monsieur le recteur, faites-lui jurer de ne pas chercher les Bleus cette nuit. Qu'il marche à leur rencontre avec M. de B..., comme s'il devait les attaquer en réalité, mais qu'il évite tout engagement. Qu'il revienne au camp sans avoir tiré un coup de fusil; que surtout, entre lui, vous et moi, cette décision soit un mystère que personne ne puisse pénétrer. Pendant ces quelques heures, Dieu me donnera la force dont j'ai besoin, et peut-être serai-je assez malheureux pour voir se réaliser mes soupçons.

L'abbé Alano connaissait l'intelligence d'Yves l'Ardent; il savait avec quelle puissance d'instinct le paysan breton avait plus d'une fois découvert les mystérieuses trames dont on enveloppait les Chouans. Sûr de sa fidélité comme de la sienne propre, il ne balança point à lui faire la promesse qu'il exigeait avec des instances si éloignées de son caractère. Après lui avoir recommandé une prudence plus nécessaire que jamais, il l'abandonna à ses réflexions.

La nuit arriva bientôt. Ainsi qu'Yves l'Ardent s'y attendait, Georges se mit en marche à la tête de sa petite troupe, dans les rangs de laquelle apparaissait M. le vicomte de B*** avec son élégant costume de chasse, son poignard richement ciselé et la croix de Saint-Louis rayonnant sur sa poitrine. Georges s'arrête près du lit de feuillage où

Digitized by Google

l'Ardent est étendu ; il saisit sa main brûlante et se penchant à son oreille :

— Yves, dit-il de façon à n'être entendu que de lui seul, tes vœux seront remplis.

Ces mots étaient à peine achevés que le brillant gentilhomme était auprès d'eux.

— Eh bien! mon pauvre l'Ardent, s'écrie-t-il, votre surprise nocturne n'a pas été heureuse. Nous en tentons une combinée avec toutes les ressources de la stratégie; priez le ciel pour que nous fassions payer cher à ces maudits Républicains la blessure qu'ils vous ont faite.

— Je suivrai vos avis, monsieur le vicomte, et peut-être l'égratignure qui me retient ici sera-t-elle plus profitable à la Bretagne que toute la bravoure de ses enfants.

— L'abbé Alano, tout prêtre qu'il est, dit en souriant à Cadoudal M. de B..., ne prêcherait pas mieux que ce brave Yves l'Ardent.

A ces mots, les Bretons se remettent en marche. Quand l'arrière-garde est passée, Yves se soulève avec effort; et s'enveloppant de son manteau, il se dirige à pas lents sur le quartier général presque désert. Il y a dans ses yeux, sur son visage, quelque chose de fatal, un égarement que la fièvre seule ne pourrait donner. A le voir, on dirait qu'une main plus puissante que sa volonté l'emporte vers le crime, que parfois il chancelle, oppressé sous un remords, mais qu'au moment où il semble vouloir reculer, une force à laquelle il ne peut s'opposer le précipite vers le but qu'il n'ose atteindre. C'est au milieu de ces combats intérieurs, qu'exténué de fatigue, il arrive au village où Georges a établi son quartier général.

Le vicomte occupait, au-dessus même de la chambre de Cadoudal, un petit réduit que, pour faire honneur à l'envoyé du comte d'Artois, les autres chefs avaient mis à sa

Digitized by Google

disposition. Un vieux bahut tombant en poussière, quelques matelas épars sur le carreau, composaient tout l'ameublement.

Yves pénètre dans cette chambre, et, adossé à la poutre transversale qui soutient la toiture de chaume, il parcourt d'un regard tremblant l'ensemble de cette humble pièce. Après quelques minutes d'une anxiété que trahit chacun de ses mouvements :

—Mon Dieu, dit-il, donnez-moi la force d'accomplir ma terrible mission.

A ces mots, son bras entr'ouvre le bahut. Il en appuie le couvercle sur sa tête, plonge un œil avide dans sa profondeur, puis ses deux mains fouillent chaque vêtement, retournent en tout sens le linge et les portefeuilles vides qui y sont contenus. Un éclair de bonheur passe sur son visage. Yves n'a trouvé aucun indice accusateur, et, la conscience déchargée d'un poids immense, il allait se retirer, quand tout à coup une de ces pensées qui décident de la vie ou de la mort le frappe au cœur. Il a remarqué parmi les vieux carreaux de la chambre, que depuis longtemps le ciment ne joint plus entre eux, des inégalités auxquelles semble avoir présidé le travail d'un homme. Ses mains dispersent, arrachent ces carreaux, et, sous une couche de terre fraîchement remuée, il découvre quelques papiers. A la lueur de la vacillante résine qui l'éclaire, les parcourir, les comprendre, les juger, fut l'affaire d'un instant.

Devant le tribunal d'Yves l'Ardent, le vicomte de B... était accusé et condamné comme espion de la République française.

Maître de ces papiers qui, en lui révélant toutes les perfidies de M. de B..., prouvaient jusqu'à l'évidence, heure par heure, date par date, que le gentilhomme breton avait,

Digitized by Google

sous un faux titre d'envoyé du comte d'Artois, trompé la confiance de Georges, dont chaque jour il faisait passer aux Bleus les plans d'attaque ou de défense, Yves l'Ardent se dépouilla de toute la généreuse pitié dont le vicomte avait si cruellement abusé, et, tranquille sur les conséquences prévues de cette sortie nocturne dont maintenant il bénit l'inspiration, le Breton abandonne cette chambre où le secret de leurs défaites vient de lui être divulgué.

Ainsi que Cadoudal en avait donné sa parole, il rentra dans le camp sans avoir voulu se mesurer avec l'ennemi, qui, prévenu par M. de B..., devait, cette nuit-là même, écraser l'armée royaliste et prendre, mort ou vif, son chef le plus intrépide. A la vue de l'Ardent, qui, dans un premier transport de bonheur, s'élance vers M. Georges pour lui témoigner sa reconnaissance, le vicomte s'écrie :

— N'embrassez pas le général, mon brave Breton. Le général a reculé devant des soldats dont les forces étaient bien inférieures aux nôtres. Il a refusé le combat que je désirais, dans son intérêt, le forcer à accepter, quand ce n'eût été que pour venger votre dernier échec.

— Monsieur le vicomte, interrompt l'Ardent, mon dernier échec ne restera pas longtemps sans vengeance, je vous le jure ! Je m'en charge seul, et, si M. Georges n'a pas voulu attaquer l'ennemi, ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en scruter les motifs.

— Et je les dirais au monde entier, répond Cadoudal. Les Républicains étaient dix contre un. Nous les avons aperçus d'assez près pour les compter. Si je ne connaissais pas par expérience la perfection de votre vue, je serais tenté, monsieur le vicomte, de croire que cette nuit le ciel avait couvert vos yeux d'un funeste bandeau.

Yves l'Ardent s'approcha de M. de B...; et, se faisant violence pour contenir dans son cœur les pénibles sentiments dont il est rempli :

Digitized by Google

— Vous étiez donc, monsieur le vicomte, bien disposé à combattre cette nuit?

— S'il était bien disposé! continue Georges. Figure-toi, l'Ardent, qu'à toute force il voulait nous faire lancer tête baissée dans les bataillons républicains, dont à chaque minute le nombre augmentait, et qu'il était là, usant, comme un recteur, de toute son éloquence pour nous persuader que nos yeux étaient le jouet de fantastiques visions. Ses paroles avaient convaincu la plupart de nos amis quand, au désespoir d'ajourner leur bravoure, je donnai l'ordre de battre en retraite. J'ai été prudent cette nuit; la Bretagne m'en saura gré; car, en revenant sur nos pas, nous avons rencontré un paysan qui nous a appris que toutes les garnisons voisines s'étaient rassemblées, annonçant partout sur leur passage qu'elles allaient en finir avec la Chouannerie. En vérité, nous l'échappons belle, et je ne suis pas le dernier à remercier de cette nouvelle faveur notre bonne Vierge d'Auray.

Tous se découvrant le front, tous se signant la poitrine pour s'unir d'intention avec le général, se retirèrent bientôt afin de prendre quelque repos. L'Ardent avait écouté les paroles de Georges, qui tombaient dans sa conscience de juge comme de foudroyantes accusations contre M. de B.... Lorsque les deux Chouans se trouvèrent seuls, face à face:

— Yves, dit à voix basse le général, après sainte Anne notre patronne, c'est à toi que nous devons reconnaissance. J'ai suivi tes conseils, ils étaient sages. Je t'ai gardé le secret; maintenant, j'ai besoin de connaître quels moyens tu as mis en œuvre pour déjouer les projets de nos ennemis.

— C'est une idée qui m'a frappé tandis que l'abbé Alano était auprès de moi, une inspiration qui a dominé ma fai-

Digitized by Google

ble intelligence, un rayon de lumière qui m'a fait lire dans le cœur humain. Malgré toute la respectueuse confiance que je m'honore d'avoir pour vous, général, ne m'interrogez pas encore sur des faits qui, dans toute l'armée, doivent être un mystère. Le jour n'est pas éloigné où vous saurez tout.

Le lendemain, quand M. de B... se présenta devant Georges, il était pâle. Sur ses traits altérés, dans ses yeux livides, on lisait de sombres inquiétudes, une terreur mal dissimulée. Il s'efforça longtemps de donner quelque apparence de résolution à sa chancelante démarche. Après avoir échangé quelques mots avec l'Ardent, qui ne le perdait pas des yeux, et avec les autres Chouans rassemblés autour du général, il s'approcha enfin de ce dernier.

— Vous savez, monsieur Georges, dit-il, que le service du Roi réclame souvent ma présence au delà des mers ou dans les cours étrangères. En arrivant, porteur de dépêches de Monsieur, comte d'Artois, je ne vous ai pas célé que bientôt il me faudrait abandonner la Bretagne pour remplir d'importantes missions. Cette heure a sonné. Je viens prendre congé de vous et de vos fidèles compagnons d'armes.

— Partez donc, monsieur le vicomte, si les besoins de la cause que nous défendons exigent ailleurs vos conseils, mais n'emportez pas de notre courage une trop défavorable idée par le dernier échantillon.

Le vicomte de B... contraignit sa bouche à exprimer un sourire qui voulait être amical.

— Nous sommes Bretons tous deux, mon cher Georges, reprit-il, et hier nous n'avons pas fait mentir le proverbe. Voilà tout. De vous et des vôtres je ne conserve qu'un heureux souvenir. Les princes émigrés ne tarderont pas à ap-

Digitized by Google

prendre de ma bouche par quels sacrifices de tous les jours vous soutenez si dignement leur cause.

L'Ardent n'avait pas laissé échapper un mot de ce colloque. Quand il vit M. de B... serrer la main de Cadoudal, comme pour lui exprimer une dernière fois toute son affectueuse estime, il s'approche de lui :

— Puisque, dit-il, M. de B... est forcé de nous quitter, il me semble, général, que vous ne pouvez pas l'exposer à partir ainsi qu'il est venu. Les routes sont peu sûres, et, quoique du pays, ce gentilhomme a pu facilement oublier les détours qu'il faut suivre, afin de ne pas tomber dans une embuscade. Si le général le permet, je me ferai un honneur et un devoir d'accompagner le fils de mes anciens maîtres.

Georges approuva, et le vicomte qui avait hâte de partir se mit à regret sous la sauve-garde de l'Ardent, dont, à la première occasion, il espérait bien tromper la surveillance.

Tous deux marchèrent à travers les étroits sentiers du Morbihan, ou sur les côtes désertes et les arides rochers que l'Océan baigne de ses flots. Ils n'échangèrent entre eux que de brèves questions auxquelles satisfaisaient des réponses plus brèves encore. L'un cherchait dans la malheureuse fécondité de son imagination un prétexte pour échapper à l'inquiétante tutelle dont il était l'objet; l'autre, attentif à chaque pas, interrogeant chaque mouvement, épiant chaque signe de dépit, suivait en silence les oscillations de cette pensée dont il connaissait le secret, dont il pressentait les tortures. Ils arrivèrent ainsi sur les confins de la paroisse où était né Yves l'Ardent.

Le vicomte de B..., qui depuis quelque temps ouvre la marche, se retourne avec vivacité.

— Maintenant, dit-il en essayant de sourire au Breton,

Digitized by Google

je connais ma route aussi bien que celui qui l'a tracée. Me voici sur les terres de ma famille. En cas de besoin, je ne manquerai pas de guide aussi fidèle que vous. Yves l'Ardent, je vous remercie de la peine que vous avez prise. Elle serait tout à fait inutile à présent. Permettez-moi de vous témoigner encore une fois ma gratitude, et de vous assurer de tout mon attachement.

— Merci, monsieur le vicomte, répond Yves, les yeux étincelants de colère, merci de votre gratitude, merci de votre attachement.

M. de B... pensa que quelques pièces d'or seraient peut-être plus éloquentes à l'oreille du Chouan que ses assurances d'amitié. Il tire sa bourse, y puise trois ou quatre louis, et les lui présentant d'une main tremblante :

— Acceptez ceci, mon pauvre l'Ardent, en souvenir de moi. Adieu.

Il s'élance pour franchir un fossé abrégeant le chemin qu'il doit suivre, quand le Breton appuie une main de fer à l'épaule du gentilhomme, le fait retourner sur lui-même par un de ces mouvements dont la force est instantanée, et le regardant avec la majesté d'un juge :

— Vous m'avez payé mon salaire, monsieur le vicomte; c'est bien. Mais nous ne sommes pas encore quittes. J'ai des papiers importants à vous remettre, et vous ne les demandez pas. Les voici pourtant : lisez-les.

Une sueur froide, comme celle de l'agonie, couvre au même instant le visage de M. de B...

— Je ne sais, balbutie-t-il, ce que contiennent ces papiers. Je ne les ai jamais vus; ils ne me sont pas adressés.

— Vous avez raison, réplique froidement son interlocuteur; ils ne sont pas à votre adresse; mais la nuit dernière, l'extermination des Chouans, que vous aviez si bien

Digitized by Google

préparée, devait servir de réponse aux soldats. Ces réponses-là, monsieur le vicomte, ne compromettent point.

— Sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure...

— Ne jurez pas Dieu en vain, gentilhomme déshonoré. Je connais à fond vos perfidies. Ces papiers, cachés par vous dans les entrailles de la terre, ces lettres où d'infâmes hommes de police vous conseillent de tout tenter pour amener la perte de Georges, ce plan si habilement exécuté et auquel vous faites servir un prince trop confiant, tout cela se lève pour vous accuser; tout cela vous accuse. Vous avez été jugé et condamné, jugé par moi, condamné par moi : il ne vous reste plus qu'à mourir par moi.

Le coupable tombe aux pieds de son juge, il embrasse ses genoux, il les arrose de larmes.

— J'avoue mes crimes, s'écrie-t-il, mais je les déplore, je les exècre, et, s'il le faut, je suis prêt à les réparer.

— Rendrez-vous à la Bretagne les fils que vous lui avez enlevés, le sang que depuis longtemps vous faites couler sous les baïonnettes des Républicains, dont un personnage de votre rang n'a pas rougi d'être l'espion?

— Grâce ! répète avec effroi M. de B..., grâce ! mon bon Yves l'Ardent, et je vous fais riche, plus riche que tous vos pères n'ont été.

Yves l'Ardent repousse d'une main dédaigneuse le lâche qui suppliait.

— En Bretagne, monsieur, nous savons préférer l'honneur à la fortune. C'est de vos nobles ancêtres que mes pauvres parents ont appris cela. Vous l'avez oublié, vous; moi, je viens vous le rappeler aujourd'hui. Au lieu de prières inutiles, et qui ne seront point exaucées sur la terre, demandez au ciel la force de vous repentir; votre dernière heure a sonné.

— Eh bien ! non ! reprend le vicomte de B..., je ne

Digitized by Google

m'humilierai plus à tes pieds et je saurai bientôt te fouler sous les miens.

Il se relève au même instant, saisit dans ses bras l'homme qui l'accuse, et, avec un effort surhumain, il cherche à lui faire perdre terre. L'Ardent, aussi vigoureux, mais plus calme que son adversaire, soutient la lutte comme un homme accoutumé à ce genre de combat. Il s'arrache aux étreintes désespérées du gentilhomme et, par un élan rapide, le précipitant dans sa chute volontaire, il lui applique un genou sur la poitrine.

— Maintenant, vicomte dégradé, tu es mon prisonnier de guerre. Ta vie m'appartient à double titre. Songe donc à tes fins dernières.

— Vous voulez ma mort, Yves l'Ardent, et je l'ai méritée; mais vous connaissez avec quelle sévérité d'exactions fiscales on frappe les paroisses sur lesquelles le cadavre d'un espion républicain est trouvé. Regardez où nous sommes, et dites si vous désirez plonger dans la misère votre famille et vos amis?

Yves, dont les deux bras clouaient sur la terre les bras de M. de B..., dont le visage effleurait parfois son visage, réfléchit à ces paroles. Après quelques minutes de silence:

— Sois sans inquiétude sur le sort de ma famille, vicomte de B... : j'aviserai au moyen de ne pas la compromettre.

— Et tu n'as pas avisé au moyen de te défendre, imbécile! s'écrie le gentilhomme qui, tandis que le Breton était abîmé dans ses réflexions, avait senti peu à peu les mains d'Yves se détacher de ses bras et ne plus les serrer avec autant d'énergie. Il se relève alors, fait un pas en arrière, s'arme de son poignard, s'élance sur le paysan qui, accroupi sur l'herbe, théâtre de la lutte, mais les deux mains cachées dans sa ceinture, suit de l'œil son ennemi et paraît attendre sans pâlir une mort inévitable. L'homme de Fou-

Digitized by Google

ché a fait un pas, il va frapper, il frappe.... Yves l'Ardent qui, avec son œil impassible, a suivi tous ses mouvements, évite le coup, et soudain, appuyant sur la poitrine du traître le canon d'un de ses pistolets, qu'à peine il a eu le temps d'armer, il dit :

— Puisque tu veux mourir sans repentir, meurs donc.

Le vicomte de B... n'était plus.

Sans jeter un regard de compassion à cet homme qui se débat encore dans les convulsions de la mort, Yves le charge sur ses épaules, et, ne pliant pas sous son fardeau, il arrive à la chaumière de son père.

— Voici, dit-il en déposant le corps dans un coin de la hutte, le fils de nos vieux et nobles maîtres que je vous apporte. Cet homme trafiquait avec les Bleus du sang de la Bretagne. Je l'ai tué. Si la soif de l'or me rendait aussi coupable, si vous aviez contre moi toutes les preuves que j'ai contre lui, que feriez-vous, mon père?

— Ce que tu as fait, réplique le vieillard sans détourner la tête et sans montrer aucune émotion.

— Alors, mon père, aidez-moi. Il faut soustraire à tous les yeux ce cadavre ensanglanté. C'est lui-même qui, dans l'abjection de ses prières, m'en a donné l'idée, qui m'a rappelé les énormes amendes prélevées par les soldats sur les paroisses où un espion a été fusillé. La mer est à nos portes : qu'elle engloutisse dans ses abîmes les restes et le souvenir du traître!

Quand, du haut des rochers dont cette partie de l'Océan est entourée, ainsi que d'une muraille d'enceinte, le corps de M. de B... eût été lancé dans les flots, le père et le fils, sous l'impression du même sentiment, s'agenouillèrent sur quelques algues humides, et ils prièrent moins pour le repos de l'âme du traître que pour sa famille dont il avait souillé le nom

Digitized by Google

LA

RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN

ET LE

CARDINAL ALBÉRONI.

Dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, vers l'an 239, un maçon né en Dalmatie, et dont les vertus étaient en grande vénération parmi les hommes que le Christ avait déjà enrôlés sous sa bannière, reçut en don, pour des services de son état rendus à la ville de Rimini, une montagne de deux lieues de diamètre, à demi sauvage et tout à fait inculte. Il se percha sur la crête, y élut domicile. Bientôt, le bruit de sa sainteté et le récit des prodiges qu'il opérait attirèrent un certain nombre de chrétiens qui, fuyant la persécution, vinrent, sous son égide, demander à ce sol l'hospitalité et le repos.

Le maçon dalmate se nommait Marin. Il accueillit avec empressement cette foule pieuse qui accourait vers lui. Il

Digitized by Google

lui partagea les terres mises à sa disposition, il lui donna des lois pleines de sagesse ; puis il mourut en 257, laissant heureuse et tranquille la petite colonie qu'il avait fondée, et qui, par reconnaissance, prit plus tard le nom de République de Saint-Marin.

C'était une république comme, dans notre siècle de liberté, avec nos mœurs de convention et notre régénération sociale, il devient impossible d'en trouver quelques vestiges, d'en ressusciter même l'ombre. Soumise à des lois douces qu'elle-même s'était faites, ne se mêlant ni des changements que la religion ou les guerres improvisaient, ni des étranges vicissitudes dont l'Italie était alors le théâtre, elle passa obscure et ignorée, ne demandant rien, n'obtenant rien, se contentant de n'avoir point d'ennemis et se félicitant de ne pas exciter la jalouse susceptibilité de ses voisins.

En 755, Pepin le Bref la jeta comme une aumône au pape Étienne, qui, tout en l'enclavant dans les États de l'Église, lui laissa pourtant ses lois, ses usages et son titre de République, auquel elle tenait presque avec autant de foi qu'à une relique de son patron, saint Marin. Oubliée dans les tempêtes des guerres civiles de l'Italie, elle resta, sur son rocher, spectatrice paisible des perturbations du monde. Ces heureux citoyens n'abandonnèrent un jour la crête de leur montagne que pour porter secours au pape Pie II, attaqué par un tyran subalterne nommé Malatesta de Rimini. Après avoir contribué à la victoire, on les vit gravir les rocs escarpés qui les protégent.

Avec son conseil général qu'elle appelle Arengo, ses deux capitanei, espèce de consuls à terme; qu'elle change tous les six mois, avec son jurisconsulte étranger que, pour trois ans, elle investit du droit de justice, et le médecin, qui forme le quatrième personnage de l'État, mais

Digitized by Google

qui, étranger comme le commissaire de judicature, voit tous les trois ans, lui aussi, expirer sa mission, la République de Saint-Marin, qui n'a jamais formé de désirs ambitieux, jamais nourri de rêves de conquête ou d'agrandissement, n'aurait point, dans une si longue période de siècles, connu les révolutions, si un prêtre qui avait bouleversé les empires, et précipité les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, ne s'était un jour avisé, par désœuvrement, de vouloir changer la face de cette République, et de la soumettre, malgré elle, à l'autorité du Pape.

Ce prêtre était Jules Albéroni, le Cardinal-Légat de Ravenne, l'ancien ministre tout-puissant de Philippe V d'Espagne. Tour à tour Ximénès, Richelieu ou Mazarin, homme d'énergie ou de rouerie, apte aux grandes choses, mais épuisant ses forces pour combattre ou enfanter des chimères, il avait perdu, dans une seule heure, son immense pouvoir. Relégué dans un cercle trop étroit pour sa gigantesque ambition, il voulut un jour bouleverser cette vieille République qui, par sa désespérante quiétude, faisait ombrage à son génie toujours inquiet, toujours remuant, toujours disposé à intriguer contre les intérêts mêmes de son ambition.

De 1720, époque où Élisabeth Farnèse, qu'il avait créée reine d'Espagne, le fit chasser de la Péninsule, à l'année 1739, où, après des vicissitudes de tout genre, nous le rencontrons légat à Ravenne, il n'a pas trouvé la plus petite occasion de mêler son nom à la politique, de jouer l'avenir d'un pays sur l'enjeu de son astucieuse politique. Aussi, dans le palais de sa légation, est-il triste et morose, comme la nuit où un ordre du roi qu'il avait gouverné l'éloignait de Madrid; comme le jour où sa main avide crut, dans un conclave, poser sur sa tête la

Digitized by Google

triple tiare des Pontifes romains qui devait toujours lui échapper.

Le confident habituel de ses pensées, le témoin de ses regrets, une jeune fille qu'il a élevée et que, depuis sa chute ministérielle, il a adoptée, afin de se rattacher à la terre par quelque sentiment en dehors des roueries politiques, est à ses côtés, veillant sur son repos, cherchant à lui rendre moins amères les déceptions d'une sagesse trop humaine, et essayant de faire pénétrer dans ce cœur desséché quelques rayons d'espérance. Albéroni l'a écoutée, ce jour-là, avec moins d'impatience que de coutume. Sa main a plus souvent caressé les longs cheveux noirs et les joues lactées de la jeune fille. Il a même souri à son agaçant sourire; il s'est presque arraché au souvenir de ses grandeurs passées. Mais tout à coup, revenant comme un homme poursuivi par une idée fixe, au songe ambitieux qu'il n'a encore pu atteindre, et aux pénibles émotions dont son esprit est sans cesse travaillé :

— Tenez, ma nièce, ma douce Julia, dit-il, je vous le répète, cette monotonie d'existence me fatigue, et, à tout bien prendre, je crois que j'aimerais mieux être encore le pauvre sonneur de cloches de la cathédrale de Plaisance que le cardinal Jules Albéroni, le légat de Ravenne. A Plaisance, du moins, je faisais du bruit, j'appelais l'attention de la foule. Ici, confiné dans ce palais, soumis aux insipides rigueurs de l'étiquette romaine, dis-moi, que puis-je faire pour charmer les ennuis de ma dignité?

— Mais, mon oncle, sans reporter vos souvenirs et l'amertume de vos regrets vers un passé si loin de vous, un passé obscur et sans gloire, n'avez-vous pas tous les événements de l'histoire contemporaine auxquels vous avez pris une si large part, que vous avez inspirés, dirigés, et que

Digitized by Google

votre habile persévérance a su faire tourner si heureusement au profit de votre fortune et de votre bonheur?

— De mon bonheur, Julia! Les vaines pompes dont on entoure ma pourpre sacrée, est-ce là ce que tu appelles du bonheur, jeune fille?

— Et où donc Votre Éminence voudrait-elle aller le chercher?

— Où? demandes-tu; mais sur la Chaire de Saint-Pierre, où déjà, aux deux derniers conclaves, plus d'un cardinal devait m'élever; mais sur les degrés d'un trône où, comme en Espagne, l'on règne, l'on gouverne omnipotent sous le manteau royal d'un prince qui abandonne tout à votre discrétion et s'en repose sur votre sagacité. Traiter avec les monarques, les flatter en les trompant, faire à son gré la paix et la guerre; d'un mot, appeler les peuples au combat; d'un signe, apaiser ces populations armées qui s'ébranlent à votre commandement; comploter dans son cabinet, conspirer dans celui des autres, remuer les États, se séparer de ses alliés pour en faire des ennemis, et caresser ses adversaires afin de les ranger au nombre de ses amis, enfanter de gigantesques projets, les exécuter ou les abandonner pour courir de nouvelles chances; travailler le jour, méditer la nuit; être craint par calcul, être aimé par hasard; entendre son nom chéri par les uns, maudit par les autres : voilà le bonheur tel que je le conçois, le bonheur que j'ai perdu et que je regrette, malgré mes soixante-quinze ans, comme toi, enfant, tu regrettes une nuit de bal ou un de ces plaisirs mondains que ta naïve coquetterie recherche avec une si voluptueuse activité!

— Et c'est ce qui vous rendait si fortuné? Quoi! lorsque en butte à mille ennemis publics ou secrets; lorsque, assiégé par les affaires, déchiré par la calomnie, tremblant

Digitized by Google

à chaque instant sur le fragile piédestal que vous éleviez à votre grandeur, vous viviez de cette vie d'irritation et de fatigue, c'était là du bonheur pour vous, mon oncle?

— Mais, ma nièce, je vous l'ai souvent dit, vous n'entendez rien à la politique. Il n'y a pas plus en vous l'étoffe d'une princesse des Ursins que celle d'une marquise de Maintenon. Vous n'êtes bonne tout au plus qu'à épouser un prince romain ou un sénateur de Venise.

La jeune fille, à qui de tels projets d'union ne souriaient peut-être guère, sortit du cabinet de son oncle en hochant la tête et en soupirant avec tristesse. Le cardinal la suivit longtemps de son œil caressant et plein de finesse. Après avoir passé sur son visage sillonné de rides et sur son front que les soucis avaient jauni une main délicate et effilée :

— Allons, dit-il comme par distraction, en attendant mieux, faisons aujourd'hui ce que nous avons fait hier.

En achevant ces mots, il ouvrait de vastes portefeuilles, il parcourait sans curiosité, sans intérêt, les immenses correspondances, les traités, les plans politiques ou financiers qu'il avait préparés ou reçus dans sa longue carrière.

Il avait là, sous ses yeux, tous les témoignages de sa grandeur. Chaque manuscrit lui rappelait une époque de sa vie, une intrigue habilement ourdie, un complot découvert, une conspiration, une alliance formée, et les mille combinaisons diplomatiques que son génie inventif fit jouer, afin de se maintenir au pouvoir et de lutter seul contre l'Angleterre et la France coalisées pour le perdre. Il passa en revue ces correspondances de rois et de ministres; il lut sans plaisir, comme sans effroi, les flatteries intéressées des uns, et les menaces des autres. Tout d'un coup, fermant avec violence les portefeuilles, et étendant

Digitized by Google

sur eux, comme un sceau, ses doigts qui frémissaient, agités par un mouvement convulsif :

— Et dire, aujourd'hui, s'écria Jules Albéroni, qu'après un aussi beau rêve de puissance, il ne me reste qu'un vieux chapeau de cardinal, dont je ne puis parvenir à échanger les glands d'or contre la tiare; et que cette ville où, pour toute distraction à mes ennuis, j'ai les voluptés du chant grégorien de la cathédrale, et les saluts de respectueuse convenance des bourgeois de la légation! Pas la moindre petite révolution pour me tenir en haleine. L'Europe dort, comme si Jules Albéroni était déjà descendu dans son sépulcre de marbre!

Se promenant à pas inégaux dans son cabinet, il resta longtemps plongé dans de pénibles méditations. Ses yeux se portèrent tout à coup sur la galerie de portraits dont étaient chargés les splendides lambris de son palais. Il contempla avec indifférence ces têtes couronnées, avec lesquelles il avait traité presque de puissance à puissance, qui, tour à tour, et selon les oscillations de sa tortueuse politique, l'avaient encensé ou maudit. Ses lèvres minces et d'un blanc mat laissèrent pourtant échapper un demi-sourire à l'aspect de Charles XII, le Suédois éperonné, qui était si bien entré tout armé, tout prêt à combattre, dans ses plans gigantesques; mais son front s'illumina de colère en fixant le gracieux portrait d'Élisabeth Farnèse, que lui, Albéroni, malgré l'Espagne et la princesse des Ursins, avait improvisée reine de ce royaume, dans la trompeuse espérance d'y éterniser son pouvoir.

— Et c'est une femme qui m'a brisé, dit-il enfin, et un caprice de boudoir m'a forcé de fuir de la Péninsule en proscrit, de mendier un asile, tantôt à Gênes, tantôt à Rome!

Albéroni penche la tête sur son étroite poitrine, et, les

Digitized by Google

yeux baissés, se laisse aller au cours de ses regrets. Il reste ainsi plus d'un quart d'heure, ne faisant aucun mouvement, concentrant dans son âme toutes les émotions que lui apportaient tant de douloureux souvenirs. Il y serait peut-être resté plus longtemps, si son valet de chambre, *il decano della famiglia*, n'eût brusquement entr'ouvert la porte de l'appartement et jeté aux oreilles du cardinal cette pompeuse annonce :

— L'excelenza monsignor Laurenzani, il capitanco del illustrissima Republica di San-Marino.

Au même instant, et sur les pas du vieux serviteur, entre dans le cabinet d'Albéroni un homme de haute taille, à la figure martiale, aux yeux ardents, qui, après avoir déposé un baiser sur la main que lui abandonnait nonchalamment le cardinal, se redresse avec vivacité, et lui dit :

— Éminence, la République de Saint-Marin, dont j'ai l'honneur d'être l'un des capitaines, se dispose à célébrer dignement les fêtes séculaires de sa fondation. Le conseil général et tous les citoyens vous invitent, par ma voix, à honorer ce triduo de solennité. Puis-je espérer que Son Éminence sera assez bienveillante pour accueillir notre prière et se rendre au vœu de la République?

Le cardinal incline légèrement la tête en signe d'assentiment. Sa bouche laisse échapper un sourire moqueur; mais donnant à sa contenance quelque chose de plus grave, de plus solennel :

— Monsieur le capitaine, dit-il comme par réflexion, assurez l'illustre République que je me ferai un véritable plaisir de m'associer à ses vœux et de partager ses joies.

Laurenzani salue profondément; puis, relevant sa belle tête :

— Ce n'est pas le seul honneur que l'État de Saint-Marin

Digitized by Google

attende aujourd'hui de Votre Éminence. Il en réclame un autre qui lui deviendrait presque aussi cher et aussi précieux. Le Cardinal-Légat sera-t-il assez bon pour confier à la garde de notre respectueux dévouement sa jeune et jolie nièce?

— En vérité, seigneur capitaine, je ne soupçonnais pas tant de galanterie aux républiques de notre siècle. Du reste, si ma nièce consent à entreprendre le voyage, et, d'avance, je l'y crois fort disposée, je ne contrarierai pas les désirs de votre République. Allez près de Julia, seigneur capitaine, acquittez-vous de la galante mission dont vous êtes bien digne d'être chargé; faites-lui part de votre invitation. J'aime à croire que ma nièce n'y opposera pas des obstacles insurmontables.

Un éclair de bonheur rayonna sur les traits candides, quoique mâles, du capitaine. Il salua le cardinal Albéroni avec un profond sentiment de reconnaissance; et, comme s'il eût été dégagé d'un poids immense, son cœur respira à l'aise.

Cinq jours après, Son Éminence le Légat, revêtu de ses insignes cardinalices, gravissait lentement, monté sur une mule, le roc escarpé sur la crête duquel Saint-Marin a bâti la capitale de sa république lilliputienne. Autour du prélat étaient rangés, presque en ordre de bataille, ses officiers, ses caudataires, les prêtres chargés de ses ornements, les clercs qui formaient sa cour, les hallebardiers dont sa garde était composée. A ses côtés, sur un léger genet d'Espagne, on admirait, svelte et radieuse, respirant la joie par tous les sens, la communiquant à tous ceux qui l'entouraient, la brillante Julia, qui, à travers ce cortége de figures ridées et de vieillards nourris dans les mystères de la diplomatie, ou dans les ardeurs des études ascétiques, apparaissait comme une étoile au milieu d'une sombre nuit.

Digitized by Google

Son oncle lui avait, en souriant, ordonné de séduire ces cœurs de patriotes; il lui avait enjoint d'enflammer ces têtes de Républicains, et Julia, qui peut-être ne bornait ses prétentions qu'à une seule conquête, Julia s'était préparée, au fond de son cœur, à obéir au cardinal. L'art qu'elle avait su déployer dans sa toilette, la félicité qui se peignait sur chaque trait de son visage, dans ses yeux étincelants, sur son front si pur, tout autorisait à croire que c'était avec plaisir qu'elle se conformait aux vœux d'Albéroni.

Le cortége tournait encore le rocher à pic sur la crête duquel est jetée, comme un défi à la nature, cette République toujours heureuse et paisible, parce qu'elle fut toujours dédaignée et oubliée. La modeste capitale, autour de laquelle gravitent quelques pauvres villages, trois petits châteaux, autant de couvents, se déroulait alors dans toutes les pompes de son exiguïté. On distinguait ses murs noircis par le temps, ses maisons lourdes et sombres, ses églises, et son ensemble qui, embrassé d'un seul coup d'œil, rappelle assez bien l'image d'un corbeau perché sur un roc, et développant au soleil ses ailes de jais. La route était nue. Pas un arbre, pas une fleur n'en rachetait l'aspérité, n'en égayait la tristesse.

Ils arrivèrent enfin aux portes de la ville. L'Arengo, le médecin et les deux capitaines, ayant sous leurs ordres la force armée dont la République pouvait disposer, y attendaient le Cardinal. Lorsqu'il parut, le canon de Saint-Marin mêla ses détonations pacifiques aux acclamations de la foule. Le président de l'Arengo s'avança. Après avoir complimenté le vieux Légat et offert quelques fleurs à Julia :

— Entrez, Éminence, ajouta-t-il, dans cette ville de paix, et puisse votre prodigieux génie, que l'Europe envie aux États pontificaux, se reposer de ses fatigues dans le

Digitized by Google

sein d'une République qui, par ses souvenirs, consacrera le solennel honneur que daigne lui accorder aujourd'hui le puissant cardinal Albéroni.

Ce dernier répondit avec grâce à ces paroles. Conduit triomphalement à la maison qu'on lui avait préparée :

— Julia, dit-il à sa nièce quand il fut laissé seul avec elle, soyez aimable, douce et prévenante envers ces gens-ci. En voyant la félicité dont jouit leur République, en calculant les avantages que l'on peut adroitement retirer de cet État, une pensée, que la cour de Rome approuvera, a frappé mes esprits. Je vais la mûrir avant de me tracer le rôle que je dois jouer. Vous connaissez le vôtre. Restez sous les armes. Combattez avec la parole, avec la coquetterie, avec les yeux surtout, et l'illustrissime République de Saint-Marin sera bientôt défunte.

Le plan d'Albéroni conçu, il le mit à exécution. Son imagination ne le laissa pas en arrière de projets. C'était le vieux soldat, reparaissant, après une longue trêve, sur les champs de bataille, encore enivré de la poudre, du bruit des armes, et essayant de porter des coups qui ne devaient pas faire honte à sa valeur d'autrefois. C'était le coursier des jeux olympiques, heureux encore de soulever de son pied poudreux l'arène qu'il a tant de fois parcourue, où tant de fois il a été proclamé vainqueur. Seul, se promenant avec agitation, comme un improvisateur italien dans le premier délire de son sonnet, il se frappe le front, il relève la tête.

Que se passe-t-il donc dans cette âme? Quelles pensées de gloire ou d'ambition font battre avec tant de rapidité ce cœur que le repos desséchait? L'Espagne rappelle-t-elle Albéroni à la tête de son gouvernement? L'Église vient-elle de lui confier les clefs de Saint-Pierre, qu'il convoite avec une si tenace persistance?

Digitized by Google

Tant de félicité ne lui est pas accordée; la Péninsule a oublié le Cardinal qui fut assez fort pour arrêter sa monarchie au déclin de ses grandeurs; le pape Clément XII n'a pas rendu le dernier soupir; le conclave n'est pas assemblé; mais Albéroni a rencontré une intrigue à préparer, un complot à mûrir, un État à bouleverser. Tout cela en miniature, il est vrai, tout cela humble et sans force, une tempête dans un verre d'eau; mais enfin c'est une intrigue, un complot, une tempête. Aussi voyez comme ses yeux, naguère ternes et éteints, ont repris leur éclat. Ses muscles tremblent, il se redresse de toute sa hauteur, et après avoir combiné ses projets, arrêté ses plans:

— La journée sera bonne, se dit-il à lui-même. Que la République se tienne sur ses gardes!

Et, rayonnant de joie, il s'élance de son appartement, il frappe à la porte de sa nièce.

Julia n'était pas seule. Sous prétexte de prendre ses ordres et de se mettre à sa disposition, comme le cavalier servant que la République de Saint-Marin désignait à la jeune nièce du Légat, devenue son hôte, le beau capitaine Laurenzani avait obtenu une audience d'elle. A l'arrivée du Cardinal, que tous deux n'attendaient guère, une subite rougeur colora leurs fronts. Julia baisse les yeux, le capitaine hésite; mais Albéroni, sous l'impression des pensées qui dominent son intelligence, n'a pas vu ou n'a pas voulu comprendre ce que signifiait ce trouble. Avec une bonté toute paternelle, s'approchant des deux jeunes gens dont son importune présence a si cruellement dérangé l'entretien:

— Nous sommes ravis de vous voir, seigneur capitaine, dit le Légat en lui pressant affectueusement la main. Votre république vous a choisi pour remplir auprès de ma nièce l'emploi de chevalier d'honneur. J'aime votre

Digitized by Google

caractère, j'estime votre personne, et, pour vous en donner une première preuve, je désire étudier avec vous la cité, en connaître les besoins, en approfondir les ressources. Ce soir, auprès de ma nièce, je vous laisserai tout à votre aise être galant et empressé; mais, à cette heure-ci, il faut que vous soyez avec moi homme grave et politique. Je m'empare de vous pour quelques instants, si Julia, ajoute-t-il en la regardant avec une malicieuse finesse, n'y trouve pas trop à redire?

Julia fit une profonde révérence. Appuyé sur le bras de Laurenzani, tout glorieux d'un semblable honneur, le Cardinal sortit.

Sa conversation avec le capitaine fut longue, et pour Albéroni pleine d'instructives révélations dont il espérait bientôt tirer parti. Il apprit tout ce qu'il lui importait de savoir : les petites passions qu'il fallait caresser, les ressorts de peu d'importance qu'il était nécessaire de mettre en jeu ; par quelle combinaison se gouvernait depuis tant de siècles un état qui n'avait rien à redouter de ses voisins. Laurenzani, sans défiance, sans arrière-pensée, et qui avait intérêt à gagner les bonnes grâces du Cardinal, ne lui fit mystère d'aucune de leurs difficultés gouvernementales. Il l'initia à tous les secrets de la République, et à tous les mécomptes d'amours-propres blessés. Il lui indiqua le côté vulnérable de l'État. Quand Albéroni en sut assez, lorsqu'il crut que celui qui avait tenu plus forte partie et balancé les destinées de puissances mieux établies pourrait aisément ébranler une république assise sur de pareilles bases :

— Allons, seigneur capitaine, reprit-il avec sa voix caressante, il y a de l'avenir en vous, un avenir qui ne peut rester enfoui dans les vieilles murailles de cette cité. Vous êtes fait pour prétendre à tout, et nous nous estimerions

Digitized by Google

heureux de pouvoir un jour vous venir en aide. Mais je dois une visite à votre Arengo et aux principales autorités de la République. Je ne puis me présenter dans leurs demeures sous de meilleurs auspices que les vôtres : je vous prends pour mon conducteur. L'oncle et la nièce se confient aujourd'hui à votre garde.

Laurenzani rougit, mais il ne répondit que par un respectueux salut. Tous les deux, à travers les flots du peuple se pressant dans les rues étroites pour recevoir les bénédictions du Légat, s'acheminèrent vers les humbles maisons des magistrats.

Le Cardinal, dans sa longue carrière, semée d'aventures si diverses et de fortunes si opposées, avait eu à traiter avec les rois comme avec les sujets. Son intelligente perfidie, développée au contact de tant de situations différentes, saisissait promptement et presque par intuition la passion qu'il devait flatter, le point sensible par où il fallait attaquer. Il avait fait une étude approfondie des faiblesses de l'humanité, et, souple comme un Italien, délié comme un diplomate, insinuant et plein d'une perfide bonhomie, dont le manteau couvrait ses machiavéliques combinaisons, il se présenta aux divers corps de l'illustrissime République avec un visage riant et des paroles mielleuses, auxquelles tous se laissèrent prendre. Il enleva d'assaut leur respect, il conquit leur enthousiasme, bientôt il fut pour tous un protecteur et un ami dont les conseils étaient sans prix, dont la bienveillance était un titre de gloire.

Le jurisconsulte et le médecin, les membres de l'Arengo et les chefs des quelques soldats composant l'armée, les citoyens, le peuple, la République, enfin, tout se fit un bonheur de ne plus jurer que par le Cardinal-Légat, qui, toujours courtois, toujours affable, entrait dans leur con-

Digitized by Google

fiance comme un général pénètre dans une ville qu'il a emportée à la pointe de l'épée. Mais réservé jusque dans ses flatteuses promesses, mais plein de réticences habiles, lors même qu'il paraissait s'entretenir avec eux à cœur ouvert, il ne leur parlait ni de ses projets, ni de l'espérance qui semblait avoir rajeuni ses traits et donné au vieillard un avant-goût des voluptés mystérieuses qu'il savourait dans l'intrigue : il se contenta de ne s'occuper que de ses hôtes. Les Républicains de Saint-Marin se laissèrent prendre à des flatteries qui avaient trompé de bien plus fortes têtes que les leurs. Séduits par le prestige dont il les avait environnés, tous, les uns après les autres, vinrent *in fiocchi* déposer en secret dans le cœur d'Albéroni leurs doléances, leurs regrets, les amertumes d'une ambition déçue ou les tourments d'une vanité blessée.

C'était là qu'il les attendait, là qu'il avait voulu les amener graduellement, par transition et sans aucun effort ostensible de sa part, pour provoquer leurs confidences et arracher à ces rigoristes Républicains le masque de vertu puritaine dont ils couvraient leur visage. Sans précaution ils se peignirent au Légat en déshabillé; ils posèrent devant lui, qui, le scalpel à la main, cherchait toujours le défaut de la cuirasse.

Il parvint ainsi à exciter ces imaginations qui, jusqu'alors, n'avaient pas porté leurs rêves plus haut que vers les modestes et triennales dignités de la République. Il se mit, avec une doucereuse adresse, à semer la discorde, à souffler les jalousies, à envenimer mille petites haines, à réveiller au fond de chaque cœur les amertumes du passé, les injustices du présent.

Laurenzani seul ne fut pas tenté. Peut-être le vieux cardinal crut-il qu'avec lui il n'avait pas besoin de déployer l'artillerie de son esprit remuant, et pensa-t-il

Digitized by Google

qu'il lui était loisible de se reposer en toute sécurité sur les séductions de sa nièce dont le beau capitaine ne se séparait plus. Son amour n'avait pas échappé à la clairvoyance d'Albéroni ; mais, comme il convenait à ses plans de fermer les yeux, de ne rien voir de ces mystérieux entretiens, de cette félicité qui, à chaque heure, doublait pour ces jeunes cœurs, Albéroni fut aveugle. Albéroni fut sourd.

Pour faire honneur au Légat de Sa Sainteté, la République s'empressa de voter par acclamation des fêtes encore plus magnifiques que celles qu'elle avait préparées. Il s'était présenté comme le protecteur, comme l'ami de cet État et des magistrats ; personne n'osa rester en arrière d'une générosité qui pouvait devenir si utile. Un jubilé de plaisir fut ordonné. On décréta la dépense avec une prodigalité inouïe pour de pauvres et économes démocrates qui, dans l'escarcelle de leurs ambassadeurs extraordinaires près des puissances amies, ne jetaient par jour, selon les statuts de leur illustrissime République, que vingt-quatre sous de France. On gonfla le budget, on le grava d'emprunts ruineux.

Les chanteurs de l'Opéra furent appelés de Rimini ; des cuisiniers de Ravenne accoururent, et, sur leurs pas, une foule toute joyeuse de prendre ses ébats aux dépens de Saint-Marin, toute stupéfaite de ce luxe inusité, et s'en étonnant comme si la République venait tout à coup de trouver dans ses rochers une mine d'or inépuisable, ou de se changer, après quatorze siècles de misère, en un eldorado de jouissances, oasis où tous les plaisirs se donnaient rendez-vous.

Lorsque le jour des solennités fut arrivé, le Cardinal, dans toute la pompe de ses dignités officielles, présida aux divertissements que sa présence faisait improviser, aux

Digitized by Google

fêtes dont chacun était heureux de lui voir accepter l'hommage avec le sourire sur les lèvres et l'ivresse dans les yeux.

Des maestri campagnards et pifferari étrangers ont donné le signal et communiqué un doux frémissement à la jeunesse impatiente.

— Ce n'est plus à moi, messieurs, dit Albéroni au cortége des courtisans républicains qu'il s'était formé, ce n'est plus à moi qu'il appartient de présider à ces joies mondaines. Je vous laisse ma nièce à qui pareille fonction conviendra mieux. A demain, messieurs; entre la République de Saint-Marin et le cardinal Albéroni, vous le savez, c'est, selon le proverbe français, à la vie, à la mort.

Le lendemain, des fêtes encore, de la joie dans ces étroites et montueuses rues de *questa democratica dominante*, comme parlent ses titres et ses statuts, des vivats sans fin pour Albéroni, des fleurs sur les pas de Julia, qui, toujours au bras de Laurenzani, glorieux de son servage, se présentait à cette population si en dehors du monde, si étrangère au luxe, comme un ange de beauté, comme une étoile brillant au firmament. Mais, dans la demeure du Légat, toujours des intrigues, toujours cette habileté cauteleuse, toujours cet incessant besoin de remuer ou de bouleverser tantôt un empire, tantôt une cité à laquelle, dans ses beaux jours, il n'aurait pas même daigné accorder la faveur d'une de ses pensées.

Albéroni continuait son rôle avec ténacité. Grâce à lui, déjà la discorde venait d'éclater sur les bancs de l'Arengo entre deux conseillers qu'un droit de préséance mal interprété excitait depuis longtemps l'un contre l'autre. Ce droit était illusoire et sans profit surtout. Albéroni sut envenimer la querelle de mille incidents. C'était un orage caché sous un ciel pur, un orage que rien ne faisait prévoir.

Digitized by Google

et qu'il eût été aussi facile que politique de conjurer.

L'Arengo choisit pour arbitre le Cardinal-Légat. Le Cardinal-Légat, qui avait déchaîné les vents, lança des tempêtes.

Il donna raison aux deux parties. Il jugea, il prononça selon ses intérêts : il plaignit l'un, consola l'autre, les encouragea tous deux, poussa celui-ci encore plus loin qu'il ne voulait aller, fit entendre à celui-là que de telles prétentions, mesquines par le fond, humiliantes dans la forme, n'étaient point à la hauteur de ses mérites. Quand la guerre fut déclarée, lorsque les partisans des deux compétiteurs eurent chaudement épousé la querelle de leurs patrons, quand le peuple se fut divisé entre les deux camps et jeté avec sa *furia* italienne dans ce labyrinthe où Alberoni s'était bien gardé de laisser tomber le plus imperceptible fil conducteur, on le vit s'applaudir de sa victoire et s'apprêter à en recueillir le fruit.

Médiateur officieux, il se rend au conseil. Il y traîne à sa suite le peuple pour lequel ses paroles sont des oracles. Là, il essaye de toucher les cœurs, de convaincre les esprits. Son accent est paterne, sa voix insinuante. Il prodigue les effets d'éloquence, il use les ressorts du pathétique, de la conciliation et de la fraternité. Bien persuadé que ses mystérieuses conversations auront plus de poids dans la balance des amours-propres que ses allocutions publiques, il se contente de n'obtenir que des égards. Il échoue, c'est-à-dire il réussit dans le projet qu'il est si heureux de mener à bonne fin.

L'éminence avait si bien préparé la discorde, que sa voix même fut méconnue et ses conseils dédaignés. On l'escorta jusqu'à la porte de la capitale ; on rendit à sa dignité tous les honneurs qu'il fut possible de lui rendre, et, après avoir pris congé des magistrats et du peuple, en offrant à tous son intervention officieuse dans leurs démêlés, il partit,

Digitized by Google

accompagné de sa nièce, dont le visage accusait des préoccupations et une tristesse qu'Albéroni n'était guère disposé à comprendre ou à consoler.

C'était un jour si bien rempli, si plein de félicités pour lui, qu'il voulut que toute sa suite partageât sa gaieté, fût de moitié dans l'espérance perturbatrice qu'il nourrissait. Habituellement sombre et morose, aussi triste dans sa légation de Ravenne que l'image du Dante dont le tombeau était à chaque instant sous ses yeux, il semblait, dans cette excursion, avoir reconquis son activité d'autrefois, les passions de sa jeunesse et jusqu'à la mignardise babillarde de son âge mûr. A ses prêtres qui l'entouraient, aux officiers, aux gentilshommes de sa cour, il racontait avec un brio étourdissant, avec une intarissable fécondité d'imagination, sa vie aventureuse, cette existence qui, commencée sous le chaume d'un pauvre jardinier de Firuenzola, s'était écoulée dans les palais des rois dont il fut le guide et l'arbitre, et qui s'achevait sous la pourpre, dans les splendeurs cardinalices de ce luxe de bon goût qu'il avait appris au contact de tous les hommes distingués de son siècle. Sa conversation petillait de bons mots, étincelait de lazzis joyeux que notre langue pudibonde rougirait de traduire.

Julia seule ne prenait aucune part à ces transports d'une allégresse inusitée. Elle marchait à côté de son oncle, absorbée dans ses pensées, inquiète de l'avenir, plus inquiète encore du présent et de cette intempérance communicative de joie qui poussait le Cardinal à sortir ainsi de ses habitudes. Albéroni s'aperçut enfin que sa nièce ne partageait ni sa félicité, ni l'ivresse qu'il entretenait dans son cortége. Il rapprocha d'elle sa douce haquenée qui, parée comme une madone, marchait aussi gravement que dans les solennités.

Digitized by Google

— Eh bien! petite nièce, dit-il; eh bien! je ris et vous êtes triste. On dirait que nous avons changé de rôle.

Les grands yeux noirs de la jeune fille se portèrent sur le Cardinal. Il y avait dans ce regard tant de douceur et de reproche qu'Albéroni se sentit presque attendri, que l'idée même de renoncer à ses projets contre la République traversa comme un éclair son intelligence; mais cette idée ne s'arrêta qu'à la surface. Sans se laisser prendre à la pitié de sa Julia dont il n'avait pas eu de peine à deviner la passion, les douces joies du départ, les émotions du séjour, les touchantes douleurs des adieux, il comprit pourtant que cet amour, qu'il n'approuvait pas, pouvait devenir un puissant auxiliaire à ses desseins. Cet amour mettait dans ses intérêts l'un des chefs de Saint-Marin. Ce calcul fait, il se hâta de continuer :

— Vous n'êtes pas, Julia, dans votre état normal. Vous savez combien je vous chéris, avec quel empressement je cours au-devant de vos désirs. A titre d'oncle, à titre d'ami, j'ai le droit d'attendre de vous la même réciprocité. Mon enfant, je vous demande donc quelle est la peine qui attriste votre beau front et couvre d'un voile de douleur des traits si gracieux.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille. Le Cardinal sourit comme si, en dépit de ses soixante-quinze ans, ce soupir lui révélait toute une situation d'âme. Se rapprochant encore davantage du coursier espagnol de sa nièce :

— Julia, lui dit-il bien bas, si bas que personne qu'elle ne put comprendre ses paroles, il y a de l'amour au fond de votre cœur, et ce n'est pas à votre oncle que vous en avez voulu faire le premier aveu. C'est très-mal.

La nièce d'Albéroni le regarde avec étonnement. Son visage avait une expression de bonhomie qu'elle ne lui

Digitized by Google

connaissait pas encore. Il ne semblait l'interroger que pour lui éviter la pudeur d'un aveu, que pour applaudir à son choix et le sanctionner par son approbation. Elle prend son courage à deux mains, fait un effort sur elle-même, et, après avoir caché son front sous sa large mantille de soie noire, elle laisse, une à une, tomber ces paroles :

— Eh bien ! oui, Éminence, je crois que j'aime le seigneur Laurenzani.

— Eh ! vous êtes assurée, n'est-il pas vrai, que lui, le capitaine Laurenzani, n'est point ingrat? il vous l'a dit, il vous l'a juré. Dans tout cela, je ne vois pas un grand crime.

— Oh ! mon oncle, s'écria-t-elle, je ne vous croyais pas encore si bon !

— Je ne suis pas un tyran, ma chère Julia. Cette passion, que vous êtes digne d'inspirer et que peut-être je couronnerai par une union qui vous arrachera à vos sombres pensées, cette passion a son bon côté, et l'amour de ce garçon-là peut un jour amener d'immenses résultats politiques. Il est, dans sa République, un des plus puissants. Jeune, galant, brave et beau, il a su vous plaire. Je ne veux point contrarier un amour que je n'aurais sans doute point encouragé; ayant sur vous d'autres vues qui vous élevaient au plus haut rang; mais quand je serai pape, et, au plus prochain conclave, j'espère bien ne pas manquer l'élection, Laurenzani, mon seul neveu, l'époux de ma nièce bien-aimée, aura droit à tous les titres. Je ne suis donc pas inquiet de ce côté; mais, avant tout, il faut que Laurenzani me soit dévoué comme il s'honore de l'être à votre beauté et à vos séductions. J'ai besoin de lui. Je le mettrai à une rude épreuve, peut-être; vous engagez-vous en son nom?

Digitized by Google

— Éminence, je ne comprends pas la portée de cette question.

— Vous êtes une méchante, Julia; et c'est parce que vous la comprenez que vous ne voulez pas y répondre.

— Je vous jure, mon oncle, qu'ici mon jugement est en défaut et que vous avez trop bonne opinion de ma sagacité. Mais en quoi le seigneur Laurenzani peut-il vous être utile? Sa République est divisée. On ne sait quel vent de discorde y a soufflé les tempêtes dont elle est le théâtre. Laurenzani, tout dévoué à sa patrie, qu'il aime comme un fils aime sa mère, m'a dit, dans nos derniers adieux, qu'il ne laisserait la montagne que lorsque les dissensions, dont il ne connaît pas même l'origine, seraient apaisées.

— Il vous a dit cela, ma nièce, reprit avec une sournoise gaîeté le Cardinal-Légat, et il ne vous a pas donné à entendre de quel côté soufflait la tempête, quél était le dieu qui la déchaînait? Cela fait honneur à son candide patriotisme; mais vous, vous ne vous êtes sans doute pas laissé tromper par cette bienheureuse ignorance. Vous avez, j'en suis convaincu, deviné la main qui, en secret, faisait mouvoir toutes ces ambitions et les amenait à ses fins.

— Mon oncle, interrompit-elle, c'est donc vous qui avez semé la désunion dans Saint-Marin?

— Allons, mon enfant, modérez vos transports. Eh! que diable vouliez-vous que je fisse dans cette République que je couvrirais d'un des pans de ma soutane rouge? Il me faut des distractions, vous ne l'ignorez pas. Ce petit État m'est tombé sous la main dans un moment d'ennui. Je daigne m'occuper de son avenir. J'y ai semé la discorde pour le conduire à de plus hautes destinées. J'espère le réunir aux terres pontificales qu'il arrondit, et, puisqu'il ne m'est plus permis d'agiter les royaumes, comme Éole

Digitized by Google

soulevait les vents, il faut bien que je m'en prenne aux Républiques : c'est le tour de Saint-Marin. Gênes et Venise auront le leur.

— Mais Votre Éminence ne craint donc pas d'attirer sur elle les malédictions de ces honnêtes montagnards qui l'ont accueillie avec une si respectueuse hospitalité?

— Le but, ma chère, légitime les moyens. Je vous expliquerai tout cela quand nous serons arrivés au palais. Vous comprenez parfaitement que vous êtes complice de mes desseins, que vous conspirez avec moi contre cette République dont j'assure la félicité, et vous êtes assez intelligente pour savoir ce que j'attends de votre coopération, de celle de Laurenzani, qui, par amour et par ambition, se fera une véritable joie d'obéir aux instructions que Julia lui donnera : c'est chose convenue.

— Ah ! mon oncle, que le cardinal Lambertini a bien raison de dire que vous ressemblez à un gourmand qui, après avoir splendidement dîné, aurait envie d'un morceau de pain bis.

Quelques jours sont passés sur cet entretien. Albéroni a fait toutes ses dispositions, a dressé toutes ses batteries pour soumettre au Saint-Siége la République dont une heure de désœuvrement lui fait rêver avec tant d'ardeur la ruine prochaine. Il a pris ses précautions pour s'emparer de ces quelques lieues de diamètre, de ce rocher inculte où la neige tombe en été et séjourne comme sur le mont Soracte, que, de la ville, Horace apercevait toujours *nive candidum*.

Le Cardinal a retrouvé son activité d'autrefois : il dépêche des courriers à Rome, afin d'obtenir l'assentiment de Clément XII, auquel il a démontré déjà, dans plus d'une communication officielle, de quelle importance est pour l'État de l'Église ce coin de terre jusqu'alors oublié par

Digitized by Google

toutes les puissances qui se disputèrent l'Italie. Il parle des vœux de la République, dont il n'est que l'interprète; puis, quand il a persuadé le Pontife, on le voit diriger ses efforts dans le but de s'assurer une majorité au milieu de l'Arengo et du peuple. Il jette aux uns et aux autres les promesses et les espérances. Il excite la discorde, il l'entretient, il la rend plus vive, plus ardente. Ainsi qu'il l'avait proposé en se séparant de ses hôtes, il s'est présenté, il a été accepté comme médiateur. Mais ce n'est plus à Saint-Marin même qu'il joue son double rôle, c'est du fond de son palais qu'il travaille toutes ces intelligences. Quoique italiennes, elles ne sont pas assez pénétrantes pour saisir les fils que met en jeu le Cardinal. Il avait entraîné tous les chefs de l'Arengo. Le magistrat, le médecin, le peuple, Laurenzani surtout, ne jurent que par lui. Tous n'ont confiance qu'en lui ; tous affirment que lui seul est assez conciliant, assez ami de la République pour lui rendre la paix. C'est un miracle qu'il faut faire, tous sont persuadés qu'il le fera.

Albéroni n'était pas assez thaumaturge pour le risquer.

Lorsqu'il crut que rien ne pouvait plus s'opposer à l'exécution de ses plans, il fit appeler sa nièce. Après avoir encouragé son amour et essayé de lui prouver que tout ce qu'il allait entreprendre était autant dans son intérêt à elle que dans l'intérêt de l'illustrissime République :

— Cette nuit, ma nièce, ajoute-t-il, je me place à la tête de huit cents sbires de la garnison sous mes ordres. Je quitte Ravenne au soleil levant, j'entre en vainqueur pacifique dans cette bourgade à laquelle il devient impossible de faire entendre raison. Tous individuellement sont d'accord que la République ne peut plus subsister comme État indépendant au milieu des jalousies et des querelles qui la déchirent. J'arrangerai mieux qu'eux les affaires,

Digitized by Google

et désormais je saurai si Laurenzani est digne de vous.

— Je crois, répond Julia, que Votre Éminence s'abuse. J'ai, moi aussi, interrogé Laurenzani et ses amis; ils sont pleins de confiance en vous, parce qu'ils ne soupçonnent pas le piége dans lequel vous les avez fait tomber. Mais lorsque vous lèverez le masque, lorsque, avec votre armée de sbires, vous vous emparerez d'une ville sans défense, qui peut-être vous ouvrira ses portes comme à un allié, je crains que vous n'éprouviez quelque résistance, et que votre entreprise n'échoue par les moyens mêmes qu'avec tant d'art vous avez préparés pour la faire réussir.

— Laurenzani vous aime, mademoiselle; il aspire à l'honneur de votre main : Laurenzani se prêtera donc sans difficulté à mes desseins.

— Mais, mon oncle, il ne les connaît pas. Personne encore sur la montagne n'en a le moindre soupçon, et, quand vous les annoncerez, pensez-vous que cet orgueil national qu'ils ont dans le cœur ne se révoltera pas à l'idée d'être pris pour dupes? Laurenzani, le premier, résistera, j'en suis sûre : car il aime sa patrie et sa vieille indépendance.

— Vous êtes folle, mon enfant; il n'y a plus de Républicains, plus de patriotes. On ne trouve que des gens qui calculent, qui mettent leurs intérêts ou leurs passions à la place de ces antiques vertus dont nos pères ont été assez bien avisés pour ne nous léguer que le mot. Avec votre beauté pour drapeau et ma diplomatie pour conseillère, je serais de force à monarchiser toutes les républiques et à républicaniser toutes les monarchies. Je vous autorise à écrire à Laurenzani, à le prévenir de mon arrivée et de ce que j'attends de lui. Vous comprenez, n'est-il pas vrai? Votre lettre me précédera de quelques heures; c'est plus qu'il n'en faut pour que Laurenzani soit parfaitement disposé.

Digitized by Google

Julia connaissait le caractère plein d'irritable ténacité de son oncle, elle se soumit sans murmurer à ses ordres. Sous sa dictée, elle écrivit donc au capitaine.

La nuit suivante, le Cardinal, plus radieux peut-être qu'Alexandre, s'élançant à la conquête du monde, gravissait, à la tête de ses huit cents sbires, le rocher âpre et stérile sur lequel Saint-Marin est bâti.

Mais le Cardinal y avait été précédé.

Il n'existe, pour arriver dans le sein de la République, qu'une seule route, par laquelle tous doivent passer, étrangers comme indigènes; qu'un chemin étroit que la nature a créé plutôt que l'art, avec des aspérités sans nombre pour rendre plus difficile l'abord de cette cité méfiante, et qui dédaigne tout contact avec les *forestiers*, qui redoute leur présence et les soumet, ainsi que ses enfants, à une règle dont personne ne peut prétexter cause d'ignorance, dont personne n'a droit de s'affranchir. Protégée par sa position, elle a voulu encore se protéger par des lois menaçantes.

Peine de mort est portée, depuis sa fondation, contre celui qui, par un motif quelconque, transgresserait cette ordonnance, et pénétrerait dans la ville par un autre côté.

Cette nuit-là même, pourtant, une jeune femme seule, sans aucun appui, gravissait des rochers noirs et aigus qui, mieux que la loi elle-même, défendent la République de Saint-Marin contre une surprise nocturne ou une escalade imprévue Elle s'élança avec tant d'audace de pierre en pierre; ses pieds, ses mains, se posèrent, s'attachèrent avec tant d'adresse sur les pics couverts de ronces blanchies par la neige, qu'à la voir si agile on l'aurait prise pour un enfant des montagnes regagnant sa demeure alpestre après une chasse au chamois. Elle arriva bientôt ainsi sous les murs de Saint-Marin.

Digitized by Google

La maison de Laurenzani y était adossée; elle frappa.

Le capitaine a veillé toute la nuit. Son front est soucieux; il y a de l'inquiétude sur ses traits, du désespoir dans son âme, car le courrier chargé par Albéroni de lui remettre le billet que Julia écrivit s'est acquitté de sa mission. Et ce billet, dont il a vingt fois relu chaque mot, qu'il a commenté, dont il comprend toute la portée, ce billet met son devoir aux prises avec sa tendresse : il lui apporte le parjure ou le malheur. Le capitaine n'a point hésité cependant. Livré à toute l'amertume de ses pensées, il attend le jour qui va peut-être éclairer la ruine de son pays, et voir ses rêves d'amour tomber devant une affreuse réalité.

C'est dans ce même moment que la jeune femme, morte de fatigue, les mains sanglantes, les cheveux ruisselants d'une sueur glacée, se présente à Laurenzani. Elle arrache avec rapidité le voile qui cache ses traits, elle arrête d'un geste de confiante familiarité l'exclamation de surprise qui va s'échapper de la bouche du capitaine :

— Pour obéir à mon oncle, dit-elle, je vous ai écrit, seigneur Laurenzani, une lettre qui, j'en suis persuadée, ne vous aura point détourné du chemin de l'honneur. Les instants sont précieux; le Cardinal va bientôt prendre possession de cette ville. Je suis partie de Ravenne quelques instants après lui. Qu'allez-vous décider? que voulez-vous faire?

— La République de Saint-Marin est sous la protection du Souverain Pontife, nous en appellerons à son infaillible justice.

— Le Pape a accordé toute autorisation à son Légat. Afin de triompher des derniers obstacles, mon oncle compte sur les intelligences secrètes qu'il s'est ménagées et sur les divisions qu'il a semées parmi vous.

Digitized by Google

— Votre oncle, reprend Laurenzani, est un habile politique. Pour consolider sa réputation, il n'avait sans doute pas besoin de s'en prendre à une ville aussi pauvre, aussi peu importante que celle-ci. Mais qu'il entre dans nos murs, qu'il fasse ses propositions, qu'il nous dicte ses ordres, et vous verrez si, divisés encore à l'heure présente, nous ne nous réunirons pas tous dans le même vœu pour protester contre une pareille violation du droit des gens.

S'arrachant à ses préoccupations, et jetant enfin un regard attentif sur cette jeune fille :

— Julia, ajoute-t-il, vous avez bien souffert, n'est-il pas vrai, pour venir rassurer mon cœur, pour lui rendre toute l'énergie que votre lettre était destinée à m'arracher ? Mais comment, partie de Ravenne après le Cardinal, et arrivée ici avant lui, avez-vous pu passer sans être découverte au milieu des troupes dont il est escorté ?

La nièce du Cardinal révèle par quelle route elle est arrivée. A ces mots, Laurenzani tombe à genoux et s'écrie :

— Julia, vous êtes un ange !

— Eh ! non, monsieur, reprend-elle en souriant, je ne suis qu'une femme, mais une femme qui cherche à sauver votre République. La loi cruelle qu'elle n'a pas craint de promulguer nous viendra en aide ; mais il faut que vous me juriez d'agir comme vous auriez agi avant mon arrivée. Il faut prendre mon oncle dans ses propres filets. Par bonheur pour sa réputation, ce ne sera pas la première fois qu'il aura succombé sous les coups d'une femme. Je vais, à force de diplomatie, lui prouver que je suis digne de lui.

Il y avait tant de confiance dans ses manières, tant de résolution dans ses paroles, que Laurenzani se laissa persuader.

Digitized by Google

— La position est critique, sans doute, continua-t-elle en portant un regard plein de pudeur sur le capitaine, mais elle est forcée : il ne nous reste donc qu'à la subir. Prenez vos armes, capitaine. L'ennemi doit être aux portes de la ville. Si je ne me trompe, j'entends déjà le beffroi qui sonne l'alarme. Allez, et comme naguère le disait Son Éminence en souriant de son sourire moqueur, que Dieu protége l'éternité de l'illustrissime République de Saint-Marin! elle en a besoin.

— Et notre amour aussi! reprend Laurenzani tout tremblant d'espoir, tout pensif de crainte.

Elle le conduisit jusqu'à la porte, lui donnant ses dernières instructions, lui dictant ce qu'il fallait faire pour opposer ruse contre ruse, sans ensevelir néanmoins dans leur triomphe les douces chimères qu'ils nourrissaient tous deux. Elle l'autorise à tout tenter, afin d'émouvoir ou de convaincre le Cardinal. Dans un dernier adieu, les amants se jurèrent, comme dans tous les cas désespérés, une constance à toute épreuve et un amour que le ciel lui-même ne serait pas assez puissant pour vaincre.

Les prévisions de Julia ne la trompent point. Le beffroi a déjà porté son lugubre appel dans chaque demeure. Les habitants, surpris au milieu de leur sommeil, accourent sur la place publique; l'inquiétude se peint dans leurs traits. Ils ne savent ni à quels adversaires ni à quelles forces ils vont avoir affaire; et, repentants déjà des troubles qu'ils ont entretenus, tous, dans le commun danger, oublient leurs divisions intestines pour sauver la patrie. Tous abjurent des haines dont l'origine ne leur est même pas connue. Emportés par un élan de patriotique enthousiasme, amis et ennemis, peuple et magistrats, soldats et prêtres, tous s'engagent à ne jamais renouveler de pareilles querelles.

Digitized by Google

Ce fut dans ce moment qu'Albéroni, après avoir forcé l'unique porte de la ville, pénétra sur la place.

Ses vêtements de pourpre, son caractère sacré, l'amour dont il a été environné, la confiance même de ces heureux Républicains, tout concourt à donner à sa démarche quelque chose de protecteur ou d'amical. Il ne se laisse intimider ni par les armes qui l'entourent, ni par les menaces dont ses oreilles sont frappées. Sans trouble, sans jactance, comme si, hôte attendu, il venait rendre une visite de remercîment aux habitants de Saint-Marin, il s'approche de l'Arengo, de Laurenzani, qui commande les urbains, et, les saluant avec une affectueuse courtoisie :

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, mes maîtres? dit-il d'une voix ne trahissant aucune émotion, ne révélant aucune crainte. D'où viennent ces formidables apprêts? Pourquoi, dans les ténèbres de la nuit, la République s'arme-t-elle de précautions inutiles? Est-ce un ami ou un ennemi que vous attendiez?

— Nous n'en savons encore rien nous-mêmes, Éminence, réplique le chef de l'Arengo, qui, sur cette interpellation, coupe court à une conversation secrète engagée entre lui et Laurenzani; mais le Cardinal-Légat pourrait peut-être nous donner d'utiles renseignements.

Albéroni reste un moment impassible. Après quelques secondes de réflexion :

— Seigneur Fantéo, reprend-il, j'aime votre courageuse franchise, mais vous ne me trouverez pas au-dessous de l'exemple que vous me donnez; le Souverain Pontife Clément XII, dont vous appréciez les hautes vertus, et qui porte une affection toute paternelle à votre République, a été informé par moi des querelles que je n'avais pas été assez bien inspiré pour parvenir à apaiser. Il craint que le

Digitized by Google

germe de ces divisions ne se répande en Italie, et ne communique peu à peu aux différents États ce besoin de guerre civile qui a si longtemps agité notre glorieuse patrie. Il fallait vous préserver contre vous-mêmes de ces passions, qui, nées de malentendus ou de petites ambitions mécontentes, se calmeront promptement sous sa houlette protectrice. J'ai reçu ordre de venir en conciliateur vous annoncer ses bienveillantes intentions.

— Mais Votre Éminence, s'écrie Laurenzani, est entrée dans nos murs en conquérant!

— La porte était fermée ; je l'ai fait ouvrir de force : voilà tout, seigneur capitaine, réplique le cardinal en s'approchant de son interlocuteur.

Ses yeux flamboyaient. Sa bouche crispée semblait vouloir laisser échapper de perfides paroles, de ces vagues promesses à l'aide desquelles il espérait calmer, par des souvenirs d'amour, les élans de patriotisme du capitaine. Néanmoins, comprenant qu'il lui était impossible, en public, de réveiller ses amoureuses tendresses, Albéroni quitte brusquement Laurenzani ; il s'appuie sur l'épaule du magistrat, aux yeux duquel il fit si souvent briller les lucratives espérances qu'à Rome il lui serait donné de réaliser :

— Et vous aussi, monsieur le commissaire, lui dit-il, êtes-vous donc dans le complot? Aux troubles incessants d'une République imaginaire, ne préférez-vous pas le calme et les félicités du gouvernement pontifical?

Albéroni avait habilement dirigé ses batteries. Laurenzani sentit la portée de cette question, et, sur la figure du magistrat triennal, lisant la réponse qui peut-être allait décider du sort de Saint-Marin :

— Votre Éminence, réplique-t-il, se trompe étrangement en interrogeant monsieur le commissaire. Il est aux

Digitized by Google

gages de la République pour rendre la justice, jamais pour délibérer sur ses vœux et sur ses intérêts.

— Et c'est vous, jeune homme, qui les représentez? continue le Légat avec ironie. Je ne m'y serais pas attendu; mais enfin, puisqu'il en est ainsi, je parlerai plus haut, je m'expliquerai avec plus de fermeté. Je suis maître de la ville : la force armée que j'y ai introduite en dispose. Afin d'éviter de plus grands malheurs, j'ordonne qu'à l'instant même les chefs de cette République, qui n'existe plus, que je raye du nombre des États indépendants, prêtent avec le peuple serment d'obéissance et de fidélité au Saint-Siége.

Un cri unanime de refus s'élance de tous les cœurs, s'échappe de toutes les lèvres.

Le président de l'Arengo s'avance vers le Cardinal, et dit à haute voix :

— Vous avez la force, Éminence, mais nous, nous avons le droit. Au nom de la République de Saint-Marin, je refuse ce serment.

Le peuple applaudit.

Le Cardinal se retourne avec vivacité :

— Seigneur Laurenzani, au nom des soldats que vous commandez, oserez-vous faire la même protestation?

— Je l'oserai, Éminence, car, mieux que personne, je connais les intrigues qui ont été mises en jeu pour perdre cet État. J'en ai les preuves sous ma main.

Albéroni bondit comme un sanglier forcé par les chasseurs dans ses derniers retranchements. La colère, mais une de ces expressives colères dont, en enfant gâté de la fortune, il ne pouvait maîtriser les transports, éclate dans ses gestes, dans ses yeux, dans ses paroles. Il s'élance à la tête des sbires, et, d'une voix courroucée :

— Ce que j'ai ordonné s'exécutera, ou...

Digitized by Google

— Ou votre nièce mourra, interrompit Laurenzani, qui s'est placé entre les sbires et le Cardinal.

— Ma nièce? dites-vous ; qu'a-t-elle à faire dans tout ceci?

— Ce ne serait pas à moi à l'apprendre à Votre Éminence, à l'Arengo et au peuple assemblé ; mais cette nuit, probablement à votre insu, la signora Julia arrivait, quelques instants avant vous, dans cette ville. Elle y arrivait au mépris de toutes nos lois, car, de son aveu même, elle est parvenue jusqu'ici en suivant une autre route que celle consacrée par un immémorial usage. L'Arengo prononcera sa sentence. Cette jeune fille, mue par des sentiments dont l'exaltation ne peut s'expliquer, avoue son complot. Elle dit qu'elle a cherché à réunir la République au Siége apostolique, que c'est elle qui a semé la division parmi nos concitoyens. Elle s'accuse d'avoir, dans le secret de sa politique, préparé seule ce mouvement, dont Votre Éminence n'était à peu près qu'un des aveugles instruments. Elle vous a trompé, monseigneur, comme le Pape a été abusé sur nos intentions. Maintenant que vous les connaissez, maintenant que vous savez ce que nous désirons et ce que nous pouvons, au nom de nos lois violées, Votre Éminence croit-elle devoir donner suite à un complot dont elle est aussi innocente que nous tous?

Confus de ces assertions, dont mieux que Laurenzani il est à même de connaître l'imposture, mais échappant par ces menteuses révélations à la honte d'un échec, le Cardinal comprit qu'il ne fallait pas, sur un coup de dés aussi chanceux, jouer sa réputation diplomatique. Tout d'abord il convint des faits que Laurenzani avait disposés à la plus grande satisfaction de son amour-propre ; puis, écartant les sbires, qui cherchaient à lui faire un rempart de leurs armes :

Digitized by Google

— Arrière! messieurs, leur dit-il, laissez de vieux amis se tendre la main. Seigneur Fantéo, capitaine Laurenzani, vous tous, membres de l'Arengo et peuple de l'illustrissime République de Saint-Marin, vous venez d'entendre avec quelle adresse on avait surpris ma bonne foi. Que tout soit oublié entre nous. Le Pape va connaître vos vœux et les miens : j'espère qu'il s'y rendra ; mais j'ai un prisonnier à réclamer de votre clémence. Qui de vous ou de moi prononcera sur son sort?

Le vieux Fantéo s'approcha du Cardinal, dont la contenance embarrassée, dont les regards incertains paraissent consulter son expérience et vouloir s'appuyer sur la vénération dont il est l'objet parmi ses concitoyens.

— Votre nièce, Éminence, réplique-t-il, est dans ma demeure et sous ma responsabilité. C'est la première fois que la République a occasion d'appliquer une loi que nos aïeux ont jugée nécessaire. Cette loi punit de mort ; mais, heureux de la paix qui nous est rendue pour longtemps, d'une paix que nous devons tous à la sagesse de Votre Éminence, les magistrats et le peuple s'empresseront de composer avec sa rigueur. Ils pardonneront à une jeune fille leur sommeil troublé par elle d'une manière si peu galante.

Albéroni essaya de sourire. Le peuple battit des mains en signe d'assentiment ; et, accompagné par la foule, qui plaignait ce pauvre Cardinal, le Légat arrive à la maison de Fantéo, que Julia a choisie pour refuge, afin de ne laisser planer de soupçons que sur ses vertus diplomatiques.

Une heure après, l'Éminence et sa nièce avaient repris le chemin de Ravenne.

L'ancien premier ministre des Espagnes était sombre. Pendant toute la route, il garda le silence. Arrivé au pied du grand escalier du palais de la légation :

Digitized by Google

— Julia, dit-il comme par réflexion, tout en pressant sur ses lèvres ridées la joue fraîche et rose de la jeune fille; Julia, il y a en vous plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire une nouvelle princesse des Ursins. Vous m'avez battu cette nuit avec mes propres armes. Je suis fière de ma défaite, et vous propose la paix.

— Je l'accepte, mon oncle, répond Julia, qui rougissait de plaisir. Mais quelle en est la première condition?

— Laurenzani sera mon neveu.

— Je n'en demande pas davantage à Votre Éminence, et je donne ma démission.

— Corpo di Christo! non pas, belle nièce, s'il vous plaît, je ne l'accepte point. Le Conclave approche, car on m'écrit de Rome que le Pape agonise. Une jeune femme belle comme vous, un prince de l'Église aussi rusé que moi, réunissant leurs efforts dans un intérêt commun, peuvent prétendre à tout, même à diriger l'Esprit saint. Nous le dirigerons, Julia. Après, nous verrons si l'illustrissime République de Saint-Marin sera de force à résister à un second assaut.

Le Légat de Ravenne n'eut pas ce dernier plaisir.

Le Conclave s'ouvrit, mais ce fut le cardinal Lambertini, Benoît XIV, qui fut élu. Seulement, comme fiche de consolation, Albéroni eut encore la douleur de compter quelques voix impuissantes, s'égarant sur lui comme pour donner un nouveau coup d'éperon à ses ambitieuses convoitises.

Quand, après une longue vieillesse, consumée au service de toutes les intrigues et de tous les rêves politiques, le fils du jardinier de Firuenzola se trouva, dans son lit de pourpre, face à face avec la mort, il prit la main de son neveu, jeta à sa nièce un regard de tendresse paternelle, et il dit :

Digitized by Google

— Laurenzani, je vais prier dans le ciel pour l'éternité de votre République. Je n'ai pu la détruire, j'espère bien qu'après moi personne n'y parviendra.

De toutes les prévisions de cet homme d'État, c'est jusqu'à présent la seule qui se soit réalisée.

Digitized by Google

LA DIVA.

I

Un soleil de printemps, mais un de ces soleils d'Italie qui ne pâlissent pas au premier nuage, qui ne s'affaiblissent point au plus léger souffle des vents du nord, rayonne encore dans le Corso de Rome, sur la place du peuple, au-dessus des riches platanes et des pins centenaires dont le Monte-Mario est enveloppé comme d'une robe de deuil. La ville entière s'est revêtue de ses habits de fête pour saluer un premier beau jour. Jetée dans les lourdes voitures armoriées, entassée dans les légères caratelles de place, dans les rapides phaétons, échelonnée sur les larges dalles du Corso, où passent, où repassent sans cesse les femmes les plus distinguées de *Questa dominante*, ses jeunes et galants monsignori, ses vieux cardinaux et la foule de ses princes, elle fait là l'apprentissage de ce bonheur uniforme que chaque jour amène, que chaque soir voit expirer pour renaître le lendemain dans de nouveaux plaisirs.

Digitized by Google

La trottata a retrouvé ses habitudes de luxe, ses douceurs du *far niente*; la trottata, qui commence au palais de Venise pour finir à Ponte-Mole, ce Longchamps romain, Hyde-Park italien où tous les rangs se confondent dans une égalité en dehors des lois, mais qui ressort des mœurs, qui entre si admirablement dans le caractère de ce peuple: la trottata, impatiemment désirée, prenait ses nouveaux ébats, essayait ses joies printanières et s'enivrait de ses ardeurs rajeunies. Elle couronnait de son suffrage populaire les reines que les bals d'hiver avaient proclamées dans leurs salons; elle ratifiait au grand jour ces renommées de boudoir, toujours fières d'une pareille sanction; puis, empressée, active comme dans tous les plaisirs où le peuple est mêlé, elle courait sans repos, marchait sans but, s'arrêtait sans regret. Il y avait dans cette promenade de tous les soirs tout ce qui brille à Rome par le génie ou par la beauté, par les vertus ou la puissance. On y rencontrait de ces nobles matrones aux traits mâles, aux formes antiques, aux yeux noirs, dont Tacite et Juvénal, Pétrone et Ovide, nous ont laissé de si vivantes peintures. Leur regard protecteur conduisait, comme aux siècles de ces historiens et de ces poëtes, de jeunes filles à l'œil chargé de voluptés, et dont le sein presque nu palpitait d'un désir peut-être encore incompris sous l'haletante respiration de cette multitude, dévorant un sourire ou s'encourageant d'un imperceptible geste qu'adressait un doigt blanc et effilé. C'étaient partout et toujours de ces hommes pleins d'une élégante désinvolture qui, tantôt sous l'habit mondain et le petit manteau soyeux des prélats de la sainte Église, tantôt sous le costume cavalier des gentilshommes du dix-huitième siècle, avec leur chevelure de jais, leurs brillantes dentelles, leurs coquettes épées, s'élançaient sur de riches coursiers, et accouraient orgueilleux de leur no-

Digitized by Google

blesse, plus orgueilleux encore de leurs bonnes grâces, offrir de respectueux hommages aux femmes dont les noms historiques ou les attraits étaient un privilége.

Au milieu de cette réunion de princes et d'artistes, de jeunes filles belles comme des Romaines et de jeunes gens emportés par la fougue de leur âge, et tous confondus sur cette place du peuple, écho de toutes les galanteries, rendez-vous de tous les plaisirs, on distinguait surtout le comte don Joseph d'Aquaviva, qui, après de longs voyages à travers l'Europe, venait d'être rappelé à Rome par sa famille, dont il était le seul héritier.

Joseph d'Aquaviva avait, dans ses courses aventureuses, vu beaucoup de choses, et croyait encore connaître mieux les hommes. Il s'était arrêté à Ferney, et, lorsque le vieux Voltaire le tint dans ses serres, lorsque, avec sa parole toujours armée de sarcasmes, toujours foudroyante de légèreté, toujours stridente et spirituelle, il eut dépouillé ce jeune homme de sa candeur native, il écrivit à ses *anges* de Paris : « Croiriez-vous bien que j'ai maintenant dans mon château un hôte, grand seigneur des États du Pape, dont je cherche à faire un philosophe. J'ai déjà réussi aux trois quarts. »

De là, Joseph s'était rendu à Berlin. Il avait étudié Potsdam, Frédéric et son école de sophistes. Saint-Pétersbourg lui déroula les gloires du règne de Catherine II ; et, faisant une étape de chaque petite principauté d'Allemagne où l'Encyclopédie avait cours, où elle emportait force de loi, où elle dominait, souveraine qu'un caprice de la mode élevait au piédestal, idole que devait bientôt briser la raison publique, il était enfin arrivé à Paris. Il avait été présenté à la cour. Dieu sait si c'était là que le comte Joseph pouvait espérer de regagner en repentir ce qu'il avait perdu en innocence.

Digitized by Google

Ce fut sur ces entrefaites que sa famille se décida à le faire revenir auprès d'elle. De tous les côtés à la fois d'alarmantes révélations arrivaient sur son compte. On ne s'entretenait dans le monde que de ses folies de prodigalité, que de ses folies d'amour, et le Souverain Pontife lui-même, tout tolérant, tout plein d'indulgence qu'il était pour la jeunesse, n'avait pu s'empêcher de mêler sa voix vénérée à la voix du monde.

L'oncle de cet enfant prodigue, le cardinal Anfossi, l'un des membres les plus célèbres et les plus vertueux du Sacré Collége, fut chargé des remontrances et des conseils, et il s'acquitta de sa mission avec une bonté toute paternelle. Joseph d'Aquaviva a donc fait sa rentrée à Rome sous les auspices du pardon; mais il est revenu affichant un absolu mépris pour tout ce que, dans son bas âge, on lui apprenait à respecter. Il est revenu froid, dédaigneux, se croyant maître de son cœur et de ses passions. Cédant sans réflexion, sans besoin, sans calcul, à leur entraînement, il est rentré au bercail, bien décidé à tout fronder, à tout trouver mauvais, à ne rien admirer, à ne rien croire, et se flattant, dans le secret de ses pensées, de donner à la noblesse romaine une de ces leçons puisées par lui à l'école des jeunes gentilshommes français que la cour de Louis XV prenait soin de corrompre, et qui, de là, retombaient sur les sages de Paris. A force de sophismes, ceux-ci mettaient la dernière main à l'œuvre si bien commencée dans les antichambres ou dans les cabinets particuliers de Versailles.

Entouré de quelques joyeux courtisans que son ton plein de suffisance, que ses manières froidement moqueuses et si tranchantes de politesse affectée ont réunis à ses côtés comme des satellites gravitant autour d'un nouvel astre, il s'est mêlé pendant quelques instants aux groupes

Digitized by Google

qui, à la porte du Peuple, forment salon en plein vent. Il a écouté d'une oreille distraite les paroles amies de ses vieux parents, dit quelques mots étincelants de spirituelle impertinence aux femmes dont le regard l'avait attiré. Fatigué de la monotonie de ces galantes conversations, on le rencontre enfin affichant son ennui, abritant ses grands airs sous la tente du café de la place de la Colonne, entre un sorbet de Faenza, que ses lèvres effleurent, et le *Mercure de France*, que ses mains ne daignent pas même feuilleter.

Il est là, nonchalamment étendu, saluant d'un imperceptible mouvement de tête, souriant d'un dédaigneux sourire, ou, en signe d'amitié protectrice, jetant un petit geste de sa main toute parfumée aux jeunes gens qui passent, envieux de son élégant carrosse, de ses armoiries peintes avec une grâce digne de Watteau, et de ses deux chevaux anglais, dont l'habileté de son cocher de Londres peut à peine contenir l'ardeur. Le front rayonnant d'orgueil, il écoute comme par distraction les bruyants éloges que l'on décerne à son bon goût, les louanges dont on enivre son amour-propre.

Dans ce même moment, une jeune fille du peuple, aussi pauvre qu'un capucin véritablement indigne, presque aussi nue qu'un lazzarone napolitain, mais belle comme une madone de Raphaël, aux grands yeux noirs, au front si pur, aux traits si délicats et pourtant si sublimes de poésie, se glisse comme un trait au milieu de tous les équipages qui se heurtent, de tous les chevaux qui piaffent. Après avoir fendu la foule, la voilà qui s'arrête en face du café, qui prend dans ses mains une légère mandoline et qui chante, avec une ravissante expression, quelques-uns de ces airs italiens que les anges semblent accompagner dans le ciel. Personne ne l'écoute encore, personne

Digitized by Google

même n'a daigné lui adresser un regard. Sans s'apercevoir de cette inattention, la pauvre petite chante toujours, car c'est sa vie à elle que cette mélopée, c'est son gagne-pain, son espérance de tous les jours, sa consolation de toutes les heures. La canzone est achevée. Le front rouge de pudeur, les yeux admirablement voilés sous ses longs cils, et souriant presque à travers des larmes prêtes à couler, elle s'avance d'un pas timide vers chaque table. Sa main tremblante s'ouvre devant chaque homme assis, et quelques mots dits à voix basse tombent de ses lèvres comme pour réveiller dans les âmes la pitié que ses chants n'ont pas inspirée.

Elle passe ainsi devant Joseph d'Aquaviva, qui, absorbé dans les contemplations intérieures du triomphe que sa vanité remporte, n'a peut-être pas entendu la touchante harmonie dont la jeune chanteuse vient de bercer ses beaux rêves. Il la regarde avec cette indifférence d'un grand seigneur blasé qui ne croit ni à la faim ni à la pauvreté, et, jetant à cette main si gracieuse, mais déjà brunie par le soleil, quelques pièces de menue monnaie pontificale :

— Allons, dit-il, poursuis ton chemin, la belle enfant, et prie Dieu en faveur du seigneur Joseph d'Aquaviva.

Pour elle prier Dieu, c'était toujours chanter. Elle recommence son hymne, suave comme un chant de mère, tendre comme une des plus tendres élégies de Tibulle. Sa voix, qu'accompagne la mandoline, s'élevait ou s'abaissait, et, tour à tour pleine de force ou de mélancolie, dominait les bruits de la foule, ou venait en sons d'une mélodieuse tristesse expirer dans les cœurs comme un écho affaibli des souffrances de l'âme. A ces accords qui n'excitaient guère la surprise sous un ciel où toute voix est harmonieuse, où la langue même est poëte, le comte Joseph se

Digitized by Google

sent ému. Il parcourt du regard cette enfant dont les vêtements sont si transparents d'indigence, dont le chant trouve si rapidement le chemin de l'âme, et qui est si belle en racontant des peines d'amour qu'elle n'a jamais ressenties. Il la contemple longtemps, étudiant chacun de ses traits, suivant toutes les inflexions, toutes les nuances de son merveilleux organe, détaillant dans le secret d'une naissante convoitise tout le fini de ses perfections. Quand elle a terminé sa dernière canzone, fait de sa tête, radieuse d'éclat et d'innocence, un touchant signe d'adieu :

— Si sainte Cécile n'était pas occupée tous les jours à charmer les oreilles de Dieu le père, je croirais, messieurs, s'écrie le comte, qu'elle a voulu, pour nous plaire, se travestir en mendiante et nous donner ce soir un de ces concerts dont les séraphins auraient droit d'être jaloux. Qu'en penses-tu, prince Barberini?

— Je pense, mon cher comte, que le hennissement de tes chevaux pur sang a quelque chose de plus flatteur pour des gentilshommes que toutes les psalmodies de cette pauvresse. S'il fallait s'éprendre d'admiration en l'honneur de toutes ces diseuses de sonnets amoureux, pour toutes ces cantatrices au teint hâlé, au front chargé d'une sueur qui n'est pas la sueur *secularem*, le *pulverem olympicum* d'Horace, en vérité, le métier serait par trop rude et j'implorerais bientôt du Pape une indulgence plénière *in extremis*. A Rome, un beau cheval est plus rare qu'une belle voix. J'admire les tiens. Laisse donc ta sainte Cécile du Vélabre, ton chérubin de Monte-Testaccio continuer sa course.

— Si c'est de l'harmonie que veut à toute force Joseph d'Aquaviva, réplique le jeune marquis de Ruffo, courez vite chercher Palestri le castrat, Palestri le divin musico de la chapelle pontificale, qui module avec autant de

Digitized by Google

charme les lamentations de Jérémie que les douleurs de la Didon sur le bûcher. Appelez auprès de nous le petit Rossi, la prima donna de Saint-Pierre, le rossignol du théâtre della Valle; qu'ils chantent en s'accompagnant sur la mandoline ou sur l'orgue, et don Joseph, après avoir écouté et établi une comparaison dangereuse à sa protégée, nous en dira son avis.

— Non pas, mes maîtres, non pas. En fait de musique, j'aime la nature, et n'en suis pas arrivé à mettre sur la même ligne un castrat et une prima donna. A mes yeux, l'un ne vaudra jamais l'autre. Un castrat en parallèle avec cette jolie enfant, un musico, une négation d'homme mis en opposition avec cette frêle créature dont l'organisation a quelque chose d'inspiré, dont chaque parole tombant de sa bouche ressemble à un baiser : fi donc ! Ce serait outrager le ciel et les hommes; je ne serai jamais assez Romain pour cela; mais, je l'avoue, je donnerais volontiers mes deux chevaux anglais, et mon cocher par-dessus le marché, à celui qui voudrait me faire entrer dans les bonnes grâces de la petite.

D'ironiques applaudissements accueillent ce galant défi. Barberini s'élance dans le Corso à la poursuite de la jeune fille. Il la cherche, il la rencontre; et, la saisissant par la main, sans proférer aucune parole, il l'entraîne, presque de vive force, sous la tente du café.

— Voilà, dit-il en s'adressant à ses amis, l'ange qui doit rappeler toutes les extases du paradis du comte d'Aquaviva. Je l'ai conquise; je viens de l'arracher à trois vénérables récollets qui la dévoraient du regard, qui, le front rouge de luxure, mêlaient aux pieds de la madone de Ruspoli leurs voix chevrotantes d'émotion à cette voix que Joseph trouve si ravissante d'expression. Allons, impressionnable servant d'amour, admire-la tout à ton aise. Qu'elle chante

Digitized by Google

jusqu'à assourdir tes oreilles, rien de mieux. Nous, messieurs, respectons ce premier tête-à-tête, et, puisque j'ai déjà pris hypothèque sur l'attelage de notre inflammable compagnon, continuons notre trottata à ses frais.

Ils partirent en poussant de longs éclats de rire, et Joseph se vit seul avec la jeune fille. Habituée qu'elle était à l'indifférence de la foule, elle ne s'étonna point de ce brusque départ; mais, quand Aquaviva lui eut pris la main avec un intérêt qu'elle ne comprenait point, quand il l'eut priée de chanter encore pour lui, pour lui seul, et qu'une pièce d'or, glissée entre ses doigts, lui eut d'avance fait connaître le prix que le jeune Romain mettait à une complaisance qui n'avait jamais été aussi magnifiquement récompensée, elle leva sur lui ses grands yeux noirs, brillants de reconnaissance. De sa plus douce voix, elle répéta tous les airs que put lui fournir sa mémoire. Joseph l'écoutait avec un profond sentiment d'admiration, il suivait chacun de ses gestes, savourait ses intelligents sourires, s'étonnait de rencontrer sous les haillons de la misère une beauté à faire monter le rouge de la jalousie au front de toutes les dames romaines, et qui, dans sa naïve innocence, avait de quoi tourner les têtes de tout le Sacré Collége.

— C'est très-bien, mon enfant, dit-il enfin, je vous remercie du plaisir que vous m'avez procuré, mais ce n'est pas assez. J'ai une autre grâce à vous demander, une grâce dont vous ne vous repentirez pas peut-être. Je désire savoir votre nom.

— Les Pifferari des Abruzzes qui m'abandonnèrent à Rome, aux dernières fêtes de Noël, reprend la jeune fille, m'ont dit que je m'appellerais dorénavant Benedetta.

— Benedetta, soit, ma jolie chanteuse; c'est un nom de favorable augure, comme disaient nos anciens Flamines. Mais vous n'êtes pas sans doute seule ici, délaissée,

Digitized by Google

ainsi qu'une orpheline, à la garde de Dieu ou à la pitié publique. Vous avez des parents, des amis, une mère, que sais-je, moi?

— Je n'ai point de parents, seigneur, encore moins d'amis, les pauvres n'en trouvent pas, et je n'ai jamais connu ma mère.

— Ce sont, dites-vous, les Pifferari des Abruzzes qui vous ont conduite et abandonnée ici. Que faisiez-vous parmi eux?

— Je chantais au pied des madones, à la porte des couvents ou sous le vestibule des palais. Je les accompagnais dans leurs pèlerinages; mais l'hiver a été rude, le pain nous a manqué plus d'une fois. La fièvre de Rome m'a surprise au moment de leur départ, et après m'avoir dit, comme Votre Excellence, que le nom de Benedetta serait pour moi d'un favorable augure, ils sont retournés sans moi dans la montagne, me laissant, comme un enfant que je suis encore, sous la protection de Notre-Dame-des-Fleurs.

— Et elle a eu pitié de vous, Benedetta, puisqu'elle m'a envoyé sur votre chemin, puisqu'elle a mis dans mes vœux les plus chers la pensée de vous être utile. La nuit approche. Demain, je désire vous revoir. Nous parlerons tous deux de ce qui vous intéresse. Mais où vous rencontrerai-je? Quelle rue habitez-vous?

— Le vent ne souffle plus. Les nuits sont belles et chaudes. Je dors sous la colonnade du Vatican.

— Va donc pour la colonnade du Vatican. Demain j'y serai avec les premiers rayons du soleil.

Digitized by Google

II

Le comte d'Aquaviva tint parole. Au jour naissant, il était au rendez-vous. Benedetta dormait encore. Elle dormait d'un sommeil si paisible; elle était si belle, la tête jetée sur son oreiller de marbre, reposant là, sous le ciel, avec toute la virginité de ses quinze ou seize ans et son avenir riche d'espérance, que Joseph se prit à la contempler en silence, à l'admirer de tous ses yeux, à suivre, dans une pensée incomprise de volupté, les rêves qui devaient occuper ce cœur battant si légèrement sous un corset de velours fané et sous une dentelle en lambeaux. Il l'écoutait respirer, cette pauvre enfant vers laquelle un instinct, plus puissant que la volonté, l'emportait. Sa main caressait les longues tresses de cheveux que le vent du matin inondait de ses brises parfumées, et, entraîné par un sentiment qui n'est plus de la pitié, le jeune comte si penche sur le visage si frais de Benedetta. Ses lèvres, qui frémissent, s'attachent aux lèvres roses de l'orpheline. Ce premier baiser d'amour la tire de son sommeil; elle entr'ouvre les yeux. Un sourire de reconnaissance illumine son visage.

— Déjà près de moi! s'écria-t-elle en saisissant avec une indifférence pleine de coquetterie sa mandoline, qui repose à ses côtés; et moi qui ne vous attendais pas de sitôt, qui peut-être ne vous espérais plus.

— J'ai voulu, dit Aquaviva, vous surprendre avant votre réveil, car j'ai bien des choses à vous dire, et, dans le jour, je ne sais...

— Oh! pendant le jour, il faut que je gagne mon pain,

Digitized by Google

monsieur le comte, et, comme je ne trouve pas tous les soirs des personnes aussi bienfaisantes que Votre Excellence, vous comprenez, n'est-il pas vrai? que j'ai assez à faire de chanter pour subvenir à mes premiers besoins.

— Si j'y pourvoyais, Benedetta, si, cédant à l'intérêt que vous êtes bien faite pour inspirer, je vous arrachais à cette misère dont votre raison doit commencer à sentir tous les dangers, que diriez-vous?

Benedetta porte sur le jeune homme un regard interrogateur. Elle semble chercher à lire dans son âme, afin de se rendre compte à elle-même du sentiment qui peut dicter à un si haut personnage des propositions dont elle n'entrevoit que le but généreux. Et, souriant comme une jeune fille qui s'éveille sourit à un songe doré qui l'a bercée pendant les heures de la nuit:

— Ah! monsieur le comte, reprend-elle, je serais bien contente. Alors je ne chanterais que pour vous seul, et je n'aurais plus besoin, pour vivre, d'aller tendre la main à des hommes indifférents.

— Je l'espère, mon ange; dès ce matin, si vous y consentez, vous pouvez naître à une nouvelle vie, et oublier, dans le luxe dont je serai fier d'entourer votre jeunesse, une enfance qui s'est écoulée au milieu de toutes les privations.

— Et, afin d'être à l'abri du malheur, afin de me voir riche, que faudra-t-il faire, monseigneur?

— Rien, ou à peu près, Benedetta. Chanter, quand le ciel vous dira de chanter pour moi, rien que pour moi, entendez-vous? assouplir aux règles de l'art cette voix dont le timbre a tant d'éclat, et que les ***prime donne*** des théâtres de la Scala ou du San-Carlo envieraient à votre pauvreté; devenir belle comme vous promettez de le devenir, garder sur votre front, dans votre âme, cette candeur qui

Digitized by Google

m'a séduit, cette innocence qui ne soupçonne pas le mal, et m'aimer plus tard, si vous me jugez digne d'un peu d'amour, mais m'aimer comme je vous chéris déjà, sans partage, avec passion : voilà tout ce que je vous demande, Benedetta.

— Ah ! je vous le promets, monsieur le comte, dit-elle en rougissant de pudeur. Avec cela que toutes ces conditions, ajoute-t-elle après un moment de silence, ne me paraissent pas bien difficiles à remplir.

— Même la dernière ? s'écrie Aquaviva, emporté par un sentiment d'orgueilleuse intelligence.

— La dernière comme les autres, monseigneur, ne me coûtera pas beaucoup à tenir; je crois déjà que je vous aime.

— Vous êtes un ange, ma charmante ; je n'osais pas tant espérer de votre reconnaissance ou de votre franchise. Allons, dépouillez pour toujours vos épaules de cette livrée de misère, sous laquelle vous paraissiez si jolie. Renoncez à cette vie de hasard, que je bénis cependant, puisqu'elle m'a fait rencontrer sur ma route une femme qui sera bientôt la plus belle, la plus aimée de Rome, et suivez-moi.

Benedetta, appuyée sur le bras du comte Joseph, et portant à la main sa fidèle mandoline, marche pendant quelques instants, le cœur livré aux plus douces pensées. Après avoir traversé le pont Saint-Ange, encore désert, ils arrivent tous deux à la porte d'une modeste maison, cachée presque au milieu des jardins, dont alors était couverte la rive gauche du Tibre. Aquaviva frappe. La porte s'ouvre. A peine entré sous le vestibule :

— Cette maison, dit-il, était à moi tout à l'heure; elle vous appartient maintenant. Benedetta, vous pouvez y commander en reine. Tout le monde, comme moi, votre plus dévoué serviteur, se fera un devoir d'obéir à vos or-

Digitized by Google

dres, de prévenir vos désirs à peine formés. Je vais aujourd'hui m'occuper du soin de votre toilette, effacer jusqu'aux dernières traces de la pauvreté, qui fut la compagne de votre enfance, vous chercher tous les maîtres qui pourront seconder votre précoce intelligence et développer votre voix, qui est un trésor, moins précieux pourtant que votre cœur. Quand vous souhaiterez de me voir auprès de vous, dites un mot, je serai à vos genoux pour m'enivrer d'un regard et me contenter d'un sourire de reconnaissance ou d'amour.

Il s'éloigne à ces mots. Benedetta, toute radieuse d'émotion, pénètre dans la demeure où vient de l'installer d'une si étrange manière le jeune et brillant don Joseph.

C'était une petite maison, dans toute l'acception du mot, une petite maison semblable à celle où le comte d'Aquaviva, à Paris, s'était formé, sous le patronage des gentilshommes de la cour de Louis XV, à ces vices brillants, à cet amour du luxe et de l'éclat dont il cherchait à propager les principes dans Rome ; une petite maison entourée de mystères, séduisante de silence, parée comme un boudoir, ornée comme une chapelle de religieuses cloîtrées, où tout était élégant, où tout respirait la grâce, où tout inspirait la volupté, où tout provoquait le désir. Il n'y avait point entassé comme dans un bazar ces bahuts somptueux, tristes à force de magnificence, ces dorures qui écrasent les légères draperies et ces marbres qui alourdissent les murs. Quelques voluptueux tableaux de l'Albane, deux toiles du Guide, une madone de Raphaël au-dessous de laquelle étincelait une lampe de vermeil, toujours brûlant aux pieds de la Vierge, comme un hommage dont, à Rome, personne n'ose se dispenser; des tentures pleines de bon goût, des meubles simples, mais parfaits de commodité, et admirablement adaptés aux lieux où ils étaient placés,

Digitized by Google

composaient le matériel de cette habitation, que Benedetta parcourut avec un ravissement tenant du délire. Son cœur, ses yeux, son imagination même, qui ne s'étaient jamais reposés sur un luxe aussi bien entendu, s'ouvraient au bonheur, le respiraient par tous les sens, le communiquaient par tous les gestes. Sa main effleurait la soie de ses rideaux, le velours de ses divans. Son regard s'arrêtait avec une complaisance, qui peut-être n'était pas encore de la coquetterie, sur les grandes glaces de Venise, où se reproduisaient les lignes si pures de son visage romain, et les haillons qu'elle était si joyeuse d'échanger contre les belles robes, contre les riches parures et la légère mantille, auxquelles, dans ses songes même les plus fortunés, elle n'osait rêver que comme un esclave rêve à une couronne.

Lorsqu'elle eut pris possession de toutes ces magnificences et flatté sa pensée de l'avenir qui l'attendait, elle qui, hier encore, posait son pied nu sur les dalles brûlantes du pavé, qui, indigente et délaissée, ne trouvait un abri contre la tempête ou les ardeurs du soleil que sous les vastes coupoles des églises, une couche qu'au milieu de la campagne déserte ou sur les marbres du péristyle de Saint-Pierre, un mouvement de joie sans mélange s'empara de son cœur, un cri sortit de sa poitrine, et la jeune fille chanta, comme si, par une hymne de reconnaissance tacite, elle voulait rendre à Dieu, qui lui avait donné la voix, les enivrements qu'elle venait de goûter. Au même instant, Joseph d'Aquaviva pénétrait dans l'appartement.

— Poursuivez, Benedetta, poursuivez, mon enfant: c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire. Je tiens à vous voir heureuse, je tiens surtout à vous entendre.

La jeune fille rougit et continua. Le comte s'était pres-

Digitized by Google

que assis à la porte de l'appartement, comme une sentinelle qui a reçu l'ordre de ne laisser passer personne, et qui veut exécuter sa consigne. Il écouta aussi longtemps que Benedetta voulut le soumettre à la fascination de sa voix. Quand elle eut achevé :

— Eh bien! maestro, que dites-vous de l'élève que je vous propose? s'écria-t-il.

— Je dis que Votre Excellence a découvert un véritable diamant, une pierre précieuse qui va faire pâlir tous les petits rubis dont sont si fiers nos impressari. C'est le plus merveilleux organe que j'aie encore été à même d'admirer, et, si la signora daigne le permettre, je marquerai comme un beau jour dans ma vie celui où il me sera permis de déposer à ses pieds l'hommage de ma satisfaction plus empressée.

Benedetta, surprise et déconcertée, ne répondait rien à cet enthousiasme qu'elle ne pouvait s'expliquer. Le comte s'aperçut de son embarras, et, venant à son aide avec cette désinvolture italienne à laquelle se mêlait un peu de la chevaleresque galanterie dont il avait conquis la fine fleur dans les boudoirs de Versailles ou dans les coulisses de l'Opéra, qui en étaient la voluptueuse image :

— Celui qui partage si vivement mon admiration pour vous, ma chère Benedetta, dit-il en faisant résonner un baiser sur la main de la jeune fille, comme s'il eût voulu en prendre une possession publique, c'est il signor Palestri, le maître de chapelle de notre seigneur le Pape, le compositeur le plus renommé de l'Italie et le plus grand artiste du monde.

— Non pas, monseigneur, non pas, je ne le suis plus, s'écrie le maestro, la jeune fille m'a détrôné. Elle a à seize ans ce que je n'ai jamais eu à vingt-cinq, le brio de la musique, l'inspiration de l'art, et ce que Dieu seule-

Digitized by Google

ment accorde à ses privilégiés, une voix qui ferait honte aux séraphins. Avec quelques études pour régler ce bel instrument, il y a là de quoi séduire toutes les têtes couronnées. Elle fera mourir d'amour tous les parterres d'Italie, et, en vérité, je crois...

— Halte-là! maestro Palestri, ne nous occupons que de la voix de l'élève confiée à vos soins, et fort peu de ce qu'en penseront messieurs du parterre. Benedetta n'est pas une fleur que je leur laisserai le droit de cueillir. Ainsi, vous croyez donc qu'elle ne manque pas de dispositions, et que, grâce à vous, on peut en faire quelque chose?

— Si je le crois! monsieur le comte. Supposez-moi un pauvre impressario que deux mauvaises saisons ont ruiné, un impressario sans prima donna, sans ténor, sans basso cantante. Offrez-moi votre fortune, tout immense, toute solide qu'elle est, ou la jeune signora comme débutante. Je n'hésite pas, monseigneur, et je choisis Benedetta.

— Pour un castrat, l'option serait au moins singulière, réplique don Joseph d'Aquaviva.

— Un castrat, monseigneur, possède un cœur et des oreilles comme les autres hommes. On ne lui a laissé que cela, il est vrai, mais ce qu'on n'a pu ravir à sa nature, c'est ce quelque chose de plus délicat, de plus exercé que les organes de la foule, et qui nous rend plus sensibles qu'elle. Nés pour la musique, élevés pour elle, façonnés pour elle, nous la comprenons plus vivement, nous l'exprimons avec plus de facilité. Nous nous laissons emporter avec plus de violence que le reste des êtres à ce sentiment, le seul qu'il nous soit permis d'avouer. Nous en savourons toutes les délices, nous en savons tous les mystères. Voilà pourquoi je tombe à genoux devant cette jeune fille qui n'a pas besoin d'art, pas besoin de leçon, et qui a tout reçu, comme un précieux héritage, de la main du Créateur.

Digitized by Google

— Sans avoir tous les mérites d'un musico, reprit Joseph d'Aquaviva en regardant Benedetta, qui ne comprenait guère pareil enthousiasme, vous conviendrez bien, maître Palestri, que vous n'êtes en date que le second, et que j'ai pris les devants, au risque de m'attirer une mauvaise affaire sur les bras avec tous les chanteurs de la chapelle Sixtine.

— C'est vrai, très-vrai, monseigneur, vous avez deviné la rose sous l'épine, comme dit le vieux sonnet de notre Métastase; mais la rose est là, et je vais la faire épanouir au soleil, et je vais la rendre en peu de mois l'honneur de l'Italie artiste.

— J'y compte, maître; mais tenez, voyez comme votre entraînement lyrique de castrat a effrayé la pauvre petite. Elle a peur de vous, l'enfant, comme si elle ne vous connaissait pas. Allons, Benedetta, continue-t-il en pressant dans ses doigts la taille souple et élancée de la jeune fille, chantez encore, s'il vous plaît, ainsi que vous chanteriez dans ce moment, si vous n'aviez pour toute ressource et pour toute espérance que la mandoline que voici.

Benedetta obéit. Palestri s'extasiait toujours.

— Pour toute grâce, s'écrie-t-il dans un ravissement qui ne devait rien à la galanterie italienne, je demande à Votre Excellence la faveur de diriger les études de cette belle muse. C'est un titre qui, à mes yeux, effacera tous ceux dont les Souverains Pontifes m'ont honoré. Elle fera ma gloire.

— Et mon bonheur, maître Palestri, ajoute bien bas le comte Joseph, tout resplendissant de la conquête que le hasard jetait dans ses bras, — et mon bonheur à moi, répéta-t-il; car je l'aime comme vous l'admirez.

Le maestro était sorti. Aquaviva revint auprès de la jeune fille : il la vit, dans sa joie enfantine, le remercier de tout

Digitized by Google

ce qu'il faisait pour elle, de toutes les jouissances dont il l'entourait. Lorsque, avec une tendresse qu'il ne déguisait plus, il eut accueilli les premières effusions de son étonnement :

— Ce n'est pas le tout, Benedetta, lui dit-il, d'être à l'abri du soleil, à couvert des tempêtes, il faut encore que la robe réponde à la demeure, que la divinité soit en rapport avec le temple où elle sera toujours adorée. J'ai pourvu à tout. Dans quelques moments, la camerière que j'attache à votre service vous apportera de ma part quelques vêtements plus dignes de vous, plus dignes de moi, et qui vous rendront plus belle, sans pourtant vous rendre plus intéressante à mes yeux.

Elle essaye de balbutier quelques paroles de gratitude. Le comte l'interrompit.

— Entre nous, ajoute-t-il, point de reconnaissance, Benedetta. La reconnaissance est un lourd fardeau pour des épaules humaines, un devoir consciencieux qui ne peut que jeter de la froideur ou une amitié glacée entre deux âmes qui ont mieux à faire. J'attendrai de votre grâce un autre sentiment plus passionné, et dont vous m'avez fait concevoir l'espérance. Nous sommes jeunes tous deux, mon enfant, et je vous l'ai déjà dit; c'est de l'amour qu'il me faut, de l'amour comme vous savez l'inspirer, de l'amour comme je serais ravi de vous le voir partager.

Plusieurs semaines s'écoulèrent pour Benedetta dans les enchantements de sa nouvelle vie. Elle se para de toutes les magnificences dont le comte d'Aquaviva faisait hommage à ses attraits; elle s'environna de son luxe, de ses voiles, de ses diamants, de ses dentelles et de toutes ces richesses de jeune femme adorée dont elle ne connaissait pas encore l'usage. Quand ses mains, aussi avides que ses yeux, eurent touché, compté, arrangé, déplacé pour les arranger encore,

Digitized by Google

le velours et la soie qui devaient l'envelopper, les pierres précieuses réservées à l'ornement de sa tête, elle se prit à réfléchir sur la bizarrerie de sa destinée. De réflexion en réflexion, elle arriva tout naturellement à celui auquel tant de félicités inconnues étaient dues, puis, en descendant au fond de son cœur, elle y trouva tout l'amour qu'il était en droit d'attendre. Elle fut si joyeuse de cette découverte, que, bravant toutes les lois de la bienséance, dont le maestro Palestri n'était pas chargé de lui démontrer les principes, elle fit prier don Joseph de passer chez elle. Le comte arrive plein d'espérance, mais ignorant la bonne fortune qui l'attend.

— Vous m'avez fait promettre, monseigneur, dit-elle avec une ingénuité que les Romaines seules peuvent apporter dans la passion, avec une de ces candeurs confiantes qui a tout l'air du vice, ne daignant pas même cacher sa fougue, vous m'avez fait promettre de vous parler sans déguisement, de vous exprimer en toute franchise ce que j'éprouve dans l'âme, ce que je ressens dans le cœur. Vous m'avez dit que la reconnaissance ne suffisait pas à la tendresse que la pauvre petite Benedetta vous inspirait; eh bien! vous l'avouerai-je? je crois pouvoir vous rendre amour pour amour, dévouement pour dévouement, et si j'osais tout vous dire, ajouta-t-elle en couvrant ses mains de baisers, je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

Sous le charme de cette parole, lui ouvrant tout un avenir de félicités, Joseph a tressailli de joie. Il presse sur son sein cette jeune fille dont la passion est si chaste, dont les aveux même ont quelque chose de si pudiquement voluptueux; il s'enivre de son amour, de cette ardeur qu'il a fait naître, qu'il partage. En tombant aux genoux de la chanteuse :

— Benedetta, s'écrie-t-il, les Pifferari de la montagne

Digitized by Google

te disaient : « Tu seras heureuse, enfant; c'est un nom de bonheur que nous te donnons là; » les Pifferari ne se trompaient pas. Oui, tu seras heureuse, tu seras bénie comme ton nom, et c'est moi qui me charge d'accomplir cet arrêt du destin. C'est moi, moi ton époux, car tu ne sais pas encore, n'est-il pas vrai? tout ce que je veux faire afin de réunir nos deux vies dans un même amour. Je suis riche, jeune, puissant, honoré. Eh bien! tout cela, je le dépose à tes pieds, je t'en fais hommage, je te l'abandonne pour le tenir de toi, pour que tu me le rendes avec ton cœur, avec ta main, avec ton amour; tout cela est à toi, je n'en ai plus besoin. Je n'ambitionnais qu'un trésor, je ne convoitais que lui; j'aurais sacrifié patrie, honneur et famille : tu me l'accordes avec tant d'abandon, tu me le confies avec une si téméraire franchise, que, malgré tous mes préjugés de naissance, je me sens libre, libre de disposer de ma main, libre de disposer de ma foi. Cette foi, je te la donne, je te l'engage devant Dieu, avant de ratifier ce serment solennel devant un des ses prêtres!

La jeune fille l'écoutait dans un recueillement plein d'orgueil. Chacune de ces enivrantes paroles tombait sur son cœur; pourtant, dans sa candide inexpérience, elle fut la première à comprendre tout ce qu'un pareil sacrifice devait coûter, aujourd'hui ou plus tard, à celui qui se dévouait pour elle. Ce sacrifice, elle ne voulut pas l'accepter.

— Joseph, lui dit-elle, je suis bien jeune, bien ignorante des choses de ce monde, cependant je sens en moi quelque chose qui me dit que, pour être aimée de vous, que, pour être à vous, je n'ai pas besoin de devenir votre épouse. Il y a des distances qu'il ne faut jamais franchir, des préjugés que l'on doit toujours respecter. Vous appartenez à une noble famille, vous êtes prince, vous avez des aïeux sur le trône pontifical, d'autres encore sous la pourpre ro-

Digitized by Google

maine. Cette union serait pour eux une honte; pour vous, plus tard, peut-être un regret; pour moi, sans doute, un remords.

— Eh! que m'importent, à moi, ma famille et mes aïeux? Sais-tu, Benedetta, qu'il y a en moi assez d'énergie, assez de volonté, pour briser les obstacles? J'ai vu le monde, j'ai voyagé. Au contact des sages de tous les pays, j'ai appris à braver ces lois injustes qui rompent l'équilibre de la société, qui séparent la nature en deux camps, jetant à l'un les dignités, les pouvoirs, les honneurs, la richesse; à l'autre la misère sous toutes les faces, la misère dans toutes ses horreurs, la misère comme celle qui t'aurait promptement dévorée, toi, ange, qui embellirais le plus beau de nos palais. En t'apercevant, si noble dans ton humilité, si grande dans ton abjection, une pensée de mépris pour les lois humaines a rempli mon âme. Je me suis dit : «Il me reste une tâche à remplir, un exemple fécond à donner à cette Rome qui languit dans son atonie princière.» Maintenant me voilà au comble de mes vœux, puisque tu m'aimes, puisque tu consens à me confier le soin de ton avenir!

— Être votre épouse serait sans doute pour moi la plus grande des gloires, la plus immense des félicités terrestres; mais, mon Joseph, l'infortune mûrit, peut-être plus vite que le bonheur, la raison de l'homme. Et, vous le dirai-je avec sincérité? la vie est courte, mais souvent chargée de dégoûts, de désirs ambitieux, de volages amours, ou de malheurs impossibles à prévoir. Demain votre épouse, que vous aurez conquise en bravant toutes les convenances, en mettant à la place du devoir qui vous est imposé comme prince la passion dont vous faites une arme à d'orgueilleuses faiblesses ou à des conceptions philosophiques que vous admirez aujourd'hui, que plus tard vous dédaignerez

Digitized by Google.

comme des rêves d'une imagination malade; demain votre épouse, je puis subir ce contre-coup d'opinion qui n'est pas dans votre pensée, je crois, mais qui est dans les mœurs. Demain vous me maudiriez d'avoir accepté ce titre, qui maintenant ne serait qu'un bienfait, mais qui alors deviendrait un droit, un droit le plus sacré de tous. Nous serions malheureux l'un par l'autre; restons heureux ensemble.

— Il n'est plus temps, mon amie; j'ai pris un parti, il est irrévocable. Tu m'aimes de toutes les puissances de ton âme, n'est-il pas vrai? Tu es prête à te donner à moi, à combler tous mes désirs? Ce sacrifice que tu fais à ton amant, je veux que tu le fasses à ton époux; mais à ton époux seulement. Il y aura des luttes à soutenir, des victoires à remporter; je combattrai, je vaincrai. Nous verrons après si les Helvétius et les Diderot ne seront pas forcés de confesser que j'avais admirablement compris leur système de la nature et de l'égalité!

L'orpheline avait lutté contre son amour et contre son orgueil; ils l'emportèrent tous deux sur sa raison. Elle ne put obtenir du comte d'Aquaviva qu'une transaction. Encore cette transaction ne fut-elle accordée qu'à ses larmes et à ses prières. Joseph s'engagea, sur sa foi de chrétien, sur son honneur de gentilhomme, à tenir secrète pendant un an cette union si disproportionnée, mais qui semblait encore plus flatter sa vanité d'apprenti philosophe que sa passion de jeune homme. Un prêtre fut introduit vers les deux heures du matin dans la demeure de Benedetta; il reçut leurs promesses, il prit le ciel et les hommes à témoin de leurs serments mutuels, il les fiança devant Dieu et devant l'Église.

Le lendemain Benedetta, la chanteuse du Corso, Benedetta, la compagne des Pifferari des Abruzzes, était légitime comtesse d'Aquaviva.

Digitized by Google

III

Le mystère qu'elle avait exigé coûtait beaucoup à la pétulante et philosophique tendresse de son époux ; mais, par des arguments aussi vrais dans le fond que dans la forme, la nouvelle comtesse parvenait à calmer cette soif de publicité qui le portait à faire un éclat, qui cherchait toutes les occasions de divulguer son secret, de montrer au grand jour la femme qu'il s'était choisie, la femme qu'il avait tirée de l'obscurité pour l'élever au niveau de tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus noble, dans les États pontificaux. Ce n'était pas pour Benedetta seulement, belle alors de tout son bonheur, belle surtout de la prochaine espérance qu'elle avait d'être mère, que le comte nourrissait une pareille ambition. Il l'aimait bien comme au premier jour de son union, comme lorsqu'à ses pieds, palpitant d'orgueil, d'amour, et surtout d'incompréhensible besoin de conquérir l'estime de ses maîtres de France, il lui proposait un hymen qu'elle refusait, un hymen qu'elle n'acceptait, enfin, qu'à la condition d'un silence absolu pendant une année ; mais ce silence était pour lui un supplice. Il aurait voulu s'en délivrer à quelque prix que ce pût être. Il comptait les jours, les instants ; et, seul avec sa Benedetta, ou dans le monde, entouré du prestige qui s'attachait à son nom, du vernis d'excentricité qu'il avait su se donner, la même pensée le poursuivait partout ; partout, il se sentait le droit de faire autrement que le reste des hommes.

Ses liaisons avec Benedetta ne tardèrent pas longtemps à devenir publiques. Benedetta fut sa conquête, l'épouse

Digitized by Google

passa pour l'amante. Il l'afficha dans le Corso; il la promena dans toutes les villas, la fit asseoir à ses côtés dans tous les théâtres; la montra à tous ses amis; et, tantôt par des indiscrétions calculées, tantôt par de compromettantes réticences, il vint à bout de laisser pénétrer un secret dont Benedetta acceptait toute la honte, dont elle supportait avec une facile résignation toute l'infamie. Le mystère était à moitié divulgué : Ruffo et Barberini l'avaient déjà percé à jour, et, s'appuyant sur le caractère et le langage d'Aquaviva, ils ne conservaient plus aucun doute quand un événement imprévu vint le forcer à prendre un parti définitif.

Le prince d'Aquaviva, le chef de la famille, mourut, laissant ses immenses propriétés, tous ses titres, au comte Joseph, à la condition, pour lui, d'épouser, dans le plus bref délai possible, une jeune fille, l'unique fruit de son mariage, et qui devait ainsi, en réunissant les deux branches, confondre la fortune dans une seule maison. Au refus de Joseph, le titre, les biens et la main de la riche héritière passaient à un parent éloigné qui, en ce cas seulement, prenait le nom et les armes des Aquaviva. Pour honorer les services rendus à l'Église par cette illustre famille, le Saint-Père avait donné son approbation à ce testament; il s'était même engagé à le faire exécuter dans toutes ses clauses.

Ivre de joie en songeant qu'une si grande fortune ne lui échappait point, la famille de Joseph s'assemble en conseil avant toute publicité donnée à ce testament inespéré. On bénit le défunt qui a si dignement compris sa position et le respect qu'il devait à son noble nom; on arrange toutes choses afin qu'il ne puisse surgir aucune difficulté; on se rend au couvent où la jeune héritière du prince est élevée; on lui parle avec enthousiasme de son cousin qu'elle ne

Digitized by Google

connaît pas, qu'elle n'a jamais vu ; les religieuses l'entourent de prévenances, font briller à ses yeux l'éclat du rang où elle va monter, on enlève son consentement à une alliance qui, pour elle, était un devoir de famille, un témoignage de vénération donné à la mémoire de son père. Quand tout est bien convenu, tout bien arrangé, et qu'à ces habiles dispositions il ne manque plus que l'approbation du comte Joseph, sa mère se présente à lui, l'espérance au cœur, le bonheur sur le front.

— Mon fils, lui dit-elle, tant que le prince Aquaviva, votre oncle, a vécu, je ne vous ai jamais pressé de contracter un hymen qui aurait pu contrarier vos penchants, ou vous forcer à changer un genre de vie qui, pour notre fortune particulière, a eu d'assez tristes résultats. Aujourd'hui, il ne peut plus en être ainsi. Par ordre du Souverain Pontife, je viens vous donner communication de ce testament, qui vous fait prince, qui vous dote de tous les avantages attachés au chef de la famille des Aquaviva.

Le comte Joseph tressaille ; son visage rayonne d'un éclair d'ambition, et saisissant la main de sa mère, sur laquelle il attache un respectueux baiser :

— Vous savez, madame, avec quelle religieuse fidélité je suis prêt à accomplir les vœux de mon oncle, vos désirs et les ordres du Pape.

— Oui, don Joseph, je sais que vous êtes un bon fils, que chez vous le cœur est meilleur que la tête ; que vous avez commis bien des erreurs, dévoré en voyages, en plaisirs fastueux, en folles dépenses, la plus grande partie de votre patrimoine ; mais aujourd'hui tout peut se réparer, tout est réparé ; puisqu'avant l'âge de trente ans vous êtes appelé à succéder au prince d'Aquaviva, et que pour cela il n'y a à remplir qu'une condition qui, après tout, est encore pour nous un nouveau sujet de joie.

Digitized by Google

— Quelle qu'elle soit, ma mère, je m'y soumets d'avance.

— Elle n'est pas assez dure, mon fils, pour que vous preniez à mon égard de semblables précautions. Vous avez une cousine aussi jeune que gracieuse, aussi aimable que jolie. On la dit un peu souffrante et un peu faible; mais le régime du mariage lui conviendra mieux que celui du couvent. C'est la fille du prince; ce sera dans quelques jours la femme de votre choix.

Joseph pâlit, frappé d'une affreuse pensée. Après quelques moments d'un pénible silence :

— Madame, s'écrie-t-il, ce mariage est impossible. Je n'y consentirai jamais.

— Impossible! et pourquoi?

— Je vais vous l'apprendre, ma mère, car j'ai sur la conscience un secret qui me pèse bien. J'aime Benedetta, dont sans doute vous avez entendu plus d'une fois parler. Je l'aime de toute la violence de mes passions, et elle m'a rendu père.

— Je connais tout cela, don Joseph, tout cela ne peut, en aucune façon, s'opposer à une alliance légitime faisant rentrer dans notre famille la splendeur et la fortune que, sans cet hymen, elle est sur le point de perdre.

— Mais, madame, vous ignorez donc que je suis secrètement marié avec Benedetta depuis onze mois, et que ma foi est engagée avec ma liberté?

— Vous êtes fou, monsieur, réplique la douairière d'Aquaviva, plus fou que tous les insensés renfermés à l'hospice du Saint-Esprit. Vos amis m'avaient parlé de cette union; j'en avais rougi de pitié pour vous, de honte pour nous; mais je n'y croyais pas. Je pensais que cette fille était une courtisane comme une autre, attachée à votre char aujourd'hui, pour s'attacher demain au char d'un

Digitized by Google

nouveau servant d'amour, et que, par irréflexion ou sotte vanité encyclopédique, vous étiez fier de faire passer pour celle à qui vous accordiez l'honneur de perpétuer votre race. Mais je ne m'étais jamais arrêtée à l'idée qu'il pût y avoir, dans tout ceci, autre chose d'engagé que votre amour-propre. Vos aveux m'éclairent, et c'est avec une profonde douleur, mon fils, que j'apprends de votre bouche l'opprobre de notre maison.

— Benedetta, madame, mérite toute votre estime, toute votre tendresse, et, par ses talents, par ses vertus, par sa beauté, elle se montrera toujours digne du rang auquel je l'ai élevée, de la fortune que j'ai été assez bien inspiré pour mettre à ses pieds.

— De la fortune, dites-vous? où la prenez-vous donc cette fortune? Ne savez-vous pas que, dominé par la fatale passion du jeu, votre père a dévoré tout son héritage, qu'en mourant il n'a laissé aux siens que la ruine, et que, sans ma dot, à moi, volontairement sacrifiée afin de vous élever, afin de payer plus tard vos folies, vous seriez réduit à traîner dans la misère un nom que vous avez si gravement compromis? Ne savez-vous pas que les dettes contractées par vous ne me laissent rien, et que, pour satisfaire à des engagements d'honneur, j'ai tout vendu, tout livré à des usuriers?

Un sentiment encore mal défini de remords ou de honte traverse l'âme de Joseph d'Aquaviva. Sa tête s'incline sur sa poitrine haletante; puis, absorbé dans les angoisses d'une position si difficile, entre les honneurs qui frappent à sa porte et cette alliance disproportionnée qui s'élève maintenant comme un mur d'airain pour l'empêcher de devenir riche et puissant, il hésite, il calcule. Sa mère a compris la lutte engagée dans cet esprit, dont elle connaît toutes les vaniteuses faiblesses : elle s'empresse donc de

Digitized by Google

mettre à profit cette hésitation, qui est déjà pour elle une victoire.

— Vous avez commis, don Joseph, lui dit-elle d'un ton moins amer, une faute qui peut vous précipiter à jamais dans l'abîme, une faute qui vous rendra l'objet de la risée publique. Il faut la cacher à tous les regards, l'ensevelir dans le plus profond des oublis.

— Madame, oseriez-vous me proposer un crime?

— Vous êtes un enfant, mon cher prince, reprit-elle en haussant les épaules, et vous ne me comprenez pas. Qui donc vous parle de crimes à commettre? C'est bien assez, mon fils, d'avoir à réparer vos folies sans aller encore nous plonger dans un nouveau labyrinthe d'embarras. Est-ce que, par hasard, vous trompant de date ainsi que de lieu, vous penseriez que votre mère veut accepter le rôle de Locuste et jouer au poison contre la femme que vous avez épousée par une inconcevable aberration d'esprit? Est-ce que j'ai autour de moi des bravi prêts à aiguiser leurs poignards sur des poitrines de jeunes filles sans défense? Ces temps-là sont passés, s'ils sont jamais venus. Comme vous, don Joseph, je suis de mon siècle et je n'en appelle qu'à votre raison. Il ne s'agit point de ces amours insensées qui doivent rapprocher les distances, combler le vide que la nature et la société ont mis entre les uns et les autres. Les amours passent vite, mon fils, vous devez en avoir assez souvent fait l'expérience. Ce qui reste, c'est l'honneur des familles, la considération qui s'attache aux vieilles races, l'éclat que nous avons reçu de nos ancêtres, l'éclat dont nous sommes comptables à nos descendants. Maintenant que vous me comprenez, car, dans les cœurs bien nés, il faut que, tôt ou tard, la raison reprenne son empire, vous parlerai-je des moyens à employer pour forcer Benedetta au silence? Elle vous aime, sans doute, don

Digitized by Google

Joseph, vous lui accordez toutes les qualités, vous lui prêtez toutes les séductions du talent et de la beauté. Parlez-lui à cœur ouvert, comme homme, comme chef de famille, comme prince. Faites-lui entendre que ce mariage est une impossibilité, qu'il tue votre avenir. Elle a, dit-on, de la grandeur dans la tête, de l'enthousiasme au cœur. Saisissez le défaut de la cuirasse. Exposez-lui votre belle et tout à la fois douloureuse position. Si elle est femme prévoyante et mère attentive, elle comprendra à demi-mot. Alors, moi-même, je serai la première à vous conseiller d'honorer son veuvage, d'enrichir son désintéressement.

Don Joseph ne répondait pas. Il était là, flottant, incertain, irrésolu, emporté par mille désirs contraires. Sa mère le suivait dans ces combats d'où toute sa fortune dépendait. Elle épiait avec anxiété chaque mouvement de son imagination, se prêtait à chaque oscillation de sa pensée. Enfin, quand elle le vit abattu par cette lutte intérieure :

— Mon fils, lui dit-elle avec un accent plein de tendresse maternelle, vous avez un pénible devoir à remplir, je le sens; je ne vous l'imposerais pas si les exigences de votre avenir ne m'en faisaient une obligation sacrée; mais ce devoir vous coûte, car peut-être votre amour-propre aurait à en souffrir. Je n'ai point de haine pour Benedetta, bien au contraire : je ne sais quel intérêt me pousse vers cette Circé dont tout le monde célèbre les charmes et le prodigieux talent. Voulez-vous que j'aille près d'elle, qu'en votre nom, qu'au nom de toute notre parenté désolée, je lui demande de rompre devant Dieu ce qui n'a été uni que devant Dieu; que je me jette à ses genoux pour la supplier de vous rendre libre? Elle est mère, dites-vous, elle comprendra mon langage.

Digitized by Google

Don Joseph écoutait toujours sans répondre.

— Eh bien! continua sa mère, si vous croyez que mes prières soient sans résultat, employons, pour cette mission difficile, la haute probité de votre oncle, le cardinal Anfossi; c'est le cardinal du cœur de notre seigneur le Pape, son ami, son conseil. Un mot de sa bouche fera plus, auprès de Benedetta, que toutes mes supplications; et, malgré ses rares vertus, j'espère qu'il vous secondera, car, enfin, il est Aquaviva, ainsi que nous tous.

— Non, madame, s'écrie don Joseph comme sortant d'un pénible sommeil, non! La position que je me suis faite, malgré Benedetta, est affreuse; car Benedetta repoussait tout projet d'union; mais ce qui est lié en haut ne peut plus se délier ici-bas. Il faut que, par un effort de sa propre volonté, elle consente à ce que vous exigez, à ce qui est juste, peut-être, pour que je me croie libre de disposer de ma main; mais c'est moi seul qui dois la préparer à ce sacrifice, c'est moi seul qui veux lui demander de me haïr autant que je l'aime.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mon fils. Allez trouver Benedetta, et que Dieu mette sur vos lèvres assez de conviction pour la toucher; car d'elle, aujourd'hui, dépendent l'honneur des Aquaviva, la splendeur ou la chute de cette illustre maison.

Depuis longtemps ce n'était plus cette jeune fille, cantatrice en plein vent sur le Corso pendant le jour, et hôte des colonnades du Vatican pendant la nuit, cette jeune fille aux pieds nus, aux vêtements pauvres, qui tendait si gracieusement une main honteuse à la charité des oisifs : le bien-être l'embellissait encore. L'éducation achevait ce que la nature avait si bien commencé; et, pour en faire une femme supérieure, une artiste distinguée, ou une des plus ravissantes créatures d'Italie, il ne restait plus qu'à

Digitized by Google

la produire dans le monde, qu'à offrir un piédestal à sa modestie. Tant de motifs, pourtant, n'éveillaient point son amour-propre, ne chatouillaient guère son ambition. Heureuse de la retraite où sa vie s'écoulait si doucement entre l'étude des grands maîtres et la musique, dont le maestro Palestri ne cessait de la proclamer la muse, plus heureuse encore de la tendresse de celui que, dans le secret de son âme, elle était fière de nommer son époux, Benedetta attendait avec confiance, mais sans désirs impatients, l'époque qu'elle-même avait fixée pour rendre publique une union que son orgueil de mère jouissait de voir légitimer aux yeux du monde. Près du berceau de son premier-né, recueillant avec ivresse ses vagissements, épiant son premier sourire, cherchant dans ses traits encore à peine formés les traits de celui qui l'a tirée de la misère, qui l'a comblée de tous les biens, Benedetta se livre, sans amertume, au cours de ses pensées, à sa reconnaissance si vivement sentie, au besoin d'aimer et d'être aimée.

IV

Pour Benedetta, depuis un an, la vie n'a été qu'un enchaînement de jours sereins que n'a traversés aucun orage. Elle a vu le monde tel que le prisme de son amour ou de ses charmes pouvait le lui offrir, et le monde lui a semblé bien beau, car partout elle a recueilli des hommages, partout elle a été saluée comme la reine des fêtes où elle se présentait, partout elle a été reçue ainsi qu'à Rome, dans tous les temps, on accueille la beauté et le génie.

Elle se berçait de ces souvenirs et de ces espérances, lorsque don Joseph d'Aquaviva, la douleur au front, le dés-

Digitized by Google

espoir dans le cœur, sombre et pâle ainsi qu'un homme sous le poids d'un remords, se présente à elle. A sa vue, Benedetta fait un mouvement de surprise, et, se précipitant vers lui avec une tendre inquiétude :

— Joseph, dit-elle, un grand chagrin se lit dans vos regards, une pensée de tristesse agite votre âme. Vous accourez vers moi chercher des consolations ou du bonheur; vous faites bien, mon ami, je vous en remercie.

— Vous êtes trop bonne, Benedetta. Je n'ai plus besoin de consolations, plus besoin de bonheur. Je vous apporte le deuil et la honte.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas! s'écrie la jeune femme tout émue.

— Mon oncle, le prince d'Aquaviva est mort. Vous le savez peut-être. En mourant il m'a institué son légataire universel à la condition d'épouser la fille qu'il a laissée dans ce monde.

— Et vous venez, n'est-ce pas? sans préparation, sans ménagement, me redemander le cœur que vous m'avez donné, la main que vous m'avez offerte? Ah! c'est affreux, don Joseph, et je ne m'attendais pas à tant de froide cruauté de votre part.

— Au lieu d'exciter votre juste courroux, Benedetta, j'ai besoin de pitié, car je suis bien malheureux.

— Malheureux! et pourquoi?

— Je vous l'ai dit. Sans cet héritage, qui rétablit ses affaires en désordre, ma famille est ruinée. Il ne lui reste plus que le déshonneur et la misère.

— Et elle a spéculé sur votre main pour engraisser ses terres. Joseph, ce n'étaient pas vos pensées d'autrefois, lorsque à tous mes sages avis vous ne répondiez que par des emportements dont le cœur était peut-être moins coupable que la tête. Vous m'avez trouvée pauvre et nue, mais in-

Digitized by Google

souciante des biens de ce monde, mais ignorante de ses usages et de ses lois. Vous me prîtes comme une poupée avec laquelle va jouer une enfant. Je me jetai dans vos bras, répondant à vos brûlants désirs par des désirs aussi brûlants, à votre amour irréfléchi par un amour encore plus irréfléchi. Je me donnai sans condition, parce que j'espérais être toujours aimée, parce que surtout je ne voulais ni enchaîner votre avenir, ni me faire une arme de votre tendresse. Aujourd'hui, prince d'Aquaviva, ce n'est plus pour moi que je combats. Si j'étais toujours la Benedetta du Corso, ah! sans doute, je déchirerais à l'instant, sous vos yeux, le contrat qui nous lie l'un à l'autre pour l'éternité, je n'aurais pas entendu votre prière; mais je suis mère; ce titre m'impose des devoirs que je n'oublierai jamais.

— Eh! que voulez-vous donc faire? s'écrie Aquaviva.

— Rassurez-vous, don Joseph. J'ai trop de fierté pour profiter d'un hymen que je n'ai dû qu'à la vanité d'un moment. Vous m'avez aimée, vous me chérissez encore, je le crois, mais faible parce que vous vous regardez fort, mais roseau peint en fer, que la brise la plus légère courbe ou déracine ; que deviendrez-vous si une prévision que je bénis ne m'avait pas amenée à comprimer les révélations que votre orgueil vous poussait à faire pour conquérir quelques louanges ou donner à votre nom un nouveau retentissement? Que feriez-vous aujourd'hui si, armée de cet acte, que je n'ai jamais sollicité, je me présentais au monde comme la véritable, la légitime, la seule comtesse d'Aquaviva.

— Il ne me resterait plus qu'à mourir.

— Eh bien! vivez, monsieur. Je remets en vos mains le titre qui s'oppose à la réalisation des vœux de votre noble parenté. Je n'ai plus d'armes contre vous. Aux yeux de

Digitized by Google

Rome, aux vôtres, aux miens mêmes, je ne suis que Benedetta, l'amante que vous avez daigné honorer de l'illustration d'un amour princier.

— Je refuse cet acte, Benedetta, je le repousse de toutes les forces de mon âme. Tant de dévouement m'éclaire, et, à tes genoux, que j'embrasse, je jure de ne jamais être à d'autre qu'à toi.

— Puisqu'il en est ainsi, don Joseph, reprit-elle après un moment de silence et en essuyant ses yeux remplis de larmes, je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait. J'assurerai votre bonheur, mais je veux qu'à l'instant même vous abandonniez Rome pour une journée entière, sans communiquer avec personne, sans prononcer une parole qui pourrait avoir trait à notre hymen. Faites-moi ce serment et tenez-le plus fidèlement que le premier. Il y va de notre vie à tous.

Interdit du calme avec lequel elle vient de parler, tremblant sous cette émotion contenue qui donne à la jeune femme une attitude pleine de dignité, Aquaviva promet de se soumettre à ce qu'elle exige de sa tendresse. Serrant Benedetta dans ses bras et l'attirant avec amour vers le berceau de leur fils, il lui dit :

— Soyons heureux ou malheureux ensemble, mon amie. Dans quelques instants je reviendrai près de toi ; ce sera pour ne plus nous séparer.

— Oui, don Joseph, pour ne plus nous séparer, car je vous aime comme aux premiers jours de notre union, et je vais m'occuper, pendant votre absence, de tout ce qui vous intéresse.

Le comte d'Aquaviva partit plein d'espérance, mais cherchant, malgré sa joie, à dissiper les vagues inquiétudes que faisaient naître dans son esprit l'incompréhensible exigence de Benedetta et le serment qu'elle lui avait imposé.

Digitized by Google

A peine la jeune femme fut-elle seule avec son fils qu'un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux. Elle prend dans ses bras l'innocente créature, et, la couvrant de ses caresses de mère :

— Allons, dit-elle, du courage et de la résignation.

Elle voile son front d'épais tissus qui cachent ses traits, et, dominée par une puissance de volonté soudaine, elle sort sans bruit de la maison, comme si elle venait d'y commettre un crime. Quelques minutes après, elle se trouvait en présence de la comtesse douairière d'Aquaviva.

— Madame, lui disait-elle, devant Dieu et devant les hommes, je suis votre fille. Je porte votre nom, et votre fils, mon époux, m'a rendue mère. Je l'ai vu tout à l'heure. Il m'a fait part de vos intentions, de vos projets de famille. Je les connais, madame!

— Et vous vous y opposez sans doute, et vous voulez peut-être...

— Je ne veux rien, madame la comtesse, que laisser entre vos mains le seul acte qui puisse apporter obstacle au nouvel hymen de M. le comte d'Aquaviva. Je lui ai offert cet acte pour l'anéantir sous ses yeux. Il a été assez grand pour le refuser, assez généreux pour me proposer de rendre à l'instant même public le nœud qui nous engage. J'aurais résisté peut-être à la violence, je ne sais point résister à l'amour. J'ai pris sur moi de l'éloigner de la ville, je suis accourue vers vous, madame. Me voici plus forte que lui, déposant à vos pieds un contrat qui assurait ma félicité, mais qui pouvait plus tard faire le malheur de mon époux.

La comtesse d'Aquaviva se lève de surprise, et, pressant sur son cœur attendri cette jeune femme dont les sanglots coupent la voix, dont les accents sont si tendres, dont le dévouement est si courageux :

Digitized by Google

— Benedetta, s'écrie-t-elle, vous étiez digne d'être ma fille, et, à l'émotion que j'éprouve, vous devez comprendre toute ma douleur de mère. C'est une bonne pensée qui vous est venue au cœur. J'en remercie le ciel; et vous, ajoute-t-elle en pressant la blanche main de la jeune femme sur ses lèvres, et vous, soyez bénie, mon enfant, car votre sacrifice si admirable de générosité spontanée sauve toute une famille du désespoir.

— J'ai rempli mon devoir, madame; voulez-vous maintenant me permettre de me retirer?

— Pas encore, mon enfant, pas encore. J'ai besoin de vous exprimer toute ma reconnaissance. Je dois surtout veiller à votre sort, vous rendre heureux jusqu'au malheur dans lequel vous vous plongez pour nous. C'est une dette que, comme femme, que, comme mère, que, comme aïeule, entendez-vous bien? je tiens à acquitter. Il faut que vous acceptiez un éclatant témoignage de l'intérêt que partout et toujours ma famille sera glorieuse de vous porter.

— Cela ne peut être, madame la comtesse, et vous comprenez facilement les motifs de ce refus. Dans une heure, je serai loin de Rome, avec mon fils qui est le vôtre aussi, madame. Consolez Joseph et agréez en son nom tous les vœux que je forme pour sa félicité.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi sans but, sans espérance, jeune et délicate comme vous êtes! Il faut que je sache où vous vous retirez, ce que vous voulez faire, ce que vous deviendrez, afin que je puisse veiller sur vous et sur notre enfant comme la plus attentive des mères. Vous avez rompu le lien qui, sur la terre, vous attachait à mon fils, mais ce sacrifice me donne des droits sur vous, mais je veux en user, mais la misère...

— Oh! ne craignez rien, madame, je sens en moi main-

Digitized by Google

tenant le courage de tout supporter, et, pour mon fils, je saurai grandir avec l'infortune. Adieu, madame, les instants sont précieux, l'heure approche; devant vous, devant le monde, je vous jure de ne plus être que Benedetta.

Elle sortit à ces mots, laissant madame d'Aquaviva dans un trouble inexprimable.

Le maestro Palestri était seul dans son appartement della via di Fratelli quand la jeune femme se présente à sa porte. Il accourt vers elle avec un empressement plein de galanterie :

— Eh! signora, lui dit-il *cone amore*, quelle chance favorable conduit donc si matin ma brillante élève dans les rues de Rome? A quel bon hasard dois-je cette visite qui m'honore?

— Vous m'avez souvent dit, maître Palestri, qu'avec ma voix je pouvais me créer une position, peut-être même me faire un nom. Je suis mère, vous le savez, et depuis longtemps j'ai le désir de voir si vos prédictions n'étaient point un rêve de votre indulgente amitié.

— Idée sublime! mia cara, et qui plus d'une fois a traversé mon intelligence. Être prima donna, prima donna comme vous le serez, avec votre organe enchanteur, avec votre ravissante figure, il y a de quoi enrichir par millions le plus pauvre des impressari; de quoi faire couler sur le parterre, au bruit des bravos, toutes les voûtes des théâtres d'Italie. Mais qu'en dira le seigneur comte?

— Don Joseph se marie dans quelques jours, reprend-elle avec un magnifique sang-froid. Je ne veux ni ne puis m'opposer aux intentions de sa famille.

— Pardon, signora, mais don Joseph, à différentes reprises, m'a fait entendre qu'un lien plus sacré que celui de l'amour vous unissait l'un à l'autre; don Joseph m'a dit..

Digitized by Google

— Don Joseph était fou, mon bon Palestri. Au temps où nous vivons, les bergères n'épousent les rois qu'entre la rampe et la coulisse d'un théâtre.

— Et vous voulez en essayer; c'est admirable. Puisqu'entre vous tout est rompu, j'accepte votre projet, je le seconde de tous mes moyens, et vous êtes un trésor que je lègue à l'Italie chantante.

— Mais je veux partir sans retard, aujourd'hui, à l'instant même.

— Patience, mia cara, patience. Laissez-moi donc au moins le temps de respirer et de vous chercher un engagement. M'y voilà. J'ai au San-Carlo de Naples un opéra de notre ami Métastase et de votre très-dévoué serviteur. La prima donna trouve le rôle au-dessus de ses moyens, la pauvrette. Je vous donne une lettre pour Métastase, qui est parti afin de surveiller les répétitions et de mettre en scène. Vous arrivez, vous étudiez, vous débutez, vous jouez, et l'opéra, fût-il l'œuvre du dernier des croque-notes français, obtient un succès prodigieux. Nous allons aux nues. Dans un mois, vous êtes l'idole de tous les dilettanti.

Il écrit quelques mots à la hâte, tandis que Benedetta court chercher son fils, jeter un dernier regard sur cette maison où, pour elle, se sont si rapidement écoulées tant d'heures fortunées; puis, quand Palestri la vit revenir, les yeux gros de larmes, le visage pâle comme le visage d'un mort:

— Allons, dit le bon maestro, c'est un dernier nuage qui passe, mon enfant. Les applaudissements de la foule vous en dédommageront. Voici une chaise de poste qui vous attend, que j'ai fait préparer à votre intention. Partez, et que Dieu veille sur vous et sur mon opéra, dont vous serez la Providence.

Avant de se séparer du compositeur, Benedetta s'appro-

Digitized by Google

che de lui; et, prenant entre ses mains chaudes de fièvre la main froide du digne homme:

— Palestri, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander. Je veux que vous ne révéliez à personne, à Joseph, à sa mère encore moins qu'à tout autre, l'asile que j'ai choisi, le nom d'emprunt sous lequel je vais cacher le mien. Mon bonheur dépend de ce secret. Me le promettez-vous?

Le maestro fait un signe d'assentiment, et presse sur son cœur la courageuse enfant qu'il envoie affronter les dédains ou les bruyants transports d'une multitude passionnée. La voiture s'ébranle, Benedetta se trouve seule avec son enfant sur ses genoux.

Quarante jours après, dans le *Diario di Roma*, on lisait:

« Son Excellence don Joseph, prince d'Aquaviva, à peine rétabli d'une cruelle maladie, a épousé hier, à la chapelle des Aquaviva, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, dona Maria d'Aquaviva, sa cousine germaine. Notre seigneur le Pape, heureusement régnant, avait, pour cette alliance si ardemment désirée par toute la haute noblesse des États pontificaux, accordé une dispense aux conjoints, en faveur des grands services rendus à l'Église par cette illustre famille. »

V

Ce soir-là, il y avait fête au San-Carlo, fête au fond de son triple rang de loges, fête à son parterre, fête à l'orchestre, fête partout, depuis les combles, où s'asphyxiaient les curieux retardataires, jusqu'aux coulisses, où l'espérance animait tous les visages. C'était dans la salle un long frémissement de la foule, comme à l'attente d'une victoire,

Digitized by Google

comme à la veille d'un de ces événements qui changent le sort des empires. Naples entier s'était donné rendez-vous à son théâtre, Naples entier avait voulu assister, par députation, à cette fête des arts à laquelle une splendide affiche le conviait. Le lazzarone avait, pour ce jour-là, abandonné le rivage embaumé de Chiaia, ses filets de pêcheur, son macaroni et son eau glacée de la rue de Tolède. Il était accouru, l'œil en feu, le front rayonnant, partager les joies de ses princes, se mêler aux plaisirs de sa noblesse et s'enivrer avec eux des transports que tous se promettaient : car, sur l'affiche du jour, on annonçait un nouvel opéra de Métastase, la musique du maestro Palestri et le premier début de la signora Rinaldi.

A chaque stalle, dans chaque loge, à l'orchestre comme au parterre, des baignoires jusqu'au lustre, il s'élevait comme une mer de paroles, s'entre-choquant, se contredisant ainsi qu'un flux et reflux d'acclamations, débordant d'un côté pour se répandre de l'autre. C'était un enivrement de curiosités, un feu croisé de bruits de théâtre, de propos de salon, un concert de louanges, une chaleur d'enthousiasme, une fièvre d'attente qui, des illustres dames napolitaines, descendait jusque sur la tête incandescente du peuple, et qui, du peuple, remontait vers les grands, aussi impressionnables que la foule quand il s'agit de leurs plaisirs. Au milieu de cette multitude qui frissonne d'impatience, qui dévore du regard le rideau la séparant encore de la scène, l'annonce d'un triomphe ou d'un désastre jetée à son patriotisme eût trouvé tous les cœurs indifférents, toutes les fibres insensibles. Pour elle, il y a quelque chose de plus doux que la victoire, de plus triste qu'un désastre, c'est la voix d'une femme chantant ses amours, la voix d'une femme pleurant ses douleurs.

Cette mobilité d'imagination de Napolitain, ces extases

Digitized by Google

dont il s'inspire, cet instinct d'harmonie qui tourmente ses nerfs, agite son cœur, cette passion qu'il boit, suspendu aux lèvres d'une femme, tout cela, prestige ou bonheur idéal, délire des sens ou calcul de volupté, tout cela se peignait sur le visage, se lisait dans les yeux, se devinait dans chaque mouvement, se trahissait dans chaque geste. Il y avait au fond des cœurs de l'amour pour la débutante; on la disait jeune, belle, parée de toutes les grâces, riche de tous les attraits; et, avec cet amour, il y avait encore quelque chose de plus passionné, de plus irritant. La signora Rinaldi chantait comme on ne chante plus même au San-Carlo. Sa voix allait si doucement à l'âme, elle électrisait avec tant de puissance, elle peignait avec tant de magie les divers sentiments; elle était tour à tour si sublime ou si touchante, si grave ou si légère, qu'en l'écoutant, se disait la foule, Métastase, le vieux poëte Métastase, l'ami de cœur de la Romanini, avait pleuré comme un jeune homme, et que, dans un enthousiasme plein d'une justice, plus difficile pour elles que pour le monde, les cantatrices du San-Carlo avaient proclamé cette jeune débutante la reine future du théâtre, la prima donna d'Italie.

Sur ce thème, jeté à l'oisiveté napolitaine, que de romans ne furent pas bâtis? Que d'investigations, que d'hypothèses, ne fit-elle pas pour connaître l'histoire, pour deviner la vie de celle qui, dans un moment, allait paraître à ses yeux, conquérir ses suffrages ou exposer son talent à de dédaigneux sourires?

Ce moment solennel est arrivé, le dernier motif de l'ouverture expire en sons affaiblis, la toile se lève, et, dans un de ces silences que ne trouble pas même la faible respiration d'un enfant, tout ce peuple, pressé, haletant, qui n'a plus que des yeux, qui n'a plus que des oreilles, tout ce peuple regarde, tout ce peuple écoute.

Digitized by Google

La Rinaldi entre en scène, elle va chanter, elle chante.

Dans cette foule, il n'y eut qu'une voix, qu'un cri, qu'une main, pour exprimer son unanimité et pour applaudir. « Diva! diva! » (1) s'écriaient tous ces hommes, que la *furia cantante* soulevait de leurs stalles et faisait bondir comme David devant l'arche sainte. « Diva! diva! » acclamaient toutes les femmes, saluant du geste, encourageant de leur œil étincelant la jeune débutante, qui pâlit d'émotion, qui tremble d'effroi, sous ces tempêtes de bravos excitées par son premier *aria di bravura*.

A partir de cet instant, ce n'est plus un opéra que l'on est venu juger : une prima donna qui est sur la scène, c'est un triomphe auquel on assiste, auquel on prend part, une femme que l'on adopte, que l'on place sur un trône, que l'on couronne de fleurs, que l'on entoure d'hommages. Elle n'a plus de juges dans cette vaste enceinte, plus de rivales à redouter, plus d'efforts à faire pour conquérir les suffrages ; elle n'y compte que des adorateurs, elle n'y recueille que des cris de délire. A chaque son tombant de ses lèvres, à chaque note qu'elle module, à tous les accents inspirés qu'elle jette à cette multitude n'entendant plus, ne voulant plus entendre qu'elle, la suivant du regard, la dévorant du cœur, un seul mot répond ; mais ce mot est une consécration.

« Diva! diva! » répètent toutes les bouches. « Diva! diva! » murmurent toutes les pensées, et, sous ce tonnerre d'applaudissements qui ne laisse pas même à sa voix le droit de se faire écouter, la prima donna n'est plus la signora

(1) On donne souvent, en Italie, aux artistes éminents, le nom du rôle dans lequel ils excellent, ou une dénomination qui d'un seul coup exprime l'admiration qu'ils excitent. La Romanini, cette Malibran de Métastase, pour laquelle le poëte a écrit ses plus beaux opéras, est encore la *Didone abbandonata*.

Digitized by Google

Rinaldi, son nom a disparu dans l'enthousiasme universel, disparu sur l'affiche, il est même effacé de la mémoire des hommes : c'est la Diva que la chanteuse s'appellera. Le peuple le veut, le peuple l'ordonne; il l'a baptisée sur le théâtre, il s'est écrié : « Plus de Rinaldi, qu'elle soit la Diva napolitaine! » Et, quand le rideau s'abaisse, la Diva, sous le poids de tant d'impressions diverses, tombe évanouie sur les fleurs et sur les rubans dont elle a été couverte.

On s'empresse autour d'elle. On lui prodigue les soins les plus affectueux; elle soulève ses paupières chargées de plaisir; et apercevant à ses côtés Métastase encore radieux de son nouveau succès :

— Maître, dit-elle avec un ineffable sentiment d'affection, écrivez ce soir au bon Palestri, et dites-lui bien que sa musique m'a porté bonheur.

— Je lui raconterai plutôt ce que la Diva a fait pour lui, a fait pour moi, répond Métastase : car, à partir de cette heure, vous n'êtes plus, mon enfant, l'obligée du poëte et du musicien. Ce sont eux qui vous doivent reconnaissance, eux dont vous rachèterez les fautes, dont vous embellirez les beautés.

Lorsque, appuyée au bras de Métastase, la Diva, après avoir traversé la foule d'admirateurs qui l'attendait à la sortie du théâtre, eut reçu toutes les ovations, entendu tous les cris d'amour qui retentissaient sur son passage, elle rentra dans son appartement. Par un mouvement instinctif dont son âme n'était plus maîtresse, elle saisit le *Diario di Roma*, que le courrier venait d'apporter. Elle le parcourut d'un œil avide, ainsi qu'elle le parcourait chaque soir. Ses traits se voilèrent d'un nuage de tristesse ; ses yeux se remplirent de larmes; on la vit, comme si elle eût voulu en cacher la trace au poëte, se pencher sur le ber-

Digitized by Google

ceau de son fils, le couvrir de caresses passionnées; enfin, se retournant avec vivacité vers Métastase :

— Dans votre lettre à Palestri, dit-elle, vous ajouterez, mon ami, que toute ma vie est consacrée au théâtre.

Et, ensevelie dans l'abîme de ses douleurs, elle ne répondit plus ni aux questions du vieillard ni aux gracieusetés de jeune homme qu'il prodiguait à son chant et à ses attraits.

D'autres pensées préoccupaient Benedetta. Ce n'était plus l'orgueil du triomphe, l'enivrement des bravos, cette gloire précoce succédant à son obscurité, la saluant, sous les acclamations unanimes, d'un nom qui est encore un honneur pour les grandes artistes; ce n'étaient plus ces joies du triomphe qui remplissaient son âme et lui faisaient prendre une pareille détermination. Il y avait là, sous sa main, un papier qui venait de briser la dernière chaîne à laquelle toutes les espérances d'une vie moins agitée semblaient être attachées. Sur ce papier, la pauvre enfant avait lu une condamnation que son amour ne voulait plus regarder comme possible. Elle apprenait que tous ses liens étaient rompus, que son fils n'avait plus de père, qu'elle n'avait plus d'époux; et, au milieu des angoisses qui assiégeaient son imagination, il lui restait pourtant un doux souvenir, il se glissait une consolante pensée. Elle était toujours aimée; car don Joseph d'Aquaviva, — et c'était bien lui que Benedetta remerciait de cette attention, — don Joseph avait fait constater sa douleur, ses longs jours de remords, ses terribles nuits d'agonie. Il avait cruellement souffert. Benedetta était encore prête à pleurer tant d'amour, prête à pardonner son abandon.

Elle aperçut alors Métastase qui, d'un œil bienveillant, suivait avec intérêt cette douleur muette dont il n'avait pas le secret, elle lui tendit une main reconnaissante, et le saluant d'un geste amical :

Digitized by Google

— Pardon, mon cher maître, dit-elle, pardon de ce dernier souvenir donné à une vie dont cette soirée doit effacer les amertumes. Vous étiez triste de la tristesse que j'éprouvais, dorénavant vous serez joyeux de ma joie, heureux de mes transports, car ce jour m'ouvre une nouvelle existence. C'est à vous, c'est à Palestri, que je la dois, ne faut-il pas que je vous en sache gré?

Métastase fut assez distrait pour ne point répondre; mais, en prenant congé de Benedetta, et en appuyant ses lèvres ridées sur sa main si blanche :

— Adieu! dit-il, adieu, la Diva! puissent vos songes être aussi doux, cette nuit, que les songes de tous vos admirateurs!

Le lendemain commença pour elle cette existence d'artiste en faveur, ce long rêve paré de félicités que chaque jour entretient, auquel chaque soirée apporte un nouvel enivrement. Les bravos du théâtre avaient retenti jusque dans les palais, eu des échos dans toutes les têtes napolitaines; et les jeunes seigneurs de la cour, et les dilettanti de la ville, tous fascinés par le même désir, tous tourmentés du même martyre, venaient les uns après les autres admirer l'astre naissant, le saluer à son aurore, afin de pouvoir s'enorgueillir d'un de ses rayons, et de placer autour de lui un souvenir de leur amour. Elle était libre, son cœur n'avait pas toujours été insensible, toujours fermé aux douces impressions. Sous ses yeux, elle gardait un monument de ses faiblesses, un fils dont la naissance et le nom étaient un mystère comme sa vie à elle; mais ce mystère, qui prêtait au merveilleux, stimulait la passion en l'enhardissant. Aussi vit-elle tomber à ses pieds ces nuées d'adorateurs qui s'attachent au char de toutes les femmes célèbres, qui les prennent d'abord sous la coquetterie de leur protection, afin, plus tard, d'être eux-mê-

Digitized by Google

mes protégés par le nom qu'elles enlèvent comme une conquête. Aussi reçut-elle, enveloppés dans des lianes de fleurs ou cachés sous les plis des plus riches tissus, sous la broderie des toiles les plus splendides, mille sonnets tous parfumés des mêmes déclarations, et presque autant d'amoureux billets distillant une tendresse improvisée, où l'on escomptait ses futures complaisances, où l'on tarifait au plus haut prix possible l'espérance d'un sourire et la faveur d'un regard.

Dans son salon, qui, ce jour-là, ne ressemblait pas mal à une ville prise d'assaut, où chaque spectateur de la veille se croyait le droit de pénétrer en vainqueur, elle entendit résonner toutes les gloires de Naples, toutes les illustrations du moment, toutes les célébrités du passé. C'était une reine dont les courtisans briguaient un coup d'œil, une reine que la foule environnait de ses hommages, et qui, perdue au milieu de ces flots adulateurs, n'avait pas assez de douces paroles sur les lèvres pour répondre à tous, pour remercier d'un conseil souvent plus flatteur qu'une louange, pour résister aux pressantes instances de ceux qui, de vive force, cherchaient à s'ouvrir son cœur et à y entrer par la moins généreuse des séductions.

Aux vieillards comme aux jeunes gens, aux abbés hantant les boudoirs ainsi qu'aux gentilshommes suivant la cour, elle adressa de ces mots où l'esprit tient la place du cœur, puis, se drapant dans sa voluptueuse indifférence, elle les laissa tous sous le charme, tous enivrés de sa beauté, tous subjugués par les saillies d'une aimable raison. Les fêtes de chaque jour succédèrent aux ovations de chaque nuit. On para Naples pour elle de toutes ses magnificences, on l'embellit pour ainsi dire, afin de lui en rendre le séjour plus enchanteur et de l'enfermer dans un cercle interminable de voluptés, comme dans un réseau qu'elle ne

Digitized by Google

pourrait rompre. Quand Benedetta fut fatiguée d'hommages, harassée de poétiques soupirs; quand elle eut largement payé de son sourire ou de sa présence toutes ces fêtes dont elle était l'idole, dont sa conquête était le but, elle rentra dans son cœur que les plaisirs avaient laissé vide. que n'avaient pas même effleuré tant de passions excitées par elle, et, calme dans la conscience de sa vertu, on la vit se livrer à des études sans fin, se créer un monde, une société à elle, et s'entourer d'amis prudents. Au milieu des caresses de la cour, des agaceries de la noblesse, des ravissements du théâtre, des provocations dont ses sens ou son amour-propre étaient l'objet, elle resta pure par la pensée comme par la conduite.

C'est qu'il y avait dans cette jeune âme, dont une rapide éducation avait perfectionné les nobles instincts, un profond sentiment du devoir, une haute intelligence de la vie et de l'art, c'est qu'en dehors même de ces obligations sociales auxquelles elle trouvait si naturel de se soumettre il y avait un amour que les événements n'effaçaient pas de son souvenir; c'est que, par un caprice de grand seigneur visant à l'égalité philosophique, élevée au rang de femme et de mère, elle se regardait comme comptable envers Dieu, comme comptable envers son fils, du serment qu'elle n'avait pas violé, du lien qu'elle n'avait pas rompu.

A Naples, comme dans le reste des grandes villes d'Italie, être prima donna applaudie, prima donna avec tous les charmes et toutes les supériorités qu'exige ce titre, c'est en quelque sorte exercer un droit de souveraineté, c'est régner par la plus douce des prérogatives, être tout à la fois l'orgueil d'un sexe et l'idole de l'autre, c'est épuiser, dans quelques brillantes années de conquêtes de toute espèce, d'enchantements de toute nature, les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la coquetterie, les rêves de

Digitized by Google

la gloire, dont n'ose même pas se bercer le cœur le plus ambitieux. C'est vivre dans une atmosphère de fleurs et de plaisirs; sourire le matin aux délicates flatteries de ses courtisans, s'enivrer le soir de cette ivresse populaire qu'une voix de femme communique à la foule, et de ces longs applaudissements qui retentissent autour d'elle. C'est trouver à chaque pas le bonheur que l'on ne cherche plus, un encens qui n'a plus d'attraits; c'est une existence d'adoration perpétuelle qui commence avec le soleil pour se continuer sous l'éblouissante lumière des lustres, et qui attaque tout à la fois le cœur et l'esprit, car elle saisit la pensée et domine l'intelligence.

A sa première apparition sur la scène, la Diva avait obtenu ce triomphe, avait excité cet enthousiasme; il ne s'affaiblit pas, il ne diminua point aux représentations suivantes. Elle fut à l'unanimité proclamée le diamant du théâtre, et pour elle s'écoulèrent, dans le ravissement des ovations, quelques années qu'elle n'eut pas le temps de compter. Pourtant, au milieu de ces transports qui semblaient naître sous ses pas, il y avait parfois sur son front de passagères douleurs, des souvenirs d'inquiétude et de regret. On eût dit que deux âmes animaient sa volonté, tourmentaient ses sens et s'emparaient l'une après l'autre de ses espérances ou de ses sollicitudes. L'une de ces âmes lui donnait la force de sourire au monde, de s'inspirer de ses caresses, de se passionner pour ses plaisirs, de se résigner à ses fêtes et de s'endormir sur les roses dont sa route était jonchée. L'autre, comme un ami que l'on attend, venait, pendant les heures d'une solitude bien-aimée, rouvrir la source de ses larmes, s'asseoir au chevet de son lit, rappeler, dans de pénibles insomnies, des souvenirs sans cesse vivants, un amour toujours profond, et des douleurs que le temps n'avait point affaiblies.

Digitized by Google

Dans cette alternative d'extases renaissant sous mille formes, et de regrets dont le monde ne connaissait pas, ne devinait pas même l'origine, il se passa bien des jours, il s'écoula bien des nuits. La Diva, que ses amis, que ses enthousiastes couronnaient d'une auréole presque céleste, entouraient du prestige de tous les arts, fut appelée à Florence et à Venise, à Gênes et à Milan, pour faire sanctionner par le dilettantisme italien cette renommée que les Napolitains lui avaient faite. Partout elle reçut le même accueil, partout elle entendit sur ses pas murmurer les mêmes éloges, retentir les mêmes transports. A Milan comme à Venise, à Florence comme sur tous les théâtres où elle consentit à chanter, elle fut toujours la Diva, toujours la bien-aimée de la foule, toujours la prima donna des salons. Mais, quand on lui proposa de se faire entendre à Rome; quand, pour elle, s'abaissèrent les règlements qui alors, dans la ville sainte, interdisaient aux femmes le droit de paraître sur la scène et les remplaçaient par des *musico* dont la voix suave était une honte à la nature, la Diva refusa ce dernier honneur. Elle ne voulut jamais consentir à mettre à profit la dispense que Rome accordait à sa gloire; et, résistant même aux vœux de Métastase, qui, pour elle, semblait avoir oublié la noble protection dont Marie-Thérèse, la grande impératrice, couvrait son facile génie:

— Non, maître, disait-elle à toutes les affectueuses prières, non : entre nous, qu'il ne soit jamais question de Rome, j'y ai été si malheureuse!

— Je comprends, répondait le poëte impérial; des peines de cœur, n'est-ce pas? un premier amour trompé! Ah! Diva! que vous avez souvent pris votre revanche, et, par la farouche sauvagerie de votre vertu, à combien de passions malades de tendresse n'avez-vous pas fait expier la

Digitized by Google

faute impardonnable d'un oubli? Ce n'est pas se montrer généreuse, mon enfant; et vous, si accomplie, si aimante, si digne d'être aimée, pourquoi dédaignez-vous de nouveaux hommages? pourquoi, surtout, nourrissez-vous, comme un ver rongeur, cette tristesse qui, parfois, assombrit votre front si pur, qui pâlit vos traits, donne à vos yeux une étrange langueur et vous jette dans le monde comme ma *Didone abbandonata*, avec un Ascagne de plus et un pieux Énée de moins?

— Vous savez, Métastase, qu'il est des douleurs que l'absence ou le temps seuls peuvent calmer, des peines de l'âme que l'on cherche quelquefois à éterniser et dont on serait désespéré de pouvoir guérir.

— En poésie, au théâtre, je ne dis pas non, ma chère Diva. Là, nous fardons l'amour, nous l'arrangeons au gré de nos songes, nous l'enveloppons dans l'or de la fidélité; mais votre raison est trop mûre pour se laisser prendre à ces soupirs que vous exprimez avec une si admirable nature; mais vous comprenez bien que dans le monde il ne peut plus en être ainsi.

— Oui, sans doute; mais, quand la raison et le cœur s'accordent ensemble, pourquoi ne pas suivre leur inspiration? pourquoi résister à leur entraînement?

— Mais, ma chère, pourquoi l'Évangile a-t-il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul? » Vous avez repoussé avec une vertueuse indignation, dont le théâtre n'a guère la tradition, de volages amours et de mercenaires tendresses. J'ai applaudi, vous le savez, à cette pudeur qui ne veut pas se vendre; néanmoins, des propositions honorables vous ont été adressées : il y a des hommes haut placés dans le monde, des artistes éminents, qui brûlent de mettre à vos pieds leur foi et leur fortune, qui n'aspirent qu'à l'honneur de donner un nom à la Diva. Qui

Digitized by Google

vous empêche de faire choix d'un ami qui sera votre époux?

— Mais, si j'étais mariée, Métastase, si je ne pouvais disposer de ma main?

— Alors, je dirais que c'est à la ville éternelle qu'il faut encore vous rendre; car là seulement peut se dénouer le roman de votre vie; car c'est là que vous avez aimé, là, peut-être, que la paix vous attend. Écoutez, ma Diva, j'ai souvent interrogé Palestri sur votre passé, qui doit m'intéresser autant que votre avenir. Dans un but presque paternel, et dont vous pardonnerez, je l'espère, toute l'effusion, j'ai cherché à percer le mystère dans lequel vous vous retranchez. J'ai accablé de questions cet excellent homme qui, un jour, vous plaça sous ma tutelle sexagénaire. Il ne m'a appris qu'une chose, c'est que vous aviez été bien malheureuse et bien dévouée; puis il s'est arrêté là, croyant peut-être que ma qualité de poëte m'accordait le don de seconde vue.

— Palestri, reprit la Diva après un moment de réflexion, ne pouvait guère aller plus loin sans laisser faire à son imagination tous les frais de l'entretien; il ne sait à peu près que cela.

— Soit; mais Palestri lui-même croit que vous pouvez, sans danger pour votre repos, donner à Rome une saison. Il le désire avec ardeur, car il ne vous a pas entendue, et le maître veut jouir de son élève; le maestro est jaloux d'applaudir la Diva qu'il a formée.

— Eh bien! je ne dis pas non, nous verrons plus tard, nous...

— Nous partirons, n'est-il pas vrai? car je vous dois, mon enfant, une dernière confidence : celle-là, c'est la plus cruelle pour moi.

Benedetta regarde avec anxiété le poëte.

Digitized by Google

— De quoi s'agit-il? reprend-elle.

— D'un ordre qui ne concerne que moi, d'un ordre qui m'arrache au plaisir de vous consacrer ma vie. L'impératrice me rappelle à Vienne; avant mon départ, qui pour nous peut-être sera une éternelle séparation, j'aurais voulu, mon enfant, vous savoir heureuse et pouvoir, en quelque chose, contribuer à cette félicité dont vous êtes si digne. A Rome, vous ne l'ignorez pas, je jouis de quelque crédit près du Souverain Pontife et du Sacré Collége; eh bien! je m'étais flatté que là, sur les lieux témoins de vos infortunes, on pourrait y chercher un adoucissement, un remède, peut-être. J'espérais que vous ne refuseriez pas mon appui, et qu'avant de mourir j'aurais contribué à vous rendre l'existence moins amère. Vous ne le voulez pas, méchante?

— Si c'était possible, Métastase, si votre amitié était assez puissante pour opérer un miracle, ah! je vous l'aurais demandé. Vous seriez entré de moitié dans mes secrets, vous en auriez allégé le fardeau; mais il est des douleurs que l'âme est condamnée à garder comme un remords, des mystères qu'il ne faut pas dévoiler, parce que souvent l'honneur des familles y est intéressé...

VI

— Vous m'effrayez, mon enfant, je ne vous ai jamais vue si grave et si triste.

— Ce que je vous dis est pourtant la vérité, Métastase. Vous exigez de moi que j'aille à Rome, j'irai. Vous désirez que j'y chante, j'y chanterai, et ce ne sera pas la première fois, ajouta-t-elle en se couvrant le front à ce péni-

Digitized by Google

ble souvenir. Mais, avant toute détermination ultérieure, je veux écrire à Palestri : de sa réponse dépend l'heure du départ.

— Encore une question, reprend Métastase. Parlez-moi avec franchise, sans détours de femme, sans toutes ces formules évasives qui obscurcissent la vérité. Êtes-vous mariée, comme vous avez semblé me le donner à entendre tout à l'heure ? épouse, avez-vous cédé à un fatal entraînement, racheté, effacé par toute une jeunesse de vertu ? ou plutôt n'avez-vous point été abandonnée par un homme indigne de posséder un semblable trésor ?

La Diva tressaillit, et se penchant sur la poitrine de Métastase comme une fleur dont la tige est à moitié brisée :

— Un jour viendra, mon bon maître, où je pourrai, dit-elle, vous révéler les mystères les plus cachés de mon âme et de ma position ; vous saurez tout alors. Maintenant ne m'interrogez plus, j'ai juré de garder un inviolable secret. Comme ce n'est pas moi seule qu'il intéresse, qu'il vous suffise de savoir que Benedetta n'a aucun reproche à s'adresser.

— Benedetta, dites-vous ? Ce nom ne m'est pas inconnu ; il y a quelques années, à Rome, une femme dont on vantait la beauté, le portait. Cette femme...

— Cette femme, c'est moi. Et, puisque vos instances m'ont décidée à retourner dans la capitale du monde chrétien, ne faut-il pas qu'au moins je vous apprenne ce que toute la ville vous répétera bientôt ?

— Mais, ma Diva, car c'est un nom qu'il vous sera difficile d'abdiquer, à cette époque, j'ai souvent entendu dire dans le monde des salons que le comte Joseph d'Aquaviva s'était épris pour vous d'une de ces passions qui ne connaissent point d'obstacles. Il vous aimait comme je

Digitized by Google

comprends qu'on puisse vous aimer. C'est le père de votre fils, sans doute, et alors il n'était pas marié, et alors il...

La pénétration du poëte inspira un sentiment de terreur à Benedetta. Elle craignit d'avoir, par ses paroles, par son silence peut-être, soulevé un coin du voile dont sa vie était couverte : et, prenant assez d'empire sur elle-même pour couper court à une conversation qui, à chaque mot, devenait plus embarrassante :

— Non, réplique-t-elle avec une fiévreuse vivacité, non, il n'était pas marié, mais il l'est aujourd'hui. Je n'ai aucun droit à son amour.

— Vous me trompez, Benedetta, et vous cherchez à vous tromper vous-même. Il y a, dans votre fuite de Rome, dans votre premier voyage à Naples, dans cette subite vocation théâtrale qui a fait votre gloire, dans l'égarement de vos entretiens avec moi, dans vos réticences mêmes, quelque chose de plus qu'un amour ordinaire, rompu par un mariage de convenance. Il existe là-dessous un mystère, et, dussé-je encourir la disgrâce de Sa Majesté impériale, ma gracieuse protectrice, je jure ici, Benedetta, de ne plus me séparer de vous avant de l'avoir approfondi, avant de savoir à quoi m'en tenir.

— S'il en est ainsi, Métastase, reprit avec douceur la Diva, nous resterons encore longtemps ensemble, et je crains bien que la grande Marie-Thérèse ne m'accuse d'avoir séduit son poëte.

— Riez, méchante, riez : pourtant, sachez-le bien, vous venez à Rome avec moi. Je vous enlève s'il le faut. Là, nous verrons si moi, votre père adoptif, je n'aurai pas l'œil assez perçant pour deviner un secret qui fait le tourment de ma Diva.

Le soir même, selon sa promesse, elle écrivit à Palestri.

Digitized by Google

« Mon bon maître, lui disait-elle, j'ai cédé à vos instances, à celles de notre Métastase, et à l'honneur d'être la première chanteuse qui paraîtra sur un théâtre de Rome. Mais, avant d'entreprendre cette course, qui, vous le comprenez, doit me rappeler tant d'amers souvenirs, j'ai besoin de savoir si le prince d'Aquaviva habite la ville. Les années, les distances et les applaudissements de la foule, dont, en esprit, je vous renvoie toujours la meilleure part, n'ont point altéré la tendresse que j'ai vouée au père de mon enfant. Dites-moi qu'il est absent, comme je l'espère, car on m'a assuré que, depuis longtemps, il voyageait au delà des monts, et je pars. »

Courrier par courrier, Palestri répondait :

« Arrivez, Benedetta, que j'applaudisse à mon plus bel ouvrage, que je mette à vos genoux ma reconnaissance et mon admiration. Don Joseph n'a presque point reparu à Rome depuis votre départ. On le dit triste et malade, sa jeune femme encore plus. Venez, toute la ville vous attend pour saluer de ses acclamations la Diva qu'elle ne connaît pas encore. »

Elle est à Rome avec Métastase. Comme une princesse qui rentre dans son royaume après une glorieuse absence, elle a été reçue en triomphe, accueillie avec ces transports d'amour que les Romains savent si éloquemment exprimer. Traînant à sa suite, ainsi qu'un flot d'adulateurs qui mendient un sourire ou un geste amical, toutes les célébrités dont la cité s'enorgueillit, elle a parcouru sous le feu de mille regards cette rue du Corso, où naguère sa voix retentissait comme une mélodie sans écho. Sur la scène où les dilettanti n'avaient jamais entendu vibrer les accents d'une femme, elle a conquis tous les suffrages, réalisé toutes les espérances, et, par l'expression de son jeu, par la pureté de son organe, arraché des larmes à tous les

Digitized by Google

cœurs, ravi toutes les âmes. La voilà au milieu de cette ville où, tour à tour, elle fut si indigente et si aimée, si pauvre et si heureuse : la voilà, cette enfant abandonnée à la charité publique par d'obscurs pifferari, dont elle ignore le nom, qui ne lui ont point appris le sien, et qui, en la laissant ainsi qu'un fardeau dont ils ne pouvaient plus surcharger leur misère, lui imposèrent celui de Benedetta, comme une dernière prière en sa faveur, comme un appel à la Providence.

Son retour a été une fête pour les amis d'Aquaviva, qui l'avaient connue, qui l'avaient aimée en silence. Tous alors ont espéré, tous se sont flattés de remplacer dans son cœur l'ingrat qui l'avait trahie, et Barberini et Ruffo, et ces jeunes seigneurs qui ambitionnèrent si souvent le sort fortuné de don Joseph, tous sont là, assidus courtisans, obéissant à un caprice, se prêtant à ses moindres désirs, tous fiers de recevoir un ordre de sa bouche ou d'entendre tomber de ses lèvres quelques paroles d'affectueuse bienveillance.

Au contact de tant de souvenirs dont Palestri, dont Métastase étaient les confidents enviés, mais sans conséquence, la Diva ne se laissa point entraîner à un oubli que chacun lui conseillait. De tout ce que Rome offrait à son imagination d'espérances et de réalités, elle n'accepta que la gloire; mais un jour une grande nouvelle se répandit dans la ville. Cette nouvelle fut pour Benedetta un ordre de départ.

La comtesse douairière, la mère de don Joseph, venait de mourir. D'un instant à l'autre son fils était attendu au palais d'Aquaviva.

Le lendemain de cette mort, qui ne changeait rien à sa destinée, la Diva s'entretenait dans son salon avec Métastase et Palestri, quand le cardinal Anfossi se fit annoncer

Digitized by Google

comme ayant, dans une heure, des choses de la plus haute importance à lui communiquer.

Métastase connaissait l'Éminentissime, sa sévérité de mœurs, son éloignement de tous les plaisirs du monde. Il ne put donc qu'exprimer à Benedetta le profond étonnement qu'il éprouvait.

— Le cardinal Anfossi chez la Diva! s'écrie-t-il; mais c'est une affaire d'État ou un cas de conscience au moins qui peuvent l'y conduire. Anfossi n'est pas homme à compromettre son chapeau rouge dans le boudoir d'une prima donna, et, en vérité, je ne sais ce qu'il peut vous vouloir.

— Ni moi non plus, mon ami, reprit la chanteuse. Je l'attends sans impatience ainsi que sans curiosité.

— Vous avez tort, car cette démarche, j'en suis sûr, n'est pas une de ces visites que la galanterie de nos jeunes monsignori ne vous épargne guère. Palestri, dites-moi, son Éminence n'est-elle pas liée par une parenté assez proche à la famille d'Aquaviva? En savez-vous quelque chose? C'est de là, je le gagerais, que souffle le vent. Don Joseph va revenir ici. La princesse peut-être a désiré prendre ses précautions, et avant son retour, s'assurer qu'elle n'aura pas à redouter la présence d'une rivale.

— Mon départ ne lui laissera pas cette inquiétude, reprend la Diva. Dans une heure le cardinal doit être ici; faites, Métastase, qu'en le reconduisant à son carrosse je puisse monter dans le mien. Ce soir, je ne dormirai point dans Rome.

— Je ne prends pas sur moi une pareille responsabilité, s'écrie le poëte: d'ailleurs qui sait si Anfossi est chargé de l'exécution d'une mesure semblable?

— Mais je n'ai pas besoin, moi, de le savoir pour partir! Don Joseph peut arriver d'un moment à l'autre. Pour

Digitized by Google

le repos de sa femme, pour le mien, je ne dois pas rester. Je ne resterai pas.

Elle donne quelques ordres avec une vivacité impérative qui n'était guère dans ses habitudes; et, à l'heure convenue, le cardinal Anfossi se présente.

— Madame, lui dit-il, la comtesse d'Aquaviva, que la mort a frappée il y a peu de jours, m'a fait l'honneur de me nommer son exécuteur testamentaire. J'ai pris connaissance de ses dernières dispositions, j'ai parcouru tous ses papiers. Avant de vous entretenir d'un sujet qui peut vous être bien pénible, j'ai hâte de vous demander si, en réalité, et comme la voix publique le proclame, vous êtes cette Benedetta que don Joseph recueillit, cette orpheline, dont, il y a quelques années, il avait fait...

— Sa maîtresse, voulez-vous dire, Éminence? interrompt avec un sang-froid plein de dignité la jeune femme. C'est vrai, je l'avoue.

Le cardinal porte sur elle un regard scrutateur, mais qui, cependant, ne décèle ni colère ni pitié.

— Vous n'avouez que cela, madame, reprit-il ; au nom de la famille d'Aquaviva, dont je suis un des membres, je dois vous exprimer une bien vive reconnaissance.

— Monseigneur, s'écria Benedetta, je ne mérite peut-être point que vous m'accabliez de mépris, que vous chargiez de honte ma faiblesse.

— Vous ne me comprenez pas, madame. Il n'y a dans mes paroles, et surtout dans mes intentions, ni dédain ni amertume. C'est un autre sentiment qui m'a dicté la démarche que je fais auprès de vous, et je suis au désespoir de ne pas m'être expliqué plus clairement. Vous n'êtes point la maîtresse du prince d'Aquaviva, vous êtes, vous serez toujours, sa légitime épouse.

Sans articuler une parole, sans faire le plus imperceptible

Digitized by Google

tible geste de surprise, Benedetta lève sur le cardinal Anfossi ses grands yeux noirs qui cherchaient à pénétrer ce visage si calme de piété, si noble de religieuse sévérité, pour savoir ce qui se passait dans son cœur. N'y rencontrant qu'affection et confiance :

— Je ne sais, Éminence, dit-elle, qui a pu vous révéler un secret que trois personnes seules au monde connaissaient.

— Je croyais vous avoir dit, madame, que j'étais l'exécuteur testamentaire de feu la comtesse d'Aquaviva. L'acte solennel qui vous unit à son fils s'est trouvé dans les papiers de la défunte. Je l'ai lu, je l'ai retiré comme un dépôt, le voici. Maintenant, madame, il me reste un grand devoir à remplir.

— Et quel est ce devoir, monseigneur?

— Quoi qu'il puisse en coûter à l'honneur de la famille d'Aquaviva, ma conscience m'oblige, madame, à vous dire que, dans le ciel et sur la terre, vous êtes, à tous les titres, la princesse d'Aquaviva, toujours libre de réclamer un nom, un droit que personne ne peut vous refuser, que personne n'a le pouvoir de vous disputer.

— Mais don Joseph est marié, mais, pour assurer la fortune de sa famille que la comtesse regardait comme anéantie par notre fatal hymen, j'ai consenti, volontairement et malgré le prince, à une séparation.

— Les hommes, réplique avec gravité le cardinal, les hommes ne séparent point ce que Dieu a uni. Un crime a été commis, je dois le réparer. Vous, madame, vous n'avez dans tout ceci que l'honneur du plus généreux dévouement. Celle qui porte le nom de la princesse d'Aquaviva a été victime. Don Joseph seul est coupable, coupable de faiblesse et d'ingratitude envers vous, coupable de mépris envers les lois divines et humaines. Un terrible châtiment

Digitized by Google

lui est réservé, et, jugez de ma douleur, ce sera moi, le parent, l'ami de tous les Aquaviva, qui serai forcé de me porter son dénonciateur.

— Vous me faites frémir, Éminence! s'écrie la Diva. Pourquoi le dénonceriez-vous lorsque moi, son épouse, je ne l'accuse point, lorsque moi, la femme abandonnée, je ne le dénonce pas?

— La loi de Dieu, madame, la loi des hommes, n'a pas toutes les grandeurs d'un cœur de femme comme vous. Mais elle est faite pour veiller aux intérêts, aux droits de la société; pour protéger les uns, pour sanctionner les autres. Comme prêtre, comme homme, je dois donc remplir la mission que la Providence m'a confiée.

— Mais cela est impossible, monseigneur, mais cela ne se fera pas. Vous ne voulez pas, sans doute, que cette jeune princesse, votre parente, soit précipitée dans un abîme de honte, que la gloire de vos aïeux soit flétrie, et que vous et moi venions accuser devant l'Europe, vous, l'héritier de votre nom, moi, le père de mon enfant? Votre inflexible vertu se résoudrait à ce sacrifice que je résisterais encore, qu'aux pieds même du Souverain Pontife je proclamerais, entendez-vous? que je n'ai été que la maîtresse de don Joseph.

D'un mouvement plus rapide que la pensée, elle s'élance vers le cardinal, attendri par tant de magnanimité. Et saisissant entre ses mains l'acte qui constatait cette union:

— Le prêtre qui a signé ce contrat est mort, dit-elle avec une expression déchirante. Celui qui l'a commandé n'existe plus pour moi, ne doit pas s'accuser lui-même. Il n'y a donc que cet acte en votre puissance qui peut le perdre. Je l'anéantis, monseigneur. Le voilà détruit, consumé par les flammes. Maintenant, je n'ai plus de titres

Digitized by Google

que dans le ciel pour réclamer le nom d'Aquaviva. Attendons jusque-là, Éminence.

— Vous l'emportez, madame. Vous triomphez de mon devoir, vous étouffez le cri de ma conscience, et ce que vous venez de faire là est si beau, que Dieu vous doit un dédommagement même ici-bas. Aux yeux du monde, vous n'êtes plus la princesse d'Aquaviva, mais vous la serez toujours aux miens, mais vous acquérez un droit imprescriptible à mon estime.

— Pour être heureuse, Éminence, n'est-ce donc point assez?

— Non, mon enfant, car vous êtes mère, et votre fils n'a pas de nom.

VII

Avec une tendre affabilité, le cardinal s'informe de cette existence d'artiste, dont les détails sont si nouveaux pour lui. Il descend dans ce labyrinthe de coulisses, dans ces mœurs de théâtre que lui décrit la jeune femme avec un étourdissant brio, il assiste à une représentation, et, confondu dans la foule, il est bien prêt à mêler ses applaudissements aux applaudissements qui accueillent la Diva. Il la suit de Naples à Venise, de Parme à Bologne, de Florence à Ferrare, de Vérone à Milan, toujours l'objet des hommages, toujours fêtée, au San-Carlo comme à la Fenice, à la Scala comme au Cocomero, et toujours reçue comme une divinité qui apporte le plaisir. Quand, avec une éloquence toute parfumée de ses vivacités italiennes, elle a introduit le cardinal dans cette vie dont sa scrupuleuse rigidité ne lui permet pas de comprendre les enchantements :

Digitized by Google

— Eh bien ! Éminence, ajouta-t-elle, que pensez-vous maintenant de la pauvre Diva?

— Ce que Dieu en pense sans doute, madame. Vous me reconcilierez avec les femmes de théâtre, et peut-être...

— Vous les ferai-je estimer, allez-vous dire, monseigneur. Pour mes camarades, ainsi ce serait un bienfait; mais, à présent que nous sommes d'accord sur bien des points, Votre Éminence sera-t-elle assez bonne pour me donner satisfaction entière?

— Que me demandez-vous encore? réplique Anfossi, sur les traits duquel se peignait le plus vif intérêt.

— Rien pour moi, rien pour lui, Éminence, mais tout pour la jeune princesse qu'un si scandaleux éclat perdrait dans le monde. Il faut que ce mystère reste enseveli en votre âme comme il est resté enseveli dans mon cœur. Le papier qui pouvait compromettre don Joseph est anéanti. Il n'y a plus de trace d'union. Soyez discret, monseigneur, ne soulevez pas un voile qui deviendrait pour votre famille, pour votre nom, une honte et un deuil qui ne s'effacent jamais.

— Qu'il en soit ainsi, puisque vous l'ordonnez, madame. Je consens à imposer silence à un impérieux devoir, mais à une condition, c'est qu'il me sera quelquefois permis de venir offrir à la Diva les témoignages de la profonde estime, du haut respect que vous savez si bien commander. M'accordez-vous cette grâce? dès à présent, madame, me regardez-vous comme un ami?

— Je n'osais solliciter cet honneur, Éminence. Je l'accepte avec autant d'effusion que vous me l'offrez. Soyons amis, monsieur le cardinal, mais, puisque le ciel l'a voulu ainsi, ne soyons jamais parents.

Et tous deux se lèvent, à ces mots, du divan sur lequel ils étaient assis, ils font quelques pas vers la porte. Le car-

Digitized by Google

dinal l'entr'ouvre, il va prendre congé de Benedetta. Tout à coup il est frappé de la figure bouleversée de Métastase et de Palestri en habits de voyage, et qui, dans le salon d'attente de la chanteuse, paraissent épier son départ avec anxiété.

— Eh! mes maîtres, s'écrie le cardinal Anfossi, de quel malheur êtes-vous donc menacés? Pourquoi ce costume? d'où viennent ces malles, ces apprêts de voyage? Est-ce que Métastase abandonne le Capitole pour Schœnbrunn? est-ce que Palestri, notre bon vieux Palestri, déserte sa chapelle Sixtine pour la chapelle impériale?

— Nous suivons notre Diva, Éminence, nous partons avec elle, répondent à la fois le poëte et le musicien.

— Partir! et pourquoi?

A l'air étonné du cardinal, à son visage souriant, Métastase n'eut pas de peine à comprendre que l'entrevue n'avait rien eu d'irritant ou de persécuteur.

— Pourquoi? demande Votre Éminence, reprit-il. Eh! mon Dieu, parce que la Diva veut quitter Rome, parce que les chevaux l'attendent, et qu'il m'est impossible de me séparer d'elle.

— Vous êtes un bon ami, Métastase, je le sais depuis longtemps, continue la Diva, je n'avais pas besoin de la nouvelle preuve que vous et Palestri venez de me donner; mais la visite de Son Éminence a calmé mes inquiétudes, mais le cardinal Anfossi...

— Le cardinal Anfossi, madame, est et sera toujours l'un de vos plus sincères admirateurs. En cas de danger, bien chimérique après notre entrevue, il deviendrait votre appui et votre défenseur. J'en prends ici l'engagement solennel. Métastase, Palestri, vous les confidents de la Diva, soyez témoins de toute l'affection que je lui ai vouée, de l'inaltérable estime que je m'honore de lui accorder. Je

Digitized by Google

vous y autorise, je vous le demande comme une grâce, publiez partout que je ne connais pas de femme plus vertueuse, plus digne des égards de la société.

— Cette déclaration, monseigneur, n'est donc pas un passe-port? réplique Palestri.

— Un passe-port! ah! je comprends. A l'annonce de l'entretien que je faisais demander à Benedetta, vous avez cru que, parent et ami des Aquaviva, je venais enlever la Diva aux applaudissements de Rome. Vous vous êtes trompés, messieurs. Elle est libre ici comme partout, et la chère enfant, ajoute-t-il en lui adressant un geste bienveillant, est une femme si admirable, qu'à force de grandeur et de simplicité elle a conquis mon amitié. Adieu, madame, adieu, mes maîtres, c'est moi qui maintenant réponds de la Diva.

Quand le carrosse du cardinal eut abandonné le péristyle du palais où Benedetta avait choisi un appartement, Métastase et Palestri se regardèrent avec stupéfaction. De leur regard étonné, ils semblaient vouloir interroger la cantatrice, qui, à peine remise de tant de violentes émotions, s'était appuyée sur un des élégants piliers de marbre du vestibule. Ils s'approchent enfin de cette jeune femme dont les larmes coulaient comme une consolation ou une espérance. Leurs voix amies murmurent à ses oreilles quelques questions.

— Palestri, Métastase, dit-elle, je vous en prie; j'ai besoin d'être seule un moment, de me recueillir en moi-même. Laissez-moi pleurer en liberté.

Les deux artistes se retirèrent, et lorsqu'ils furent dans le Corso :

— Je vous l'ai toujours dit, Métastase, répond Palestri aux interrogations du poëte, il y a dans toute cette histoire, dont le commencement s'est passé sous mes yeux,

Digitized by Google

quelque chose d'étrange, un mystère qui n'en doit plus être un pour moi. Benedetta n'est plus libre, don Joseph est son mari.

— Mais la princesse d'Aquaviva existe, mais elle jouit du titre d'épouse de don Joseph, mais...

— Tous vos mais ne me feront pas changer d'opinion, voyez-vous, et la visite du vieil Anfossi, et sa passion subite pour cette chère enfant que la comtesse douairière d'Aquaviva, la mère du prince, tenait, elle aussi, en si grande estime, tout sert à corroborer des soupçons que j'ai conçus le jour même où Benedetta vint se mettre sous ma sauvegarde. Alors elle abandonnait don Joseph; mais, le lendemain, don Joseph accourut chez moi. Il était pâle, dans le délire de la fièvre et de l'amour. Des paroles que je ne voulus pas interpréter alors s'échappèrent de sa bouche. Plus d'une fois, depuis son hymen, il m'a entretenu de ces cruels événements, et, si son secret n'est pas positivement tombé de ses lèvres, j'en ai su assez pour deviner le reste.

— De tout cela que concluez-vous, Palestri?

— Rien, mon ami, parce que dans tout ceci il faut laisser agir la haute raison de Benedetta.

— Mais, à votre dire à vous, elle serait donc princesse?

— Princesse, sans doute; cependant vous voyez qu'elle ne tient guère à ce titre, et elle fait bien. N'en a-t-elle pas d'autres plus précieux que son immense talent lui a conquis? N'est-elle pas la Diva de l'Italie, et, ce qui est encore plus difficile, la Diva des artistes, leur reine et leur modèle?

— Vous avez raison, maestro, ajoute le poëte impérial, qu'elle soit princesse d'Aquaviva ou qu'elle n'ait été que la maîtresse de don Joseph, que nous importe? Ce qui nous intéresse, nous, c'est de lui rendre la vie aussi douce que possible; c'est de la protéger de tout notre amour, de tous

Digitized by Google

nos soins, comme un enfant qui fait notre gloire; c'est d'éviter à son cœur le plus léger chagrin, et de l'aimer toujours comme l'Italie l'aime aujourd'hui, de l'honorer comme le cardinal Anfossi dit qu'elle est digne d'être honorée.

— A la bonne heure, Métastase! et si elle a été, si elle est encore princesse, eh bien! à force d'amitié et de tendresse paternelle, persuadons-lui qu'elle a sagement fait d'abdiquer.

Ils parlaient encore d'elle, de son avenir, de son talent, lorsqu'au détour della via di Condotti don Joseph d'Aquaviva se trouve face à face avec eux. A la vue de Palestri, qui recule de surprise, le prince s'élance vers lui.

— Maestro Palestri, dit-il d'un accent bref et impératif, je descends à l'instant même de voiture. La première nouvelle que j'apprends par mon oncle, le cardinal Anfossi, c'est que Benedetta est à Rome.

— Son Éminence ne vous a point trompé, monsieur le prince.

— J'ai besoin de la voir. Il faut que je la voie, entendez-vous? continue don Joseph; mon honneur et son repos sont attachés à cet entretien que je sollicite de sa générosité. Vous chargez-vous de l'obtenir?

Je lui ferai part des vœux de Votre Excellence, et si Benedetta...

— Benedetta consentira quand vous lui aurez expliqué que cette entrevue, demandée par moi, est autorisée par le cardinal. Je compte sur vous, mon ami, car je sais tout l'attachement que vous témoignez à cette noble créature.

Et comme un trait il s'éloigne, laissant Métastase et Palestri dans une étrange perplexité. Tous deux retournent en hâte auprès de la Diva; ils lui racontent ce qui vient de se passer, ce que don Joseph exige d'elle. A ce récit, le

Digitized by Google

front de Benedetta se couvre d'une pâleur subite. Elle tremble comme si, en présence de ses juges, elle allait entendre prononcer son arrêt de mort. Enfin, se relevant courageusement de cette première et terrible impression :

— Annoncez, dit-elle, au prince d'Aquaviva que je suis prête à le recevoir une fois, une seule fois, remarquez bien, Palestri.

Le musicien fait un geste d'intelligence. Deux heures après, don Joseph était introduit par lui dans l'appartement de Benedetta.

Le brillant cavalier, tout orgueilleux d'avoir fait ses premières armes de galanterie dans les cours les plus renommées de l'Europe, le gentilhomme aux formes tranchantes, à l'esprit moqueur, et qui jetait comme par pitié un dédaigneux regard sur cette société qu'il espérait soumettre à ses capricieuses velléités de philosophe ou à ses amoureuses faiblesses de grand seigneur, a disparu sous l'impression glaciale d'un mariage de convenance. Il n'a plus cette assurance dans le succès, cette foi en lui-même, qui entraînèrent sa jeunesse dans tant d'excès. On voit que le malheur a passé sur son front, et que, déjà, il commence à blanchir les boucles noires de ses cheveux. Sa figure a quelque chose de posé, de triste, et, dans son attitude toujours élégante, mais devenue plus sérieuse, on lit toute une histoire d'infortune, tout un passé de remords. Il avance, tremblant et inquiet, ne portant ses yeux que sur elle, ne voyant qu'elle, semblant retarder chacun de ses pas, afin de mieux recueillir ses pensées ou de l'admirer dans toute l'extase de son ancien amour. Quand il est parvenu presque à côté d'elle :

— Benedetta, lui dit-il, que votre fuite m'a fait de mal, et, après une si longue séparation, après tant de souffrances, que je suis heureux de vous revoir!

Digitized by Google

La Diva n'était ni plus rassurée ni moins émue que don Joseph. Cependant, habituée qu'elle est à lutter avec ses passions et à les dominer de tout l'empire de sa volonté, elle sait garder assez de sang-froid pour répondre :

— Le repos et l'honneur de votre famille exigeaient, prince, un sacrifice de ma part : je l'ai fait, mais je suis assez franche pour vous exprimer le triste bonheur que j'ai goûté en voyant que votre amour de ce temps-là ne s'accordait point avec l'ambition de votre mère. J'ai connu plus tard vos regrets; ils ont été doux à ma tendresse. Aujourd'hui, je ne dois plus même en entendre l'expression. Étrangers l'un à l'autre, nous avons, chacun de son côté, des devoirs à remplir.

— Et c'est avec ces glaciales paroles que vous m'accueillez, Benedetta; c'est en me parlant avec cette désespérante froideur que vous me rappelez de terribles circonstances. Ah! votre cœur n'est pas de moitié dans un pareil langage; vous vous trompez, madame.

— Non, prince, désabusez-vous. Je vous ai aimé pardessus toutes choses, comme l'on n'aime peut-être que dans le ciel; mais cet amour, dont j'aurais pu jadis invoquer la pureté, s'est peu à peu effacé sous la main du temps. Il serait un crime à présent. Entre nous, qu'il n'en soit donc jamais question. Que désirez-vous de moi, don Joseph?

— Le sais-je, Benedetta? Je vous chéris comme dans les premiers beaux jours de notre union, je vous adore comme peut-être je ne vous ai jamais adorée. Je viens à vous, malheureux de mon passé, de mon présent, plus malheureux encore de mon avenir, et sur vos lèvres, où une dignité contrainte a remplacé la tendresse, je ne trouve pas même une parole de pitié et de consolation.

— Je ne pensais pas que le riche, que le puissant prince

Digitized by Google

d'Aquaviva pût jamais avoir besoin de la pitié d'une pauvre chanteuse. Puisque vous vous croyez à plaindre, eh bien! don Joseph, je suis toute disposée à compatir à vos souffrances.

— Ah! que ce mot, Benedetta, que ces accents du cœur me font de bien! Vous m'aimez donc encore?

— Vous ne m'avez pas comprise, monseigneur; je ne vous aime pas, je ne puis plus vous aimer, s'écrie-t-elle avec une vivacité qui trahissait ses frayeurs.

— Oui, reprend don Joseph, je sais que j'ai été faible un instant, que j'ai cédé à une aveugle ambition et sacrifié le cœur le plus parfait, le plus généreux, à une fortune dont je méprise les bienfaits. Chère Benedetta, j'ai tant souffert que j'ai droit au pardon.

— Mais je vous pardonne, mais je vous tiens compte, et des obsessions de votre mère, et de la douleur que vous avez ressentie.

— Alors, pourquoi donc, ma Benedetta, ce ton si grave, ces manières si réservées, et ce dédain qui tombe sur mon âme comme un remords?

— Il y a dans la vie des événements que l'on ne peut ni prévoir ni empêcher. Notre séparation a été de ce nombre; elle a amené pour vous un hymen nécessaire; à moi elle m'a rendu la liberté.

— Voudriez-vous en user? Et ne savez-vous pas qu'un lien indestructible nous attache l'un à l'autre, qu'il y a crime à le briser.

— Je partagerais la faute avec vous, prince, et, dans ce cas-là, ce ne serait peut-être pas à Votre Excellence à en faire ressortir toute l'énormité.

— Vous avez donc fait un choix? Votre cœur s'est donc livré à un autre amour? Vous n'êtes donc plus...

Digitized by Google

— Je suis toujours Benedetta; vous, don Joseph, vous avez changé votre titre de comte contre celui de prince.

Devant ce calme, si éloquent de dignité, Aquaviva bondit comme si les dernières paroles de la Diva venaient de jeter un jour affreux dans son imagination; et, roidissant ses bras sur sa poitrine pour en maîtriser les mouvements :

— Ainsi, reprit-il dans une agitation passionnée, vous avouez qu'un autre peut aspirer à votre main, que vous êtes prête à couronner son amour?

— J'avoue ce qui convient à nos positions respectives. Don Joseph comprendra sans peine qu'il ne m'est plus possible de le suivre dans un pareil entretien.

— Eh bien! soit, madame, je n'ai aucun droit sur vous, mais j'en ai sur mon fils. Comme pour me punir dans ma postérité, la Providence a rendu stérile cette alliance, que, sans votre abandon, je n'aurais jamais contractée. Votre enfant est le mien. Aux yeux du ciel et de la loi, il est le légitime héritier des Aquaviva. Je le réclame au nom de ma famille. Je l'adopte, je le reconnais.

— Vous voulez me séparer de mon fils, s'écrie la Diva, il n'en sera pas ainsi, monsieur le prince. J'ai pu me sacrifier à d'ambitieux désirs, je ne le sacrifierai pas, lui, à de coupables intérêts.

— Vous avez raison, mon amie, reprend le prince, qu'avait vivement ému ce transport maternel, je vous approuve, et vous demande de pardonner à mon emportement; mais vous n'avez jamais eu, n'est-il pas vrai, l'intention de vous unir à un autre? mais, dans les enchantements de cette vie, qui, pour vous, n'a été qu'une suite non interrompue de plaisirs, dites-moi que vous n'avez jamais songé à disposer de votre main? De cette grâce, que j'implore à genoux, Benedetta, dépend le bonheur de ma

Digitized by Google

vie entière; j'attends cet aveu comme un accusé attend sa sentence.

La Diva était immobile. Cependant, au fond de son cœur, une lutte terrible venait de s'engager, car cet entretien avait réveillé tous ses souvenirs, fait reprendre à son ancienne tendresse l'ascendant qu'elle avait cherché à étouffer. Elle aimait encore don Joseph, elle l'aimait peut-être avec plus d'abandon qu'autrefois, mais elle entrevoyait l'immensité de l'abîme qui les séparait. Pour ne laisser aucun espoir à un amour alors coupable à ses yeux:

— Prince, dit-elle, il ne peut jamais y avoir rien de commun entre nous. Vous seriez criminel en m'aimant; moi, plus criminelle encore en vous écoutant. Il faut donc que j'aie du courage pour tous deux. Afin de trancher nos positions, je ne dois pas vous celer que bientôt je mettrai mon honneur sous la sauvegarde d'un époux.

Atterré par cette déclaration faite avec une conscience de vertu qui paraissait avoir quelque chose de solennel et d'irrévocablement arrêté, le prince se lève en faisant un violent effort pour donner à sa douleur une apparence de résignation que son attitude démentait. Il s'approche de la Diva, dont le regard est fixe, dont les traits n'accusent aucune émotion :

— Ce que vous venez de dire, Benedetta, est la condamnation de toutes mes espérances et la mort de mon avenir. Vous ne savez pas les conséquences de l'arrêt que vous prononcez avec tant d'impassibilité. Adieu.

VIII

A peine était-il sorti, que la Diva, dont l'amour et la vertu ne sont plus en représentation, ne se trouvent plus

Digitized by Google

aux prises dans de difficiles combats, laisse ses pleurs couler en liberté. Elle a brisé volontairement le dernier anneau de cette chaîne qui l'unissait à don Joseph; elle a détruit ses rêves à elle, les espérances dont il se berçait encore. D'un mot, elle a établi entre eux une séparation éternelle; et ce mot, qu'elle s'applaudit d'avoir prononcé, torture son âme, parce qu'elle sent maintenant qu'il n'y a plus d'option possible pour elle, parce qu'il faut qu'elle donne sa foi à un autre. Elle était encore sous le poids de ces remords et de cette lutte, lorsque Métastase, avec son air discret, avec ses gracieuses manières, vint s'asseoir à ses côtés. Il la contempla longtemps pleurant en silence, et se livrant à toute l'amertume de ses réflexions. Tout à coup, comme s'il fût entré dans sa pensée :

— Vous avez vu le prince, mon enfant, lui dit-il de sa plus tendre voix; sa présence vous a rappelé de cruels instants, a peut-être réveillé dans vos souvenirs des sentiments que vous n'y croyiez pas si profondément enracinés.

— C'est vrai, Métastase, j'ai eu tort de céder à ses prières, de consentir à le revoir. Je suis toute émue de sa tristesse, bien vivement touchée, je vous le jure, de ses reproches. Mais cet entretien, dont peut-être j'avais besoin pour déchirer le bandeau que je jetais volontairement sur mes yeux, cet entretien ne sera pas sans influence sur ma destinée. Je veux en finir avec ces combats qui me tueraient. Métastase, il faut que vous me donniez un époux de votre choix.

— A la bonne heure! s'écrie le poëte tressaillant de joie et s'élançant au cou de la cantatrice, vous voilà donc enfin raisonnable, ma Diva! C'est du bonheur pour mes vieux ans que cette parole-là, mon enfant. Je soupirais après elle ainsi que les juifs du Ghetto soupirent après leur Messie.

Digitized by Google

Elle est venue : il n'y a plus que le mari à trouver. Au milieu de tous les rivaux qui se mettent sur les rangs, ce ne sera pas difficile.

— Vous croyez? ajoute la Diva entraînée par un instinct de femme que rien ne peut comprimer.

— Si je le crois? reprend *il poeta Cesareo*. Et qui ne s'estimerait glorieux de donner son nom à la plus belle, à la meilleure, à la plus ravissante des prime donne? Ah! laissez-moi chercher cet homme pour qui se préparent tant de félicités. Voulez-vous un prince? Il y en a qui briguent cet honneur. Barberini plus d'une fois m'a parlé de la passion qui l'entraînait vers vous. Doria même, l'orgueilleux Doria m'a dit...

— Pas de prince, si c'est possible, mon ami. Ils ont trop d'ambition au cœur et d'amour dans la tête.

— Vous avez raison, Benedetta, ils sont indignes d'un pareil trésor. Des princes, fi donc! ils vous façonneraient à la gêne de leur étiquette; ils soumettraient vos gracieuses façons à la pesanteur de leurs cérémonieuses révérences. Vous seriez une grande dame peut-être avec un palais, des villas, un luxe de valets et de courtisans à vous assiéger sans cesse, à vous tenir captive dans les inutiles prérogatives de votre titre. Vous seriez ce que sont tant d'autres, des princesses qui passent sur la terre sans y laisser une trace, et votre nom si beau, si honoré, ce nom de la Diva qui retentit aux quatre coins de l'Italie, qui bientôt va conquérir les suffrages de la cour de Vienne, ce nom se perdrait sous la rouille d'un blason de vieille souche. Rossignol prisonnier, vous ne pourriez plus faire résonner votre voix que sous les froids lambris d'un salon de famille. Pour vous il n'y aurait plus de ces ovations populaires qui sont la première, la plus haute des noblesses, plus de parterre bondissant d'extase, haletant de poétique fureur quand

Digitized by Google

leur Diva apparaît, quand leur Diva chante. Vous êtes née, vous, pour les arts, pour la gloire, pour les applaudissements, non pour vivre dans une splendide obscurité, au milieu des palais, et pour mourir, vieille princesse connue seulement de son entourage, sous le dais armorié de votre noble époux. Il vous faut une vie plus brillante, une existence plus active, un enthousiasme universel répondant à l'enthousiasme de votre cœur. Il vous faut tout ce que vous avez enfin. Laissons donc les princes s'unir entre eux, et, parmi les artistes, cherchons celui qui peut offrir à tant de charmes une nouvelle auréole de gloire et quelque peu de ce bonheur dont vous lui apporterez en dot une si large part.

Dans l'ivresse du plaisir que lui causait la résolution inespérée de sa Diva, le poëte cherchait encore, s'arrêtant à tous les noms d'artistes célèbres, les discutant les uns après les autres, les soumettant au creuset de son examen, les rejetant, les ballottant tour à tour; il était encore bien loin d'avoir fixé son choix toujours plus indécis, lorsque le cardinal Anfossi paraît sur le seuil de l'appartement.

Il y a de l'aménité sur son visage, de la douceur dans ses traits habituellement si sévères, quelque chose de paternel dans son maintien, et ressemblant presque à une prière. Il s'avance vers Benedetta, restée indifférente à toutes les tribulations matrimoniales que Métastase se donne pour elle. Après avoir salué la Diva avec une courtoise affabilité :

— Plus d'une fois, madame, lui dit-il, vous m'avez témoigné le désir de visiter les grands travaux que le Saint-Père a entrepris au Vatican. Votre désir, vous ne l'ignorez pas, est un ordre pour moi. J'ai obtenu ce qu'il est bien difficile d'obtenir aujourd'hui. L'entrée du musée encore inachevé vous est accordée, et si vous ne redoutez pas

Digitized by Google

trop, madame, la compagnie d'un vieillard. je me ferai un véritable plaisir de vous servir de cicerone.

— Mais, Éminence, reprend la Diva stupéfaite d'une invitation à laquelle elle est si loin de s'attendre, tant d'honneurs n'appartiennent guère à une femme de théâtre, et, en vérité, j'en suis si confuse, que je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude.

— Le moyen le plus simple, mon enfant, c'est de me suivre. Métastase, sans doute, ne refusera pas une partie qui rentre dans ses attributions.

Le poëte s'incline pour remercier d'une faveur dont il sent tout le prix, et Benedetta, en posant sa main dans la main du cardinal qui la conduit à sa voiture de cérémonie :

— Éminence, dit-elle, selon vos ordres, j'ai vu le prince d'Aquaviva.

— C'est bien, très-bien, mon enfant, ne parlons pas de cela. J'approuve tout ce que vous avez décidé. Aujourd'hui je veux être artiste avec vous, avec notre poëte. Imitez mon exemple, et chassons loin de notre pensée tout importun souvenir. Qu'en dites-vous, Métastase ?

— Votre Éminence a déjà pour moi plus d'un titre à la triple tiare, et il y a longtemps, monseigneur, que je vous regarde comme infaillible.

Ils arrivèrent sous la colonnade de Saint-Pierre, où jadis Benedetta, pauvre et nue, venait chercher quelques heures de sommeil. Bientôt tous trois pénétrèrent dans les cours intérieures du palais apostolique.

Le Vatican a l'aspect d'une forteresse du moyen âge. Ses murs sont hauts et sombres; ses croisées longues et étroites. Placé à côté de la basilique des saints Apôtres, qui l'écrase par sa riante magnificence, il ne ressemble pas mal à l'un de ces vieux châteaux de notre antique monar-

Digitized by Google

chie française dont les révolutions et la bande noire ont dispersé toutes les pierres. Mais quand vous avez gravi l'escalier que le Pape descend aux jours des solennités ; quand, homme plein de foi ou brûlant d'amour pour les arts, vous vous rencontrez au milieu de ces riches vestibules ; quand, de là, votre œil perce à travers ces immenses musées entassés les uns sur les autres ; quand, tout autour de vous, le marbre semble respirer et la toile s'animer ; oh ! alors le Vatican s'empreint de toutes les poésies, de tous les souvenirs des différents âges, et, muet d'étonnement, saisi d'admiration, le voyageur courbe la tête devant cette puissance conservatrice, en face de cet instinct protecteur qui cache, sous le bois du Calvaire, les monuments que la Grèce païenne et la Rome des consuls léguèrent à la postérité.

Dans ces galeries aux cent portes et aux mille merveilles, l'histoire et la mythologie se retrouvent. Le Jupiter Olympien, l'Apollon, le Gladiateur mourant sont là, sublimes témoins attestant à tous, démontrant à tous, l'amour éclairé que les Pontifes portent aux beaux-arts. Le tombeau de Scipion, dont les cendres ont été jetées au vent par les soldats d'Attila, gît sur son socle près des urnes funéraires de Sésostris et des Pharaons d'Égypte. La mort, comme l'immortalité, a dans ces murs une vie toute d'inspiration.

Les torses mutilés des dieux enfantés par le génie d'Homère, rajeunis par l'imagination d'Ovide, à côté des élégantes statues que les croisés ont rapportées d'Orient ; cette savante confusion de toutes les époques qui brave les distances et se rit des siècles ; ces mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art ainsi que de la patience humaine ; les momies des Pyramides dormant de leur sommeil de quatre mille ans près des richesses de la Chine ; les vases les plus précieux de toutes les dimensions, de toutes les formes, de tous les siècles, tout cela trouve une place, tout cela jouit

Digitized by Google

d'un autel dans les musées ouverts par l'Église à tant de rares ouvrages que, sans elle, aucun roi de la terre n'aurait eu le pouvoir de rassembler, et, parmi tant de splendeurs, vénérables débris que la guerre a voulu disperser, n'arrêtez pourtant pas trop vos regards.

Raphaël a passé par là avec son pinceau. Voici suspendues à ces murs les sublimes tapisseries que Léon X commandait au génie! voilà ses fresques, son Constantin, le labarum, sa grande épopée militaire que l'œil embrasse, que la main touche et devant laquelle s'humilie, comme à l'aspect du maître, l'imagination des poëtes et des peintres. Tournez les yeux, car ici vous êtes assiégé par des chefs-d'œuvre. Voilà la prison de Saint-Pierre et cette demi-teinte de lumière, l'éternel désespoir de l'artiste.

Au milieu de ce magnifique bazar consacré par la demeure des Pontifes, il n'y a pas, comme en France, comme chez tous les autres peuples, un monstrueux assemblage de beau et de médiocre, cette espèce de pêle-mêle ignorant qui vise plutôt au nombre qu'au mérite. La main qui éleva ces *stanze*, où tout respire la grandeur, n'a voulu là que de ces perfections d'art dont une seule peut-être servirait ailleurs à composer un musée.

Michel-Ange et Jules II, Raphaël et Léon X en jetèrent les fondements. Benoît XIV et Pie VI continuèrent l'œuvre qu'avec la sainte tiare les Papes léguaient à leurs successeurs comme un travail digne d'eux, et Canova, avec ce sentiment exquis de l'art qui l'a si éminemment distingué, Canova acheva tout, triple succession de génie qui a traversé bien des siècles, et s'est résumée dans ce monument, mis par les Papes sous la sauvegarde de la chrétienté.

Pour voir le Vatican dans tous ses détails, pour étudier une à une les merveilles qu'il renferme, la vie d'un homme ne suffirait pas; car dans le Vatican se trouve l'abrégé de

Digitized by Google

toutes les histoires, le corollaire de toutes les études, depuis Phidias jusqu'au Dominiquin, depuis la Vénus jusqu'à la Transfiguration.

Sur ces parvis incrustés de lapis-lazuli, vous, hôtes inconnus aux dieux de l'Olympe, étrangers à tous les grands hommes dont les statues ou les sépulcres garnissent ce palais de marbre, vous passez. La poussière de vos pieds laisse seule dans ces lieux un souvenir de vous, et, saisis de respect, vous emportez de là un avenir de jouissance et de bonheur. N'y a-t-il pas en effet ici, pour toutes les âmes, des sources intarissables d'émotions et d'enthousiasme?

Les lutteurs de Canova, sublime étude que le sculpteur a dérobée au ciseau des Grecs, déploient leurs muscles, grossissent leurs veines en face de cet Apollon si tranquille dans sa victorieuse majesté, et que Napoléon estimait l'une de ses plus glorieuses conquêtes. Ici le Laocoon d'Agésias, avec ses bras, ses visages humains, ses douleurs d'homme et ses serpents de marbre, fait pâlir la poésie de Virgile, et, mieux que dans l'Énéide, éternise le désespoir d'un père.

Non loin de là s'ouvre le Musée de peinture, où Raphaël a ses Vierges aux contours si suaves, sa Transfiguration qui, encore inachevée, suivit son cercueil, le Musée où saint Jérôme mourant, exténué par la pénitence, fait sa dernière communion. Ici peu de tableaux viennent partager votre admiration. C'est un sanctuaire consacré au génie; mais qu'il y a d'éloquence dans ce peu de toiles dotées par le pinceau d'une immortalité survivant même à l'histoire!

Et quand, fatigués d'errer sur tant de puissantes créations, vos yeux ne peuvent plus dévorer ce spectacle, ne croyez pas que votre tâche soit achevée! Vous avez vu ce que l'univers a produit de plus beau. Il vous reste à par-

Digitized by Google

courir les innombrables rayons où sont étiquetés les livres, les manuscrits et les médailles, arsenal gigantesque où, dans l'ordre le plus admirable, sont renfermées toutes les connaissances humaines.

Le Vatican ne parle pas seulement aux yeux, il a fait leur part ainsi que celle de l'imagination ; mais la science et l'esprit ont aussi la leur, et sa bibliothèque, dans les trésors de laquelle viennent puiser les savants du globe, est digne de l'entourage qui lui a été donné. Aucune imperfection n'existe dans la demeure que les Papes ont consacrée à l'art et aux études. On voit qu'ils les ont jugés comme d'heureux auxiliaires dont la Religion devait s'environner. L'art et la science ont été traités par elle, ainsi que des enfants qui faisaient sa gloire. Tous deux n'oublieront pas que c'est la Religion seule qui les a protégés, lorsque l'ignorance des hommes, la guerre ou les discordes intestines les refoulaient dans l'obscurité.

C'était la réflexion que venait de faire le cardinal Anfossi à Métastase, dont la verve ne tarissait point sur tant de merveilles, et à Benedetta, qui comprenait si bien les grandes choses, et dont le cœur était un foyer ardent où toutes les inspirations du génie trouvaient une place digne de lui. Appuyée au bras du cardinal comme une fille bien-aimée, elle écoutait ses doctes leçons. Tous trois avaient parcouru, visité, admiré les travaux achevés, et étudié, avec cet amour d'Italien passionné pour le beau, les nouvelles constructions ajoutées à tant d'autres. Seuls au milieu de ces solitudes peuplées par les chefs-d'œuvre de tous les âges, ils avaient épuisé leurs forces sans pouvoir épuiser leur admiration, quand le cardinal, qui a aperçu le Souverain Pontife dans un des jardins intérieurs du palais, ouvre tout à coup une porte, puis entraîne la Diva et Métastase dans les bosquets parfumés du Vatican.

Digitized by Google

— Mais, Éminence, dit Benedetta, qui reculait saisie d'une sainte frayeur, le Pape se promène dans ce lieu. Il arrive vers nous; que dira-t-il en voyant une chanteuse au bras d'un de ses plus pieux cardinaux?

Et le Souverain Pontife passa. Il aperçoit Anfossi qui le salue humblement, Métastase et Benedetta qui déjà fléchissent le genou pour implorer une bénédiction. Il se retourne vers la cour de cardinaux et de prélats dont il est entouré :

— Messieurs, s'écrie-t-il à haute voix, je vous annonce un miracle. Le cardinal Anfossi remplace la sévérité de son âge mûr par une galanterie en cheveux blancs, *et homo factus est.*

Un éclair de joie illumine le front austère de la vieille Éminence. Elle s'avance d'un pas grave vers le cortége pontifical, et plaçant la Diva presque en face du Saint-Père :

— Votre Sainteté est dans l'erreur, reprit-il. Je ne me fais pas homme, Très-Saint Père, c'est oncle sans doute que vous avez voulu dire. J'ai l'honneur de vous présenter ma nièce, la princesse d'Aquaviva, l'épouse légitime de don Joseph.

Métastase pousse un cri de surprise. Ce cri, comme un écho, est répété par toutes les personnes de la suite du Pape qui connaissent la cantatrice.

— Oui, messieurs, continue Anfossi, ma nièce bien-aimée, qui, par ses vertus et ses attraits, est digne du haut rang où l'amour de don Joseph l'a élevée. Si Sa Sainteté le permet, j'aurai l'honneur, en présence de madame et de son ami Métastase, de donner à notre seigneur le Pape toutes les explications désirables.

Sur un geste du Souverain, la foule des courtisans se retire de quelques pas. Alors le Cardinal raconte, en quel-

Digitized by Google

ques mots, l'histoire et les dévouements de Benedetta. Après ce récit dont le Pontife, dont Métastase étaient profondément émus, et que la Diva avait écouté en cachant son visage sous ses mains frémissantes de bonheur, il ajoute :

— Tant de sacrifices, Très-Saint Père, devaient avoir un terme. Après avoir langui longtemps dans les souffrances d'une maladie sans espoir, et environnée de tous les soins, de toute l'amitié de mon neveu, dona Maria, princesse d'Aquaviva aux yeux du monde, est morte à Montpellier, deux jours avant la comtesse douairière. En arrivant ici, don Joseph m'a fait part de cette triste nouvelle. Il m'a supplié d'implorer son pardon de Votre Béatitude d'abord, de la Diva ensuite, à laquelle je lui avais expressément défendu de révéler ce trépas, dans la crainte de voir prendre à cette chère enfant une détermination qui n'aurait été ni selon mon cœur, ni selon celui de mon neveu.

— Éminence, en considération de vos hautes qualités, notre pardon est accordé, continue le Pape. Il reste à solliciter celui de cette noble dame ; et si nos paroles pouvaient avoir quelque influence sur sa décision, nous viendrions, nous aussi, la prier de rendre une femme à son mari, un père à son enfant.

Benedetta est aux pieds du Pontife, qu'elle arrose de larmes.

L'auguste vieillard se penche pour l'encourager. Une parole, que ses oreilles seules peuvent recueillir, tombe de la bouche de la Diva. Avec un ineffable sourire de bonté, le Pape reprit :

— Allons, princesse d'Aquaviva, relevez-vous. Nous chargeons le cardinal Anfossi, votre oncle, et le cher Métastase, notre ami commun, de vous rendre au prince vo-

Digitized by Google

tre époux. Demain, je veux que lui-même vienne, avec vous et le jeune héritier de son nom, me remercier d'avoir été le premier à entendre tomber de votre bouche le pardon qui assure sa félicité.

A l'issue de la présentation officielle qui eut lieu, selon les désirs du Pape, avec toute la pompe obligée, les deux époux, accompagnés du cardinal Anfossi, de Métastase, de Palestri, et d'une suite brillante de gentilshommes et de monsignori, se rendirent in fiocchi près de la porte Pia, où la nouvelle princesse d'Aquaviva, fière d'obéir à un vœu de son mari dont elle comprenait, dont elle approuvait la délicate susceptibilité, posa la première pierre d'un monument destiné par elle à servir d'asile aux jeunes orphelines.

La fortune que le théâtre avait donnée à la chanteuse fut entièrement consacrée à cette bonne œuvre, qui, encore aujourd'hui, porte le nom de la Casa-Diva.

Quand, par acte public, elle se fut dépouillée de toutes les richesses que son talent avait si légitimement conquises :

— Il n'y a plus à en revenir, ma bien-aimée nièce, dit le cardinal. Vous avez gravé dans la reconnaissance du pauvre et sur le marbre que la famille d'Aquaviva a dû deux fois son honneur et devra son nouvel éclat à la petite Benedetta.

La princesse sourit, puis se retournant avec un gracieux abandon vers Métastase et Palestri, qui, l'âme pleine de mélancoliques regrets, avaient suivi tous ces événements :

— Eh bien ! mes maîtres, leur dit-elle, êtes-vous contents de votre élève ?

Métastase hocha tristement la tête en signe d'assentiment ; et se penchant à l'oreille de Palestri :

Digitized by Google

— Le théâtre est veuf de sa Diva. J'abandonne l'Italie et vais auprès de l'Impératrice Marie-Thérèse essayer de me consoler de cette perte irréparable. Rome a une princesse de plus, les arts une reine de moins. Il n'y a pas compensation, mon ami.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

Le Fils d'un pair de France.	5
La Semaine sainte a Rome.	112
Les Louveteaux de Carrier.	131
L'abbé Andreau.	145
Virgile Marron.	210
Yves l'Ardent.	234
La République de Saint-Marin et le Cardinal Albéroni.	261
La Diva.	297

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google